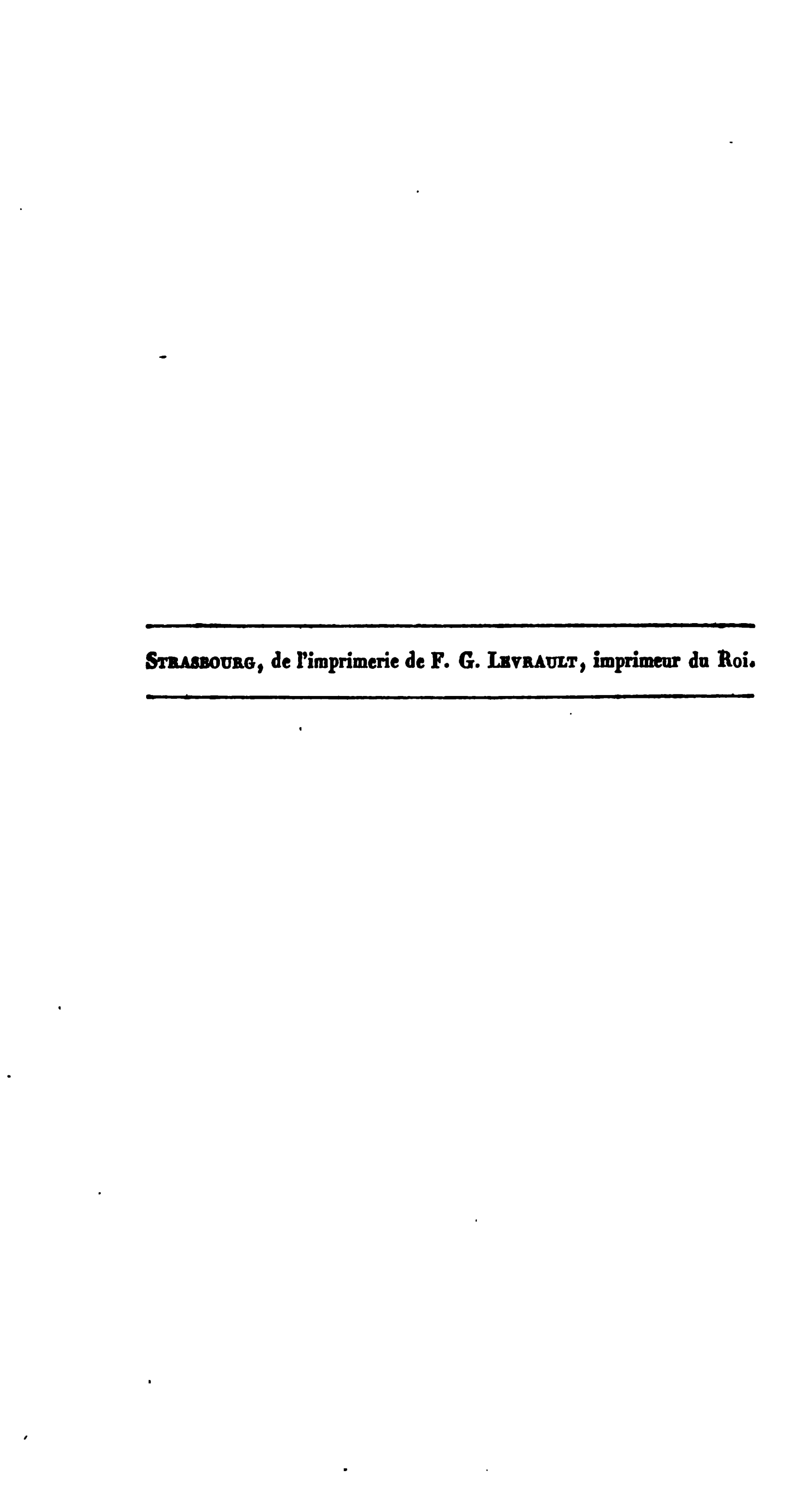




HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ANTIQUITÉ.



STRASBOURG, de l'imprimerie de F. G. LEVRAULT, imprimeur du Roi.

HISTOIRE UNIVERSELLE
DE
L'ANTIQUITÉ,

PAR

FRÉD. CHRÉT. SCHLOSSER,

CONSEILLER INTIME ET PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

PAR

M. P. A. DE GOLBÉRY,

Conseiller à la Cour royale de Colmar, Chevalier de la Légion d'honneur; Correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-*lettres*), de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, de la Société des antiquaires de Normandie, Membre de plusieurs Sociétés savantes françaises et étrangères.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
Chez F. G. Levrault, rue de la Harpe, n.° 81,
et rue des Juifs, n.° 33, à Strasbourg.
Bruxelles, Librairie parisienne, rue de la Magdeleine, n.° 438.
1828.

HISTOIRE UNIVERSELLE
DE L'ANTIQUITÉ.

QUATRIÈME SECTION.
(*Suite.*)
Temps de la domination des Grecs sur le sud-est de l'Europe.

CHAPITRE V.
Philippe et Alexandre de Macédoine.

§. 2.
État politique.

c) *Alexandre en rapport avec son siècle.*

L'on a dit qu'Alexandre fut victime de ses conquêtes; l'on a prétendu qu'elles répandirent le luxe et la mollesse, jusque sur les parties de la Grèce qui n'étaient point encore atteintes de la corruption, enfin que les richesses prodiguées à la noblesse de Thessalie et de Macédoine en furent les principales causes. Mais on avancerait plus justement que l'Orient a gagné à la civilisation de la Grèce beaucoup plus que celle-ci n'a perdu en la lui communiquant.

Seulement pour juger la question il ne faut pas la décider par des faits isolés.

Nous commencerons par ce qui concerne la table des rois de Perse. Alexandre, dit-on, fit renverser une colonne d'airain portant une ordonnance sur ce sujet ; mais ce fut sans doute parce que cette ordonnance était déraisonnable, et non pas pour improuver le luxe des rois [1]. Celui de Perse, au lieu de payer ses serviteurs comme on payait les Macédoniens, les nourrissait : une loi fixait ce qui devait être livré chaque jour. Il en résultait que partout l'arrivée du monarque était regardée comme un fléau, les pays voisins de sa résidence se trouvant toujours assujettis à des sacrifices extraordinaires. Les mêmes abus affligeaient l'Allemagne au moyen âge, quand les empereurs la parcouraient, et l'Angleterre les connut jusqu'au règne du roi Richard [2]. Les grands de Perse pourvoyaient à l'en-

---

1 Polyen, *Stratagem.*, liv. IV, chap. 3, §. 32. Voyez aussi tout le quatrième livre d'Athénée, et surtout les pages 143-150 de l'édition de 1597. Polyen en porte un jugement absolument faux.

2 On lit dans Athénée, l. IV, p. 145, ce passage d'Héraclide. On tue pour le roi mille pièces de bétail par jour ; ce sont des chevaux, des chameaux, des bœufs, des ânes, des cerfs, mais surtout des moutons (la colonne ne parlait ni d'anes ni de chameaux ; Polyen, pag. 356, édit. de Maas, 1690, in-8.° ; mais il est question de cent bœufs, de quatre cents moutons, de trente chevaux) ; on consomme un grand nombre de vo-

tretien de leurs gens comme nos barons germains et scandinaves. On conçoit qu'il devait résulter de ce système peu d'avantages pour le roi et pour l'état. Si l'on admet que de la sorte chaque repas montait à quatre cents talens, et qu'en même temps on dise avec Dinon et Ctésias que chaque jour on nourrissait ainsi quinze mille hommes, la dépense aura été de près de deux cents francs par tête. Je prends ici pour base une évaluation moyenne du talent; mais si l'on s'attache à celle de M. de Sainte-Croix, la somme sera beaucoup plus forte encore. Alexandre ne put tolérer un impôt si injuste, si inégal; en renversant la colonne, il annonça la suppression de cette charge. Du reste, il était bien plus libéral de sa table que le roi de Perse; celui-ci n'invitait jamais au-delà de

lailles, d'autruches (στρουθοὶ οἱ Ἀράβιοι), d'oies (la colonne ne parle pas d'autruches, mais elle cite quatre cents oies grasses, trois cents pigeons sauvages [τρυγόνες], six cents oiseaux de diverses espèces, trois cents agneaux, cent oisons, trente gazelles). On en sert des rations (μέτρια) à chacun de ceux qui ont droit à la table, et ils envoient chez eux ce qu'ils ne peuvent manger. On porte dans la cour, pour la garde et pour les troupes légères que le roi nourrit, la plupart des animaux tués. Les distributions de viande et de pain s'y font en présence de tous. Les mercenaires en Grèce sont payés en argent; ici ils le sont en alimens, qui comptent dans l'imputation de leur solde. Les Perses qui occupent des emplois élevés reçoivent aussi des mets pour leur table, et quand on a fini de manger, le maître d'hôtel (ὁ τῆς τραπέζης ἐπιμελούμενος) distribue le reste aux gens de la maison.

douze personnes, ce qui n'empêchait pas qu'il ne mangeât seul dans un cabinet, se faisant séparer de ses convives par un rideau qui lui permettait de les voir sans en être vu. Dans les grandes occasions ils dînaient avec lui; mais alors le roi était élevé fort haut, et ses hôtes étaient à terre. Il leur jetait des alimens et les appelait près de lui pour leur faire boire du vin de moindre qualité que le sien; enfin, on ne les laissait partir que complétement ivres. Alexandre, au contraire, ainsi que nous l'apprend l'Olynthien Éphippus dans son livre sur la mort de ce prince et sur celle d'Éphestion, ne dépensait par repas que douze à quinze mille francs, invitant toujours soixante à soixante-dix personnes, et faisant régner à sa table la plus entière liberté. Il aimait la conversation et buvait avec mesure, pendant que les autres versaient coup sur coup. Il est vrai qu'il changea un peu ses habitudes, à cet égard, une fois qu'il aima mieux être appelé roi de Perse que roi de Macédoine; mais aussi dès qu'il fut maître des trésors de la Perse, il ne négligea rien pour attirer en Asie toute la Grèce et toute la Macédoine, et il ne faut pas s'étonner de trouver après sa mort les arts, les sciences et les principales forces des Grecs en Asie et en Égypte.

Que de la table nous portions nos regards sur le gouvernement et sur l'administration, le premier objet à considérer sera la conduite d'Alexandre en-

vers son armée et les différens peuples qui la composaient. Les seuls Macédoniens lui étaient attachés par leur naissance, par leurs habitudes et par un intérêt commun : il fallait donc gagner tous les autres. Il y parvint par son affabilité, et en les admettant aux récompenses qui réussirent si bien de nos jours à un conquérant heureux. Cependant Alexandre, tout en honorant les Grecs, les tint toujours à une certaine distance de la nation dominante ; il distingua parfois aussi des étrangers : Eumène en est un exemple assez connu; mais, pour attirer ses récompenses, il fallait à ces étrangers un mérite éclatant; encore les Macédoniens haïssaient-ils toujours celui qui était l'objet de ces distinctions.

Ayant trouvé à Arbèle trois mille talens en argent, il en donna de suite mille aux Macédoniens chargés de garder les pays conquis jusqu'en Cilicie, afin qu'ils pussent engager à son service tous les Grecs qui se trouvaient dans ces pays [1]. En même temps, et afin d'attirer à lui les Perses des provinces non encore soumises, il fit gouverneur d'Arménie

---

1 Diodore de Sicile, liv. XVII, ch. 64, vol. II, pag. 209 et 210. « Il mit dans la citadelle Agathon de Pydna avec une « garnison de sept cents hommes. Il chargea Apollodore « d'Amphipolis et Menès de Pella, de l'administration des « gouvernemens de la Babylonie jusqu'en Cilicie, leur don« nant mille talens, avec ordre de recruter autant de soldats « qu'ils le pourraient. »

ce Mithrines qui lui avait livré Sardes. Chaque cavalier macédonien reçut à peu près six cents francs, et les autres environ cent. Les soldats de la phalange obtinrent chacun plus de deux cents francs, tandis que les Grecs mercenaires n'eurent qu'une haute-paie pour deux mois. Quand il venait des renforts, Alexandre prenait aussi des mesures pour se les attacher [1]. Il s'arrêta dans le pays de Sitacène, passa une revue, fit des dispositions pour le bien-être de son armée, distribua des récompenses qu'on pourrait assimiler à nos décorations, et nomma un certain nombre de généraux et de chefs, employant ainsi tous les petits moyens qui attachent le soldat. [2] Alexandre continua à se conduire de la sorte pendant toute l'expédition, et il eut soin de renvoyer de temps à autre de petits détachemens chargés de présens, sachant bien que les Grecs et les Macédoniens, frappés de leurs récits et de la vue de leurs

1 Diodore, chap. 65. « Le roi s'était déjà éloigné de Baby-« lone, lorsque les renforts envoyés par Antipater le rejoi-« gnirent dans sa marche; c'étaient cinq cents cavaliers ma-« cédoniens, six mille fantassins, six cents cavaliers de Thrace « et trois mille cinq cents Thraces à pied, connus sous le « nom de Tralles. Il y avait en outre quatre mille fantassins « du Péloponèse et un peu moins de mille cavaliers; enfin, « cinquante jeunes gens des premières familles de Macédoine « (τῶν φίλων τοῦ βασιλέως) que leurs pères destinaient à « la garde du roi. »

2 Diodore, l. c.

richesses, oublieraient et le nombre de ceux qui avaient péri dans les combats, et le destin de ceux qui tenaient garnison aux extrémités du monde. Alexandre en usa avec la même libéralité envers les invalides, qu'il renvoya après la mort de Darius, et son premier soin, à son retour de l'Inde, fut de récompenser ses compagnons d'armes.

La magnificence avec laquelle il célébra ses noces et celles des quatre-vingts Macédoniens de distinction qui épousèrent des Persanes, enfin, la dot qu'il fit compter aux dix mille Macédoniens qui voulaient s'établir en Perse, supposent l'emploi de sommes immenses. Ce ne fut néanmoins que le prélude des récompenses accordées à son armée. D'abord il paya les dettes des officiers et des soldats; puis il honora ceux qui l'avaient plus particulièrement servi, en leur accordant des distinctions du genre de celles qu'on recevait dans les jeux de la Grèce. Selon Arrien, ce paiement des dettes absorba vingt mille talens, ce qui, d'après notre compte, ferait cent vingt-un, d'après celui de M. de Sainte-Croix, cent trente-cinq millions de francs. Néarque, Onésicrite, Peuceste, Éphestion, et les guides de sa personne, obtinrent des honneurs tout-à-fait extraordinaires.[1]

---

1 Peuceste lui avait sauvé la vie en le couvrant de son bouclier; Léonnatus en avait agi de même, et il avait vaincu les Orites qui s'étaient révoltés. Ces deux hommes reçurent des

Dix mille hommes ayant été congédiés, on compta leur solde jusqu'à leur retour dans leur patrie et on les défraya. Chacun reçut en outre une gratification d'un talent. Il leur fut permis de porter une couronne d'honneur, d'occuper les premières places dans les fêtes et dans les jeux; enfin, leurs enfans jouirent leur vie durant de la solde de leur père[1]. Avant le départ de ces soldats, on leur donna une fête semblable à celle des noces[2]; cependant, après la mort de Darius, chaque cavalier avait déjà reçu un talent; chaque fantassin dix mines. Ces libéralités expliquent la facilité avec laquelle les successeurs d'Alexandre purent faire des levées chez les Grecs.

---

couronnes d'or. Néarque en reçut une aussi pour sa navigation de l'Indus vers la haute mer, etc. Arrien, liv. VII, chap. 5.

1 Sainte-Croix dit, pag. 457 : « Quelles récompenses ! Justin porte à vingt mille talens le paiement des dettes; à quoi « si l'on joint les dix mille talens de gratifications, la somme « totale sera évaluée à cent quatre-vingts millions de notre « monnaie. Le premier licenciement, après la mort de Darius, « avait coûté à Alexandre vingt-un mille talens, c'est-à-dire « cent vingt-six millions : ainsi, en deux occasions seulement, « il fit don à ses soldats de plus de trois cents millions. » Il ajoute : « générosité dont l'histoire n'offre, ce me semble, « aucun exemple. »

2 Arrien, Expéd. d'Alexandre, liv. VII, chap. 11, à la fin. « C'était un festin public. Tous les Macédoniens se mirent à « table avec Alexandre, après eux les Perses, puis des hommes « d'autres nations qui s'étaient distingués par leur valeur, etc. »

Selon ce que nous lisons dans Justin et dans Frontin, Alexandre suivit dans son administration civile la méthode de son père. Après son expédition de Thrace, il emmena en Asie tous les princes et tous ceux qu'il regardait comme dangereux. Il établit des garnisons à Rhodes et dans d'autres places importantes; mais il laissa toutes les villes grecques maîtresses de leurs affaires intérieures, bien persuadé que les factions continueraient à s'agiter [1]. Il avait été élu chef de l'aristocratie militaire de Thessalie; Antipater observait les états libres de la Grèce, Athènes et Sparte y compris. Il devait entretenir et la démocratie et les troubles qui en sont inséparables, enfin, il devait affaiblir le Péloponèse par des levées forcées et des engagemens volontaires. Il paraît qu'Alexandre faisait découler le droit d'opérer ces levées, de son titre de généralissime de la Grèce [2]. Il est vrai qu'il ne tira pas

1 Frontin, *Stratagem.*, liv. II, chap. 11, §. 3. — — — *ignobilibus autem relictis plebejos præfecit : consecutus, uti principes, beneficiis ejus obstricti, nihil novare vellent; plebs vero ne posset quidem, spoliata principibus.*

2 M. de Sainte-Croix, pag. 458, s'est expliqué sur le nombre d'hommes qu'Alexandre tira successivement de la Macédoine et de la Grèce; il l'évalue à cent cinquante mille, quoique le détail ne conduise qu'à un total de soixante-quinze mille. Ce fut en Égypte, après la prise de Tyr, et à Babylone, qu'il reçut les renforts les plus considérables. M. de Sainte-Croix pense que Diodore a exagéré le dernier. Nous croyons que

plus de soldats de Sparte que d'Athènes, mais Antipater sut abattre la première et gagner la seconde par des flatteries. Nous avons déjà dit comment, pour se créer un parti dans chaque cité, il rappela les bannis[1]. On ne saurait affirmer qu'en effet trente mille hommes rentrèrent dans leur patrie par l'effet de cette mesure; il en est de cela comme de toutes les indications en nombre précis. Le rappel eut lieu solennellement aux jeux olympiques, et tous les états furent obligés de se soumettre à la volonté du roi[2]. Les Athéniens et les Étoliens en furent sensiblement affectés : aussi les vit-on prendre les armes immédiatement après la mort d'Alexandre, afin de se soustraire aux ordres de la Macédoine.

Dans l'Asie mineure, le roi laissa aux états grecs leurs anciennes formes de gouvernement; mais il changea entièrement l'administration civile et militaire qui y avait été établie par les Perses. Les satrapes ne gouvernaient autrefois qu'en apparence;

---

les levées en Macédoine étaient forcées, et cela est conforme à l'idée que nous nous faisons de la constitution de ce pays. Le vassal, qu'on nous permette l'expression, répondait à l'appel du seigneur.

1 Diodore, liv. XVIII, chap. 8, vol. II, pag. 263.

2 *Ibidem.* « Le temps des jeux olympiques approchant, « Alexandre envoya Nicanor de Stagire en Grèce, et lui donna « une lettre sur le rappel des bannis, afin de la faire lire par « le hérault qui, pour la force de la voix, l'aurait emporté sur « ses rivaux, etc. » Voyez aussi Dinarque, *in Demosth.*

sous Alexandre, les municipalités des grandes villes, les principautés telles que la Carie, les confédérations telles que la Lycie, furent placées dans une dépendance réelle. Alexandre, ainsi que Strabon et Plutarque l'attestent, pensait avec Platon, et contrairement à l'opinion de son maître Aristote, que les Grecs n'avaient droit à aucune prérogative sur les autres peuples, et qu'il fallait les traiter absolument sur le même pied [1]. Il fut obligé à quelque prudence dans l'application de ce principe : aussi ne nomma-t-il que des Grecs pour gouverner les provinces en-deçà de l'Euphrate. Les pouvoirs civil et militaire étaient alors réunis, et la seule charge de lever l'impôt était attribuée séparément à des employés des finances. Nous avons déjà dit qu'Alexandre donna toute la partie septentrionale de l'Asie mineure à Calas, chef des Thessaliens,

1 Strabon, liv. I, pag. 99, ne nomme pas Aristote, il dit seulement que l'on avait conseillé à Alexandre de traiter les Grecs en amis et les autres en ennemis. C'est de ce principe, contredit par Platon, que part Aristote dans sa politique. C'est pourquoi Plutarque dit (*de Alex. seu virt. seu fortuna*, *I*, chap. 6, pag. 391, édit. de Tauchnitz) : « Il ne fit pas comme « lui conseillait Aristote, etc. » Alexandre ne distinguait pas seulement les Grecs des Barbares par le vêtement, les armes; mais il entendait par grec, ce qui est bon et noble ; par barbare, ce qui est dur et grossier. Strabon dit : « Alexandre savait que chez les Grecs il y a beaucoup de méchans, et que « chez les Barbares il y a beaucoup d'hommes policés. »

et que celle du centre, l'ancienne satrapie de Lydie, fut confiée à Ménandre, l'un de ses nobles Macédoniens qui avait commandé les mercenaires. Il mit Néarque à la tête de toutes les provinces du Sud; c'est-à-dire qu'il lui confia la côte depuis la Lycie jusqu'au Taurus. Néarque était habile marin, et dès-lors sans doute il commandait la flotte; du moins on voit Alexandre l'appeler plus tard près de lui et l'employer pour les affaires maritimes. Le roi fit Asclépiodore gouverneur de la Syrie. Il n'avait eu besoin d'aucune administration organisée des finances avant le passage de l'Euphrate; jusqu'alors il s'était borné à instituer deux trésoriers qui comptaient avec les gouverneurs des provinces. Ce ne fut qu'en Égypte qu'il commença à séparer les pouvoirs, et quand il fut de retour en Syrie, il étendit cette séparation aux autres provinces. Harpalus devint son trésorier, et Philoxène, l'un de ceux qui avaient été commissaires aux finances avant cette organisation, eut l'intendance générale des recettes et des impôts de toute l'Asie mineure, tandis que Coiranos, son ancien collègue, fut chargé de la Syrie et de la Phénicie.

Mais quand Alexandre eut gagné la bataille d'Arbèle, il mit tous ses soins à ce que les Perses ne fussent plus traités en nation vaincue; il voulut qu'ils fussent placés à côté des Macédoniens. Après la mort de Darius, lorsqu'il put en quelque sorte

se regarder comme l'héritier du trône, ce principe fut la source de toutes les mesures qui furent si mal interprétées par les Macédoniens. Quelques traits que le hasard nous a conservés, nous feront comprendre aisément pourquoi Alexandre préféra confier l'administration à des indigènes. L'auteur d'un ouvrage en deux livres, qui s'est mal à propos introduit dans la collection des œuvres d'Aristote, nous parle des intendans de l'Asie mineure, de la Syrie et de l'Égypte. Philoxène y est qualifié de gouverneur de Carie, ce qui suffit pour prouver que le livre ne peut être d'Aristote, qui sans doute connaissait mieux ce Philoxène. Celui-ci, afin d'avoir l'occasion d'exercer des exactions, créa des fêtes de Bacchus, et choisit pour chorèges, *c'est-à-dire* pour tenir la fête, les plus riches propriétaires, prescrivant la dépense à faire dans cette solennité ; puis, s'apercevant bientôt combien ils étaient mécontens des honneurs qu'on leur avait déférés, il leur fit demander ce qu'ils voulaient payer pour être affranchis de cette charge publique. Les propriétaires, pour ne pas être long-temps éloignés de leurs affaires, pour se soustraire d'ailleurs à d'autres vexations, promirent beaucoup plus que n'eût coûté la fête. Alors Philoxène reçut leur argent et désigna pour chorèges ceux qui passaient pour les plus riches après eux. Il renouvela ce manège jusqu'à ce qu'il eut autant d'argent qu'il en

voulait, ou plutôt autant que la province en pouvait fournir. [1]

Les deux autres intendans se conduisaient à peu près de même; mais il n'est parlé d'une manière précise que de Cléomène. Alexandre ayant voulu que l'Égypte eût des nomarques nationaux, son

1 Les princes du pays en avaient agi de même; l'Économique, attribué à Aristote, et d'où nous tirons ce qui concerne Philoxène et Cléomène, rapporte sur l'administration de Mausole plusieurs traits semblables. Un jour, le roi de Perse ayant réclamé le tribut, Mausole convoqua les plus riches du pays et leur déclara son embarras. Quelques hommes apostés offrirent alors des sommes d'argent. Ceux qui étaient plus riches, ne purent s'empêcher d'en offrir de plus fortes, soit par peur, soit par honte. Une autre fois Mausole convoqua les habitans de Mylasa, leur exposant qu'ils n'avaient point de murailles pour se défendre d'une attaque du roi de Perse : il les détermina au sacrifice d'une partie de leur fortune pour assurer l'autre; mais quand il tint l'argent, il déclara que la divinité s'opposait pour le moment à cette construction. Condalos, son gouverneur de Lycie, poussait les choses encore plus loin : si quelqu'un, dans ses voyages, lui donnait un mouton ou un veau, il enregistrait le nom du donateur et lui rendait l'animal pour l'élever; puis, au bout d'un certain temps, il le réclamait avec une somme destinée à représenter la jouissance. Voyant que les Lyciens portaient une longue chevelure, il dit que le roi de Perse voulait des cheveux pour l'usage de la cour et des prêtres; qu'en conséquence Mausole avait ordonné de faire tondre tous les Lyciens; en même temps il offrit à ceux-ci de se racheter pour un prix déterminé, afin qu'il pût faire venir des cheveux de la Grèce.



intendant des finances en profita pour se livrer à des exactions que sans doute il n'eût pas osé commettre envers des chefs macédoniens. Le principal revenu du pays consistait en grains; une mauvaise année pour les autres contrées rendit l'exportation très-favorable : Cléomène l'interdit, sous prétexte que la moisson n'avait pas été assez abondante en Égypte. Les nomarques, responsables du paiement de l'impôt, ayant objecté qu'ils ne pourraient sans cette ressource parvenir à le solder, il finit par autoriser l'exportation, mais il eut soin de l'entraver d'une taxe arbitraire fort élevée. L'auteur de l'*Économique* vante la sagesse de Cléomène, parce que, tout en empêchant une exportation démesurée, il sut se faire un produit notable; mais dans la réalité ce n'était qu'une révoltante vexation, faite pour opprimer l'industrie du peuple. Une autre fois, Cléomène traversait sur le Nil le district où l'on révérait les crocodiles; l'un d'eux dévora un esclave : alors il appela les prêtres et leur déclara qu'il allait ordonner une chasse contre ces animaux. Les prêtres, voyant qu'il s'agissait de sauver leur dieu, réunirent autant d'or qu'ils purent, et Cléomène révoqua un ordre que sans doute il n'avait pas donné sérieusement. La fondation même d'Alexandrie devint pour lui un moyen de richesse : pour la faire prospérer, le roi avait ordonné qu'on y transportât le commerce, les marins et les mar-

chands de Canope. Avant que la nouvelle ville fût achevée, Cléomène eut soin de se rendre à Canope et d'annoncer aux prêtres et aux étrangers que leurs affaires y attiraient, que l'on allait tout faire partir pour Alexandrie. Naturellement on ne négligea rien pour le déterminer à laisser les choses dans l'état actuel. Cléomène feignit de céder, reçut beaucoup d'argent et partit; mais quand les travaux furent achevés il revint et s'excusa de ne pouvoir tenir parole; il prétexta qu'il y avait une différence énorme entre les droits perçus dans les deux places, et demanda cette différence. Les habitans de Canope ne pouvant la lui payer, il eut une raison apparente de les transporter corps et biens à Alexandrie, ainsi qu'il en avait toujours eu l'intention.

On conçoit que Cléomène ait fait le commerce et se soit enrichi par des voies illicites; mais qu'il ait fait le monopole des grains, qu'aux dépens de l'armée il ait enrichi le trésor[1], ce sera toujours une tache pour le gouvernement d'Alexandre, qui

1 Le faux Aristote rapporte que Cléomène, ayant appris que le blé se vendait dix drachmes, il fit venir tous les propriétaires et leur demanda à quel prix ils voulaient lui donner le leur : ils dirent qu'ils le lui vendraient à meilleur compte qu'aux étrangers, mais il déclara qu'il en paierait tout autant; puis, quand tout fut dans ses mains, il fixa le prix à trente drachmes, et les habitans des villes furent obligés de le payer sur ce pied.

n'ignorait pas cette conduite. Il nous suffira de citer un seul exemple. On vit sous ce roi, chose rare en Égypte, le prix du médimne attique ou de cent soixante livres pesant, s'élever jusqu'à dix francs. Le faux Aristote loue Cléomène de ce qu'il fit tourner cette cherté au profit des revenus royaux, en poussant les choses au point que le prix fut encore plus que triplé. Il n'est pas une branche d'administration civile dont ce gouverneur, favori d'Alexandre, n'ait su faire un moyen d'extorsion : c'est ainsi que, sous prétexte de protéger l'agriculture et l'industrie, il déclara qu'il y avait en Égypte trop de biens entre des mains oisives; que d'ailleurs les dépenses pour les fêtes, les sacrifices et les prêtres étaient trop fortes. Afin de conserver et *les* temples et leur propre existence, les prêtres donnèrent chacun quelque chose de ses deniers, outre ce qu'ils puisèrent dans les trésors des temples. La lettre que peu de temps avant de mourir le roi écrivit à cet infame oppresseur, prouve combien il s'était écarté des principes qui l'avaient guidé jusqu'alors; car il lui pardonne non-seulement tous les méfaits qu'il a commis, mais encore tous ceux qu'il commettra, sous la seule condition de faire honorer Éphestion en Égypte comme un demi-dieu et de lui faire ériger des temples. Arrien lui-même, malgré son admiration pour Alexandre, malgré le soin qu'il prend constamment de pré-

senter ses actions sous le jour le plus favorable, se détourne avec horreur de son héros[1]. Au surplus, Cléomène subit plus tard la peine qu'il méritait, et ses trésors convinrent fort à Ptolémée quand il vint organiser sa puissance en Égypte. Ce chef, qui devait partager avec lui le gouvernement du pays, le fit tuer dans le trésor d'Alexandrie; mais il n'y trouva que huit mille talens. La fortune particulière de Cléomène n'en était sans doute que plus considérable : elle devint aussi le partage de Ptolémée.

Il paraît qu'Alexandre n'avait rien changé au gouvernement de l'Oasis, qui avait fait sa soumission sans difficulté. En Perse, il créa de nouvelles institutions et fonda un grand nombre de villes. Nous avons déjà dit qu'il fit tracer une route militaire de la côte à l'intérieur du pays; nous avons indiqué aussi les travaux qu'il fit exécuter par ses généraux pour mettre la Bithynie et le Pont en rapport avec le centre de l'empire. Dans la Perse proprement dite, il fit plus encore; il ouvrit une communication sûre de Suze à Persépolis et à Pasagardes[2], tandis que les rois étaient obligés autrefois

---

1 Arrien, liv. VII, chap. 23. Alexandre voulait qu'Éphestion eût un temple non-seulement dans la ville, mais encore dans l'île de Pharos.

2 Comment faire des recherches sur la direction de ces routes à travers un pays qui, alors comme aujourd'hui, était

d'acheter le passage à prix d'argent. Alexandre fraya un chemin à travers les montagnes des Uxiens et des Cosséens belliqueux, et finit par exterminer ces derniers; il soumit les Cadusiens, qui n'avaient cessé de menacer le roi de Perse; il réduisit à l'obéissance les Amardes, du pays aujourd'hui nommé Ghilan; mais après lui ils secouèrent le joug. Son expédition en Bactriane et en Sogdiane, où il laissa quatorze mille Grecs, préserva l'empire des incursions des Barbares du Nord, et rendit la vie à l'agriculture dans ces contrées. Celle qu'il entreprit jusqu'au Zadracarta en Hyrcanie vers le lac d'Arachosie, assura les chemins et fixa l'administration des montagnes du Chorasan et du pays de Seistan. A partir du lac Zerrah ou Arachotis, il marcha *droit* au Nord pour établir une communication avec la Bactriane et la Sogdiane, en passant le Paropamisus, après en avoir créé déjà une plus commode d'Astérabad vers la mer Caspienne, et une autre d'Hérat à travers l'ouverture de la montagne au sud de Khélat, et un peu plus à l'orient au sud de Méru. Les villes et les forts fondés dans ces pays l'avaient été dans la même vue. La première ville destinée à devenir colonie, fut Alexandrie sur l'Arius, que nous croyons retrouver dans

---

occupé par des nations indépendantes ou même par des hordes errantes.

l'Hérirood. Nous n'en connaissons pas le cours entier, nous savons seulement qu'il passe à Hérat. Cette Alexandrie occupait-elle le même sol qu'Hérat, comme on le prétend ? C'est un point que nous n'entreprendrons point de décider ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était dans ce pays. Les routes du Nord venaient de Khélat et de Musched, ou du fleuve Tedschen (Tedzen, Ochus), et celles de Méru ou du fleuve Murghab (Moorghaub) et de Balkh, se croisaient en ce point, et les montagnes étaient voisines. De plus, il y avait près du lac Zerrah (Palus Aria) et vers le désert de Seistan une Alexandrie, siége de l'administration. L'Alexandrie d'Arachosie protégeait une route qui de là se dirigeait vers l'Indus inférieur ; c'était le point fixe, le centre des montagnes du Beludschistan ; aussi Alexandre crut-il devoir y mettre un chef tel que Ménon avec quatre mille hommes d'infanterie et six cents cavaliers. On est d'accord sur ce point que l'Alexandrie du Caucase indien ne peut pas avoir été loin de Candahar. Les sept mille hommes et les invalides qui y furent laissés par le roi, défendaient donc le passage vers l'Inde, ainsi que le point le plus avancé vers le nord-est. Outre ces colonies, composées de Grecs et d'indigènes, et qui devaient en cas de besoin tenir le pays au nom de la domination macédonienne jusqu'à l'arrivée de secours, le midi de l'Inde avait reçu un



gouverneur grec [1]. En Perse on suivait à peu près le même système, avec cette seule différence, que les pouvoirs militaire et civil et les places de finances étaient séparés. Alexandre maintint l'institution des satrapes, toutefois il supprima les livraisons et les prestations en nature, et établit un trésor à Ecbatane.

Depuis la mort de Darius, Alexandre admit les Perses dans l'armée, et donna à ceux d'entre eux qu'il voulait exercer au métier des armes, des Perses pour généraux. Dans sa nouvelle administration il employa tantôt des Macédoniens, tantôt des Grecs, tantôt des Perses, tantôt enfin des Mèdes ou des hommes des nations que les Perses avaient traités en sujets conquis. Il aimait à voir ses généraux apprendre le persan, comme l'avaient fait Léonnatus, Éphestion et Eumène. Les Macédoniens, mécontens, pensaient qu'on leur ôtait tout ce que l'on donnait aux Perses. Ils n'avaient pas tort; car, si le plan d'Alexandre eût été accompli, l'Orient y eût gagné les inappréciables biens de l'ame et du corps, tandis que la Macédoine et la Grèce n'eussent possédé en échange que de l'or. Les vaincus seraient devenus vainqueurs, et les vainqueurs étaient sur le point de perdre les plus nobles avantages de

1 Porus et Taxile étaient les princes indiens qui avaient reconnu l'autorité d'Alexandre. Eudème et Philippe furent les gouverneurs macédoniens qu'il leur associa.

l'homme, la liberté, l'égalité, la franchise de la parole et tous leurs droits héréditaires. Alexandre voulut d'abord changer le cérémonial, l'étiquette et les vêtemens [1] : cela irrita beaucoup les Macédoniens; car, sans même apercevoir ce que le sage voit d'essentiel sous ces petitesses, la foule s'en irrite plus que de toute autre chose. Néanmoins Alexandre chercha bientôt à s'affranchir toujours plus des formes gênantes d'une monarchie légale [2]; il lui fallait une armée qui n'obéît qu'à lui seul et qui ne tint pas, comme les Macédoniens, à une noblesse indépendante. Avant son départ, il avait ordonné aux gouverneurs macédoniens et persans des provinces conquises, et surtout des villes nouvellement fondées dont la population était mêlée, d'armer et d'exercer à la manière macédonienne la jeunesse vigoureuse du pays. Une race d'hommes robustes comme l'étaient les Persans, surtout ceux des provinces du Nord, ne pouvait fournir que de bons soldats. Le roi, à son retour de l'Inde, trouva une armée de trente mille hommes, exercée de manière à pouvoir tenir tête à ses Macédoniens [3]. Après

1 Voyez M. de Sainte-Croix, pag. 337-345.

2 Περσικὴν σκευὴν· καὶ πρὸς τοὺς Μακεδόνας, ὡς ἀποστροφήν τινα εἶναι αὐτῷ ἀπὸ τῆς ὀξύτητός τε καὶ ὕβρεος τῆς Μακεδονικῆς. Arr., l. VII, c. 29. *Patrios mores disciplinam Macedonum regum salubriter temperatam — — despiciens*, etc. Q. C., liv. VI, ch. 6.

3 Diod. de Sicile, liv. XVII, chap. 108, vol. II, pag. 244

la revue de Suze, il lui donna rang immédiatement après la phalange, au grand déplaisir de ceux-ci; il ne faut pas toutefois confondre cette troupe avec celle qui fut composée des enfans des soldats, et qui fut nommée l'armée des épigones[1]. Outre cela, il créa un corps où les Macédoniens et les Perses étaient mêlés de telle sorte, qu'il y eut dans chaque subdivision de compagnie quatre Macédoniens et douze Perses. Les Macédoniens y étaient sous-officiers armés à leur mode; les Perses avaient ou des arcs ou des lances persanes. Il ne paraît pas que les Macédoniens s'en trouvassent blessés, c'était un corps nou-

et 245. Le roi s'était déterminé à cette formation d'une armée persane, lorsqu'il vit ses Macédoniens refuser de marcher vers le Gange, murmurer contre lui dans leurs réunions, rire de sa qualité de descendant de Jupiter Ammon, etc.

1 Justin, liv. XII, chap. 4. — — *In supplementa quoque militum minus exhauriri posse Macedoniam, si veteranis patribus tirones filii succederent, militaturi in vallo, in quo essent nati, constantioresque futuri, si non solum tirocinia, verum et incunabula in ipsis castris posuissent. Quæ consuetudo in successores quoque Alexandri mansit. Igitur alimenta pueris statuta, et instrumenta armorum equorumque juvenibus data, et patribus pro numero filiorum præmia statuta. Si quorum patres occidissent, nihilominus pupilli stipendia patrum trahebant, quorum pueritia inter varias expeditiones militiâ erat. Itaque a parvula ætate periculis laboribusque indurati invictus exercitus fuere, neque castra aliter quam patriam, neque pugnam aliud umquam quam victoriam duxere. Hæc soboles nomen habuit Epigoni.* Arrien, liv. VII, chap. 8 : τῶν ἐπιγόνων τῶν βαρβάρων τὰ Μακεδονικὰ ἤθη.

veau, et ils ne s'offensèrent que de l'admission des Perses dans leur sein. Déjà ils s'étaient effarouchés de la faveur accordée à Peuceste, pour avoir pris dans le gouvernement de sa province la langue et les manières du pays; mais le mécontentement fut porté au comble, quand le roi leva en Bactriane, en Sogdiane, en Arachosie, chez les Dranges, chez les Aréens, chez les Parthes, chez les Euaques persans, peuples renommés dans tous les temps pour leur cavalerie, des hommes qu'il choisit parmi les plus beaux et les plus forts pour les faire entrer dans sa garde noble à cheval. Dans la suite il ajouta un cinquième escadron à ses quatre escadrons de Macédoniens, et celui-ci fut formé de Macédoniens, de Grecs et de Perses; enfin il reçut des Perses qu'Arrien désigne par leur nom, au nombre des satellites de sa personne. Parmi les moyens qui devaient opérer la fusion des peuples, il faut compter l'admission des mille Persans, gardes-du-corps, au service des audiences : on les appelait *mélophores*, de la couleur de leur vêtement; c'était celle du coing. Du reste, la résolution de créer une garde persane avec des dénominations macédoniennes, ne fut que l'inspiration momentanée de la colère et n'eut pas de suite. [1]

Quelque sage que pût être ce plan de concilia-

---

1 Arrien, liv. VI, chap. 11.

tion entre les vainqueurs et les vaincus, et ce projet de fusion entre les nations les plus éloignées de la terre, il ne faut pas se dissimuler qu'Alexandre le paya fort cher. On ne change pas aussi facilement de mœurs et d'habitudes que de vêtement. Ses généraux cependant furent plus prompts à se laisser corrompre par le luxe. Il serait difficile de lui reprocher de véritables débauches, son défaut était de pencher trop vers l'arbitraire. Il s'offensait de plus en plus de la contradiction; enfin, la constitution que lui-même et son père avaient respectée, fut regardée bientôt comme une entrave insupportable; la liberté et la franchise lui devinrent également odieuses. A dater de ce moment, on ne plaisait qu'en flattant ses faiblesses, qu'en prévenant *ses désirs*, qu'en se montrant disposé à tout faire pour son service. Sa conduite dans l'Inde prouve combien son noble caractère en avait été altéré. Les Bramines de l'Indus excitent leurs compatriotes à la défense de la patrie, il les fait impitoyablement périr. Musicanus et ses prêtres veulent délivrer leur pays de sa tyrannie, il les fait pendre [1]. Les accusateurs et les calomniateurs qu'autrefois il renvoyait couverts de honte, furent dès-lors nécessairement écoutés; car Alexandre devait savoir qu'il était entouré d'implacables ennemis. Pour être des-

---

1 Arrien, liv. VI, chap. 16.

pote persan, il avait besoin des peines barbares des Perses; il fallait punir outre mesure les fautes les plus légères, et se conduire d'après l'horrible principe, que quiconque a commis une simple infraction est capable de se livrer au crime. [1]

Quant aux voluptés et aux débauches, il faut commencer par tenir compte de ce que fit Alexandre pour favoriser les arts, qui ne pouvaient se propager qu'au moyen d'un luxe plus grand et d'une cour plus magnifique. Il faut faire aussi la part de l'invention dans les reproches qui partent des auteurs suspects dont Athénée a entassé les passages sans choix ni critique dans le douzième livre de sa collection. Enfin, les généraux ont droit à une bonne part de ces reproches. Toutefois il reste une vérité assez triste, c'est qu'Alexandre lui-même, ce prince qui voulait régénérer le monde, fut infidèle à ses principes, et sacrifia tout aux pompes et aux flatteries des vaincus. L'Olynthien Éphippus nous a conservé plusieurs détails sur la tenue de ses audiences et sur son costume [2], et, sauf quelques

---

1 Arrien, liv. VII, chap. 4.

2 Athénée, liv. XII, pag. 537. Il y avait, dans ses jardins, un trône d'or et des sophas à pieds d'argent, où il s'asseyait quand lui et ses amis donnaient audience à des ambassadeurs étrangers. Plus loin Athénée rapporte, d'après le même Éphippus, que dans ses festins, Alexandre portait des vêtemens comme ceux que l'on donnait aux dieux et à leurs prêtres;

exagérations qu'il faut en retrancher, ce qu'il dit rentre dans le système d'Alexandre d'adopter les usages du pays. Mais il n'y a pas de volupté persane dans ce que rapporte Nicobule, savoir, que dans ses festins les plus grands artistes se disputaient le soin de le divertir; il n'y en a pas davantage dans ce qu'on ajoute à ce fait qu'à son dernier repas, Alexandre récita des vers de l'Andromaque d'Euripide, qu'il fit assaut de déclamation avec des acteurs, et qu'il but à ses convives en les provoquant à boire aussi. Le festin qu'il se fit donner par Satrabatus est à nos yeux du nombre des choses qui marquent le changement opéré dans son caractère.[1] Il faut ranger dans la même catégorie sa lettre à tous les fabricans de pourpre de la côte d'Ionie : le roi faisait acheter tout ce qu'on en pouvait découvrir, voulant que tous ses courtisans fussent vêtus de cette couleur, jusqu'alors réservée aux monar-

c'était tantôt la robe de pourpre d'Ammon, sa chaussure et ses cornes, tantôt le costume de Diane; il mettait celui-ci quand il se faisait traîner en char. Quelquefois on voyait passer le vêtement des Perses sous le manteau qui lui couvrait les épaules. D'autres fois il paraissait vêtu en Mercure. Du reste, il portait habituellement la chlamyde de pourpre et une coiffure à laquelle était adapté le diadème. Il paraissait quelquefois parmi ses courtisans avec la chaussure ailée, le casque ailé et le caducée de Mercure; ou bien il se couvrait de la peau de lion et s'armait de la massue d'Hercule.

1 Athénée, *Deipnos.*, liv. XII, pag. 538.

ques. Cette lettre ayant eté lue publiquement à Chio, le spirituel Théocrite fit une application très-heureuse d'un vers qui revient souvent dans Homère.[1]

Phylarque nous a communiqué quelques particularités sur les audiences que donnait Alexandre dans les derniers temps. Sa tente était si vaste qu'elle contenait cent sophas; elle reposait sur huit colonnes d'or (probablement qu'il faut entendre par là qu'elles étaient dorées), et le tout était recouvert d'un baldaquin broché en or. Dans la tente même, auprès du roi, il y avait cinq cents de ces gardes perses appelés mélophores, vêtus de robes couleur citron et de pourpre. Après eux venaient mille autres gardes, les uns habillés d'un jaune éclatant, les autres couleur écarlate; il y en avait encore une division vêtue de bleu; enfin, cinq cents Macédoniens au bouclier d'argent les précédaient. Il y avait, dans le milieu de la tente, un siége d'argent fort élevé; c'est là que s'asseyait Alexandre quand il rendait la justice, et ses satellites l'entouraient. En dehors étaient rangés tous les éléphans, mille Macédoniens dans leur costume national et dix mille Perses. Le nombre des hommes auxquels Alexandre avait permis de porter la pourpre, s'élevait à cinq cents.

---

1 Τὸν δ᾽ἔλε πορφύρεος θάνατος καὶ μοῖρα κραταιή.

La mort à la couleur pourpre et la puissante déesse du destin se sont emparées de lui.

Saisi d'admiration, le Grec qui rapporte tous ces faits, s'écrie que cette magnificence, cette multitude de courtisans, de chefs qui se pressaient autour d'Alexandre, faisaient une telle impression qu'on n'osait s'approcher de lui, ce qui veut dire en d'autres termes que le disciple d'Aristote avait oublié les choses essentielles pour celles qui ne l'étaient pas. Mais quant à ces honneurs divins qu'il réclamait, quant à cette généalogie à laquelle il prétendait, il y a lieu de les regarder plutôt comme des moyens de gouvernement. Il les imagina dès le principe, et l'abus ne vint que plus tard, quand il prit plaisir à ces pompes, qui réduisaient les rois de Perse, vaincus par lui, à jouer des personnages de divinités de théâtre. Les anecdotes que nous transmet Plutarque sur la manière dont il s'y prit pour se dire fils d'un dieu, appartiennent aux premiers temps de son expédition [1]; au contraire, la lettre dans laquelle il ordonne aux Athéniens de rendre la liberté à Samos que Philippe leur avait cédée [2], est d'une époque où déjà sa déification avait passé dans le cérémonial de sa cour et dans le style de sa chancellerie.

---

1 Plutarque, *in Alexand.*, chap. 28, à la fin.

2 Il leur écrit : « Ce n'est pas moi qui vous ai abandonné « un état libre et célèbre; s'il est en votre puissance, c'est « uniquement parce que vous le tenez de celui qui régnait « alors et *que l'on appelle* mon père. »

En ce qui touche la superstition, Alexandre croyait à des êtres d'un autre ordre que les puissances physiques qui se manifestent ordinairement; il avait foi aux présages et aux oracles; mais bien souvent il s'en servit comme d'un moyen d'action, à l'exemple de Xénophon, qui n'y croyait pas. Ainsi le bouclier sacré qu'il prend dans le temple de Minerve à Ilion, n'apparaît jamais que comme un objet magique, capable de diriger, dans le moment du péril, tout l'effort de l'armée sur un seul point. Ainsi encore, quand le *voyant*, le prophète Aristandre, est pris au dépourvu, Alexandre, qui s'entend avec lui, lui aide à sortir d'embarras.[1] On voit ce prince, tant qu'il peut se servir des Chaldéens, rendre hommage à leur science astrologique; mais quand il s'aperçoit que leurs ruses tendent à l'éloigner de Babylone, il rit de leurs tours et n'entre pas même par la porte qu'ils lui ont désignée[2]. Au temps d'Arrien les superstitions

---

1 Plutarque, *in Alexand.*, chap. 25. Il avait annoncé que Tyr serait prise dans le mois : on en rit généralement, car on était alors au dernier jour du mois; mais le roi, qui voulait qu'on crût aux prophéties, publia un ordre pour déclarer qu'on n'en était pas au trentième jour, mais au vingt-troisième.

2 Arrien, liv. VII, chap. 16. Les interprètes des signes (λόγιοι) vinrent au devant de lui, le prirent à part et le prièrent de différer son entrée à Babylone, disant avoir reçu de leur dieu Bélus un oracle qui annonçait que pour cette fois elle ne lui tournerait pas à bien. Alexandre répondit à ces Chal-

avaient repris tant d'empire, que cet auteur voit dans l'incrédulité du roi un arrêt de la divinité; mais c'est avec raison qu'il blâme comme puérile, comme indigne d'Alexandre, la vengeance qu'il tira d'Esculape, dont il fit détruire le temple, parce qu'il n'avait point guéri son ami Éphestion.

d) *Arts, industrie.*

Nous commencerons par l'art militaire, sans toutefois nous livrer sur l'état des mathématiques et de la mécanique à des digressions que nous pourrions emprunter aux écrivains qui suivirent immédiatement Alexandre, mais qui nous éloigneraient trop de l'histoire générale. Alexandre avait un état-major absolument selon nos idées, et cet état-major se composait d'une section de géographie et d'une autre chargée des plans, des mesures et des campemens. Cette dernière avait pour chefs Bæton, Diognète et Nicobule. Amyntas était à la tête de toutes les parties scientifiques de l'état-major[1]. La

déens par un vers d'Euripide, dont le sens est que le meilleur prophète est celui qui devine juste. Alors les Chaldéens lui conseillèrent de ne point entrer de manière à faire face à l'Occident; mais il n'en tint pas compte non plus, à cause de quelques difficultés locales.

1 Pline appelle Bæton et Diognète *itinerum Alexandri mensores*. Athénée, liv. X, pag. 442, cite un livre de Bæton sous le titre de *σταθμοί*, qui ne contenait pas seulement des mesures, mais encore des descriptions de peuples et de pays :

description de l'Inde et de la Perse orientale demeura, jusqu'au temps de Strabon, la meilleure source des connaissances acquises sur ces contrées.[1] Ces cartes étaient les seules qui fussent sûres. Quant aux géographes qui écrivaient pour le public, tels que Daïmaque, Mégasthène, Onésicrite et Néarque, Strabon leur reproche non-seulement des négligences et des méprises, mais des exagérations et des mensonges évidens et faits à dessein. Ce reproche s'adresse surtout à Daïmaque et à Mégasthène. Ils avaient été envoyés à Palimbothra au roi des provinces du Gange; savoir, Mégasthène à Sandrocottus, et Daïmaque à son fils Allitrochades. Quoi qu'il en soit des récits fabuleux de ce dernier pour l'Inde, son témoignage, quant à l'art militaire, quant à ses rapports avec la statique et la mécanique, est aussi précieux que pourraient l'être

---

il paraît que ce livre était extrait des travaux officiels de Bæton; car, selon Athénée, Amyntas, le chef d'état-major, publia sous son nom les mêmes choses avec le même titre de σταθμοί.

1 Strabon, liv. II, édition de Falcon., vol. II, pag. 104. Patrocle dit qu'à la vérité ceux qui accompagnèrent Alexandre jusque dans l'Inde, ne prirent sur chaque objet que des renseignemens très-superficiels, mais que ce prince eut soin d'en recueillir pour lui-même de fort exacts, et qu'il se fit donner une description du pays par des gens qui le connaissaient bien. On peut croire aussi Patrocle, quand il nous assure que cette description lui fut communiquée par le trésorier Xénoclès.

pour la géographie mathématique et la statistique ceux d'Amyntas, de Diognète et de Bæton. L'un des anciens qui ont écrit sur les constructions militaires, s'est occupé surtout des progrès faits en ce genre par des hommes qui vivaient à Alexandrie, peu de temps après Alexandre. Il rapporte tout le système des machines de guerre à Rhodes et aux écoles de marine qui y étaient établies pour la navigation et les constructions [1]. Un autre cite les Carthaginois [2]. L'antiquité attribuait donc à des états commerçans les premières applications des mathématiques à l'art militaire : nous allons voir que le perfectionnement de cette science appartient au temps de Philippe et d'Alexandre. Le mathématicien Athénée nous apprend que Denys, dans ses guerres et dans ses siéges, fit usage des inventions militaires des Carthaginois, et que Philippe employa contre Byzance et Périnthe les constructeurs et les machinistes instruits en Sicile, ou du moins qu'il sut tirer parti de leurs travaux. Non-seulement Polyide, le Thessalien, fut célèbre par sa science, mais il forma encore des hommes qui frayèrent le chemin suivi par les Apollonius, les Hégésistrate, les Dias, etc. Ce furent des disciples de Polyide qui accom-

---

1 Philon, *De telorum constructione. Mathemat. vet.*; Paris, in-fol., pag. 50.

2 Athénée, *De machinis. Mathemat. vet.*, pag. 3.

pagnèrent Alexandre, et parmi eux Athénée nomme principalement Daïmachus. Il importe de lire la relation du siége de Tyr dans Diodore de Sicile, pour bien connaître l'état des sciences militaires représentées aujourd'hui par l'artillerie et par le génie; on y trouve la confirmation de l'assertion qui donne les principales inventions aux états maritimes, et les perfectionnemens à Denys, à Philippe, à Alexandre, et plus tard à Démétrius Poliorcète et aux Ptolémées. Le roi fait un appel à toute la science des siens pour établir une digue dans la mer; mais avant qu'elle joigne l'île où est la ville, il dresse des machines à l'extrémité pour jeter sur les assiégés des pierres, des poutres et des traits. Les Tyriens opposent travaux à travaux[1]. Alexandre est obligé de renoncer à l'espoir de réussir par le seul moyen de sa digue; il arme des vaisseaux pour attaquer l'ennemi sur son propre élément; il entoure la ville, probablement parce qu'elle était moins fortifiée du côté de la mer. Les Tyriens, qui n'ont pas le temps de construire une muraille robuste, en établissent une intérieure à dix pieds de l'ancienne, et comblent

---

1 Diodore de Sicile, livre XVII, volume II, page 192. Κατεσκεύασαν φιλότεχνα βοηθήματα. Ils inventèrent des roues qui cassaient les objets lancés par les catapultes, et qui détruisaient ou détournaient l'impulsion donnée par les machines.

l'intervalle de décombres et de pierres. Alexandre alors fait avancer de nouvelles machines, établies sur des vaisseaux, et parvient, de la sorte, à renverser cent pieds de cet immense édifice; mais les machines des Tyriens jouent à leur tour, les Macédoniens sont repoussés la nuit par une quantité de projectiles, et la brèche est refermée. Enfin, la digue est poussée jusqu'à la ville; on élève des tours, on y adapte des ponts-levis pour pénétrer dans les tours opposées et passer sur les créneaux. Mais cette fois encore les Tyriens surpassent les assiégeans en inventions habiles[1]. Ils chauffent du sable fin dans des boucliers de cuivre, puis une machine le répand au loin sur les soldats, dont il pénètre l'armure en leur causant d'insupportables douleurs. Les machines tyriennes ne lançaient pas avec moins d'activité le feu, les javelots, les pierres; elles faisaient mouvoir avec célérité de longues perches armées de faux. On coupait les cordes des béliers et l'on faisait tomber sur l'ennemi une grêle de boulets rouges.[2]

---

1 Diodore, *l. c.* Les Tyriens saisissaient les boucliers avec des harpons à trois pointes; puis, à l'aide des machines, on retirait la corde et l'on entraînait ainsi l'homme avec le bouclier. — — — D'autres avaient des filets dans lesquels ils embarrassaient les assiégeans en les empêchant de se servir de leurs mains, puis ils les précipitaient du haut des tours en les attirant à eux.

2 Diodore, *l. c.* Les Tyriens mirent au devant de leurs

Les Macédoniens, voyant que leurs machines d'assaut étaient inutiles, n'en mirent que plus d'activité à l'amélioration de celles qui accablaient leurs adversaires sous une pluie de projectiles, et les Tyriens surent encore y opposer d'autres inventions.

C'en est assez de ce que nous avons dit du siége de Tyr pour faire connaître l'état de l'art des siéges; nous n'examinerons point si l'on savait dès-lors rendre le bois incombustible, chose qui parut si étonnante aux Romains du temps de Sylla, quand le général de Mithridate eut recours à ce moyen. Peut-être l'avait-il emprunté à l'histoire d'Alexandre [1]. Il est singulier que les développemens de la mécanique n'aient amené ni la découverte des moulins à vent ni celle des moulins à eau, que l'on n'attribue qu'à Mithridate. Nous voici naturellement amenés aux arts de la paix.

De grands maîtres fondent des écoles nouvelles de peinture et de sculpture. L'ancienne école de Sicyone s'éteint, et l'on nomme comme ses der-

---

murs des rouleaux ou roues de marbre, les faisant tourner à l'aide de leurs machines, ce qui paralysait l'effet des masses jetées par les Macédoniens. Ils remplirent aussi d'herbes marines des peaux de bêtes et des couvertures qui recevaient le choc.

1 Voyez les notes de Penzel sur Strabon, liv. XII. On y trouve un passage important de Quadrigarius sur la manière de préserver le bois du feu.

niers peintres Asclépiodore, Thermneste et Mélanthius. Apelle de Cos, qui réunissait la perfection de l'exécution à la philosophie de l'art, en créa une autre. Nul ouvrage de ces temps ne s'est conservé jusqu'à nous, nous n'en avons qu'une multitude de noms; tels sont Aristide de Thèbes, Protogène de Caunie, Antiphile de Naucratis, Nicias d'Athènes, Nicophane et Alcimachus. Les dames, dans ces temps, s'appliquaient à la peinture comme à la philosophie; on cite des platoniciennes et des courtisanes philosophes selon la doctrine de Cyrène; et dans la période suivante des filles n'auraient pas craint de lutter d'argumens ingénieux avec les meilleurs épicuriens, telles étaient Léontion, Marmorion, Hédéia, Érodion, Nicidion. Les *femmes* peintres du temps d'Alexandre ne sont pas moins nombreuses: on cite surtout Aristarète, Irène et Alcisthène.

Lysippe occupe parmi les sculpteurs et les fondeurs le même rang qu'Apelle parmi les peintres: on nomme encore Sthénis d'Olynthe, Euphronide, Sostrate de Chio, Ion, Silanion d'Athènes; toutefois Alexandre ne distingua que Lysippe. Les arts d'une utilité palpable sont toujours encouragés par le vulgaire; mais selon la judicieuse remarque de Plutarque, les beaux-arts ont besoin de l'appui d'hommes éclairés, soit que ces hommes occupent un trône, ou qu'on les voie à la tête de grandes mai-

sons ou de républiques. Aussi les arts ont-ils surtout prospéré sous Périclès, sous Alexandre et ses successeurs, sous Auguste, sous Titus, et au temps des Médicis, etc.

Alexandre n'était pas moins connaisseur en musique qu'en poésie, et trouvait le mérite en quelque lieu qu'il fût caché. Plutarque nous apprend que la flûte d'Antigénide faisait sur le roi l'effet que produisait jadis le chant d'Orphée[1]. Il honorait tellement Apelle, que souvent Ptolémée et les autres généraux étaient mis après lui. Ce grand artiste avait peint ce monarque armé de la foudre et comme fils de Dieu, et ce portrait était si majestueux et d'une expression si énergique, que l'on avait coutume de dire qu'Alexandre, fils de Philippe, était invincible, mais qu'Alexandre, ouvrage d'Apelle, était inimitable. Lysippe seul savait reproduire en pierre et en bronze l'œil d'Alexandre; lui seul savait rendre l'expression de cette tête inclinée vers l'épaule, de ce regard élevé vers le ciel; il y réussissait sans nuire à l'ensemble, sans donner au cou une attitude trop contournée, et sans détruire ce que le coup d'œil d'Alexandre avait de mâle, enfin sans

---

1 Alexandre écoutant une marche militaire qu'il lui jouait, saisit ses armes et s'écria plein d'enthousiasme : les Spartiates chantent avec raison,

Ἕρπει γὰρ ἄντα τῷ σιδάρῳ τὸ καλῶς κιθαρίσδειν.

négliger la grâce et la mollesse presque féminine qui le distinguaient : aussi Alexandre ne voulait-il être représenté que de la main de ces deux artistes.

Ce roi ne fut pas aussi heureux en architecture : si l'on peut s'en fier à la description de Diodore, l'édifice qu'il fit élever pour le bûcher d'Éphestion était bien bizarre [1]. L'esprit de l'homme qu'il consultait pour ses grandes constructions ne pouvait guère produire que des plans singuliers : c'était Stasicrate, dont le caractère flatteur et le goût pour l'extraordinaire paraissent assez dans la proposi-

---

1 MM. de Caylus et Quatremère de Quincy ont accordé à cette description de Diodore une attention qu'elle ne mérite pas. On la trouve aussi, accompagnée d'un dessin, dans l'ouvrage de M. de Sainte-Croix, pag. 272-274. — — — « Mais « quel bizarre assemblage d'hommes armés, de trophées, de « proues de navires, de centaures, de lions, de sirènes, etc. « On n'aperçoit en tout cela que les conceptions mélancoli- « ques et déréglées d'un monarque puissant, dont le goût « avait été corrompu par le luxe asiatique. Le monument « aurait été mieux placé dans la plaine de Babylone, et ce « fut sans doute le besoin de matériaux qui engagea à démolir « dix stades ou cinq cent dix toises du mur de cette grande « ville, lequel avait cinquante coudées d'épaisseur sur deux « cents en hauteur. » Voyez aussi deux dissertations de M. Quatremère, intitulées, l'une : Du char funéraire qui transporta de Babylone en Égypte le corps d'Alexandre ; l'autre : Du bûcher d'Éphestion, décrit par Diodore de Sicile ; elles sont dans les Mémoires de l'Institut royal de France, classe d'histoire et de littérature anciennes, vol. IV, pag. 315-458.

tion qu'il fit au roi de convertir le mont Athos en statue, idée digne des anciens Égyptiens, de leurs sphinx de rochers et de leurs colosses. Alexandre, représenté par le mont Athos, devait tenir d'une main une ville de dix mille ames, de l'autre une coupe d'où s'échapperait vers la mer un fleuve qui ne tarirait jamais. Alexandre comprit que le grandiose s'approchait ici de la folie, il craignit les railleries des gens sensés; il fit donc à ce projet une réponse raisonnable [1]. Néanmoins il se sentit agréablement flatté de cette extravagante idée, la loua et prit souvent conseil de cet architecte pour d'autres affaires. Il serait difficile de démontrer qu'Alexandre a commencé à écraser le caractère des arts de la Grèce sous la pompe de l'Orient; mais ce qui est certain, c'est qu'il transplanta en Asie tout ce qu'il y avait de plus distingué en Grèce; c'est qu'il appela à Suze et à Babylone tous ceux qui ne pouvaient cependant réussir que dans leur

1 Laisse l'Athos où il est et tel qu'il est. Il suffit qu'il soit encore un monument du fol orgueil de Xerxès. Le Caucase, les Hæmodes, le Don et la mer Caspienne prendront soin de me montrer à la postérité. Voilà ce que dit Plutarque dans les ouvrages de sa jeunesse, dans ses discours *de virt. seu fort. Alexand.* Plus tard, dans ses Biographies, il y ajoute : *Ταῦτα μὲν οὖν παρῃτήσατο, πολλα δ' ἀτοπώτερα ϗ δαπανηρότερα τούτων σοφιζόμενος τότε ϗ συμμηχανώμενος τοῖς τεχνίταις διέτριβεν.*

patrie ou du moins dans son voisinage. Ce fut donc un événement heureux pour la civilisation de l'Europe que sa mort, qui ramena dans l'Asie mineure, en Syrie, en Égypte les siéges des empires fondés par lui; car il n'y eut plus, après lui, en Asie, de ville qui pût attirer les Grecs comme le faisait son quartier général, c'est ce qui conserva aux arts et la variété et la vie. Si l'on veut voir comment Alexandre cherchait à faire accorder la magnificence persane avec le goût des Grecs, il faudra lire la description de ses noces et de celle de ses Macédoniens, dans Athénée, qui l'a prise à une histoire d'Alexandre écrite par Charès. On y trouve des renseignemens sur les arts usuels de la Grèce et sur ses meilleurs artistes[1]. On avait disposé quatre-vingt-douze chambres à coucher et une salle à manger pour cent tables entourées de coussins; chacun de ces coussins était recouvert d'un tapis nuptial de plus de deux mille francs de valeur. Le sopha d'Alexandre était monté en or. Chacun invitait ses amis à sa table. Vis-à-vis de ces tables Alexandre fit manger toute l'armée et toute la marine, et dans sa tente même se trouvaient tous les ambassadeurs et tous les étrangers reçus à sa cour. L'édifice entier était revêtu de tentures d'étoffes précieuses et de beaux tissus de coton blanc, mêlés de pièces d'écarlate et

1 Léo XII, pag. 558.

de pourpre brodées en or. Le toit reposait sur des colonnes hautes de vingt coudées, qui étaient ornées d'or, d'argent et de pierres précieuses. Aux parois étaient suspendus des tapis où l'on voyait des figures d'animaux tissus en or, et qui étaient attachés à des bâtons dorés et argentés. La cour intérieure où on célébrait la fête, avait un quart de lieue de long. Les repas étaient accompagnés de fanfares, non-seulement dans cette solennité de noces, mais chaque fois que le roi en donnait de marquans. Ces fêtes des noces durèrent cinq jours; on employa aux jeux un grand nombre de Grecs, de Perses et d'Indiens. Les principaux de ceux qui égayèrent l'assemblée, furent Scymnus de Tarente, Philistide de Syracuse, Héraclide de Mitylène, Alexis de Tarente qui se distingua dans l'art de la déclamation [1]. Après lui Cratinus de Méthymne, Aristonyme d'Athènes et Athénodore de Téos [2] dansèrent en s'accompagnant de la cithare; puis Héraclite de Tarente et Aristocrate de Thèbes chantèrent en jouant aussi de la cithare. Denys d'Héraclée et Hyperbolus de Cyzique chantèrent après eux en se faisant accompagner de la flûte. Timothée, Phrynichus, Caphisias, Diophante et Évius le Chalci-

---

1 Μεθ' οὓς ἐπεδείξατο ῥαψῳδὸς Ἄλεξις Ταραντῖνος.

2 On pourrait aussi traduire qu'ils jouèrent sans chanter, et la leçon qui donne ce sens est peut-être préférable.

dien, parurent comme joueurs de flûte, exécutant d'abord le solo pythien [1], puis soutenant le chœur. Charès nous dit qu'à partir de ce temps, les baladins de toute espèce, les chanteurs, les danseurs, les musiciens, les faiseurs de tours, au lieu d'être appelés les serviteurs de la cour de Bacchus, furent appelés la troupe d'Alexandre, qui leur fit des cadeaux d'une richesse démesurée. Il aimait à les entendre nommer ainsi. Les acteurs tragiques qui figurèrent à ses noces, furent Athénodore et Aristocritus; la comédie fut jouée par Lycon, Phormion et Ariston. Le danseur Phasimélus ne manqua pas non plus de s'y trouver. [2]

Alexandre ne se borna pas à manifester son amour pour la poésie en conservant le manuscrit d'Homère, *revu par* Aristote, dans une riche cassette d'essences persanes [3] qu'il avait prise avec le butin; il se livra à ce penchant, qui ne peut être étranger à aucune ame noble et grande, et dans ses momens de loi-

---

1 C'est l'imitation de la lutte d'Apollon avec le serpent.

2 Athénée, *l. c.*, pag. 539, dit que les couronnes que le roi reçut à cette occasion des ambassadeurs et d'autres encore, valaient quinze mille talens. Les histoires qui suivent sont manifestement entachées d'exagération. Il en est de même de ce qu'on rapporte sur les excès de boisson auxquels se serait livré Alexandre; il y a un fond de vérité, mais ce n'était point chez lui une passion dominante.

3 Voyez Strabon, liv. XIII, pag. 857, édit. de Falcon.

sir il composa, dit-on, plusieurs petites pièces de vers. Athénée parle d'un drame satyrique[1], mais il n'y a probablement que les vers menaçans contre Athènes, cités par cet auteur, qui puissent être attribués au roi. Il serait facile de prouver qu'Alexandre voulut donner aux sciences proprement dites l'impulsion qu'elles reçurent après sa mort. Malheureusement en poésie il encouragea principalement la flatterie, et en philosophie cette fausse doctrine qui met à la place de la sagesse et de la nature la simple apparence de la sagesse. Nous ne nierons pas qu'il ne comprît, qu'il n'estimât Aristote, que les poëmes d'Homère n'aient été ses lectures habituelles[2], qu'enfin il n'ait su apprécier ce qu'il y avait de grand dans la pensée de Diogène, qui disait que deux seules choses étaient dignes d'envie, et qu'il fallait savoir ou posséder le monde ou se passer du monde. Toutefois ce fut Alexandre

---

1 Il dit, pag. 586 : Ὁ δὲ γράψας τὸν Ἄγηνα τὸ σατυρικὸν δραμάτιον εἴτε Πύθων ἐστὶν ὁ Καταναῖος, ἢ αὐτὸς ὁ βασιλεὺς Ἀλέξανδρος.

2 Plutarque rapporte que durant sa marche dans la Perse intérieure et dans l'Inde, Alexandre, manquant de livres, chargea Harpalus de lui en envoyer, et qu'il en reçut les ouvrages de Philistus, les plus dangereux que pût lire un jeune prince porté au despotisme. Il en reçut aussi beaucoup de tragédies de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide, et les dithyrambes de Téleste et de Philoxène.

qui commença à rattacher la littérature au gouvernement, chose qui devint générale après lui. Avant même d'entrer dans l'Inde, il se brouilla avec Aristote, qui lui paraissait trop lié avec le vieil Antipater, l'ami de son père. La faveur alors se porta sur Anaxarque et sur Pyrrhon, auquel il donna dix mille pièces d'or; il alla jusqu'à dix talens dans ses libéralités envers l'acteur comique Lycon, qui avait intercalé un vers mendiant dans une pièce qu'il joua devant lui. Le misérable Onésicrite, qui malgré son avarice et sa vanité faisait le cynique, fut souvent préféré au mérite réel et modeste.

Alexandre employa donc des sommes immenses à encourager les arts et les sciences. On dit qu'il offrit cinquante talens à Xénocrate, l'ami de Platon; s'il en faut croire une autorité peu sûre à la vérité, il dépensa jusqu'à huit cents talens pour l'histoire naturelle d'Aristote[1], et il en destinait dix mille à la réparation des temples et des édifices publics de la Grèce. Dans son entretien avec Diogène, il dit expressément qu'il a été frappé du contraste qui règne entre les doctrines et l'activité des Athéniens

---

1 En général, la compilation d'Athénée a puisé bien plus dans les auteurs légers que dans ceux qui méritent foi; mais ici même on ne parle de ce fait qu'en passant. Voy. liv. IX, pag. 398.

et la vie passive de l'Inde. On peut voir dans Arrien et dans Strabon les détails relatifs aux conversations auxquelles le roi se livrait dans ce pays par le moyen d'une triple interprétation : il nous semble inutile de les faire entrer dans un tableau général de cette époque.

§. 3.

État de la littérature.

La littérature grecque avait déjà perfectionné tous ses genres; tous étaient parvenus à leur plus haut point de splendeur avant Alexandre. A dater de son règne, les mathématiques et les sciences qui en dépendent devinrent le principal objet des études; pour la première fois la philosophie fut enseignée avec système et dans toute son étendue. C'est donc de ces deux branches des connaissances humaines qu'il convient de nous occuper ici [1]; mais nous rappellerons encore que nous ne considérons les doctrines elles-mêmes ou leur histoire, qu'autant qu'elles ont influé sur la civilisation, sur les mœurs et sur le gouvernement, sans égard aux choses purement spéculatives.

Toutefois nous devons accorder aussi quelque place au drame. Le théâtre reçut de grands encou-

---

1 Nous y reviendrons encore à la fin de la période suivante.

ragemens, même après Euripide et Aristophane. A partir d'Archélaüs, qui avait appelé Euripide à sa cour, les rois, et sourtout Philippe et Alexandre, firent de grands efforts pour attirer chez eux des poètes que le sol de la Macédoine se refusait à produire. Le drame comique, absolument changé dans son essence, trouvait plus d'auteurs spirituels capables de le bien traiter, que la tragédie, qui exige une liberté d'inspiration que déjà les écoles et les habitudes ne comportaient plus. L'art des acteurs ne peut être jugé qu'au moment de la représentation; mais cette époque nous a légué beaucoup plus de noms célèbres qu'aucune autre. Les acteurs jouissaient d'une grande considération dans l'état; ils avaient dans la société un rang distingué; enfin ils avaient de nombreuses occasions de fortune. Toutes ces circonstances ne contribuèrent pas peu à la perfection de l'art oratoire. Les savans ont péniblement rassemblé une foule de noms d'auteurs et de titres de pièces qui prouvent quelle était alors la fécondité des poètes dramatiques [1]. Denys le tyran, quoiqu'il fît de bien misérables tragédies, fut couronné par les Athéniens, qui n'eussent point osé le faire, si ses ouvrages n'avaient pas en quelque sorte soutenu la comparaison avec ceux de ses

---

1 Fabricius, *Biblioth. græca*, édition de Harles, vol. II, pag. 419-506.

concurrens. Une autre marque de la décadence tragique, c'est qu'Harpalus, dans le choix de livres qu'il fit pour Alexandre, s'en tint aux trois grands classiques, Eschyle, Sophocle et Euripide; mais quand il s'agit de dithyrambes, il y joignit des nouveautés. Les critiques d'Alexandrie qui entreprirent le catalogue des classiques, n'y mirent pas un seul tragique de cette période; Achæus et Ion, qu'ils y portèrent, appartiennent à la précédente; Achæus est contemporain de Sophocle, il paraît avoir mieux réussi dans la comédie que dans la tragédie : Ion marcha sur les traces d'Euripide [1]. On nomme Chérémon, Hégémon de Thasus, Chœriphon, Carcinus, Diogène d'Athènes, Anaxandride de Camire, Théodecte de Phasélis, l'un des nombreux disciples d'Isocrate, Asclépias et l'Athénien Astydamas, qui sortirent de la même école, enfin Sosiclès de Syracuse et Néophron de Sicyone; mais aucun d'eux

---

1 Nous connaissons Achæus par les lexicographes, mais nous en savons un peu plus sur Ion. Les Athéniens ayant accordé le prix à sa tragédie, il leur donna à chacun un vase de terre, parce qu'on les faisait à merveille dans sa patrie. Léopardus, dans ses *Emendationes*, a rassemblé beaucoup de détails sur Ion. Voici des vers qui démontrent à la fois son penchant pour le vin et pour les femmes, et l'originalité de son talent.

Ἄδαμον παῖδα ταυρωπὸν νέον οὐ νέον
Ηδιστον πρόπολον βαρυγδούπων ἐρώτων,
Οἶνον ἀερσίπνουν, ἀνθρώπων πρύτανιν.

ne franchit les bornes de la médiocrité, et quand même il nous en resterait autre chose que les rares fragmens réunis par Grotius et par d'autres, nous n'accorderions pas notre attention à ces poètes. La comédie ne tomba point de la chute de la liberté, elle prit seulement une autre forme et se maintint chez un peuple vif, spirituel, riche en caractères originaux et disposé à saisir le ridicule aussi bien qu'à rire des choses sérieuses. Elle devint l'image fidèle de la vie, et changea de manière selon les modifications des habitudes et des mœurs. Voilà d'où viennent les dénominations de comédie ancienne, moyenne et nouvelle. Quoique la moyenne appartienne seule à cette période, nous accorderons un coup d'œil à chacune des trois.

L'ancienne comédie mettait en scène les actions de la vie sous leur aspect le plus élevé. La poésie, la philosophie, l'art de gouverner, se peignaient de vives couleurs et présentaient le contraste des choses idéales et nobles avec les choses communes et positives qui occupent une vie libre de tout frein. La comédie moyenne mitigea ce contraste; elle mêle parfois la poésie à la vérité des images, et si elle peint encore des mœurs obscènes, elle a soin de mettre dans la bouche de ses personnages une morale qui ne résulterait pas de l'action elle-même. La comédie nouvelle s'occupa des passions, noua une intrigue et fit des actions de la

vie commune un ensemble qu'elle forma à l'exemple de la tragédie. Elle corrigea les actions immorales, dont elle faisait ses sujets, par les sentences de ses personnages. Aussi Ménandre, l'auteur principal de la comédie nouvelle, est-il si semblable à Euripide, que l'on ne sait souvent auquel des deux il convient d'attribuer tel ou tel fragment. Les anciens critiques, surtout Aristarque et Aristophane, auteurs du Canon classique, ont ajouté au comique Aristophane, Épicharme, Eupolis, Cratinus, Phérécrate, et Platon; ils les citent comme ayant écrit aussi la vieille comédie. On sait qu'Eupolis mettait en scène les premiers personnages de son temps avec la même hardiesse qu'Aristophane, et qu'il traita Protagoras comme Aristophane avait traité les sophistes dans la personne de Socrate. Quelques vers qui nous sont restés de lui, nous apprennent qu'il n'était pas plus décent pour le choix de l'expression, néanmoins il avait aussi le sentiment du sérieux et du sublime : ce fut lui qui réunit les odes de Pindare et qui les sauva de la destruction.[1]

Parmi les nombreux auteurs de la comédie moyenne on distingua Alexis et Antiphane. Les critiques d'Alexandrie vantent surtout ce dernier, sur lequel Dorotheus d'Ascalon a écrit un traité particulier. Les collecteurs de fragmens lui attri-

---

1 Athénée, liv. I, *init.*

buent au moins deux cent quatre-vingts pièces, et, selon d'autres, il en écrivit trois cent soixante. Nous ferons remarquer au sujet des ouvrages d'Antiphane, qu'Alexandre fit preuve d'un jugement bien éclairé sur les rapports de la morale avec la littérature; il pensait que les intrigues d'amour, qui faisaient le nœud de la comédie moyenne, étaient plus fâcheuses qu'aucune des obscénités de l'ancienne[1]; c'est du moins ce qu'il est permis de conclure d'une réponse qu'Antiphane lui fit après lui avoir lu une de ses pièces.

La nouvelle comédie appartient à la période d'Alexandrie; le Canon critique admet Philémon, Ménandre, Philippide, Diphile et Apollodore. On disputa beaucoup à Athènes pour savoir lequel, de Ménandre ou de Philémon, était le plus grand poète. Quinctilien et Aulu-Gelle n'hésitent point à préférer Ménandre. Quinctilien se fonde sur l'avantage que l'orateur peut tirer de ses nombreuses sentences et de ses longues périodes; mais il vante surtout ses caractères et l'accord du langage avec eux[2]. Au surplus, ce n'est pas le seul Quinctilien

---

1 Athénée, liv. XIII, pag. 555. Antiphane ayant remarqué un jour que la lecture d'une de ses pièces ne lui avait pas beaucoup plu, lui dit que, pour aimer cette pièce, il fallait s'être assis souvent à une table où chacun amenât sa maîtresse.

2 Voici le jugement de Quinctilien. *Institut. orat.*, liv. X, chap. 1. *Hunc* (*Euripidem*) *et admiratus maxime est* (*ut sæpè*

qui recommande Philémon et Ménandre à l'orateur futur, tous les maîtres de l'art oratoire s'en servent comme les grammairiens font usage d'Homère. La comédie, qu'avec raison l'on a qualifiée de comédie de caractère, ne pouvait être qu'un excellent moyen d'enseignement. Plus riche que Philémon en sentences morales, plus conforme dans ses pièces à la nouvelle déclamation, Ménandre servait dans les écoles de rhéteurs aux exercices de

---

testatur) et secutus, quamquam in opere diverso, Menander, qui vel unus, meo judicio diligenter lectus ad cuncta quæ præcipimus effingenda sufficiat, ita omnem vitæ imaginem expressit, tanta in eo inveniendi copia et eloquendi facultas, ita est omnibus rebus, personis, affectibus accommodatus. Nec nihil profecto viderunt, qui orationes, quæ Charisii nomine eduntur, a Menandro scriptas putent. Sed mihi longe magis orator probari in opere suo videtur, nisi forte aut illa mala judicia, quæ Epitrepontas, Epicleros, Lochos habent, aut meditationes in Psophoda et Nomotheta et Hypobolimæo, non omnibus oratoriis numeris sunt absolutæ. Ego tamen plus adhuc aliquid declamatoribus collaturum puto, quoniam his necesse est secundum conditionem controversiarum plures subire personas, patrum, filiorum, maritorum, militum, rusticorum, divitum, pauperum, irascentium, deprecantium, mitium, asperorum. In quibus omnibus mire custoditur ab hoc poëta decorum. Atque ille quidem omnibus ejusdem operis auctoribus abstulit nomen, et fulgore quodam suæ claritatis tenebras obduxit. Habent autem alii quoque comici, si cum venia legantur, quædam, quæ possis decerpere, et præcipue Philemon, qui, ut pravis sui temporis judiciis Menandro sæpe prælatus est, ita consensu omnium meruit credi secundus.

début : on recommandait davantage la lecture de Philémon [1]. Les Romains firent grand cas de Ménandre [2]. Nous ne connaissons Diphile et Apollodore que par Plaute et Térence. [3]

Nous avons vu l'école d'Élée et celle d'Ionie faire descendre la philosophie dans la vie commune. Peu avant Socrate, la première de ces écoles enfanta la plus subtile dialectique qui ait jamais existé, et, comme nous l'avons vu dans l'histoire de l'art oratoire, elle se répandit dans Athènes, où Anaxagore et Périclès, son élève, avaient autrefois mis en honneur un autre genre de philosophie spéculative.

---

1 Ils étaient tous deux féconds, l'un composa quatre-vingt-dix-sept pièces; l'autre cent neuf. Les fragmens de ces poètes *ont donné* lieu à de violentes disputes entre les savans. Leclerc les publia en 1709. Benthley et Burmann l'invectivaient l'année suivante. Gronov ayant été offensé aussi par les remarques de Bentley, il écrivit à son tour un traité intitulé : *Infamia emendationum in Menandri reliquias nuper editarum*, et critiqua et Leclerc et Bentley. Enfin, de Pauw défendit Leclerc avec non moins de virulence.

2 Plutarque, *Sympos.*, liv. VII, quest. 8, §. 3. Il dit qu'à table on se serait plutôt passé de vin que d'un lecteur de Ménandre.

3 Les anciens ont accusé Diphile d'être froid; quelques passages, conservés dans Athénée, justifient ce jugement. Clément d'Alexandrie vante la beauté de ses sentences morales. Térence lui a pris ses Adelphes. L'Hécyre est empruntée à Apollodore, mais nous ne savons pas le titre des pièces d'où le poète latin l'a tirée.

Même avant de pénétrer à Athènes, celle d'Élée se divisa en deux branches; Xénophane enseignant l'idéalisme et voulant faire dériver les choses extérieures des choses intérieures; Leucippe suivant un chemin contraire. L'une et l'autre des subdivisions de l'école d'Élée donna naissance à des dialecticiens distingués, et toutes deux existaient avant la guerre des Perses. Démocrite, et après lui Métrodore et Épicure réunirent la doctrine de Leucippe en un système qui fonda sur l'expérience et l'observation les préceptes de la nature et de la vie, de la physique et de la morale. Ce système trouva dans la suite de nombreux partisans : nous y reviendrons. Quant à présent, nous nous bornerons à remarquer que les trois écoles, savoir : celle d'Ionie, à partir d'Anaxagore; celle d'Élée, depuis Xénophane; enfin, Leucippe et ses sectateurs, se mirent en opposition directe avec la religion populaire, en enseignant à la jeunesse une autre théorie de la création et des lois de l'univers que celle que l'on demandait jusque-là aux poètes et aux mystères, et qui était faite surtout pour les images et pour les sens. De quelque obscurité qu'ils entourassent leurs doctrines, quelque soin qu'ils prissent de se cacher dans les profondeurs de la dialectique, on poursuivit à Athènes et l'on condamna comme athées, Anaxagore de la première de ces écoles, Diagoras de la seconde, et



Protagoras de la troisième[1]; mais cela n'empêcha pas les progrès de la philosophie : les Grecs en avaient besoin, comme ils avaient besoin de la poésie et de l'art oratoire, qui sans elle ne produisent qu'un vain bruit de mots. Nous avons déjà nommé les maîtres en subtilités, les Protagoras, les Parménides, et ceux qui, loin d'avoir leur esprit inventif, ont fait métier de la philosophie, les Gorgias, les Polus, etc. La philosophie d'Anaxagore, qui, dans son origine, n'était pas étrangère aux affaires, fut aussi changée en *sophistique.* Son élève, Archélaüs, enseignait à Athènes; aussi le

1 Selon Diogène de Laerte, auquel d'ailleurs nous n'accordons pas trop de confiance, Xénophane s'était moqué déjà des divinités d'Homère et d'Hésiode; il avait ri de Thalès et de Pythagore, et surtout des idées théologiques de ce dernier. Sans doute le système de Leucippe est l'opposé de celui de l'école d'Élée, mais dans l'origine il était bien différent de ce qu'il fut dans la suite : tous sont d'accord sur ce point. L'élève de Démocrite, Protagoras, fit pour quelque temps passer la doctrine *atomistique* dans cette même dialectique dont se servaient, pour l'école d'Élée, Parménide, Zénon, Mélissus, etc. La doctrine des Éléates ne trouva personne pour la sauver; celle de Leucippe fut délivrée des mains des sophistes par Métrodore et Épicure. L'impiété de Protagoras et de Diagoras paraît établie par le dialogue de Platon qui porte le nom du premier. Quant à Diagoras, si l'on pouvait s'en rapporter à Tatianus et aux lexicographes, il aurait été l'ennemi de la religion payenne comme les écrivains du 18.e siècle l'étaient du catholicisme.

cite-t-on comme le premier de l'école ionienne qui l'ait transportée dans cette ville; il en revint à la philosophie de la nature, en y joignant une sorte de philosophie morale. Elle était bien inférieure à celle-là, selon le témoignage formel des anciens; toutefois elle paraît avoir eu plus d'attrait pour l'esprit sensé et pratique de Socrate. Il nous semble qu'on peut déduire la philosophie de Socrate de l'école d'Archélaüs, à peu près comme on fait dériver la religion chrétienne des prophètes et des écrits de Moïse. Dans l'un et dans l'autre de ces termes de comparaison on voit une doctrine en produire une autre, lui donner naissance et cependant conserver peu de rapports avec elle. Socrate avait cherché à former l'esprit par tous les moyens possibles : les mathématiques, la dialectique, la physique, la morale et jusqu'aux entretiens de Diotime et d'Aspasie, il avait tout employé, non pour monter en chaire et fonder une école, mais afin de devenir sage lui-même, afin de rechercher les bases du bien et du vrai, afin de n'être point ébloui par de fausses apparences. La religion poétique des Grecs ne pouvait pas plus être la sienne que les rêves des auteurs de systèmes ne pouvaient lui paraître propres à guider l'homme au milieu des orages de la vie. Il voyait tous ses contemporains, avides de connaissances ou de possessions, se prévaloir d'une philosophie à la mode pour parvenir aux



unes ou aux autres. La dialectique était honorée et payée par-dessus toutes les autres sciences. Et comment ne l'eût-elle pas été? Seule elle donnait aux Athéniens l'apparence de posséder toutes les connaissances dont leur vanité faisait gloire, mais qu'ils n'avaient ni l'envie ni la patience d'apprendre; seule elle présentait la facilité de se débarrasser de vérités qui frappent d'elles-mêmes la raison, mais qui sont importunes à l'ambition et à l'avarice. Le but de la vie de Socrate fut de venir au secours de la raison au moyen de la science; d'inspirer à l'homme la confiance en lui-même, abstraction faite de tous les sophismes; de montrer le vide des subtilités de l'école et l'inutilité de toute spéculation sur la nature ou sur l'astronomie qui ne serait point fondée sur l'observation ou sur l'expérience. Aussi fut-il persécuté par ceux dont la vanité ou l'avarice s'en trouvaient compromises. Le calme et la modération qu'il opposa aux persécutions, la constance avec laquelle il sut mourir, mirent le sceau à cette vérité qu'il aimait et qu'il enseignait. Cette doctrine était fort propre à remplacer une religion qui avait perdu son importance. Les démonstrations négatives, et le talent de Socrate pour le genre satyrique et ironique étaient bien propres à confondre les absurdités des sophistes, mais il ne s'agissait pas de créer une école; le siècle était venu au point qu'il lui fallait un système de philosophie, une croyance

ou une incrédulité positive. Il en fut donc de la philosophie de Socrate comme de la religion chrétienne après la mort de son fondateur. Trois écrivains, Eschine, Xénophon et Platon ont pris soin de recueillir et de transmettre à la postérité ce que Socrate ne croyait utile qu'à son siècle, ce qu'il n'avait cru bon que pour le moment, ce qu'enfin il n'avait pas jugé convenable d'écrire lui-même. Chacun lui met ses idées dans la bouche et nous le représente comme il l'a compris. La philosophie populaire de Xénophon et le système idéal de Platon sont devenus plus importans pour l'humanité qu'aucune autre doctrine, si l'on en excepte celle d'Aristote. Les dialogues d'Eschine, outre que leur authenticité est contestée, n'ont pas exercé une grande influence sur la civilisation [1]. Mais quel que

---

1 On prétend qu'il y avait sept dialogues d'Eschine, disciple de Socrate; mais celui auquel on les attribue, ne peut guère être honoré de ce titre; car il n'était pas étranger à ce commerce des gens qui faisaient métier de leur science. S'il eût bien compris son maître, il serait resté à Athènes pour y faire des souliers et des habits plutôt que d'écrire des dialogues sur la vérité, sur la richesse et sur la mort, dans la vue de vivre de débris de la table d'un homme qui foulait aux pieds la vertu, qui ne dédaignait aucun moyen de se procurer la richesse, et qui craignait la mort à bon droit. Il alla trouver Denys, mais sans Aristippe et Platon, qui le protégèrent, il n'aurait même pu faire agréer sa dédicace. Sa philosophie ne lui rapportant pas assez, il se fit avocat, et l'on peut croire, d'après Lysias,

soit leur auteur, il est certain qu'il a cherché à reproduire le ton et la manière de Socrate sans se laisser influencer par aucun système. Nous avons parlé ailleurs de Xénophon et de ses rapports avec les Grecs de son temps; il est plus homme d'état, plus historien que philosophe : c'est donc à Platon que nous consacrerons notre principale attention.

Ce n'est point de son système que nous nous occuperons, si toutefois on peut lui attribuer un système dans le sens moderne du mot; il s'agit toujours de ses rapports avec son siècle et de la marche de la civilisation en général. La forme de ses ouvrages a beaucoup contribué à leur influence sur un monde qui sacrifie volontiers le fond lui-même à des dehors séducteurs. Socrate est présenté dans *Platon* sous les couleurs polies de l'aristocratie, tandis que dans Xénophon il respire et la monarchie et la démocratie. Le Socrate de Platon plaît par l'expression, par le sentiment, par le ton de la bonne compagnie ; lors même que l'ironie contre les sophistes est poussée à l'extrême, on ne franchit jamais les bornes des convenances. Chaque dialogue

qu'il se montra marchand de subtilités. Meiners, dans le 5.e volume des Mémoires de Gœttingue, et Fischer, qui a donné quatre éditions de ces dialogues, sont d'accord pour reconnaître qu'ils n'ont pas été écrits par le disciple de Socrate; on diffère beaucoup sur le temps de leur rédaction et sur leur auteur : c'est aux philologues à décider.

est une espèce de drame; chacun, outre le but philosophique qu'il se propose, a encore un but poétique, et quand on y fait entrer un personnage ou une classe d'individus, les mœurs et les caractères ne sont pas moins fidèles que dans une tragédie ou dans une comédie. Aussi des personnes étrangères à la philosophie ont-elles étudié Platon. Les poètes, les orateurs ont puisé dans ses dialogues, et ses écrits ont rendu à la haute société de l'antiquité le service que Socrate voulait rendre au peuple athénien de son temps. Les élémens de la civilisation des Grecs s'y réunirent comme en un foyer. Ce grand philosophe aimait et étudiait beaucoup les ouvrages d'Aristophane; l'on prétend même qu'il s'en occupait encore au lit de la mort. Il lui doit ces tableaux si animés de la vie humaine et des mobiles qui font agir les hommes. Platon lisait aussi Sophron, contemporain d'Euripide, que l'on a surnommé le *mimographe*. L'on dit que le genre de drame appelé mime, était à la fois le type des dialogues écrits au nom de Socrate et des bucoliques de Théocrite dont nous nous occuperons dans la suite[1]. Malheureusement nous n'avons que des indications isolées sur ces *mimes;* il faut deviner leur caractère d'après les

---

1 Nous suivrons ici le comte de Finkenstein, dans son histoire des poètes bucoliques de l'antiquité, intitulée *Arethuse*.

Idylles de Théocrite et d'après quelques définitions. Il s'agit de pièces dialoguées, destinées à dépeindre certaines mœurs de certaines classes d'individus, ou bien à mettre en action telles ou telles passions. Ces mimes n'étaient pas en vers; il est à peu près démontré qu'on observait seulement une sorte de mesure pour l'oreille, et que dans l'origine cette prose poétique servait principalement à la raillerie. Ce genre de mœurs, de descriptions et de caractères convenait parfaitement aux dialogues de Platon; c'étaient les meilleures sources d'ironie et de bonne plaisanterie; d'ailleurs ce genre venait d'atteindre sa perfection; il se trouvait entièrement à la disposition de Platon. En Sicile et même en Laconie on avait assujetti cette poésie à des règles, et Sophron, au temps de Gélon, l'avait transformée en une véritable comédie, semblable à nos pièces en un acte, mais sans action, sans développemens et sans chœurs. Chez un peuple mobile et dont les mœurs étaient restées plus près de la nature que les nôtres, ces sortes de pièces devaient trouver des sujets plus variés à traiter [1]. Le ton en était

---

1 Essai sur le poëme bucolique, pag. 21. D'abord ces sortes de représentations n'étaient destinées qu'à faire rire; elles étaient composées de farces et d'obscénités; dans la règle elles restèrent telles (*Mimoi geloioon*); mais entre de bonnes mains elles pouvaient devenir le miroir des mœurs et plaire à un public éclairé (*Mimoi spondaioi*). Les *mimes* romains de

populaires une tournure poétique, Platon put de la sorte ouvrir un vaste champ aux rêves philosophiques, il put indiquer ce qu'il n'eût osé présenter comme doctrine. Dans un temps où la vie active absorbait toutes les facultés de l'homme, ses divagations étaient sans danger; mais dans les siècles suivans elles ont privé la société de plusieurs de ses élémens, et trompé bien des hommes sur le but réel de leur existence.

Si l'on compare aux dialogues de Platon ceux que Cicéron a écrits avec la volonté de les revêtir d'une forme poétique, on en sentira plus vivement la supériorité de Platon, qui était à la fois poète et orateur, tandis que Cicéron n'avait que la dernière de ces qualités. Théætétus, Gorgias, Protagoras et Parménides, sont les dialogues qui font le mieux juger combien Platon s'était approprié la dialectique et la sophistique de son temps; et c'est dans le Timée qu'il faut voir les cosmogonies de l'Orient et les idées des écoles mystiques; enfin, la conception politique de ce philosophe est consignée surtout dans le Dialogue politique, dans la République et dans ses Lois. Au surplus il n'a jamais établi de système et n'a voulu qu'aplanir le chemin vers la civilisation générale. Le dialogue intitulé *Politicus*, est en quelque sorte le prélude, l'introduction à la République. On serait tenté de croire que celui qui a rédigé le Minos, a pensé que les Lois avaient

besoin aussi d'une pareille introduction; car ce morceau a été écrit uniquement dans cette vue.

Platon dans sa République déclare, comme l'a fait depuis Rousseau dans son Émile, qu'il serait absurde de vouloir donner la vie à une partie de sa doctrine sans adopter le tout. L'un et l'autre philosophe disent que leurs systèmes seront d'une application impossible, tant que la terre n'enfantera pas une génération exempte des vices des précédentes. Dans la République, comme dans l'Émile, il est beaucoup de choses qui choquent, parce que l'on a coutume, pour mieux saisir la pensée de l'auteur, de ramener toujours l'idéal à ce qui existe. Dans les Lois, au contraire, Platon se sert d'élémens réels pour constituer, d'après ses idées, un état grec, et le disposer selon les particularités du caractère national. Souvent même il descend à des détails très-minutieux.

L'idée dominante du dialogue intitulé *Politicus*, est de ramener vers un état de nature qui n'a jamais existé. On suppose, comme le fait Rousseau, que les hommes ont été autrefois plus heureux. Cette idée était conforme aux doctrines de l'Orient, aux mystères; elle convenait aux rêveurs italiques qui s'appelaient Pythagoriciens, et Platon la devait en partie à leur école. Mais, Athénien, il respectait surtout la liberté de la pensée et n'imagina jamais de bâtir sur cette idée un ordre invariable, un sys-

tème à la mode de l'Orient. Il remarque avec raison que la fixité répugne à la nature des êtres ayant un corps [1]. Platon pense que le monde primitif était conduit par la volonté sainte et invariable de la divinité, et que par conséquent il n'avait pas besoin de constitutions. Quand cette période assignée au gouvernement de la divinité se fut écoulée, quand l'état de nature cessa d'exister, le monde se conduisit par lui-même. D'abord les lois divines continuèrent à vivre dans la mémoire des êtres, mais bientôt tout s'embrouilla et se confondit, et l'on comprit le besoin d'avoir un chef : il fallut aux hommes des protecteurs, aux animaux des pasteurs. On rechercha l'être capable de présider à toutes les affaires, à toutes les professions, à tous les emplois que la vie sociale rend nécessaires, celui qui pourrait enfin tenir la place de la divinité elle-même. Platon appelle cet être privilégié, l'homme vraiment royal, l'homme d'état par excellence, le seul qui le soit véritablement. Afin de le découvrir, il compare à l'idéal de la vie toutes les diverses affaires qui l'occupent; puis il examine dans quels rapports se trouvent avec la constitution idéale, à la tête de laquelle il veut mettre

1. Τὸ κατὰ ταυτὰ καὶ ὡσαύτως ἔχειν ἀεὶ, καὶ ταυτὸν εἶναι. Cela n'appartient qu'à ce qu'il y a de plus divin parmi tous les êtres. Les corps ne sont pas de cette même classe (οὐ ταύτης τῆς τάξεως).

son homme d'état, les trois espèces de gouvernement, la monarchie, l'aristocratie et la démocratie, ainsi que le despotisme et l'oligarchie qui sont des espèces secondaires. Lorsque les lois et les mœurs sont conservées par les hommes revêtus du pouvoir, il y a vraiment aristocratie, autrement ce ne sont que des oligarques. D'un autre côté, quand le souverain respecte les lois, sans en rien ôter, sans y rien ajouter, c'est un monarque; mais quand il fait plier le droit à sa volonté, c'est un despote. La démocratie est considérée par Platon sous le même point de vue que par ses frères les Pythagoriciens; il regarde comme étant presque impossible, que la multitude observe inviolablement le droit et les lois, il faut pour cela fermeté et modération, et ces deux qualités, qui paraissent souvent opposées en apparence, ne se trouvent que dans cet homme royal, dans ce type des publicistes, qui toujours sait les faire accorder. La modération lui apprend à conserver ce qui est juste et bon, la fermeté le met à même de repousser ce qui troublerait l'ordre. Il se sert de deux mobiles, l'un est divin, l'autre est humain; le premier est puisé dans la religion, dans les cérémonies, le second consiste en peines et en récompenses. Le problème à résoudre dans la constitution de l'état est donc de déterminer comment on unira la sévérité et la douceur, la force et la faiblesse, et c'est là l'objet des dix

livres de la République. Au commencement du premier l'on appelle justice, la qualité qui fait observer la mesure nécessaire entre ces choses.

Considérée comme elle l'est par Platon, la société répond parfaitement à l'organisation de l'homme. C'est un composé de diverses facultés, de diverses dispositions : il en est d'élevées, il en est de basses. Une partie de la société répond à celles-ci, une autre à celles-là. Ainsi que l'individu a besoin de tous ses moyens physiques et moraux pour parvenir à son but, ainsi qu'ils peuvent l'y conduire s'il en fait un juste emploi, de même les diverses dispositions des hommes et leurs caractères, lorsqu'on sait en faire usage, peuvent opérer le bien des sociétés. La première condition d'une société qui veut faire régner la justice et la raison, c'est de placer à un rang inférieur les choses vulgaires, et d'élever ce qui est noble. Il ne s'agit point du plus ou moins de possibilité dans l'application, cela dépend de circonstances tout-à-fait étrangères, et surtout du caractère local des peuples, qui ne peut être pris en considération dans les choses idéales.

Il faut, continue Platon, que chaque société soit assurée de sa durée; car, selon le *Politicus*, c'est le besoin de se secourir qui a créé les états. La sécurité peut être compromise à l'intérieur, elle peut l'être à l'extérieur. Il faut donc que les membres de l'état chargés de la protéger, soient les plus



raisonnables et les plus vigoureux. Dans une cité bien constituée, ce sont des organes essentiels, comme le sont pour l'homme le cœur et la tête. Platon pense que, pour pouvoir gouverner les autres au moyen de la religion, des images et des symboles, il ne faut pas se faire de la divinité les idées puériles qui se trouvent dans Homère et dans les poésies des temps héroïques; il veut que l'on ait sur ce point des vues pures et philosophiques. Ces objets, exposés à la fin du second livre, sont développés dans le troisième.

Les anciens ont reproché à Platon d'avoir banni les poètes de sa république; cela tient à l'ensemble de son système, qui n'est pas fait uniquement pour les Grecs, mais qui doit reposer sur des dispositions et sur des qualités communes à tous les hommes. Après avoir condamné les mouvemens d'un certain genre de poésie, Platon reconnaît lui-même qu'il en est un autre genre indispensable à la culture de l'esprit, toutes les affaires de la vie devant être réglées sur la mesure, le rythme et l'harmonie. Enfin, il démontre combien la poésie et la musique disposent l'ame aux grandes choses, il enseigne que la gymnastique est pour le corps ce que la musique est pour l'ame. Mais tous n'ont pas les dispositions physiques nécessaires, tous n'ont pas non plus celles de l'esprit; et plus rarement encore elles se trouvent réunies. Aussi Platon,

après avoir prescrit l'éducation à donner aux êtres les plus privilégiés sous ce rapport, s'occupe-t-il immédiatement du choix des individus. Il se prononce formellement contre l'aristocratie héréditaire; on pourrait croire toutefois qu'il penche à favoriser l'esprit de caste, s'il ne disait, qu'en règle générale un noble tronc porte de nobles fruits, mais que trop souvent il dégénère, de telle sorte que dans le choix des gouvernans ce n'est plus à la souche qu'il faut s'attacher, mais aux fruits. Platon fonde l'inégalité des conditions sur l'aristocratie du mérite, et après avoir épuisé ce sujet dans ses trois premiers livres, il passe à l'inégalité des propriétés et de la jouissance. Celle des propriétés ne peut reposer que sur celle des jouissances, sans laquelle personne ne chercherait à posséder de grands biens; mais proscrire les jouissances, c'est exciter à désirer ces biens : il faut donc que l'éducation et la religion s'emparent du corps et de l'esprit, compriment les désirs et dirigent les sens vers un autre but. L'éducation, selon Platon, rendrait inutiles toutes les lois morales des anciennes cités grecques; une génération bien élevée devant suivre ces préceptes d'elle-même, tandis qu'une population dissolue laisserait tomber les lois les plus sages de Solon ou de Dracon. La religion est destinée à entretenir chez tous les citoyens la pensée que l'homme appartient à une classe d'êtres supérieurs à l'ordre physique.

Quant au culte, il faut suivre celui que le temps a consacré dès les siècles les plus anciens. Néanmoins, et malgré l'éducation et la religion, l'esprit de famille troublera toujours l'égalité et la juste distribution des places et des affaires; aussi le cinquième livre de la république enseigne-t-il à rompre ces rapports de famille. Quand on répète que Platon rétablit la communauté des femmes et des biens, et qu'il veut indifféremment appliquer aux mêmes affaires et les hommes et les femmes, on croit entendre une plaisanterie et l'on cherche où est le philosophe; mais les choses changeront d'aspect, si l'on songe qu'il n'a eu d'autre objet que de faire le tableau des inconséquences qui résultent de nos institutions. Il nous apprend pourquoi, dans les états les mieux organisés, les désordres ne peuvent être évités, et cependant ce tableau n'est pas une satyre soutenue. Platon lui-même indique que telle est l'intention générale de l'ouvrage et de cette fable en particulier; car nous ne pouvons qualifier autrement cette proposition. Il a voulu dire seulement que les principaux vices des monarchies comme des républiques, ne tiennent qu'à des minuties à peine dignes d'être nommées, quoique notre vie toute entière soit précisément à la merci de ces minuties.[1]

---

1 Le philosophe fait le tableau de tous les maux dont on serait délivré : le pauvre ne flatterait plus le riche; on ne

La constitution, l'ordre, la loi ne conservent l'état qu'autant que ceux qui sont chargés de le gouverner sont eux-mêmes l'image vivante de la loi. Platon exprime un peu différemment cette idée. L'état, dit-il, n'est heureux que quand les philosophes gouvernent; mais le mot philosophe n'a pas moins d'acceptions que chez les chrétiens le mot *religieux*. Au commencement du sixième livre il déclare que celui-là seul est philosophe, qui véritablement et par principe est libéral, sobre, courageux, généreux et doux, et qui veille fortement à l'exécution de la loi. Vers le milieu de ce livre il y a entre les hommes d'état de son temps et les chefs de sa république idéale une comparaison propre à mieux faire comprendre le but de cette définition.

Au septième livre on fait mieux ressortir encore l'opposition qui existe entre une vie adonnée aux choses vulgaires et dépourvue de vraie science, et cette autre vie des ames nobles qui, par la conscience même de leur force, s'élèvent au-dessus de la terre et de ses jouissances. L'état de l'ame pure et sa félicité, sont à l'égard d'une foule adonnée aux passions et aux plaisirs des sens, comme le reflet est à la lumière, comme l'ombre est aux corps. L'homme qui triomphe de son corps et de ses pen-

---

serait plus tourmenté du soin d'élever ses enfans; il n'y aurait plus d'embarras d'argent pour le soutien des familles, etc., etc.

chans, est au-dessus de celui qui en est l'esclave, autant que l'homme libre est au-dessus du prisonnier. L'homme accoutumé à l'obscurité des cachots, au poids des fers, celui qui ne connaît la lumière que par les reflets qui pénètrent dans les ténèbres, ne pourra qu'en être ébloui si on la lui montre subitement, il marchera d'un pas mal assuré; le passage subit d'un état à l'autre ne peut que lui être funeste. Il en est de même de l'homme que d'une vie commune et de ses vues étroites on voudrait faire passer sans intermédiaire à la vie philosophique : il ne pourra se faire à sa nouvelle existence. Pour améliorer par degrés notre vie, il faut commencer par en bien ordonner les jouissances. Il ne faut pas que ceux qui gouvernent cette république idéale s'abandonnent entièrement à la vie contemplative, il faut qu'ils appartiennent à la vie active. Ce n'est que de la sorte qu'ils seront capables de considérer et d'exposer toutes les sciences dans leur application inférieure aux usages de la vie, puis dans leurs rapports plus nobles avec l'essence intérieure de l'homme. Platon passe en revue plusieurs de ces sciences : l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la dialectique; il montre d'abord quelles elles sont dans leur application usuelle, puis il fait voir jusqu'où elles s'élèvent quand on les rapporte à la nature intérieure de l'homme.

C'est ainsi qu'en sept livres il accomplit l'idéal

de sa république et de l'être qui répond à cette organisation autant que ses dispositions et ses forces lui permettent de se conformer à la constitution imaginée par Platon. Dans ce qui suit, ce philosophe explique pourquoi aucune société humaine ne pourra jamais accomplir cette idée : ce n'est point parce qu'on repoussera ses bizarres institutions (Platon ne les propose que par forme d'exemples, et pour mettre de la cohérence dans ses doctrines pleines d'images); mais c'est parce qu'il est de notre nature de fausser la véritable aristocratie, et de faire ensuite dégénérer l'aristocratie en démocratie, et celle-ci en despotisme. Il marque ensuite plus particulièrement ces transitions: la première cause de dégénération vient de ce qu'on méconnaît le principe qui veut que le maniement des affaires publiques soit confié aux meilleurs citoyens. L'esprit de caste s'introduit facilement, et Platon repousse d'autant plus cet esprit de caste que sa théologie mystique est tout-à-fait contraire à un pareil système[1]. Quand ce n'est plus le mérite réel, dit-il, quand c'est la naissance qui donne droit à l'administration de l'état, l'aristocratie devient une *timarchie*. Il convient qu'il est naturel d'attendre de bons fruits d'un bon arbre; mais il

1 Il dit au 8.e livre : *ἔστι δὲ θείῳ μὲν γεννητῷ περίοδος, ἣν ἀριθμὸς περιλαμβάνει τέλειος, κ. τ. λ.*

ajoute que trop souvent on est trompé dans cette attente, et il en résulte des conséquences qu'il ne croit pas pouvoir peindre de couleurs assez fortes. Après cela il fait le tableau de Sparte, qu'il représente sous des traits faciles à saisir; il montre combien sa constitution si célèbre s'est éloignée de son but idéal. Il poursuit ce récit jusqu'au point où l'aristocratie devint une espèce d'oligarchie féodale, qui ne pouvait manquer de devenir à son tour une démocratie, le peuple étant fatigué de l'oppression. Mais la véritable liberté ne saurait naître de l'esclavage : aussi Platon ne fait-il de ce genre de démocratie qu'une esquisse tout-à-fait ironique, peignant la politique d'Athènes des mêmes couleurs que déjà il avait employées pour Sparte.

Quelle que soit la pensée de Platon quant à la démocratie, que bien certainement il ne voulait pas présenter du côté le plus favorable, on n'en voit pas moins, par sa description, de quelle liberté, de quelle indépendance on jouissait à Athènes; combien il y avait, dans cette cité, de vie et de mouvement, combien toutes les ressources y étaient multipliées. Platon convient qu'une pareille constitution doit offrir de l'attrait à quiconque ne considère de la vie humaine que les avantages extérieurs; mais, continue ce philosophe, quelque agréable que puisse être l'apparence, il faudra nécessairement que la sensualité, qui n'est réprimée ni par les lois

ni par les mœurs, s'élève bientôt au-dessus de tout, en dépit de l'autorité, et bientôt aussi elle étouffera les plus nobles sentimens; elle méprisera les plaisirs de l'ame et en général toutes les idées dont la portée dépasse les choses vulgaires. Cela arrivera d'autant plus aisément, que dans une cité où tout est en mouvement, l'art du sophiste aura promptement appliqué son habileté à justifier toutes les extravagances, à ridiculiser tout ce qui est grave et sérieux. Alors tout ordre cesse; on voit régner la vénalité et la violence, et la transition au despotisme commence. La multitude des pauvres se voue bientôt au service d'un seul, qui s'en sert pour s'emparer de la souveraine puissance; et pour la conserver, il faut qu'il emploie les moyens qui la lui ont donnée. A la fin du huitième livre, Platon indique et les moyens et l'usage que le tyran fera du pouvoir.

Le but du neuvième livre est de ramener dans le bon chemin l'homme égaré, de prouver à celui qui est avide de félicité, qu'en s'attachant aux principes et aux règles qui font dégénérer l'aristocratie, qui créent et renversent le despotisme, et qui dirigent le tyran dans toutes ses actions, on n'arrive pas, fût-on même favorisé de la fortune, au bonheur et aux délices qu'on en attendait, et que, loin de là, les conséquences de ce système ne produisent que des maux incalculables. Platon s'attache aux

doctrines d'Eschyle, d'Hérodote, de Thucydide, et montre pour l'arbitraire la même aversion que tous les grands hommes qui vivaient dans les beaux temps de la Grèce, alors que l'enthousiasme de la liberté s'alliait dans le cœur des Athéniens au respect pour les lois et pour tout ce qui est saint, juste et bon. Les couleurs dont Platon peint le tyran sont si fortes, que dans la suite tous les Grecs et tous les Romains instruits ont puisé dans cet écrit leur haine contre la puissance illégale. Les modernes sont aussi revenus à cette source dans les siècles d'indépendance de l'Italie, quand on vit renaître et régner le goût des sciences et des arts avec l'amour de la liberté. Le tyran, s'écrie Platon, n'atteint pas même son but, qui est la domination; il est vraiment l'esclave des plus vils flatteurs et des serviteurs les plus infâmes; il est lui-même le flatteur des hommes les plus abjects. Ses désirs ne peuvent s'apaiser, et la plupart ne sont jamais satisfaits. Que si l'on veut considérer l'état moral du tyran, on se convaincra qu'il demeure toujours pauvre, que la crainte domine toute sa vie, qu'il est sans cesse en proie aux atteintes de la douleur ou des passions.

Plus loin, Platon résume en peu de mots tout ce qu'il a dit, afin de comparer entre eux les caractères distinctifs du gouvernement royal et du gouvernement despotique, de la démocratie et du règne

de la multitude ou *ochlocratie*, de l'aristocratie, de l'oligarchie et de la timocratie. L'aristocratie proprement dite est la seule qui, dans son essence vraiment royale, mette son bonheur et sa gloire dans la contemplation et dans la connaissance de la vérité, et qui emploie tous ses efforts à régler la vie humaine en conséquence de ses principes. Quant aux autres natures de gouvernement, l'ambition et l'avarice les égarent dans des voies différentes. Platon sait bien que cette nature royale est purement idéale ; il le fait voir lui-même à la fin du neuvième livre, quand il enseigne que le bonheur ne peut être que le résultat du désintéressement, de la justice, et qu'aucun état existant ne remplit les conditions exigées. Le dixième livre est entièrement pythagoricien ; il couronne l'œuvre par un récit qui ouvrit pour les platoniciens d'un autre âge, et pour Ficinus, un vaste champ de divagations. Platon a grand soin de distinguer la grandeur, la beauté, la bonté poétique, de ce que sont ces qualités selon la philosophie. Cela le conduit à la différence qui existe entre l'apparence et les objets, puis à l'examen de ceux-ci au moyen des mesures, des poids et des nombres. Il montre combien il est difficile de passer de l'apparence à la réalité, de ce qui est imaginé à ce qui est vrai, du fini à l'infini, à l'éternel.

Dans les *Lois*, Platon a voulu présenter l'idée d'une constitution grecque telle qu'elle serait sans

les défauts qu'il signale dans celles de Sparte et d'Athènes. La nature même de ce plan devait le faire entrer dans des détails dans lesquels nous ne le suivrons pas, parce que nous avons suffisamment indiqué ses idées générales sur la politique. Nous laissons aux philosophes à juger le système de Platon, et nous nous attacherons à la marche de son école, de l'académie, seulement en ce qui concerne les hommes qu'elle a formés. On pourrait citer d'innombrables passages de Cicéron, pour démontrer que l'académie ouverte par Platon, et convertie par son successeur Speusippe en une école lucrative du genre de celle des sophistes, était regardée par les anciens comme un établissement propre à former des orateurs et des hommes d'état. Sans nous arrêter aux mauvais bruits semés sur Speusippe, non plus qu'aux railleries de Denys que nous a transmises Athénée, nous reconnaîtrons qu'il était propre à créer une philosophie telle que la voulait l'aristocratie de son temps. On vit des dames grecques s'enfoncer, aux dépens de leur bonne renommée, dans le pythagorisme de Speusippe, comme on vit plus tard des courtisanes se précipiter en foule vers la doctrine d'Épicure et se faire une réputation de philosophes. Quant à la partie rhétorique de son école, il paraît que Speusippe s'était approprié et vendait fort cher les secrets de l'art d'Isocrate pour la rondeur des pé-

riodes et la chute rythmique du discours. Aristote, en achetant pour un prix immense les écrits de Speusippe, a voulu peut-être acquérir les dernières et les plus importantes des idées d'Isocrate; mais, peut-être aussi, n'avait-il en vue que les doctrines secrètes des pythagoriciens. Platon n'épargnait ni soins ni argent pour se les procurer; elles ne se bornaient pas à des sujets mystiques et théologiques, dont Aristote faisait peu de cas, elles contenaient aussi des recherches mathématiques et physiques, des découvertes, ainsi que des observations politiques. Nous avons déjà parlé, sous les mêmes rapports, d'Archytas et de ses disciples; nous avons rappelé quelle importance ces hommes, quoique doués d'un esprit aristocratique, acquirent dans leurs cités démocratiques, au moyen de leurs connaissances et de leur activité pour la marine et le commerce. Speusippe et Xénocrate donnèrent au platonisme une grande influence. Les liaisons de Speusippe avec la ligue pythagoricienne de Sicile furent plus étroites encore que celles de Platon; il était plus intimement lié avec Dion, et Platon s'en servit à Syracuse pour effacer, par sa popularité, le mauvais effet produit sur les Syracusains par ses manières solennelles. Adoptant beaucoup plus que Platon le genre et la doctrine des pythagoriciens d'Italie, Speusippe, qui d'ailleurs demeura le disciple fidèle de ce maître, ne pouvait manquer de

plaire davantage aux voluptueux des classes élevées qui cherchaient une nourriture à l'imagination, tandis que leurs corps étaient énervés. Une chose qui ne devait pas le rendre moins agréable aux initiés qui voulaient gouverner, c'est qu'il avait pour ceux qui le pouvaient payer une doctrine ésotérique, tandis qu'il n'instruisait le vulgaire que par symboles.[1]

A l'exemple de Speusippe, Xénocrate s'appliqua à former des hommes d'état; il accommoda sa doctrine à la vocation de ceux qui se destinaient au gouvernement. Alexandre s'adressa à lui quand il fut brouillé avec Aristote; il lui offrit d'immenses présens, mais dans la crainte de la jalousie des Athéniens, Xénocrate les refusa[2]. Diogène de Laërte cite, parmi les ouvrages de ce philosophe, des principes de gouvernement rédigés pour Alexandre. On peut démontrer aussi, par les écrits de Cicéron, que les trois autres maîtres de l'ancienne académie tenaient des écoles publiques pour cette portion de l'aristocratie qui s'appliquait à briller dans les états libres par son éloquence et par ses talens. L'écrit attribué à Polémon, et ce chef-d'œuvre de rhétorique de Crantor que Cicéron admirait tant,

---

1 Fabricius, tom. III, pag. 187, rapporte les titres des écrits de Speusippe.

2 Voyez Brucker, *Historia critica philosophiæ*; II.e partie, liv. II, sect. 2, chap. 6, vol. 1, pag. 728 et suiv.

et qu'il traduisit presque mot à mot, sont complétement en harmonie avec le but de cette école. Polémon, dit-on, consacra un traité spécial au précepte qui ordonne de vivre selon la nature. Nous connaissons un peu mieux celui de Crantor sur le deuil. Ainsi que le rapporte Cicéron, Polémon déclarait que tout homme d'état devait savoir par cœur le livre de Crantor, et Cicéron nous apprend que Xénocrate déjà avait travaillé dans les mêmes vues. Théophraste, dit-il, et les péripatéticiens, qui ne veulent, à l'exemple des académiciens, que former des hommes d'état, mettent une grande importance à prémunir leurs disciples contre les vicissitudes de la fortune auxquelles ils sont plus exposés que d'autres[1]. Dans l'antiquité, le publiciste ne pouvait se passer de la philosophie, elle était pour lui une agréable occupation quand il était forcé de quitter momentanément le gouvernail, et dans le malheur elle devenait son refuge.

Avant de suivre la marche de l'école platoni-

1 Dans le traité *De consolatione*, dont il ne nous est resté que des fragmens, Cicéron, d'accord avec Panætius, recommande le traité de Crantor aux hommes d'état, qui, selon lui, doivent le savoir par cœur. Il répète le même conseil dans les questions académiques. *Hic locus a Theophrasto egregie tractatus et perpolitus est, itemque a Xenocrate, quorum uterque eos, qui communes casus recusant, impudentiæ non dubitant appellare, quod etiam gravius crimen est ac vix in homine tolerabile, qui cum omnia diis immortalibus accepta referre*

cienne, avant de parler de l'académie ancienne, moyenne et nouvelle, il convient de nous occuper de deux hommes qui furent aussi les disciples de Socrate : ce sont, d'un côté, Aristippe de l'école de Cyrène, de l'autre, Antisthène et son école cynique. Sans même pénétrer à fond dans leurs systèmes, on voit à travers leurs théories les plus opposées que le principal but de tous leurs efforts, que la félicité suprême qu'ils veulent atteindre, doit être l'héroïsme des privations, la haine du luxe et de la civilisation de leur temps, ou le retour à l'état de nature. C'est ainsi que nous apparaissent, au milieu des voluptés de l'Orient, les gymnosophistes, les Germanes et les Brachmanes, qui figurent dans l'histoire d'Alexandre. Le même contraste se manifesta encore dans la philosophie enseignée par les auteurs lyriques, quand les Grecs de l'Asie mineure, les Lydiens et les insulaires passèrent subitement à une vie dissolue. Nous avons déjà dit que la poésie lyrique renfermait en elle-même la philosophie du

---

debeat, quorum ope vivit, intelligit, agit, si eorum voluntati repugnet, cum diis gigantum more bellare videbitur. Hæc autem perite, ut dixi, a multis tractata sunt, sed ego Crantorem sequor, cujus legi brevem illum quidem et, ut Panætio visum est, ad verbum ediscendum librum de luctu, quo acute omnem doloris medicinam complexus est, sed humanæ naturæ incommoda ita diligenter et accurate expressit, ut quasi luendorum scelerum nasci homines et in hanc lucem ingredi, possis agnoscere.

temps, et que d'une part elle exhortait à jouir pleinement de la vie, tandis que de l'autre elle enseignait le néant de toutes les jouissances de la terre et le bonheur de la contemplation. L'histoire romaine offre le même spectacle, lorsque, dans les derniers temps de la république et sous de coupables empereurs, on vit à côté du crime et de la volupté s'élever une sorte de philosophie directement opposée aux principes stoïques, à l'aide desquels les ames les plus élevées cherchaient alors à se fortifier contre les malheurs publics. Sous les premiers empereurs chrétiens, durant les persécutions suscitées à la religion naissante, au milieu des mœurs dépravées du paganisme dominant, la vie monacale d'Antoine et de Pachome apparut en quelque sorte comme l'alliance du principe des stoïciens et de celui des cyniques, contre une doctrine qui plaçait le but de l'humanité dans le développement des jouissances de la vie. On pourrait poursuivre ces rapprochemens à travers le moyen âge et jusqu'à nos jours.

Wieland a fait remarquer avec raison que ce qu'on nomme philosophie d'Aristippe, est plutôt un genre de vie, un sentiment intérieur, un tact poussé à la perfection, mais qu'on ne saurait l'appeler un système ou une école[1]. Les anciens sont d'accord pour dire qu'Aristippe possédait au suprême degré

---

1 Sur l'épitre 17 d'Horace.

le talent de se livrer tour à tour, avec mesure et décence, aux jouissances plus ou moins délicates, plus ou moins grossières, sans cependant que la santé ou la dignité de l'homme en pussent aucunement souffrir. Peu nous importe donc la doctrine que plus tard des philosophes, qui se qualifiaient de cyrénaïques, ont fait passer pour celle d'Aristippe. Nous pouvons nous en tenir à ce qu'Horace regardait comme sa philosophie. Cet auteur et Cassius appellent de ce nom la doctrine qui admet une sage proportion dans les plaisirs, et qui réunit les jouissances du corps et celles de l'ame sans nous faire esclave des passions. C'est ainsi qu'on la considérait dans plusieurs cours des princes grecs et chez les plus illustres romains, quand ceux-ci commencèrent à s'occuper de philosophie. Quelle doctrine était mieux accommodée aux raffinemens de la civilisation, quelle doctrine convenait mieux à un prince qui voulait protéger les arts et favoriser, par amour pour les plaisirs, l'industrie qui repose sur le luxe ? Telle fut évidemment la philosophie des premiers Ptolémées, celle des rois de Syrie, des rois de Pergame, celle de l'aristocratie romaine au temps de Sylla et des meilleurs empereurs. On lit, dans Horace un dialogue entre Diogène le cynique et Aristippe le cyrénaïque : la théorie des cyniques sur la simplicité de la vie, sur la fragilité des jouissances artificielles, y est opposée à la doctrine d'A-

ristippe. Outre que la secte des cyniques était alors complétement dégénérée, on pardonnera facilement à un courtisan tel qu'Horace, au protégé de Mécène, d'avoir fait triompher Aristippe de son adversaire[1]. Ailleurs, Horace semble reprocher à Aristippe de ne pas donner assez de prix à la simple possession de l'argent. Il rapporte que ce philosophe ne fit nulle difficulté de jeter dans le désert celui que lui avait donné le roi de Mauritanie et qui embarrassait sa marche. D'autres auteurs rapportent le fait et prétendent qu'Aristippe n'en agit ainsi que pour alléger le fardeau de ses gens.

Il paraît certain que ses disciples n'étaient pas moins redoutables par leur dialectique que par leur rhétorique. Nous avons déjà dit ailleurs qu'à la cour des Denys, ce philosophe fut l'effroi des platoniciens et des pythagoriciens ; nous avons ajouté que depuis que Philistus l'eut opposé à Platon, il ne cessa de jouer un rôle important dans l'histoire de Syracuse. L'exemple du jeune Denys, il est vrai, nous a prouvé combien cette doctrine peut offrir de danger pour qui n'a point le talent rare et inné de la mettre en pratique, ou pour celui dont les passions seraient plus impérieuses. Cette théorie fit fortune en Mauritanie et chez les négo-

---

1 Lisez le Commentaire de Wieland sur les épîtres d'Horace ; et notamment sur la 17.

cians d'Égine, comme à Cyrène; Aristippe ne la soutenait pas avec moins d'avantage que Platon ne défendait la sienne. La courtisane Laïs, qui depuis long-temps, à Corinthe, enseignait par la pratique une philosophie de ce genre, apprit d'Aristippe les règles de son art. Cette courtisane est particulièrement célèbre à raison de son amour pour la philosophie; elle alla jusqu'à accorder à Diogène les faveurs qu'elle se faisait payer si cher, et cela uniquement pour qu'il lui enseignât sa théorie. Dans un voyage lucratif qu'elle fit à Égine, elle devint disciple d'Aristippe et, à son tour, elle lui donna ses leçons. Il n'est pas difficile de croire qu'à Cyrène cette philosophie fit plus de prosélytes dans la bouche de la belle Aréta, fille d'Aristippe, que lui-même ne lui en acquît à Athènes, où elle n'était pas entièrement nouvelle. Aréta enseignait publiquement; elle fonda une espèce de secte. Après elle les Cyrénaïques tombèrent bientôt dans une sorte de discrédit, quoique son fils la remplaçât à Cyrène et qu'Anniceris cherchât à soutenir ce système par toute sorte d'améliorations. Le surnom d'athée, qui avait flétri Théodore, en second lieu la dégénération de la doctrine faussement attribuée à Aristippe même[1], étaient des causes qui empêchaient souvent qu'on ne se déclarât ouvertement cyrénaïque. Cette

---

1 Athénée, liv. XII, pag. 544.

école cessa donc d'exister, et ce serait une erreur manifeste que de prétendre que la doctrine dont nous parlons fut sans restriction la règle des actions des Romains, et en particulier de celles de Cassius. Mais le fond des idées d'Aristippe fut accueilli et épuré par les disciples d'Épicure. On vit naître alors cette philosophie qui, selon Cassius, doit être le seul guide de l'homme du monde et de l'homme d'état. Il n'avait pas moins raison, sans doute, que son ami Brutus, qui regardait la doctrine des stoïciens toute contraire à celle-là, comme étant la seule capable de diriger l'homme au milieu des orages de la vie et d'en faire le défenseur inébranlable de la liberté et de la justice.

On a vu comment la doctrine d'Aristippe était en harmonie avec les mœurs de l'Afrique, avec les richesses de Cyrène, et comment elle portait l'empreinte de son séjour dans l'opulente Égine. Celle d'Antisthène se ressentait aussi de sa naissance et de sa fortune; appartenant à la classe inférieure du peuple, ne jouissant pas même de la plénitude des droits de citoyen, enfin, vivant au Pyrée, résidence habituelle des marins et des pauvres, Antisthènes désespéra des classes élevées : il s'adressa à la partie la plus grossière, la moins corrompue de la nation, à celle qui n'était pas encore entièrement énervée. Il répandait sur les hautes classes de la société et sur les femmes l'ironie la plus amère, et choisissant

pour ses leçons le lieu où se rassemblaient les jeunes gens qui ne pouvaient prendre part aux exercices des fils de citoyens, il s'abstenait de recevoir aucun salaire, à la différence des autres philosophes, qui, Socrate excepté, se faisaient tous payer. Ceci n'était pas propre à mettre son système en faveur, mais tel n'était pas son but. Il voulait seulement, comme l'ont fait beaucoup de fondateurs d'ordres monastiques, comme l'a fait ensuite Rousseau, montrer par ses leçons et par son exemple combien l'homme a peu de besoins réels, il voulait former un petit nombre de disciples endurcis contre la volupté; il ne songeait point à créer une école, et moins encore à faire adopter généralement sa doctrine.

En reportant donc notre vue sur les disciples de Socrate qui mirent sa théorie en rapport avec la vie humaine, nous remarquerons que Xénophon essaya, dans ses dialogues, de substituer aux anciennes méthodes de gouvernement quelque chose de semblable à notre manière de gérer les affaires publiques. Il voulait introduire en Grèce des mœurs empreintes de notre politesse, enfin il désirait une morale fondée sur la prudence. Aristippe, au contraire, voulait réduire en système la vie sensuelle et délicate des classes élevées, et ces mœurs qui supposent toujours un esprit cultivé. Il apprit à la noblesse romaine et aux courtisans grecs des voies nouvelles de jouissance; il mit de nouvelles bar-

rières entre les grands et les petits; enfin il enseigna aux riches à regarder ceux auxquels le sort a refusé les plaisirs, ou ceux qui ne les relèvent point par des jouissances de l'ame, avec ce même mépris qui n'appartenait autrefois qu'à la vertu de manifester envers le vice. Antisthène arrivait au même but par des moyens différens. Il enseignait aux classes pauvres combien il y avait de vide et de superficiel dans l'éducation des riches; il leur faisait sentir que celui-là est vraiment libre qui ne se laisse pas éblouir par une fausse splendeur ou gagner par une feinte politesse. . . . . .

La pensée dominante des cyniques c'est que celui qui sait se vaincre lui-même est le seul sage au milieu de ce monde de fous, le seul libre au milieu de cette foule d'esclaves; qu'il n'a pas besoin de livres ni de systèmes; enfin, que la nature et la connaissance de lui-même lui suffisent. Les plus grands rois, depuis Alexandre jusqu'à Julien, les plus grands philosophes, depuis Cratès jusqu'à Épictète, ont considéré cette pensée comme la plus sublime que pût concevoir l'esprit humain.

Étonnés de l'apparition d'un philosophe qui ne faisait pas métier de sa science, qui se moquait de leurs arts et de leurs inventions, comme des sophistes de l'école, les Grecs ont exercé leur esprit à débiter sur le compte de cet audacieux une multitude d'anecdotes, à travers lesquelles il est difficile

de démêler quelque chose de vrai, et peut-être ce sont précisément les versions les plus connues qui s'éloignent le plus de la réalité. Diogène vécut à Athènes et à Corinthe : cela est hors de doute ; mais les divers auteurs racontent diversement l'histoire de son tonneau et de son entretien avec Alexandre. L'admiration que ce roi professa pour lui, quand on la compare aux railleries des courtisans, montre toute la pénétration de ce héros et l'honore à l'égal d'une de ses plus éclatantes victoires. Un disciple d'Aristote n'eût point fait à un extravagant, tel que le dépeint Horace, l'honneur d'une visite et d'une réponse propre à marquer son estime. Toutefois la doctrine des cyniques dégénéra bientôt : Onésicrite, disciple de Diogène, qu'Alexandre emmena à sa suite, peut être compté parmi les plus vils flatteurs, parmi les menteurs les plus impudens. Nul ne se pressait plus d'obtenir des honneurs, nul ne se vantait avec plus d'effronterie d'avoir occupé des dignités qui ne lui avaient jamais appartenu [1]. Alexandre l'employa dans ses relations avec les philosophes contemplatifs et les

---

1 Il fut le pilote du vaisseau d'Alexandre pendant sa navigation sur l'Indus, puis premier pilote de la flotte de Néarque ; mais il se qualifie de commandant de la flotte dans ses écrits. En général, ses récits sur l'Inde renferment des mensonges si évidens, que l'exact Strabon rejette entièrement son témoignage.

pénitenciers de l'Inde, avec lesquels sa secte paraissait avoir le plus de rapport. Un autre disciple de Diogène, Monimus, qui s'attachait à démontrer le néant de toutes les choses humaines, et qui regardait comme une vaine fumée toute puissance, toute possession [1], ne s'en rapprocha pas moins de la doctrine d'Anaxarque, que l'on pouvait adapter habilement à toutes les circonstances. De tous les cyniques Cratès fut le plus noble, le meilleur et le plus utile. Il jouit à Athènes d'une grande considération, mais il ne put ni ne voulut fonder d'école; car le système des cyniques ne peut être séparé de leur genre de vie, et les personnes semblables à Cratès et à sa femme Hipparchie sont rares dans le monde. Les successeurs de Cratès franchirent bientôt les bornes des convenances, ils réduisirent leur impudence en théorie. La dégénération des cyniques s'opéra plus vite encore que celle des ordres mendians. Néanmoins le tableau qu'en fait un épicurien dans Athénée convient parfaitement aux moines du quatorzième siècle.

Cicéron, dans son Orateur, indique la filiation des diverses écoles issues de la doctrine de Socrate. [2]

---

1 S'il en faut croire les mots de Ménandre : Τὸ ὑπολειφθὲν τῦφον εἶναι πᾶν.

2 Cicero, *De oratore*, liv. III; chap. 17. *Ac primo ab ipso Platone Aristoteles et Xenocrates; quorum alter Peripateticorum, alter Academiæ nomen obtinuit : deinde ab Antisthene,*

plus [1]. La réputation de l'académie fut, depuis Arcésilaüs, attachée aux facultés dialectiques de son chef; elle s'engagea dans une guerre terrible contre les stoïciens pour lesquels on se déclarait à cette époque, et surtout chez les Romains, qui prirent leur parti dès qu'ils connurent la philosophie grecque. Il fallut donc, de temps à autre, pour maintenir l'académie, la remettre en harmonie avec l'esprit du temps. Aussi Carnéade devint le fondateur d'une troisième académie; il s'occupa surtout de former des orateurs

---

veteres, quorum primus Aristoteles, quem excepto Platone haud scio an recte dixerim principem philosophorum. Ad eos igitur converte te, quæso, ex eorum enim scriptis cum omnis doctrina liberalis, omnis historia, omnis sermo elegans sumi potest, tum varietas est tanta artium, ut nemo sine eo instrumento ad ullam rem illustriorem satis ornatus possit accedere; ab his oratores, ab his imperatores ac rerum publicarum principes exstiterunt, ut ad minora veniam, mathematici, poëtæ, musici, medici denique ex hac tanquam ex omnium artium officina profecti sunt.

1 *De oratore*, liv. III, chap. 18. *Nam Speusippus, Platonis sororis filius, et Xenocrates, qui Platonem audierat, et qui Xenocratem Polemo et Crantor, nihil ab Aristotele, qui una audierat Platonem, magnopere dissensit: copia fortasse et varietate dicendi pares non fuerunt. Arcesilas primum, qui Polemonem audierat, ex variis Platonis libris, sermonibusque Socraticis hoc maxime arripuit, nihil esse certi, quod aut sensibus, aut animo percipi possit, quem ferunt, eximio quodam usum lepore dicendi, aspernatum esse omne animi sensusque judicium, primumque instituisse (quamquam id fuit Socraticum maxime) non, quid ipse sentiret, ostendere, sed contra id, quod quisque se sentire dixisset, disputare.*

et des avocats. Philon, qui en créa une quatrième, s'attacha davantage à la philosophie en général. Enfin Antiochus, qui fonda la cinquième ou la nouvelle, donna, comme l'ancienne académie, tout à l'imagination : les ames alors avaient besoin d'être fortifiées dans cet état de choses ; il ne repoussa pas même les principes de l'école des stoïciens, ennemie de la sienne.

Carnéade joignait à une voix sonore la perfection du discours : sa dialectique était exercée par ses continuelles disputes avec Crysippe, le plus grand des stoïciens. Selon Cicéron, le principal but de Carnéade était de former l'orateur au moyen de la philosophie [1]. Son système le rapprochait du pyrrhonisme, mais le doute pouvant nuire à la réputation de son établissement, il se borna à contester la théologie des stoïciens. Carnéade regardait la morale comme la pierre de touche de l'homme

---

1 La première fois, au commencement du V.e livre, *de Finibus : Expositis jam igitur sex de summo bono sententiis, trium proximarum principes, voluptatis Aristippus, non dolendi Hieronymus, fruendis rebus iis, quas primas secundum naturam esse diximus, Carneades ; non ille quidem auctor, sed defensor disserendi causa fuit.* Le second passage est dans le traité *de Oratore*, liv. III, chap. 18 : *Hinc hæc recentior Academia emanavit, in qua exstitit divina quadam celeritate ingenii dicendique copia Carneades : cujus ego etsi multos auditores cognovi Athenis, tamen auctores certissimos laudare possum et socerum meum Scævolam*, etc.

qu'il voulait former pour le monde. La prudence et l'usage, selon lui, enseignent ce qui convient à chacun. Un but général, un principe suprême de morale, ne peut être qu'une chimère, comme tant d'autres. Les séductions sont en dehors de nous; on ne voit s'y abandonner aveuglément que l'être grossier, privé d'éducation : l'homme moral, au contraire, est celui qui s'observe, qui oublie les choses basses pour choisir ce qui convient à son organisation particulière[1]. Dépourvue de l'appui

---

1 Il nous semble que le passage de Cicéron, qu'on lit au commencement du livre V, *de Finibus*, conduit à cette explication. Cependant cet auteur paraît saisir la chose autrement, et trouve, par suite de cette erreur, qu'il y a dans l'assertion de Carnéade, une pétition de principe. *Carneadea nobis adhibenda divisio est, qua noster Antiochus libenter uti solet. Ille igitur vidit, non modo, quot fuissent adhuc philosophorum de summo bono, sed quot omnino esse possent sententiæ. Negabat igitur, ullam esse artem, quæ ipsa a se proficisceretur, etenim illud semper extra est, quod arte comprehenditur. Nihil opus est exemplis hoc facere longius, est enim perspicuum, nullam artem in se versari, sed esse aliud artem ipsam, aliud, quod propositum sit arti. Quoniam, ut medicina valetudinis, navigationis gubernatio, sic vivendi ars est prudentia, necesse est eam quoque ab alia re esse constitutam et profectam. Constitit autem inter omnes, id in quo prudentia versaretur et quod assequi vellet, aptum et accommodatum naturæ esse oportere, et tale, ut ipsum per se invitaret, et alliceret appetitum animi, quem ὁρμὴν Græci vocant.* Cicéron prétend que le *quid sit quod ita moveat* est précisément le nœud qu'il fallait résoudre; mais Carnéade dit que ce nœud n'est que dans la théorie, et que le

du talent oratoire de Carnéade, une doctrine aussi ambiguë ne pouvait se soutenir; elle ne pouvait pas convenir aux Romains, pour lesquels désormais tout était calculé dans les établissemens de la Grèce; enfin elle ne pouvait s'introduire à Rome, où se rendaient à l'envi les maîtres les plus célèbres. Philon rentra donc dans l'ancienne voie; il se rapprocha de la vieille académie; enfin Antiochus admit dans son système jusqu'aux principes des stoïciens. Nous ne parlerons de cette quatrième et cinquième académie que transitoirement, leur influence ne s'étant fait sentir que beaucoup plus tard. Nous ferons de même quant à celles des stoïciens et des épicuriens. Mais les péripatéticiens, qui agirent immédiatement sur l'époque dont nous allons nous occuper, les péripatéticiens, dont le chef nous a laissé tant de mémorables écrits, occuperont une plus grande place dans ce chapitre.

Si l'on en excepte les fondateurs de religions, nul homme n'a exercé une plus grande influence sur l'humanité toute entière qu'Aristote. Non-seulement il a donné des lois à l'Occident et à la religion chrétienne, mais il a gouverné l'Orient et l'islamisme, enfin il a réagi sur toutes les branches des connaissances humaines. Son esprit était dé-

---

tort qu'on a est d'en chercher une solution générale; qu'enfin aucun homme instruit ne sera embarrassé dans la pratique.

gagé des égaremens de l'imagination, ses facultés exquises s'appliquaient seulement aux choses réelles et possibles : aussi, l'universalité de son génie spéculatif n'avait-elle pas échappé au créateur de la nouvelle puissance macédonienne; il le donna pour gouverneur à son fils. Quand Alexandre cessa d'être docile aux conseils d'Aristote, Antipater n'en demeura pas moins lié avec ce philosophe, et la jalousie du monarque se porta sur les deux amis de son père à la fois.

Aristote et Alexandre embrassaient tous deux l'univers dans leurs conceptions, tous deux voulaient et le soumettre et en changer la face. Le destin se déclara pour Aristote : quant à Alexandre, il ne put accomplir son plan. Avant d'atteindre le Gange, le roi tout-puissant fut arrêté par l'opiniâtreté de ses soldats, et l'Occident fut préservé de ses conquêtes par sa mort. Aristote, par ses recherches historiques et philosophiques, voulut coordonner et diriger toutes les connaissances humaines. Il transmit à ses successeurs tout ce que la Grèce florissante avait conquis dans le domaine des sciences et de la civilisation; mais il appartenait aux temps modernes, et, pour certaines choses, aux derniers temps seulement, d'accroître et de rectifier les résultats de ses méditations et de ses observations, ou même de les bien comprendre et de les bien expliquer. Il faudrait, pour bien

juger de l'activité d'Aristote, pour connaître ses rapports avec la civilisation du genre humain, enfin pour apprécier la portée de son influence, refaire l'histoire entière des sciences, des arts, de la politique et de l'administration des anciens; et quand cette tâche serait possible à l'homme qui ne serait pas doué du génie d'Aristote, il faudrait encore qu'il composât un livre spécial pour y traiter cet objet. Nous nous bornerons donc à de simples indications sur le sujet des ouvrages de ce philosophe et sur le parti qu'en a tiré la postérité. Aristote fut le premier qui posa les fondations sur lesquelles on put élever, comme un édifice régulier, les mathématiques et la mécanique. Si le destin ne nous avait enlevé la plus belle partie des écrits de ce grand homme, s'il n'avait mis à la place de ses livres des fragmens mal réunis, mal coordonnés [1], il nous eût été facile

---

1 Aristote, dit-on, laissa à Théophraste l'héritage de ses écrits; celui-ci les donna à Nelée de Scepsis, dont les héritiers conservèrent ce trésor précieux. Ils craignirent ensuite que les rois de Pergame, qui, à l'exemple des Ptolémées, employaient tous les moyens d'augmenter leur bibliothèque, ne voulussent s'en emparer. Ils renfermèrent donc ce recueil dans un coffre et le cachèrent dans une voûte un peu humide. Au temps de Mithridate, Appellicon et Athénion négociaient à Athènes dans les intérêts de ce roi. Ces hommes étaient instruits de toutes les sciences de leur temps, et l'amour des

de prouver qu'Aristote avait, dans une double série d'ouvrages, embrassé toutes les parties de la science; que dans l'une, il rassembla la somme des expériences de son temps et l'augmenta de ses propres travaux; que dans l'autre, il réunit en corps la philosophie devenue le résultat de ses connaissances, et les choses purement intellectuelles. Nous verrons dans les détails que nous aurons à donner, qu'Aristote prit toujours l'expérience pour base de ses théories, et cela par opposition à ce qui s'était fait avant lui chez les Grecs, qui cherchaient toujours à faire rentrer dans leurs théories les faits isolés fournis par l'expérience. Il ne faut pas s'étonner si l'Arabie et le moyen âge se sont servi des écrits de ce philosophe pour leurs étroites spéculations et pour leurs vaines subtilités; ils ne le comprenaient pas. Plus on pénétra son esprit,

---

livres les animait. Ce fut Apellicon qui découvrit le trésor, mais déjà il était en mauvais état : l'humidité et les insectes avaient rongé une grande partie des manuscrits. L'on ne sait trop comment interpréter l'assertion selon laquelle cet Apellicon fit restituer ce qui était gâté. Sa bibliothèque tomba au pouvoir de Sylla : Tyrannion fit alors copier les écrits d'Aristote; il en donna un exemplaire à Andronicus de Rhodes, qui en fit aussi faire des copies. Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que de ceux des écrits qu'Aristote ne voulait pas publier, soit qu'il les réservât à des élèves éprouvés auxquels Théophraste les enseignait après lui, soit qu'il n'y eût pas encore mis la dernière main.

plus on se rit de ces tours de dialectique et de ces niaiseries vides de sens.

Avant, lui, les limites qui séparent les mathématiques de la philosophie de la nature n'étaient point exactement tracées [1]; elles sont encore confondues dans Platon : malheureusement nous avons perdu l'ouvrage qui traitait de l'essence des mathématiques [2]. Dans son Traité sur la divisibilité à l'infini, Aristote s'occupe d'un sujet qui a beaucoup exercé les mathématiciens et qui cependant n'a pas fait un pas de plus. Tous nos savans sont pour la divisibilité à l'infini; mais Aristote, non content d'en donner aux mathématiciens des raisons mathématiques, combat encore les sophistes à la manière des sophistes. La méthode suivie par Euclide, repose toute entière sur ses recherches de logique; le pre-

---

1 M. Nokk, jeune savant qui enseigne les mathématiques à Heidelberg, a fait sur cette partie des œuvres d'Aristote d'utiles recherches, qu'il a bien voulu nous communiquer. Il fait remarquer qu'Aristote tenait beaucoup à cette division, et qu'il y revient à plusieurs reprises, notamment dans ses livres *De cœlo*, dans ses Analytiques, dans le livre *De anima*, enfin dans le 2.e livre *physicarum auscultationum*, chap. 2.

2 M. Nokk, fondé sur un passage de Diogène de Laërte, croit que dans son traité *περὶ τῆς ἐν τοῖς μαθήμασι οὐσίας*, Aristote avait principalement ce but. Il pense que Proclus a pris dans cet ouvrage ce qu'il dit de contraire aux idées de Platon, liv. I.er, chap. 6, *in Euclidem, quænam sit mathematicorum generum de formarum essentia.*

mier il a parlé d'axiomes et de définitions; le premier il a déterminé quelles devaient être en mathématiques les conditions d'une démonstration rigoureuse. Il divisa cette science en mathématiques pures et mixtes; il sépara ainsi les mathématiques proprement dites, l'arithmétique, la géométrie et la stéréométrie, de la mécanique, de l'optique, de l'astronomie et de la musique, division qui contribua beaucoup aux progrès de l'une et de l'autre branche de la science. En prescrivant une démarcation entre l'arithmétique et la géométrie, il ne fit pas une chose moins importante : dans la suite, en effet, ceux qui se qualifiaient de platoniciens et de pythagoriciens, ont fait le plus grand mal aux sciences pour avoir, dans le cours de leurs divagations, essayé de ramener les mathématiques à l'ancienne méthode.[1] Aristote n'a écrit ni sur la géométrie ni sur

---

1 Selon M. Nokk, Aristote assigna à l'arithmétique *l'abstrait*, à la géométrie le *concret*. Il regardait ces deux sciences comme entièrement différentes; c'est pourquoi il voulait bannir de la géométrie tout ce qui était arithmétique (*Analyt., post. I, 7 : οὐκ ἄρα ἐστὶν ἐξ ἄλλου γένους μεταβάντα δεῖξαι, οἷων τὸ γεωμετρικὸν ἀριθμητικῇ, κ. τ. λ.*). Cette pensée, poursuit M. Nokk, est propre à Aristote, sans doute, et dirigée contre les efforts des Pythagoriciens qui avaient introduit leurs nombres dans la géométrie, et qui, en général, traitaient toutes les mathématiques comme une théorie de ces *ἀριθμοὶ*.

l'arithmétique, il regardait ces sciences comme formées et connues : ses exemples sont néanmoins plus souvent empruntés à la géométrie qu'à l'arithmétique. Peut-être voulait-il abandonner l'une et l'autre à l'école platonicienne. Au contraire, les mathématiques appliquées furent tirées par lui de l'état d'abandon où les avaient laissées les pythagoriciens; il les mit au rang des sciences convenables à l'homme d'état; c'est ce qu'auraient pu faire déjà ces philosophes, et surtout Archytas de Tarente. Les mathématiques appliquées n'étaient étudiées auparavant que par des gens de métier. La chimie, la physique, l'astronomie n'étaient pas alors aussi avancées que l'histoire naturelle. Nous n'en devons que plus d'admiration à Aristote et aux grands hommes qui le suivirent à Alexandrie, à Rhodes, à Pergame et en Syrie; ils ont porté ces sciences au point où les reprirent les modernes. Les Romains et les Arabes, si l'on en excepte la chimie et la botanique, ne produisirent rien que d'insignifiant : leurs travaux ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux d'Aristote et des Grecs ses successeurs.

Sa physique générale a huit livres[1]. Il dit lui-même dans le premier livre (traité de météorologie), que cet ouvrage a pour objet les causes

---

1 *Φυσικῆς ἀκροάσεως, physicæ auscultationis libri octo.*

premières de la nature et le mouvement en général[1]. En partant de cette définition, qui est toute à lui, nous comprendrons pourquoi les quatre premiers livres parlent des *principes*, et les quatre derniers du mouvement. D'abord ses recherches le conduisent à parler du destin et du hasard, que l'on est habitué à considérer comme des causes premières, puis il s'occupe de la nécessité. Dans le troisième livre il donne du mouvement une définition obscure pour ceux qui ne sont pas initiés, mais qui, bien comprise, peut devenir la clef de sa philosophie[2] : ce livre s'occupe encore de l'infini. L'espace, le temps, leurs rapports avec le mouvement, ou plutôt avec les mouvemens de l'univers, remplissent le quatrième. Dans le cinquième, Aristote parle de la nature et de l'essence du mouvement; dans le sixième, de ce qu'il y a de fortuit dans le mouvement. Ce livre commence par l'importante discussion sur la continuité du mouvement, du temps et de l'espace. On y réfute l'Éléatique Zénon qui voulait, à la manière des sophistes, prouver qu'il n'y a pas de mouvement, parce que le mouvement est infini.

---

1 Περὶ τῶν πρώτων αἰτίων τῆς φύσεως καὶ περὶ πάσης κινήσεως φυσικῆς.

2 Ἡ κίνησίς ἐστιν ἐντελέχεια τοῦ δυνάμει ὄντος, ᾗ τοιοῦτον.

Aristote montre quel abus Zénon fait du mot *infini.* Il prouve mathématiquement qu'une force finie ne peut pas donner le mouvement pour un temps infini, et qu'à son tour une force infinie ne peut pas mouvoir les objets dans un temps fini; que par conséquent il faut qu'il y ait continuité; ou, en d'autres termes, il prouve qu'il y a nécessité d'admettre que l'espace et le temps sont unis d'une manière inséparable. Ces résultats renversent plusieurs sophismes relatifs à l'explication des phénomènes de ce monde, et d'abord ils confondent Zénon qui, contrairement au témoignage des sens, niait l'existence du mouvement, et, en second lieu, Démocrite qui disait que pour détruire la continuité, il n'admettait pour principes des choses que des élémens isolés, indivisibles. Enfin ces résultats anéantissent aussi le mouvement perpétuel d'Héraclite, qui, à la vérité, laissait subsister le temps, mais qui détruisait l'espace. Le septième et surtout le huitième livre ont été pour les platoniciens et les pythagoriciens qui voulaient réunir Aristote à Platon, la matière de théories dont nous parlerons plus tard. On y examine si le mouvement a commencé, s'il finira, si quelque chose peut se mouvoir de soi-même, ou s'il existe un moteur qui ne soit pas mu par un autre moteur. Bonaventura, les scholastiques qui le suivirent et le Dante, puisèrent dans ce traité ce genre d'astronomie qui peut

se concilier avec la poésie et la métaphysique, et le grand Kepler lui-même prit dans cette source plusieurs de ses rêves enchanteurs.

Les quatre livres qu'Aristote nous a laissés sur le système du monde, se lient naturellement à ceux-là. Dans les deux premiers il traite du mouvement circulaire des astres et de leur cours; dans les deux derniers il est question des élémens et de la pesanteur. Aristote n'avait point sous les yeux des observations recueillies depuis des siècles, la statique, la mécanique des fluides et l'optique surtout étaient encore dans l'enfance. Les vues profondes que renferment ces quatre livres n'en sont que plus admirables. S'il en faut croire Diogène de Laërte, Aristote aurait fait de l'optique le sujet d'un traité particulier, et par conséquent il lui aurait donné rang parmi les sciences. Il paraît aussi qu'il s'occupa, dans un ouvrage spécial, de l'observation astronomique. Quant à ce qui concerne l'ouvrage sur le système du monde, nous nous arrêterons surtout au second livre, qui a beaucoup occupé Delambre, quoiqu'en général il ait accordé plus d'attention au Commentaire de Simplicius qu'à Aristote lui-même. Ce philosophe, dans le troisième chapitre, attribue le mouvement de rotation à deux forces qui, à en juger par les indications de sa mécanique, pourraient bien n'être pas différentes des forces centrales des modernes. Plus loin, à

l'occasion de la forme sphérique du monde, Aristote regarde la pesanteur comme une tendance des corps vers le point central, il dit : de tous côtés les parties[1] tendent avec une force égale vers le centre, l'équilibre ne peut donc exister qu'alors que de tous les côtés il y a pression égale vers ce centre, c'est-à-dire dans les corps de forme sphérique. Dans le quatorzième chapitre ce théorème est appliqué à la terre. L'observation des éclipses de lune et cette circonstance qu'à Cypre et en Égypte on aperçoit des étoiles invisibles en Grèce, le conduisent à la découverte de la rotondité de la terre. Quant à la statique et à la mécanique des corps fluides, le quatrième livre tout entier traite de la pesanteur absolue et spécifique. Aristote dit formellement que, le premier, il s'est occupé de la pesanteur absolue[2]. On n'a pas assez profité, dans la suite, de ses idées sur la pesanteur spécifique.[3]

---

1 Dans sa mécanique il ajoute formellement *à des distances égales*.

2 *De cœlo*, liv. IV, chap. 1, au comm. Τῶν γὰρ ἐχόντων βάρος, φάμεν, τὸ μὲν εἶναι κουφότερον, τὸ δὲ βαρύτερον, οἷον ξύλον χάλκου, περὶ μέν οὖν τῶν ἁπλῶς λεγομένων οὐδὲν εἴρηται παρὰ τῶν πρότερον, περὶ δὲ τῶν πρὸς ἕτερον; οὐ γὰρ λέγουσι τί ἐστι τὸ βαρὺ καὶ τί τὸ κοῦφον, ἀλλὰ τί τὸ βαρύτερον καὶ κουφότερον ἐν τοῖς ἔχουσι βάρος.

3 M. Nokk remarque que l'on s'est ensuite éloigné des vues saines et justes d'Aristote sur les lois de la nature et sur les

Il paraît avoir connu l'importance de l'observation qui conduisit Archimède à poser les bases de l'hydrostatique; du moins cela semble résulter du passage où il indique la raison pour laquelle un morceau de bois est plus lourd dans l'air qu'un morceau de plomb [1]. Sans doute Aristote n'a point appuyé de preuves suffisantes l'assertion que le feu est le seul corps que l'on ne puisse peser, et que l'air est susceptible de l'être [2]; mais il n'est pas arrivé à ces résultats sans les fonder sur des expériences. Il est évident qu'il a fait des observations sur la pression de l'atmosphère et sur le parti qu'on en peut tirer pour les machines hydrauliques; peut-être même l'*horreur du vide*, adoptée par les physiciens avant l'invention de la machine pneumatique, repose-t-elle sur ses travaux et sur l'emploi qu'on fit dans le moyen âge de ses livres

---

mathématiques. Au lieu d'avancer on recula. Schneider, dans ses *Ecloga physica*, tom. I.er, pag. 271, et tom. II, pag. 151, a rassemblé les passages d'Hipparque et de Ptolémée qui sont propres à le prouver.

1 *De cælo*, liv. IV, chap. 4. Συμβαίνει δὲ μὴ πανταχοῦ ταῦτα βαρέα δοκεῖν εἶναι καὶ κοῦφα διὰ τὴν τῶν πρώτων διαφοράν· λέγω δὲ οἷον ἐν μὲν ἀέρι βαρύτερον ἔσται ταλανταῖον ξύλον μολύβδου μναϊαίου, ἐν δὲ ὕδατι κουφότερον.

2 *Ibidem*. Ἐν τῇ γὰρ αὐτῶν χώρᾳ πάντα βάρος ἔχει πλὴν πυρὸς καὶ ὁ ἀήρ· σημεῖον δὲ ὅτι ἕλκει πλεῖον ὁ πεφυσημένος ἀσκὸς τοῦ κενοῦ.

[illegible], dans tout cas cette théorie est un cercle. Il indique aussi la naissance des forces que nous appelons centrifuges et centripètes [1]; puis il fait concorder avec cette théorie celle de la balance, ce qui le conduit au levier, de telle sorte que le parallélogramme des forces établit le mouvement de rotation, et que la théorie de la balance amène celle du levier. Celui-ci, à son tour, donne les autres lois du mouvement. Ce système ne reposait donc pas moins que le système moderne sur la composition des forces du parallélogramme; et en dépit de toutes les traces d'interpolation que nous remarquerons ici, le mathématicien trouvera dans ce chapitre une méthode de démonstration pure et synthétique digne de figurer à côté de celle d'Euclide. Dans le chapitre suivant Aristote applique ces théories à la navigation, au cylindre, à la roue, au rouet de moulin, au moufle, au coin. Il rapporte même à sa théorie de la balance et du levier la romaine, le pélican, et Aristote étant le premier qui mit en rapport la théorie et la pratique, beaucoup de choses dans

[1] Il appelle la force centrifuge κατὰ φύσιν, la force centripète ἡ παρὰ φύσιν.

[2] Chap. 1. Τὰ μὲν οὖν περὶ τὸν ζυγὸν γενόμενα εἰς τὸν κύκλον ἀνάγεται· τὰ δὲ περὶ τὸν μοχλὸν εἰς τὸν ζυγόν· τὰ δ' ἄλλα πάντα σχεδὸν, τὰ περὶ τὰς κινήσεις τὰς μηχανικὰς, εἰς τὸν μοχλόν.

demeurer incomplètes. Le moyen âge ne le vit pas, les modernes en ont fait au grand homme de trop amers reproches. La statique ou la théorie de l'équilibre des corps demeura réservée à Archimède.

Avant de passer à la seconde division des écrits qu'Aristote nous a laissés sur les lois de la nature, nous dirons quelque chose de son Traité de l'ame. Ce livre, dans le moyen âge, ainsi que chez les Arabes, a toujours été expliqué avec ceux qui ont pour objet la philosophie de la nature. D'abord on y examine ce que c'est que l'ame, et particulièrement ce que c'est que l'ame des animaux et celle des plantes; enfin on se demande en quoi consiste l'ame humaine. Dans le second chapitre Aristote aborde les diverses opinions des philosophes et les ramène toutes à trois principales, dont l'une fait consister l'essence de l'ame dans sa grande mobilité, la seconde, dans son immatérialité et dans sa subtilité, tandis que la troisième la considère comme le résultat de la composition de l'homme par les divers élémens de toutes choses, en ce sens que le contact de ce qui est homogène, produirait le sentiment et la connaissance. Aristote réfute ces trois systèmes. Ici, comme dans sa physique, comme dans sa théorie du ciel, il enseigne que le mouvement se lie nécessairement à l'espace, que par conséquent toute chose mobile existant dans l'espace est divisible comme lui; mais l'ame n'est

point divisible, ce n'est point une grandeur ni une quantité mathématique; c'est une forme, une suite de phénomènes : il ne faut donc point chercher son essence dans la mobilité [1]. Quant au second système, qui réduit l'ame à une substance très-déliée, imperceptible aux sens, Aristote fait comprendre que, de quelque manière qu'on veuille l'entendre, elle ne serait de la sorte qu'un corps, d'où il résulterait cette absurdité, qu'il y aurait dans l'homme deux corps enchâssés l'un dans l'autre, c'est-à-dire deux hommes en un seul. Aristote, accorde fort peu de temps à la réfutation du troisième système : il confond cette erreur, selon laquelle l'ame est un nombre qui se meut de lui-même, et cette opinion sur la *monade* et sur ses propriétés que Leibnitz reproduisit depuis sous un autre aspect. Il suffira ici d'une seule des raisons par lesquelles il détruit la proposition, que le simple renferme le composé. « Si les élémens de toutes choses sont dans l'ame,

---

1 Περὶ ψυχῆς, liv. 1, chap. 2. Πρῶτον μὲν οὖν οὐ καλῶς τὸ λέγειν τὴν ψυχὴν μέγεθος εἶναι· τὴν γὰρ τοῦ παντὸς δηλονότι τοιαύτην εἶναι βούλεται, οἷον ποτ' ἐστὶν ὁ καλούμενος νοῦς, οὐ γὰρ οἷον γε αἰσθητικὴ οὐδ' οἷον ἡ ἐπιθυμητικὴ, τούτων γὰρ ἡ κίνησις οὐ κυκλοφορία· ὁ δὲ νοῦς εἷς καὶ συνεχὴς, ὥσπερ καὶ ἡ νόησις, ἡ δὲ νόησις τὰ νοήματα, ταῦτα δὲ τὸ ἐφεξῆς ἕν, ὡς ὁ ἀριθμὸς οὐχ ὡς τὸ μέγεθος. Aristote poursuit et démontre qu'on ne peut attribuer l'étendue à l'ame, ni pour la partie ni pour le tout.

« dit-il, ou si tout est rempli de dieux, comme « le croit Thalès; enfin, si l'ame nage comme « une goutte dans l'immensité, il ne peut se ma- « nifester en elle aucune sensation, aucune pen- « sée, à moins que toutes les choses composées « des élémens, à moins que toutes les notions « complexes, ne se trouvent dans l'ame; car d'après « cette théorie l'homogène ne peut être reconnu « que par l'homogène. Cependant on avouera qu'il « serait absurde de dire que dans l'ame il y ait « des choses telles qu'une pierre ou le type de « l'homme. »

Dans le second livre, Aristote expose ses propres idées; il part des notions fondamentales sur la matière et le mouvement, ce qui le conduit à définir l'ame en tant qu'on l'oppose à la nature des corps; puis il passe à une autre explication, qui fait de l'ame la cause de différens phénomènes du monde sensible, ou en d'autres termes, qui lui attribue divers effets[1]. Aristote dit: l'ame, il est vrai, n'est point un corps, mais elle ne saurait exister sans corps, parce qu'elle n'est que l'activité, que la perfection de l'essence d'un corps, c'est-à-dire du

---

1 Voici la première définition : ἡ ψυχή ἐστιν ἐντελέχεια ἡ πρώτη σώματος φυσικοῦ ζωὴν ἔχοντος δυνάμει, τοιοῦτον δὲ, ὃ ἂν ᾖ ὀργανικόν. Voici l'autre : ἡ ψυχή ἐστιν ἀρχὴ καὶ αἰτία τοῦ τρέφεσθαι, τοῦ αἰσθάνεσθαι, τοῦ διανοεῖσθαι, καὶ τῆς κινήσεως.

corps humain. Toutes les ames ne pourraient entrer indifféremment dans tous les corps, chacune appartient déterminément à chacun. Il est impossible que l'ame de l'homme habite le corps de l'âne ou du porc; la théorie des pythagoriciens sur la migration des ames est donc en opposition directe avec la définition de l'ame humaine. L'essentiel dans cette première définition donnée par Aristote, c'est que l'ame n'est qu'une activité et même une activité [1] quelconque; que, conformément à l'idée fondamentale que nous en avons, cette activité ne peut agir que sur l'être auquel elle appartient, d'après une possibilité donnée [2], et seulement dans la matière et sur la matière appropriée à sa substance. De peur de nous enfoncer dans la métaphysique et de faire naître des mésentendus, nous ne pénétrerons pas plus avant dans l'explication de cette proposition, qui, chez les Arabes et chez les chrétiens du moyen âge, a enfanté la contemplation religieuse [3]. Dans la suite du second livre, Aristote parle de la vie en général, des sensations et des sens. Le troisième est consacré au sentiment intérieur, à l'imagination, à la mémoire, au sommeil, à la veille, à la faculté de concevoir et aux divers

---

1 Ἐντελέχεια.
2 Δυνάμις.
3 Σκέψις.

degrés de la conception. Dans tout le cours de cet ouvrage on réunit toujours l'empirisme, c'est-à-dire la doctrine expérimentale de l'ame, avec la théorie purement spéculative.

En passant aux écrits d'Aristote sur l'histoire naturelle proprement dite, il nous faudra nécessairement commencer par sa zoologie. Ici du moins il ne fut obligé ni de tout créer, ni de faire lui-même toutes les expériences. Il avait sous les yeux les observations de plusieurs siècles : elles étaient consignées dans les poètes, dans les historiens, dans les préceptes sur la chasse et sur l'agriculture, et l'on y trouvait les recherches les plus exactes sur la structure et sur les mœurs des animaux. Les sauvages eux-mêmes ont la connaissance des animaux qui les entourent; les Grecs, dont le coup d'œil était si sûr et si pénétrant, eurent bientôt combiné avec leurs autres sciences les observations qui n'échappent point à l'homme le plus grossier. On en peut attester les comparaisons des poètes et les indications consignées dans les histoires d'Hérodote. Répandus sous tant de climats divers, depuis le Dnieper et le Don jusqu'à Cyrène, plus près de la nature que les modernes, les Grecs durent réunir plus de faits que des observateurs isolés ne pourraient en recueillir; mais aussi il devait de la sorte entrer dans l'histoire naturelle plus de fables et plus de traditions populaires.

Quoique l'anatomie du corps humain n'ait été connue que dans la suite, quoiqu'il ne pût être question alors d'anatomie comparée, on n'ignorait pas absolument l'organisation et la structure intérieure des animaux, et même on suppléait, par des recherches sur ces animaux, à ce qu'on ne savait pas encore du corps de l'homme. Pour maintenir dans le peuple la croyance aux prédictions au moyen des entrailles des victimes, il fallait bien créer une espèce de science de foie et d'intestins; mais il n'y avait ni ensemble ni terminologie. Dépourvue de ce secours, sans moyens de diviser par classes, espèces, familles et individus, il n'était pas possible d'arriver à un système de la nature tel qu'on commence à l'imaginer de nos jours. Mais, sous ce rapport encore, Aristote est créateur et fondateur; non-seulement il enseigna, dans son *Organon*, comment il convenait de diviser, de définir, de distinguer ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas, comment il faut réunir dans une seule expression tout ce qui est essentiel, écarter tout ce qui s'en éloigne; il fit plus encore, il rassembla les observations éparses et en fit lui-même de nouvelles. Ainsi qu'Hérodote, il fit connaître des particularités que dans les siècles suivans on traita de fables, mais que les travaux des derniers voyageurs ont remises en lumière et ont démontrées vraies, en les rapportant aux animaux auxquels elles conviennent

et en les dégageant des additions fabuleuses qui s'y étaient jointes. Le caractère libéral d'Alexandre et ses immenses conquêtes tournèrent au profit de l'histoire naturelle. Non-seulement Aristote s'adressa aux observateurs qui accompagnaient le roi, mais ce roi lui-même et tous ceux qui l'entouraient prenaient le plus grand intérêt à l'exécution des plans de ce philosophe; on lui envoyait des remarques, on lui transmettait les animaux eux-mêmes, afin qu'il pût d'autant mieux composer un système général. A en juger par les expressions de Pline, Aristote aurait écrit un grand ouvrage, où ses connaissances en histoire naturelle se trouvaient présentées tant sous le rapport descriptif que comme philosophie de la nature. La zoologie, en dix livres, est une partie de ce beau travail; c'est ce que l'antiquité nous a laissé de plus remarquable dans le genre descriptif : nous n'avons plus, sur le reste, que des fragmens dont l'authenticité est sujette à contestation. Les dix livres de l'histoire des animaux ont repris dans ces derniers temps la place qui leur appartient : on les a réimprimés et expliqués en Allemagne comme en France. Pour ce qui est de la partie philosophique, on peut y rapporter les quatre livres sur les diverses parties des animaux; mais ces livres sont tellement tronqués, qu'on ne peut plus distinguer ce qui est de l'auteur de ce qui est entaché d'interpolation. Il

est impossible, dans l'état où se trouvent les cinq livres sur la reproduction des animaux, de les attribuer à Aristote, et l'on peut encore moins mettre sur son compte les petits ouvrages du même genre. Le traité des plantes est remarquable en ce qu'il nous fait connaître quelle influence Aristote a exercée sur toutes les sciences de l'Orient et de l'Occident. Il ne paraît pas que le texte grec que nous possédons soit l'original; nous savons positivement qu'il passa par les mains d'un savant Arabe ou Syrien. De l'arabe on le traduisit en latin, et les versions qu'on en a faites sont loin de s'accorder. Plus tard un Grec, familiarisé avec le langage de l'école d'Aristote, l'a fait passer de nouveau dans sa langue, et dans cet état il en fut fait encore une nouvelle traduction qu'il faut (si l'on veut juger l'ouvrage) comparer avec celle qui se trouve dans les œuvres d'Albert le grand.

Aristote, sans doute, a beaucoup avancé la philosophie considérée comme science, mais on ne peut nier l'abus qu'on a fait de ses doctrines à Byzance et dans le moyen âge, ni le mal qui en est résulté. Néanmoins le blâme qui doit frapper ces subtilités ne saurait remonter jusqu'à lui, pas plus qu'on ne pourrait accuser le fondateur de la religion chrétienne du fanatisme, de la fraude, de la superstition et de l'hypocrisie, enfin, de l'esprit sacerdotal, qui, d'une doctrine d'amour et de cha-

rité, ont fait une théorie de persécution, d'idolâtrie et de vaines pratiques. Tout en gardant le silence sur les subtiles recherches de l'essence des choses, il faut que nous accordions quelques détails aux travaux d'Aristote sur la logique. On désigna par le mot *Organon* (dénomination à laquelle, sans doute, il n'avait pas songé[1]) tous ces écrits auxquels les siècles n'ont rien pu ajouter d'essentiel. A l'exemple des académiciens de son temps, Aristote voulait embrasser dans ses livres toute la science du gouvernement. L'art oratoire, la connaissance des ins-

---

1 Buhle, *Aristot. Opp.*, tom. I.er, pag. 431, *in Argument. categoriarum init.*, dit : *Quapropter est* Organi *seu* instrumenti *nomen, quo et vetustiores interpretes Græci et recentiores eos omnes complexi sunt, licet Stagirita ipse neque illo nomine usus sit, neque omnino generali appellatione eos unquam citaverit. Certe probabile est, libros Organo vulgo accenseri solitos, ut* Categorias, librum de interpretatione, Analytica priora et posteriora, Topica et elenchos sophisticos singulare *et absolutum quoddam opus componere; nam eorum argumentum et regularum series, quæ se ordine excipiunt, et universæ logices ambitum utique emetiuntur, etiamsi hoc non probarent, initio Elenchorum Sophisticorum artis logicæ conspectum ita dat philosophus, ut simul libros laudet, in quibus singula explicuerit, ad alios tamen præter Organi nostri libros plane non respiciat. Non igitur existimandum est, libros commemoratos immerito Organi, ut perfecti operis, nomine insigniri, utpote quibus artis logicæ, qualem quantam Aristoteles docuit, non nisi pars contineatur, deperditis quippe multis logici argumenti libris, a Diogene Laertio, anonymo Aristotelis vitæ auctore, aliisque enumeratis.*

titutions, des lois et des mœurs en faisaient essentiellement partie : Aristote résolut de traiter tous ces objets séparément. L'éloquence était pour le publiciste ce qu'était la politique pour le philosophe. La logique doit être comprise dans la même catégorie, la dialectique étant nécessaire à l'orateur s'il ne veut rester un déclamateur ou se perdre dans un vain bruit de paroles ampoulées. Aussi les stoïciens qui ouvrirent, comme Xénocrate et Aristote, des écoles d'orateurs, s'appliquèrent-ils uniquement à former de solides dialecticiens. Aristote ne considéra la logique que comme étude préparatoire, il y joignit des exercices de rhétorique. Nous prenons cette remarque à Cicéron [1], témoin digne de foi, qui non-seulement fut, après Démosthènes, le plus grand et le plus philosophe des orateurs, mais qui compte encore dans le petit nombre [2] de ceux

---

1 Cicero, *Topica*, chap. 2. *Cum omnis ratio diligens disserendi duas habeat partes ; unam inveniendi, alteram judicandi : utriusque princeps, ut mihi quidem videtur, Aristoteles fuit. Stoici autem in altera laboraverunt. Judicandi enim vias diligenter persecuti sunt, ex scientia, quam Dialecticen appellant. Inveniendi vero artem, quæ Topice dicitur, quæque ad usum potior erat, et ordine naturæ certe prior, totam reliquerunt.*

2 Cicero, *Topica*, chap. 1, au comm. — *Sed a libris te obscuritas rejecit. Rhetor autem ille magnus hæc, ut opinor, Aristotelica te ignorare respondit.* Quod quidem minime sum admiratus, cum philosophum rhetori non esse cognitum, qui ab ipsis philosophis, præter admodum paucos, *ignoratur.*

qui avaient fait une étude approfondie des livres d'Aristote. Les Catégories enseignent à l'orateur comment les choses deviennent pour la raison des idées, comment les idées deviennent pour les sens des choses. Le livre sur l'interprétation [1] lui montre comment il unira entre elle les notions simples, et par leur moyen les choses, afin d'en porter un jugement simple et juste : on y apprend la nature du substantif, de l'adjectif et du verbe, l'essence de l'affirmation et de la négation, quant aux propositions générales ou particulières, enfin, la manière de retourner les propositions. A cela se rattache la théorie de l'analyse, en tant qu'elle traite de la liaison de deux jugemens, de la suite et de la concision des propositions. Nous ne nous engagerons point dans les détours de ce labyrinthe, nous passerons de suite aux *Topiques*. Huit livres nous sont restés sous ce titre : Cicéron en a fait quelques extraits pour l'usage de l'orateur, et dans la suite les *Topiques* ont fait partie nécessaire de tout enseignement d'éloquence. Le philosophe grec ne s'occupait pas, il est vrai, du seul orateur, son objet principal était de créer un bon dialecticien. Cicéron n'a donc pu faire usage que de quelques morceaux pour indiquer où l'orateur doit chercher ses démonstra-

---

1 Περὶ ἑρμηνείας, *de interpretatione.*

...ens [1]. Cicéron s'applique principalement à montrer pourquoi Aristote a donné ce titre à son ouvrage; puis, sans trop entrer dans les détails, passe rapidement à d'autres traités [2], dont le ... est analogue à ces méthodes de démonstration ... s'occupe de définitions, de divisions, de distinctions, de comparaisons, etc., et s'en tient toujours à ce qui peut servir à l'orateur romain dans les tribunaux. Quand on a lu Cicéron, on peut se faire une idée de la manière d'Aristote, qui étendait son sujet bien plus loin et qui l'enseignait pour toute espèce d'orateurs, et surtout pour les philosophes, et le présentait sous toutes les faces sous lesquelles il pouvait être observé.

---

1 Chap. 3. *Ducuntur etiam argumenta ex iis rebus, quæ quodammodo affectæ sunt ad id, de quo quæritur. Sed hoc genus in plures partes distributum est. Nam alia conjugata appellamus, alia ex genere, alia ex formula, alia ex similitudine, alia ex antecedentibus, alia ex consequentibus, alia ex repugnantibus, alia ex causis, alia ex effectis, alia ex comparatione majorum, aut parium, aut minorum.* Cicéron passe ensuite aux exemples particuliers, et montre à l'orateur l'usage qu'on peut faire des règles philosophiques devant les tribunaux romains. Il prend ses exemples dans le droit ... et dans le forum.

2 Chap. 4, à la fin. *His igitur locis, qui sunt expositi, ... tum reperiendum, tanquam elementis quibus ... demonstratio datur. Utrum igitur hactenus ... tibi quidem tam acuto, et tam occupato, puto*

Nous n'avons de ses livres sur l'art oratoire proprement dit et sur la science de l'homme d'état, que des débris pareils à ceux des ouvrages d'histoire naturelle. Le catalogue de Diogène de Laërte atteste combien le nombre de ces écrits était grand. Nous citerons les trois livres sur l'éloquence [1], où l'on trouve en abrégé tout ce que l'antiquité exigeait de l'orateur. L'état de l'art oratoire nous apparaît avec d'autant plus de clarté, qu'Aristote conserve ici, comme partout ailleurs, son ton calme et didactique, et ne se laisse point emporter loin du but par la forme du débit, comme le font Cicéron et Quintilien, qui se montrent rhéteurs là où nous ne leur demandons qu'un guide. Le petit traité de rhétorique, adressé à Alexandre, ne contient presque que des définitions, des explications d'expressions techniques. En général, il est trop maigre de choses pour qu'il soit permis de l'attribuer à Aristote; le sujet ni l'expression de la lettre qui l'accompagne ne peuvent se rapporter à lui : sans doute c'est un élève de son école qui aura de la sorte réuni en corps quelques propositions et quelques fragmens du maître.

Malheureusement nous avons perdu le plus important des ouvrages d'Aristote, celui où il parlait de presque toutes les constitutions. Cicéron dit

1 Reiz en a donné une bonne édition.

qu'on y lisait le tableau des mœurs et des insti-tions de tous les peuples ; il est certain que l'auteur ne s'était point arrêté aux Grecs, mais les anciens s'accordent peu sur le nombre des constitutions dont il présentait l'analyse. Ammonius les porte à deux cent cinquante, mais il y ajoute une remarque qui montre combien peu son témoignage est digne de foi : il dit qu'Aristote avait réuni ces notions en suivant l'expédition d'Alexandre. L'indication la plus vraisemblable est celle de Diogène de Laërte [1], qui parle de cent cinquante-huit constitutions.

Dans sa République, Aristote n'a point, comme Platon, créé une cité idéale; il n'a point soumis les choses humaines aux principes de la raison abstraite; partout, au contraire, il fortifie sa théorie d'exemples empruntés aux états existans. Le premier livre est une sorte d'introduction sur le but des sociétés, et sur les simples rapports qui en sont la base ou qui précèdent leur formation et les conservent. Tels sont, par exemple, les rapports entre le maître et l'esclave, le mari et la femme, le père et ses enfans. Les premiers chapitres du second livre sont dirigés surtout contre la république et contre les lois de Platon. Aristote combat d'abord le système idéal de ce philosophe; puis, aidé de

---

1 Voyez Fabric., *Biblioth. græc.*, vol. III, pag. 400-401.

l'expérience, il cherche à déterminer historiquement les divers genres de gouvernement et les causes de dégénération. Après s'être occupé de leur décadence, il indique les moyens de conservation, et ce n'est qu'à la fin du traité qu'il montre comment il faudrait fonder un état pour se conformer aux règles de la raison et de l'expérience. Il ne fait pas attention cependant que Platon, pour sa république, voulait des hommes tout autres que ceux pour lesquels est écrite la Politique. Tout l'édifice d'Aristote repose sur des données positives. Sa théorie s'attache à ce qui est; elle l'explique, elle ramène chaque chose à la loi fondamentale de son essence. Les constitutions qui passaient alors pour les meilleures, étaient, dans le genre aristocratique, celles de Sparte, de Crète et de Carthage; dans le genre démocratique, celle d'Athènes. L'auteur les examine chacune en particulier, il en signale les causes de dégénération et les vices, afin d'apprendre au publiciste le moyen de s'approcher le plus possible de la perfection. Nous avons présenté ailleurs les vues d'Aristote sur la Crète et sur Sparte : ce qui lui déplait le plus à Carthage, c'est l'aristocratie des richesses [1], l'accumulation des emplois sur les mêmes personnes, et la nécessité de faire de temps en temps émigrer des colonies pour prévenir des

1 Aristote, *Politica*, liv. IV, ch. 8, p. 64, éd. de Gœttling.

troubles intérieurs [1]. Aristote met beaucoup plus de réserve dans ce qu'il dit de la constitution d'Athènes; il ne blâme Solon qu'indirectement, ou en se servant des expressions d'autrui. [2]

Dans le troisième livre il définit l'état; en partant de l'idée qu'on doit se faire du citoyen. Aristote restreint ce titre à l'homme capable d'exercer le pouvoir : l'état sera donc partout où les citoyens existent en assez grand nombre pour se procurer mutuellement les besoins de la vie et pour se défendre les uns les autres [3]. Aristote se demande si l'on doit compter parmi les citoyens les hommes qui exercent des professions illibérales [4]. Il pense que l'on ne peut résoudre cette question d'une manière absolue; car il est impossible qu'il y ait entre les hommes égalité complète de considération, ou égalité complète de mérite. Il y aura donc partout une distinction entre les gouvernans, et comme il y a différentes constitutions, il arrivera que dans l'une on comptera parmi les citoyens celui qui exerce un métier, que dans l'autre on ne le comptera pas [5]. Aristote assigne ensuite à chaque

---

1 Aristote, *Politica*, liv. II, *l. c.*, pag. 65.

2 Liv. II, chap. 9, pag. 66.

3 Πόλις δὲ τὸ τῶν τοιούτων πλῆθος, ἱκανὸν πρὸς αὐτάρκειαν ζωῆς.

4 Βαναύσους.

5 Aristote, *Politica*, liv. III, chap. 3.

espèce de constitution le rang qu'elle doit tenir. Il y en aura trois espèces diverses, selon que le gouvernement appartiendra à un seul homme, ou à plusieurs, ou à quelques-uns seulement, pourvu que ces individus agissent dans l'intérêt de tous; si au contraire ils ne se conduisent pas dans la vue du bien général, il en résultera trois autres espèces de gouvernement, qui seront comme les dégénérations des premières[1]. L'on distingue donc ici entre la monarchie, l'aristocratie et l'égalité des citoyens : ce sont là les seules véritables constitutions; le despotisme, l'oligarchie et la démocratie n'en étant que les aberrations. Le reste du troisième livre est employé à rapporter des exemples, à appliquer ces principes à quelques états en particulier, à ramener enfin ceux-ci vers leur but réel. L'objet du quatrième est de parvenir aux moyens d'obtenir pour chacune de ces constitutions l'état le plus parfait auquel elle puisse arriver, et surtout de l'empêcher de dégénérer. La meilleure parmi les trois que cite Aristote, lui paraît être celle où le mérite donne la prééminence, et non celle qui fait prédominer la naissance, celle où beaucoup de citoyens prennent part aux maniemens des affaires, et non pas celle qui les y admet tous, comme la démocratie. Cet ouvrage est très-

1 Aristote, *Politica*, liv. III, chap. 5.

précieux pour l'historien : partout Aristote indique les institutions des cités grecques, et même de quelques-unes sur lesquelles on ne sait d'ailleurs absolument rien ou fort peu de choses : souvent il explique les causes de ces institutions. Quand il en vient à exposer les rapports de la politique et de la morale, il fait cette remarque judicieuse, qu'il ne faut ni s'attacher à un but idéal, ni chercher à atteindre pour la généralité les vertus de quelques personnes ou un degré d'instruction qu'elles doivent à des dispositions particulières. Il veut que l'on n'exige que ce qui est possible pour beaucoup de monde, que ce qui peut faire la règle de beaucoup d'états.

Dans les premiers chapitres du cinquième livre on indique les causes générales des mouvemens et des séditions. Aristote passe aux diverses constitutions en particulier; il examine les moyens de prévenir la décadence des démocraties, qui est causée ordinairement par la corruption des démagogues. Selon lui, l'oligarchie est en proie à deux vices qui la font dégénérer : c'est d'abord quand les hommes investis du pouvoir maltraitent le peuple, alors il devient facile à chacun de se mettre à la tête de la multitude; c'est, en second lieu, quand la division ou l'inégalité s'introduit parmi les oligarques, et que l'un d'eux se met à la tête du peuple pour renverser les autres. Les troubles viennent affliger

les aristocraties, quand ceux qui exercent le pouvoir sont trop peu nombreux, quand des hommes puissans sont offensés par le gouvernement, ou quand on exclut des honneurs un citoyen d'un caractère énergique et vigoureux. Mais ce qui amène le plus la désorganisation des états libres et des aristocraties, ce sont les déviations qui éloignent le moins du monde du droit et des lois. La monarchie, selon Aristote, est voisine de l'aristocratie, mais le despotisme est un composé d'oligarchie et de démocratie; d'où il résulte que le despotisme est le plus mauvais des gouvernemens pour ceux qui obéissent, car il réunit les maux de l'un et de l'autre. La dignité royale fut instituée, dit Aristote, pour offrir un secours aux bons contre les méchans [1]; aussi choisit-on le roi parmi les bons, soit qu'il se distingue par les qualités de l'ame, soit qu'il ait prouvé l'élévation de son caractère par des faits éclatans, soit enfin qu'il appartienne à une famille où l'illustration s'est souvent répétée. Le despote, au contraire, est un homme que la multitude oppose aux plus nobles et aux plus généreux citoyens pour n'en être pas gênée. L'histoire en fait foi,

---

1 *Politica*, liv. V, chap. 8, pag. 177. Τοῖς ἐπιεικέσι· καὶ καθίσταται βασιλεὺς ἐκ τῶν ἐπιεικῶν καθ' ὑπεροχὴν ἀρετῆς ἢ πράξεων τῶν ἀπὸ τῆς ἀρετῆς, ἢ καθ' ὑπεροχὴν τοιούτου γένους.

puisque tous les despotes de la Grèce ont commencé par être des démagogues : on leur confia le gouvernement, parce qu'ils savaient jeter de la suspicion sur les citoyens aristocrates. Aristote, il est vrai, ne connaît point la monarchie dans le sens que nous attachons à ce mot; il ignore notre répartition des pouvoirs législatif, administratif et judiciaire. Aussi n'y a-t-il parmi les causes de décadence qu'il indique qu'une seule chose qui puisse s'appliquer de nos jours. Les monarchies périssent de deux manières, dit-il : c'est d'abord quand ceux qui ont part à la puissance royale se divisent; puis c'est quand leur administration se rapproche du despotisme, et quand, malgré les lois, ils s'attribuent trop de pouvoir. Plus les monarchies sont modérées, poursuit-il, plus elles durent. Le souverain qui sera moins arbitraire, moins hautain, excitera moins l'envie. C'est sans amertume et d'une manière digne de son but entièrement philosophique, qu'Aristote indique l'essence du gouvernement despotique; enfin il enseigne aussi comment le tyran pourra se maintenir : mais en comparant ce qu'il dit avec le *Prince* de Machiavel, on se convainc que ces deux auteurs ont eu des vues toutes différentes. Machiavel est un républicain; tous les princes, à ses yeux, sont des usurpateurs; son temps était une époque de ruse, de déception, de violence et d'envahissement; il instruit donc sérieusement

maintenir et à pratiquer le système devenu dominant. Aristote, au contraire, penche vers la monarchie; il peint de couleurs assez laides l'origine, la durée et les moyens de conservation du despotisme, pour inspirer à ses lecteurs l'horreur de ce gouvernement. Quelques propositions prises au hasard feront voir qu'Aristote, s'il est moins poétique dans l'expression que Platon, n'a pas cependant moins d'énergie pour flétrir l'arbitraire. Toutes les pensées du despote, selon lui, se réduisent à trois choses : semer la méfiance parmi les citoyens, les mettre hors d'état d'agir, leur inspirer des pensées basses ou serviles; ce sont là des moyens de conservation pour le despotisme; la fausseté et la dissimulation sont plus nécessaires au despote que toutes les vertus. Si ce ne sont là les propres paroles d'Aristote, du moins c'est la pensée qui résulte clairement de ses préceptes. L'ame du tyran ne s'y peint pas moins horrible que dans le célèbre passage où Platon, l'ouvrant à nos yeux comme le ferait un anatomiste, nous montre son intérieur déchiré et sanglant. L'ironie qui règne dans le neuvième chapitre est tout aussi mordante que celle de Platon.

Tel qu'il est, le sixième livre n'offre plus que des supplémens aux deux précédens. Les savans qui ont publié ou interprété cet ouvrage, ne s'accordent pas sur le point de savoir si les chapitres de ce livre sont tels que les écrivit Aristote, ou si nous n'en avons

plus que des fragmens. Ce n'est que dans le septième et dans le huitième livre qu'Aristote arrive enfin au point qui a seul occupé Platon : ce n'est que là qu'il imagine un état. Il se demande d'abord quel est le but de la vie humaine et par quel moyen il faut l'atteindre, c'est le sujet de son Traité de morale : aussi ne fait-il ici qu'indiquer sommairement des résultats. Au premier chapitre du septième livre il pose pour base du bonheur la dignité de l'homme et sa valeur intrinsèque, et sans aucune divagation platonicienne ou pythagoricienne, il nous rappelle notre haute destinée. Il nous fait voir, dans le second chapitre, qu'il en est des états comme des hommes, et que le but de toutes les institutions ne peut être que de procurer à tous les citoyens, c'est-à-dire à l'état, aux familles, une existence légale et la plus grande somme de bonheur possible. De même, dit-il, qu'on voit l'avarice et l'ambition égarer l'homme, de même on voit les états s'égarer en obéissant à ces passions. Les constitutions les plus vantées, par exemple celles de Sparte, de la Crète, de Carthage, ont été, comme celles des Thraces, des Perses et des Celtes, calculées de manière à ranger sous leur domination autant de pays qu'on pourrait en conquérir. Cette erreur, commune aux individus qui ne croient pouvoir fonder leur bonheur que sur la manie d'acquérir et de posséder, est aisée à concevoir; mais il est plus difficile d'enseigner à

fonder un état sur un principe tel que la vertu en devienne le but général aussi bien que celui des individus. Aristote s'occupe d'abord de l'étendue et de la disposition du territoire convenable à son état. Il ne veut point, comme Platon, créer une cité parfaite, mais il veut en créer une qui soit la meilleure parmi toutes celles que l'on connaît, autant seulement que le permet la nature humaine; ses prétentions sont modérées. Il a imaginé la vertu de l'état comme celle du citoyen; il veut, pour tout ce qui s'y rapporte, un juste milieu. Dans le sixième chapitre Aristote montre autant de sagacité, en opposant le caractère européen à celui des peuples d'Asie, que d'injustice dans le système qu'il voudrait établir sur cette opposition. On s'en servirait facilement pour justifier le commerce des esclaves, quoique, fidèle à son principe de modération, il en rejette expressément les conséquences. Il divise ensuite en six classes les citoyens de sa république: ce seront les laboureurs, les ouvriers, les commerçans, les soldats, les prêtres, les juges. Dans le septième chapitre on détermine la part de chaque classe à l'administration, dont on exclut les laboureurs et les ouvriers. Plus loin, Aristote va jusqu'à dire qu'il serait fort bon que toute la classe ouvrière fût composée d'esclaves, ou indigènes ou étrangers. Il fait remonter ses divisions jusqu'à Sésostris, ce qui nous ferait croire qu'il ne

connaissait pas aussi bien que Platon les inconvéniens des castes égyptiennes. Dans les chapitres suivans il est question de la situation de la ville principale, de ses fortifications et de ses marchés. L'examen qu'Aristote fait de la constitution de Sparte, tend à prouver qu'elle ne peut procurer aux citoyens ni la vertu, ni par conséquent le bonheur. A partir du quatorzième chapitre, il s'occupe d'éducation, parle des mariages et des premiers soins à donner aux enfans, et s'abandonne aux détails les plus minutieux. C'est du plus grand sang-froid qu'il permet la destruction de l'enfant qui n'est pas né, le meurtre, selon lui, ne pouvant se commettre sur la créature qui n'a pas encore respiré.

Quand il en vient à l'instruction à donner à la jeunesse, Aristote, comme Platon, comme Lycurgue, veut que les enfans soient ceux de la république entière. En examinant la question de savoir s'ils doivent être instruits pour le service de l'état seulement, ou s'ils doivent l'être aussi pour les affaires particulières, il nous a conservé des détails importans sur les rapports de l'éducation de Sparte avec les mœurs publiques, et sur le but général de l'éducation des Grecs. De là jusqu'à la fin du livre, il est parlé de la musique considérée comme moyen de former l'homme. Le temps a fait quelques lacunes dans cette di-

gression, il en a détruit la fin et plusieurs autres morceaux.

Les traités de morale sont liés à ceux-là par leur sujet; ils devraient même leur servir d'introduction, ainsi que le philosophe l'annonce, non-seulement dans cet ouvrage, mais encore en deux endroits de sa Politique [1]. Les sept livres adressés à Eudème et celui des vertus et des vices, sont de nature à ne pouvoir nous occuper dans ce rapide coup d'œil. Nous ne parlerons donc que du traité adressé à Nicomaque, et nous adopterons l'opinion générale sur son authenticité. [2] On y apprend que la science du gouvernement renferme dans sa première partie la théorie du bonheur, de la vertu et des mœurs qu'il faut que chacun adopte pour y parvenir. C'est la base et le commencement de la politique, et nous l'appelons *éthique* (morale). Telles sont mot à mot les expressions d'Aristote dès l'introduction du traité adressé à Eudème; après cette science vient celle que dans un sens plus restreint on nomme politique; il faut y joindre celle des finances qui n'est autre que l'économie domestique des familles appliquée

---

1 Aristote, *Politica*, liv. VII, ch. 12 : Φαμὲν δὲ καὶ ἐν τοῖς Ἠθικοῖς, εἴ τι τῶν λόγων ἐκείνων, ὄφελος, ἐνέργειαν εἶναι καὶ χρῆσιν ἀρετῆς τελείαν, καὶ ταύτην οὐκ ἐξ ὑποθέσεως, ἀλλὰ ἁπλῶς.

2 Liv. IV, chap. 9, pag. 133.

tote indique ensuite les moyens d'atteindre au bonheur qu'il a défini; puis, à la fin du livre, il déclare que toute sa théorie sera infructueuse, si on n'en fait l'application à la vie civile : or, il faut pour cela que l'état soit organisé de façon à ce que nul n'empêche l'autre de marcher vers le but commun.

Aristote s'est occupé aussi d'une troisième science nécessaire à l'homme d'état, je veux parler de l'économie ou théorie des finances. Nous avons dans ses écrits deux livres qui portent ce titre, mais il est impossible qu'ils soient de lui. L'on pense assez communément que le second livre est apocryphe et que le premier est réellement de lui, et l'on appuie cette opinion sur le témoignage de Diogène de Laërte, qui ne connaît qu'un seul livre de l'*Économique*. Ce n'est point ici le lieu de discuter la question.

Les savans prétendent de même qu'il ne nous reste de l'Art poétique que des fragmens; cependant il nous paraît que ce traité a exercé plus d'influence sur la littérature moderne que sur celle de l'antiquité, quoiqu'Horace se soit conformé déjà aux préceptes d'Aristote.

Théophraste était l'élève d'Aristose, il est à son maître ce que sont à Platon les anciens académiciens. Cette opinion, émise par Cicéron, est justifiée par ce qui nous reste de fragmens de ses ouvrages. Aristote n'avait rien laissé sur l'arithmétique ni sur

la géométrie; mais Théophraste a écrit un livre spécialement consacré aux nombres, c'est-à-dire à l'arithmétique. Aristote avait émis sur l'histoire des mathématiques, comme sur celle de la philosophie, des pensées qui, pour le savant, ont plus d'intérêt souvent que les preuves et les développemens eux-mêmes. Théophraste voulut accomplir ce que son maître avait indiqué; il voulut, comme Eudème, traiter l'histoire des mathématiques dans un ouvrage spécial. Aristote s'était occupé des plantes sous les rapports spéculatifs, sans les décrire ni les classer; Théophraste voulut y suppléer et faire, dans ses dix livres, ce que son maître avait fait déjà pour la zoologie. Cependant il avait pour s'éclairer moins de travaux antérieurs; il eut donc un mérite éminent, celui de vaincre de plus grandes difficultés. Toutefois cet ouvrage a moins d'importance aujourd'hui pour la botanique que n'en a celui d'Aristote pour l'histoire des animaux. Le livre sur les pierres est encore une sorte de supplément de ce genre[1]. Théophraste a écrit ses Caractères pour les classes éclairées de la société, pour les hommes qui craignent plus encore le ridicule que le vice. Alors on ne connaissait plus l'ancienne éloquence; on a comparé le débit de Théo-

---

1 Si l'on veut une notice complète sur les écrits d'Aristote, il faudra recourir à Fabricius, *Bibl. græc.*, tom. III, pag. 423-453. On y trouve jusqu'aux titres des ouvrages perdus.

IÈME SECTION.

d'Alexandre jusqu'aux
êtes des Romains.

PITRE PREMIER.

recs d'Asie et d'Europe jusqu'à
mort d'Antigone.

---

§. 1.er

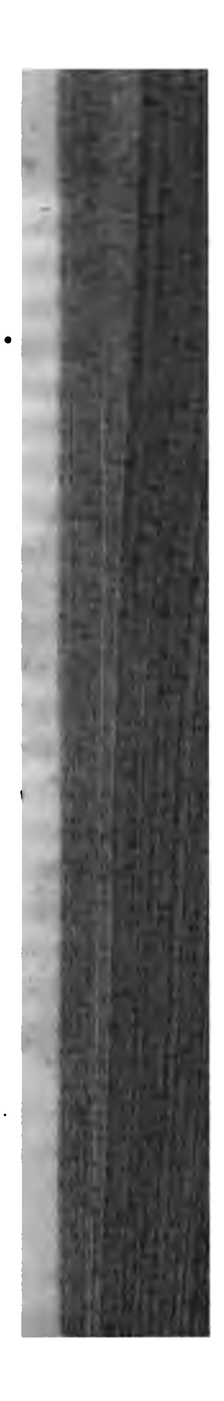
'Alexandre à celle de Perdiccas.[1]

ait mort sans avoir rien ordonné
nistration de l'empire. Ses généraux
de suite en possession des pro-
es par leur secours, s'ils n'avaient
doniens, qui demeurèrent fidèles à
rois. Ils se bornèrent donc à pré-
la régence, leur grandeur future.
idérables étaient Léonnatus, Lysi-
nus, Perdiccas, Ptolémée, Python,
rnier n'était pas à Babylone où s'ou-
débat; Antipater, le seul homme

---

re des successeurs immédiats d'Alexandre,
illies, *History of the world from the reign*
hat of Augustus. Le premier de ces livres
s de la jeunesse de Mannert.

*



phraste à celui des acteurs [1] : les Caractères ne
que des scènes isolées de la vie humaine. Les v
et les défauts y sont présentés sous leur aspect
quant et risible, et l'on y apprend bien plus
se point laisser prendre du côté faible qu'à s
fendre de ces défauts et de ces vices. Sous beau
de rapports le siècle de Louis XIV ressemb
celui dans lequel écrivait Théophraste, et l'o
que ce siècle a produit un travail semblable e
moins célèbre.

---

1 Athénée, *Deipnos.*, liv. I, pag. 21.

CINQUIÈME SECTION.

…esseurs d'Alexandre jusqu'aux conquêtes des Romains.

CHAPITRE PREMIER.

…ire des Grecs d'Asie et d'Europe jusqu'à la mort d'Antigone.

---

§. 1.er

…a mort d'Alexandre à celle de Perdiccas.[1]

…exandre était mort sans avoir rien ordonné … l'administration de l'empire. Ses généraux …nt mis de suite en possession des pro… conquises par leur secours, s'ils n'avaient …t les Macédoniens, qui demeurèrent fidèles à …ce de leurs rois. Ils se bornèrent donc à pré…r, pendant la régence, leur grandeur future. … plus considérables étaient Léonnatus, Lysi…ne, Aristonus, Perdiccas, Ptolémée, Python, …este. Ce dernier n'était pas à Babylone où s'ou… ce grand débat; Antipater, le seul homme

---

[1] …oyez l'histoire des successeurs immédiats d'Alexandre, …nnert; et Gillies, *History of the world from the reign …lexander to that of Augustus.* Le premier de ces livres … des ouvrages de la jeunesse de Mannert.

qui restât encore de la cour brillante de Philippe, n'y était pas non plus, et Cratère, l'un des plus anciens généraux, se trouvait absent comme eux; enfin on en nomme quatre autres, qui ne s'élevèrent au premier rang qu'à la faveur de dissentions intérieures; ce furent Eumène, Méléagre, Antigone et Séleucus. Le premier était né à Cardie; appelé par Philippe et par Alexandre aux dignités les plus hautes de la noblesse macédonienne, il fallait qu'il se soutînt ou qu'il tombât avec la famille royale; aussi fut-il celui qui lutta pour elle le plus longtemps et qui déploya le plus de fidélité. Eumène était aussi habile à manier la plume qu'il était vaillant et prudent sur le champ de bataille : Alexandre s'en était servi alternativement pour les négociations et pour la guerre. Méléagre était avec Attale à la tête de la phalange, du noyau de la puissance macédonienne. Antigone était gouverneur de Phrygie et des contrées voisines, qui avaient d'abord été administrées par Calas, chef des Thessaliens; il y était encore à la mort d'Alexandre. Séleucus, pendant les dix premières années, demeura confondu parmi cette foule d'hommes valeureux et habiles qui s'étaient formés sous ce roi.

Sans compter Olympias ni les princesses, il y avait dans la famille royale trois personnes qui prétendaient à l'empire : d'abord c'était un fils de Philippe, reconnu tel et portant le nom de son

père; puis un fils d'Alexandre, dont on contestait la naissance; enfin, Roxane, légitime épouse de ce monarque, réclamait la succession pour le prince que depuis six mois elle portait dans son sein. La première résolution des généraux fut d'attendre l'accouchement de Roxane[1], en établissant un conseil de régence présidé par un homme marquant. Alexandre lui-même semblait avoir désigné cet homme en remettant son anneau royal à Perdiccas : on convint donc que les autres généraux auraient des gouvernemens, mais que la direction des affaires et la présidence du conseil lui appartiendraient. Cette résolution déplut à Méléagre; les Macédoniens de la phalange n'y virent qu'un moyen d'élever Perdiccas à la dignité royale : ils menacèrent formellement de se séparer du reste de l'armée. Ils proclamèrent Arrhidée[2], et l'on eut beaucoup de peine à les ra-

1 Philippe, surnommé Arrhidée, était le fils d'une danseuse thessalienne, et personne ne songeait sérieusement qu'il pût régner. Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine, ne pouvait pas plus y prétendre, car sa mère, fille d'Oxyarte, était une captive, ou, selon l'expression des Grecs, une esclave. En Macédoine, où dominaient les idées nobiliaires, ce fils de l'esclave aurait été encore moins admis au gouvernement que dans tout le reste de la Grèce. Barsine était fille d'Artabaze, elle était Persane; mais Plutarque dit qu'elle avait reçu une éducation grecque.

2 Voyez Arrien, *de rebus post Alexandrum gestis*, dans Photius, Bibliothèq., pag. 215.

mener. Cependant on finit par décider qu'Antipater et Cratère partageraient le pouvoir suprême avec Perdiccas. Pour plaire à l'infanterie, on reconnut aussi la qualité de régent à Philippe Arrhidée, mais il ne paraît pas qu'on ait déterminé les rapports qu'il aurait avec le fils de Roxane. Comme il arrive toujours, les exécutions vinrent après l'émeute : dans une revue, Perdiccas fit arrêter tous ceux qui y avaient pris part, et plus tard il sut se débarrasser de Méléagre. Quand ces discussions furent apaisées, le régent eut soin de distribuer à ses rivaux les gouvernemens et les emplois les plus importans; ce qu'il fit d'autant plus volontiers, qu'il pensait qu'il en aurait meilleur marché une fois qu'ils seraient dispersés [1]. Ptolémée eut l'Égypte, dont il demeura possesseur; Antipater et Cratère régnèrent en Europe, Antigone en Phrygie. Eumène fut chargé de soumettre la Cappadoce et la Paphlagonie, afin d'en conserver le gouvernement lorsqu'il y serait parvenu. La Médie échut à Python, qui eut bientôt après une guerre dangereuse à soutenir en Perse. Nous ne nommerons point les généraux qui disparurent de la scène politique immédiatement après

---

1 Voyez, sur les motifs de Perdiccas, Mannert, pages 13 à 15, et Gillies, qui dit pag. 221 : *whom he might overpower by means of his controling army, and the command which he enjoyed, as regent, over the royal treasuries in different strongholds of the empire.*

ce partage; mais, afin de présenter un ensemble sur l'histoire de l'Orient pendant ces premières années, nous nous attacherons principalement à Perdiccas, à Antipater, à Ptolémée et à Antigone qui se signala peu de temps après eux.

Dans les derniers temps de sa vie, Alexandre avait traité les Grecs avec plus de dureté qu'auparavant : cela fit naître une guerre qui éclata dans l'année même où il mourut [1], et qui menaça en Asie Perdiccas, en Europe Antipater. Tous les Grecs établis dans les nouvelles colonies se soulevèrent; parmi eux se trouvaient ceux de l'armée de Darius, et tous les factieux que des raisons d'état avaient fait chasser de leur patrie. Déjà s'avançait une armée de 23,000 hommes, infanterie et cavalerie; elle devait grossir de ville en ville, car le but de ces Grecs était de forcer le passage pour quitter l'Asie et rentrer dans leur patrie. Ils avaient pour chef Philon d'Ænos, et son compatriote Lipodorus, qui le trahit en faveur de Python. Ce dernier était envoyé par Perdiccas contre les rebelles; il avait 18,000 hommes, et tous les satrapes des provinces qu'il traversait devaient lui donner leurs troupes. Il y eut un combat dont le résultat demeura douteux; la trahison fit ce que les armes n'avaient pu faire. Python, vainqueur, espérait se créer par la réunion

---

1 324.

des vaincus à son armée une influence indépendante de la faveur de Perdiccas; mais les chefs des troupes avaient pour ce cas des instructions qu'ils tenaient de la prévoyance de leur maître. Ils firent tuer tous les Grecs introduits dans leurs rangs par l'ordre de Python. Celui-ci, confus, s'en retourna sans même avoir d'armée à lui. Perdiccas n'avait pas été moins adroit dans une autre affaire : par un simulacre de décision populaire qu'il fit rendre à l'armée, il anéantit toutes les ordonnances d'Alexandre qui pouvaient mettre obstacle à son projet d'employer à ses fins la caisse de l'état et les forces de terre et de mer.[1]

En Europe, la révolte presque générale des Grecs contre Antipater et la puissance macédonienne pré-

---

1 Diodore de Sicile, liv. XVIII, ch. 4, vol. II, pag. 259. On trouva, dans les écrits laissés par Alexandre, des projets de folles dépenses pour l'édifice qui avait reçu le bûcher d'Éphestion, puis un plan gigantesque pour des guerres à venir. On devait construire mille vaisseaux plus grands que ceux à trois rangs de rames pour attaquer les Carthaginois et les autres peuples de Libye et d'Ibérie. Une route devait suivre la côte jusqu'aux colonnes d'Hercule, etc. Il ne s'agissait de rien moins que de fonder une innombrable quantité de villes, de transporter des peuples entiers d'Europe en Asie et d'Asie en Europe..... Philippe devait avoir un temple égal en hauteur à la plus grande pyramide d'Égypte. Perdiccas fit lire tous ces projets à l'assemblée : les Macédoniens les admirèrent, mais les trouvèrent d'une exécution trop difficile et résolurent de ne point les accomplir.

senta des caractères beaucoup plus graves. Alexandre vivait encore que déjà les Athéniens et les Étoliens, irrités du rappel des bannis et de la perte de Samos, se préparaient à la guerre. Les Athéniens se servirent des trésors d'Harpalus pour enrôler non-seulement les mercenaires qu'il avait amenés d'Asie, mais d'autres encore en grand nombre, et le rendez-vous général fut indiqué à Ténare. Tant que vécut Alexandre, Léosthène, homme comparable aux meilleurs généraux de son temps, conduisait tout en secret et négociait avec les Étoliens; mais quand ce roi fut mort, la guerre se déclara ouvertement. Les Étoliens mirent 7000 hommes sur pied. Les Locriens et les Phocidiens fournirent des troupes, et malgré les efforts des riches, qui, dans le repos, avaient beaucoup augmenté leur fortune, les Athéniens se joignirent à la ligue, en déclarant solennellement qu'ils étaient prêts à tout sacrifier pour la liberté de la Grèce, comme jadis à Marathon et à Salamine, et seuls, à les entendre, ils chasseraient les garnisons macédoniennes de tous les forts et de toutes les villes; tous les Athéniens âgés de moins de quarante ans devaient s'armer, et de leurs dix tribus sept devaient joindre l'armée de Léosthène, trois devaient garder la ville et les frontières. La présence d'une garnison macédonienne dans l'acropole de Corinthe empêcha les Corinthiens de prendre part à l'insurrection générale; les Spartiates

ne pouvaient guère marcher sous le commandement des Athéniens. L'intérêt retint les Béotiens, qui s'étaient enrichis du pillage de Thèbes. Tous les autres Grecs marchèrent [1]. Les Thessaliens eux-mêmes, sur lesquels Antipater avait compté, crurent devoir saisir cette occasion de rétablir leurs anciennes institutions, et comme pour justifier le reproche d'inconstance et de perfidie que leur adresse Démosthènes, ils abandonnèrent Antipater au moment du péril. Léosthène rencontra Antipater dans le voisinage des Thermopyles, et les Macédoniens furent battus : leur armée défaite se retira à Lamia, ville qui donna son nom à la guerre, et qui était située près du confluent de l'Achéloüs et du Sperchius, à quelques lieues de la mer. Les Grecs l'investirent et lui donnèrent l'assaut, mais deux circonstances fortuites arrêtèrent leur entreprise et firent renaître l'espérance d'Antipater dans le moment même où il paraissait être aux abois. Léosthène, celui qui dirigeait toutes les opérations des Grecs, fut atteint d'un jet de pierre, dont il mourut [2], et tous les Étoliens retournèrent dans leurs foyers, où les appelait un événement politique. Il est vrai qu'Antiphile,

---

1 Cependant les Arcadiens et les Achéens se tinrent tranquilles. Voyez dans Diodore, liv. XVIII, chap. 11, l'énumération de tous les peuples de cette ligue. Beaucoup de Thraces et d'Illyriens se joignirent aux Grecs.

2 Diod. de Sicile, liv. XVIII, ch. 13.

le nouveau général, ne le cédait pas de beaucoup à Léosthène; mais Antipater appela à son aide Léonnat, qui se trouvait avec une petite armée dans le voisinage de l'Hellespont. La flotte de Cratère tenait la mer[1], il est vrai; mais Cratère lui-même avec ses vétérans était trop éloigné pour porter un prompt secours : ce fut donc Léonnat qui vint : en traversant la Macédoine il renforça son armée, et arriva avec 23,000 hommes pour dégager Lamia. Cependant Antiphile ne l'attendit point, il leva le siége, se porta au-devant de son nouvel ennemi, et lui livra une bataille, dans laquelle la victoire fut décidée par la vaillance et par l'excellence de l'armure des cavaliers thessaliens. Léonnat fut poussé dans un marais, puis tué. Malheureusement le général athénien n'avait pas assez de troupes pour profiter de sa victoire, toutes les milices, dont se composait d'abord l'immense armée des Grecs, s'étaient dispersées; il ne restait que les Athéniens et quelques autres troupes, tandis que les Macédoniens avaient une armée disciplinée sous un vieux général prévoyant et habile. Antipater rassembla les débris

---

1 Les Athéniens portèrent leur flotte à 170 vaisseaux; la flotte macédonienne était de 240, sous le commandement de Clitus. Celui-ci livra deux combats aux Athéniens, qui avaient pour chef Æetion; il détruisit beaucoup de leurs vaisseaux. Diodore, liv. XVIII, chap. 15. Mannert, pag. 44, a fait observer qu'il y avait ici des erreurs de nombres.

de l'armée vaincue et les réunit à la sienne; il sut différer le combat assez long-temps pour donner à Cratère le temps de le joindre. Dans cette occasion les Athéniens se montrèrent dignes de leur ancienne réputation, et les Thessaliens déployèrent toute leur habileté aux manœuvres du cheval. Ces troupes soutinrent vaillamment le choc d'une armée d'un tiers plus forte en nombre et composée des plus braves Macédoniens. D'abord elles avaient évité une bataille décisive, mais Antipater parvint à engager le combat près de Cranon en Thessalie, dans un pays rude et entouré de montagnes. Le résultat en fut si balancé, que l'un et l'autre parti purent se vanter de la victoire. Ce fut cependant cette même bataille, comme le dit expressément Polybe, qui décida pour jamais du sort des Grecs. Leurs chefs comprirent la difficulté de prolonger la lutte contre toutes les forces macédoniennes; ils firent des propositions de paix, mais Antipater déclara qu'il ne traiterait qu'avec chaque état en particulier. De son côté, Cratère soumettait les villes de Thessalie les unes après les autres, jusqu'à ce qu'enfin toutes ces petites républiques chevaleresques se fussent réunies de nouveau à la Macédoine sous les plus dures conditions. L'exemple des Thessaliens fut imité par d'autres, et bientôt les Étoliens et les Athéniens se trouvèrent isolés. Les hommes tels que Léosthène et Antiphile, ceux dont le principe était

liberté ou la mort, n'avaient désormais plus rien à faire : ce fut le tour de conseillers plus calmes et plus réfléchis ; leurs efforts tendirent à conserver une sorte de liberté, même sous la domination étrangère. Le noble Phocion, qu'à regret on voit lié d'amitié avec Antipater, fut envoyé en ambassade vers lui avec Démade, que les Athéniens avaient trois fois flétri d'une deshonorante sentence. Il ne s'agissait plus de traiter de la paix, il fallait seulement obtenir de la grâce d'un vieux général despotique des conditions tolérables. L'adjonction de Xénophane à cette ambassade prouve qu'en effet il appliquait sa doctrine à la politique, comme nous l'avons dit plus haut ; mais pour expliquer le mauvais accueil que lui fit Antipater, il n'est pas besoin de regarder celui-ci comme ennemi de toute vertu, ainsi que le fait Plutarque. Il suffit de se rappeler que Xénophane avait expulsé Aristote de l'école de Platon, et que de la sorte il avait contraint ce vieil ami d'Antipater à en créer une nouvelle. Le général macédonien ne songeait pas à dissoudre entièrement la république d'Athènes. D'ailleurs le traité qu'il avait conclu avec Ptolémée et les entreprises de Perdiccas exigeaient sa présence en Asie : il n'y avait pas de temps à perdre. Il se hâta donc d'imposer les lois les plus dures qu'il pût dicter : les Athéniens recevraient une garnison dans Munychie ; ils abandonneraient à la vengeance des Macédoniens

diatement après son retour, la connaissance qu'on pouvait avoir de ses vues aura contribué pour beaucoup à consolider la ligue. C'est à partir de ce moment que les Étoliens jouent un rôle important dans les affaires, et qu'à travers les circonstances les plus difficiles on les voit conserver leur liberté.

Depuis cette année 322, le théâtre des principaux événemens fut pour quelque temps transféré en Asie. Eumène qui, parmi les nobles généraux de la Macédoine, ne pouvait se soutenir qu'en s'appuyant sur la famille royale ou sur Perdiccas, ne vit pas en celui-ci l'ambitieux qui voulait s'emparer d'un trône, il ne le regardait que comme le ministre du faible Arrhidée, que comme le tuteur d'Alexandre Ægus, fils que Roxane avait mis au monde trois mois après la mort d'Alexandre. Aussi Perdiccas préférait-il Eumène à tous les autres : sa première expédition eut pour objet de l'installer dans les gouvernemens qui lui étaient destinés, et qui s'étendaient sur le nord-est de l'Asie mineure et sur les deux Capadoces. Ariarathe, leur souverain légitime [1], profitant des troubles qui suivirent la mort

1 La Cappadoce était au nombre des états gouvernés par une monarchie sacerdotale; les Perses, arrêtés par la difficulté des lieux et par la rudesse des habitans, s'étaient contentés de mettre à la tête de ces provinces de grands feudataires. Polybe et Appien nous disent que, sous Cambyse, Anaphas fut le premier administrateur établi au-dessus de ces petits dynastes

d'Alexandre, voulait ressaisir la partie méridionale de son empire; il avait rassemblé une armée trop forte pour qu'Eumène pût espérer de la vaincre;

---

sacerdotaux des deux Cappadoces. Darius, pour le récompenser des services qu'il rendit contre le mage usurpateur, le constitua chef héréditaire de ces contrées et de la Paphlagonie : ses successeurs y régnaient encore au temps d'Alexandre. Ariarathe était le dixième de ceux-là. Darius disposa du royaume de Pont en faveur d'Artabaze, fils qu'il avait eu de la fille de Gobrias. Mithridate, sixième du nom, qui se rendit si redoutable aux Romains, descendait de cet Artabaze. Diodore, dans un fragment du livre 32, recueilli par Photius, Cod. CCXLIV, explique comment les rois de Cappadoce prétendaient être les parens de Cyrus. Atossa, tante de ce prince, avait épousé Pharnace, roi de Cappadoce; elle lui donna pour fils Gallus ou Gamus, qui, à son tour, eut pour fils Smerdis, père d'Artamnes, duquel naquit ensuite Anaphas ou Onophas, l'un des sept Perses qui tuèrent le faux Smerdis. Diodore ajoute que cet Onophas était homme de cœur; que Darius et ses successeurs lui donnèrent la Cappadoce sans l'assujettir à aucun tribut. Ce prince eut un fils du même nom, qui mourut, laissant aussi deux fils, Datame et Arimnæus. Son successeur fut Datame, aussi distingué à la guerre que dans l'art de gouverner; mais il perdit la vie dans une bataille contre les Perses, et le trône advint à son fils Ariamnès. Celui-ci régna cinquante ans sans qu'il se passât rien de mémorable; puis il fut remplacé par Ariarathe, l'aîné de ses fils, qui se distingua par l'attachement extraordinaire qu'il portait à son frère, qu'il revêtit de toutes sortes de dignités et qu'il couvrit d'honneurs. Le frère du roi, Holopherne, fit, avec Ochus et les Perses, la guerre contre les Égyptiens; puis il abandonna son pays, où il laissait ses fils Ariarathe et Arysas. Le roi, n'ayant point d'enfans légitimes, adopta Ariarathe, qui est celui dont il s'agit ici.

cas, et qui dit à Cratère que les troupes d'Eumène ne manqueraient pas de passer à lui, ou du moins qu'elles refuseraient de se battre. Plein de confiance dans ces assertions, Cratère marcha de suite à la rencontre d'Eumène, et dix jours après le combat livré par Néoptolème, il lui offrit, de concert avec celui-ci, une seconde bataille. Nous n'entreprendrons point ici de déterminer le lieu où la victoire fut remportée par Eumène [1] avec des troupes étrangères contre des Macédoniens, qui en furent d'autant plus irrités, que Néoptolème et Cratère périrent dans le combat. Tant que vécut Perdiccas, toute l'Asie mineure obéit à Eumène ; il avait choisi pour résidence son camp de Célæné dans la grande Phrygie.

Perdiccas ne fut pas aussi heureux qu'Eumène ; il avait pénétré en Égypte sans obstacle, mais il trouva Ptolémée retranché derrière le Nil avec toute son armée. Le pays marécageux de Péluse avait été rendu encore plus difficile au moyen des canaux. En vain Perdiccas tenta le passage du fleuve

1 En automne de l'année 322. Gillies s'appuie sur Cornelius Nepos pour fixer le champ de bataille dans la plaine de Troie, ce qui est contre toute vraisemblance. Si Antipater était parti depuis long-temps, pourquoi ses alliés seraient-ils restés immobiles? D'ailleurs quelle marche on ferait faire à Eumène en dix jours! On sait bien que les biographies de Cornelius Nepos ne sont que des esquisses rapides, et qu'il ne faut rien conclure d'expressions isolées qui ne peuvent être pesées comme les paroles de Thucydide.

dans la proximité de cette ville et à deux autres endroits encore; en vain il essaya une attaque contre une position fortifiée et vaillamment défendue par Ptolémée. Une crue subite du Nil intercepta une portion de son armée qu'il avait fait passer dans une île. Rien ne l'arrêtait cependant, et tandis qu'il renouvelait toujours ses tentatives difficiles et infructueuses, il fut tué[1] par des traîtres qui l'entouraient et qui surent faire éclater une sédition.

Il paraît évident que ses généraux s'étaient ligués avec Ptolémée. Depuis l'expédition contre les Grecs révoltés, Python n'avait cessé de méditer une vengeance. Les hostilités d'ailleurs cessèrent sur-le-champ : on créa un nouveau conseil de régence, Python y eut le premier rang; Eumène fut mis au ban et condamné à mort en punition de la victoire qu'il venait de remporter pour Perdiccas, car la nouvelle en arriva deux jours après la mort de celui-ci. L'armée ne se contenta pas de cette sentence : elle condamna encore Alcétas, frère de Perdiccas, et Attale, qui commandait la flotte stationnée près de Péluse; enfin, cinquante autres individus. On alla jusqu'à massacrer tous les parens de Perdiccas qui se trouvaient au camp.

---

1 Octobre 322.

§. 2.

De la mort de Perdiccas jusqu'au meurtre commis sur Alexandre Ægus et sur Roxane.

L'influence de Ptolémée fit conférer l'administration de la régence à Python et à Aridée ; mais ces deux hommes n'étaient pas de force à en supporter le fardeau. A peine ils étaient arrivés en Syrie, qu'Eurydice, femme du faible Philippe, débaucha leurs troupes et s'empara du gouvernement. L'anarchie régna quelque temps dans le camp ; mais par bonheur Antipater n'était pas éloigné. Il accourut avec l'armée, convoqua une assemblée générale, et se fit nommer régent à la place de Perdiccas. Dès qu'il fut élu, il procéda à une nouvelle division des provinces de l'empire[1]. Les princes indiens, Porus et Taxile, gardèrent celles de l'Inde, par le même motif qui détermina le maintien de Ptolémée en Égypte : c'est qu'on ne vit aucun moyen de leur arracher ce dont ils étaient en possession. Python eut le gouvernement de tout le pays qui s'étend du Paropamisus au territoire de ces princes, c'est-à-dire de Candahar jusqu'à l'Indus. Les contrées qui avoisinent le Paropamisus furent confiées au père de Roxane, Oxyarte ; la Bactriane et la Sogdiane,

1 Au commencement de l'an 321.



à Stanasor de Soli. Les troubles n'empêchaient donc pas qu'on ne s'occupât des provinces les plus éloignées. Dans cette répartition générale il y eut deux nominations qui furent les sources de toutes les guerres suivantes. Séleucus n'avait joué jusque-là qu'un rôle secondaire ; on lui donna le gouvernement de Babylone ; Antigone, outre la Phrygie et la Lycie, eut le commandement suprême de l'armée qui allait marcher contre Alcétas, frère de Perdiccas, contre Eumène, son allié, et contre Attale, leur fidèle ami.

Antipater cependant s'en retourna en Macédoine, emmenant avec lui toute la famille royale, et l'éloignant ainsi du théâtre où devaient se passer les principaux événemens. Quoique la guerre entre Antigone et Eumène parût terminée par la trahison de l'armée, ce dernier se jeta dans Nora, et pendant les cinq années qu'il se maintint dans cette place forte ou même en rase campagne, il acquit une gloire immortelle, et fut mis par les Grecs et par les Romains au rang des plus grands généraux qui aient jamais existé. Hiéronyme de Cardie n'a pas peu contribué à sa gloire : cet écrivain qui servait sous lui, et qui remplit en son nom plusieurs missions importantes, n'a pas négligé sans doute dans les ouvrages que le temps nous a ravis, de rehausser la gloire de son concitoyen. Depuis le règne de Philippe, Eumène n'avait pas cessé un

seul instant d'employer tous ses efforts à soustraire les habitans de Cardie à la domination de la famille d'Hécatée. Antigone laissa à ses officiers le soin de faire la guerre contre son rival. Quant à lui, il marcha en Pisidie contre Alcétas, Attale [1], Docimus, Polémon et leurs amis, les fit prisonniers et occupa ce pays en la seconde année de la 115.e olympiade, comme il occupait déjà le reste de l'Asie mineure.

Antipater mourut en la même année en Macédoine, où il était revenu après avoir échappé à un projet bien concerté par Eumène, qui voulait le surprendre dans sa marche aux environs de Sardes. Pendant son absence, les Étoliens avaient marché

1 Attale, après la mort de Perdiccas, conduisit la flotte à Tyr, où Archélaüs lui remit les trésors que Perdiccas lui avait confiés. Attale voulut alors s'établir, soit sur la côte, soit à Cnide, à Caunus ou à Rhodes. Malheureusement pour lui il commença par attaquer les Rhodiens qui, dès la mort d'Alexandre, avaient chassé la garnison macédonienne. Ils armèrent une flotte considérable, en donnèrent le commandement à Démarate, et battirent tellement Attale, qu'il ne put plus tenir la mer. Il se joignit donc à Alcétas, et tous deux défendirent les défilés de la Pisidie. Mais, après avoir enfermé Eumène dans Nora, Antigone accourut, battit leur armée et fit prisonniers Attale, Docimus et Polémon. Alcétas s'enfuit à Telmessus, dont les habitans avaient promis de vivre ou de mourir avec lui; mais voyant qu'ils allaient le livrer, il vendit chèrement sa vie, se tua enfin lui-même, et ne laissa d'exposé aux outrages d'Antigone que son cadavre.

contre la Macédoine avec toutes leurs forces, et sans un hasard favorable, Polysperchon, qui tenait sa place, n'aurait jamais pu soutenir le choc des Étoliens et des Thessaliens réunis. Déjà les premiers avaient pénétré en Thessalie, déjà ils avaient déterminé une grande partie des habitans à les suivre sous le commandement de Ménon, aïeul du roi Pyrrhus qui se rendit célèbre dans l'histoire de Rome; mais tout à coup une irruption des Æenianes rappela les Étoliens chez eux. Quand ils furent partis, la défaite de Ménon devint facile et la domination de la Macédoine sur la Grèce parut assurée.

Tandis qu'Antigone était occupé de la guerre contre Eumène et de celle de Pisidie, tandis que Nora lui donnait de l'inquiétude, Ptolémée s'emparait de la Palestine, de la Cœlé-Syrie et de la Phénicie[1]. S'il en faut croire l'historien de la Judée, une foule de Juifs furent alors transférés à Alexandrie, où on leur concéda un quartier en leur accordant de grands priviléges.

La mort d'Antipater (en 320) fit changer beaucoup de choses. Il avait nommé Polysperchon pour son successeur, mais celui-ci eut une si violente querelle avec Cassandre, fils d'Antipater, qui, d'après la volonté de son père, devait partager le gouvernement avec lui, qu'il ne put être question de

---

1 Vers le milieu de l'année 321.

s'emparer de la suprématie sur les autres généraux. Dès qu'Antigone apprit la mort d'Antipater, il chercha à gagner Eumène ; car il voulait secouer le joug de l'obéissance envers la famille royale. Eumène avait taché deja de se reconcilier avec Antipater : il aurait volontiers traité avec Antigone ; mais il se refusa à conclure la transaction, quand il vit qu'Antigone ne faisait aucune mention de la famille royale. Pendant les négociations il parvint à sortir de Nora[1], rassembla des troupes en Cappadoce et reçut de Polysperchon des pouvoirs suffisans pour attirer à lui les Macédoniens et surtout les *Argyraspides*, qui tenaient toujours à cette ombre de roi. Polysperchon le mit à même aussi de puiser de l'argent dans le trésor[2]. Cassandre, le rival de Polysperchon, s'était de son côté ligué avec Antigone.

Eumène, fort de ces ressources, eut bientôt rassemblé une armée ; il menaçait la Phénicie et l'aurait infailliblement envahie, si Antigone n'eût battu

---

1 Au printemps de 319.

2 Il y en avait d'abord un à Suze, un autre avait été établi par Antipater à Quinda en Cilicie ; il y avait placé des gardiens très-dévoués à la famille royale : ils payèrent ce que demandait Eumène, qui présentait des ordres du roi, tandis qu'ils refusèrent d'obéir à Antigone. Mannert, pag. 99 et 100, a éclairci la chose ; il pense que les Argyraspides qu'Eumène s'est attachés en Cilicie, avaient été tirés de Suze pour la garde de ce trésor.

la flotte royale qui venait seconder l'entreprise en attaquant le pays du côté du sud. Du reste, Eumène eut d'autant plus de facilité à répandre son armée sur la partie orientale de l'Asie mineure, que précisément en cette même année, la seconde de la 115.e olympiade, Antigone était occupé dans la partie occidentale à chasser tous ses rivaux, ou plutôt tous ceux qui ne voulaient pas le reconnaître pour maître. Il ne fut pas difficile à ce dernier, avec une armée supérieure, d'expulser les gouverneurs de Lydie, de la petite Phrygie, et plus tard de la Carie. Il s'avança ensuite jusqu'à l'Hellespont et au Bosphore; mais Polysperchon, quoique pressé par Cassandre, tenait toujours la mer Égée au nom du roi, et Clitus, son amiral, battit et dispersa les vaisseaux d'Antigone quand ils osèrent l'attaquer dans le Bosphore près de Byzance. Néanmoins l'imprévoyance des ennemis d'Antigone leur attira une défaite immédiatement après cette victoire navale, et l'empire des mers passa en ses mains. L'amiral de Polysperchon avait jeté l'ancre près de la côte d'Europe, et ne croyant pas possible qu'un ennemi qui venait de perdre dix-sept vaisseaux pût l'attaquer dans ce moment, il laissa ses marins se disperser sur le continent, comme l'avaient fait les Athéniens à Ægos Potamos. Antigone ne fut pas moins vigilant que l'avait été Lysandre; il se servit de vaisseaux de Byzance pour faire passer des troupes de terre, surprit les ennemis

près du rivage et les rejeta pêle mêle sur leurs vaisseaux, qui furent contraints de partir sans ordre et sans commandement et de gagner la mer. Nicanor, avec le reste de la flotte vaincue, y attendait celle de Polysperchon, qui fut entièrement détruite[1], et Clitus lui-même, qui était parvenu à se sauver avec un vaisseau, fut tué en Thrace de la main des Barbares.

A partir de ce moment, Antigone partagea avec Ptolémée l'empire de la mer. En Asie il n'avait plus à craindre qu'Eumène; aussi le sort de l'empire dépendait-il de l'issue de son expédition contre ce prince. Mais accordons d'abord un regard aux événemens d'Europe. Nous avons vu Antipater ramener en Macédoine toute la famille royale, excepté Olympias, qui s'enfuit en Épire. Tout était alors tranquille; les Étoliens se bornaient à défendre leurs montagnes. Polysperchon devait prendre les rênes du gouvernement après la mort d'Antipater; c'était un bon général, mais il était peu propre à diriger les affaires. Cassandre, âgé de vingt-trois ans, ce fils d'Antipater, qui ne devait occuper que la seconde place, réclama le pouvoir comme étant le successeur de son père : il s'assura de l'amitié de Ptolémée et gagna le parti aristocratique d'Athènes, ainsi que des autres états où régnait une apparence de li-

---

1 318.

berté.[1] Avant de rompre avec Polysperchon, il eut soin de faire obtenir à son ami Nicanor le commandement de la garnison de Munychie, qui était entre les mains de Ményllus. Peu avant la bataille navale de Byzance, Cassandre était allé en Asie pour demander du secours à Antigone dont il avait été quelque temps le lieutenant. Celui-ci lui donna des troupes et des vaisseaux[2] avec lesquels il se hâta de gagner Athènes, où Nicanor, son ami, commandait. Cependant Polysperchon avait tout essayé déjà pour se maintenir en Grèce et en Macédoine. Il avait commencé par engager Olympias à y revenir au nom du roi; puis il forgea un décret de ce roi, qui le chargeait de rétablir partout les dé-

1 On lit dans Diodore, liv. XVIII, chap. 48, une anecdote qui fait bien connaître de quelle nature était l'indépendance de ces états. Les Athéniens envoyèrent pour ambassadeur à Antipater, Démade, qui avait toujours gouverné dans le sens des Macédoniens : il devait le déterminer à retirer la garnison de Munychie, selon son ancienne promesse. — — Mais Antipater, qui avait été autrefois favorable à Démade, avait découvert dans les archives royales, après la mort de Perdiccas, des lettres où cet orateur sollicitait ce dernier de venir en Europe pour sauver les Hellènes. — — — Lorsque Démade réclama, au nom du peuple athénien, l'exécution de la parole d'Antipater, celui-ci ne fit aucune réponse, mais il livra Démade lui-même et son fils Déméas, aussi ambassadeur, aux gens qu'il avait chargés de leur châtiment. On les conduisit dans une mauvaise petite chambre où on les mit à mort.

2 Diodore, liv. XVIII, chap. 54.

mocraties. Ce décret, long et pompeux, révoquait toutes les mesures desquelles se plaignaient les cités de la Grèce; Athènes y était remise sur l'ancien pied, et ce qui surtout pouvait paraître ridicule, on lui rendait Samos, dont la famille royale ne pouvait disposer, tandis qu'on lui refusait Orope, que cependant cette famille avait en son pouvoir.

Cassandre avait des partisans à Argos : on y envoya des lettres spéciales; on excita le peuple à la sédition, et partout la foule s'abandonnait à d'horribles excès. Olympias, que l'âge n'avait point adoucie, avait soif de sang, elle fut la première cause du massacre de la famille royale. A Athènes, Nicanor, soutenu par Phocion et le parti oligarchique, surprit le Pirée et se rendit ainsi maître de deux forts. Olympias lui avait mandé, il est vrai, au nom de son petit-fils, de livrer l'un et l'autre à la république d'Athènes, mais il temporisa, parce qu'il s'attendait à voir, d'un instant à l'autre, arriver Cassandre. Ne voulant pas résister ouvertement, il se couvrit de divers prétextes; enfin Alexandre, le propre fils de Polysperchon, qui était venu avec des troupes pour l'exécution de cet ordre, frémit à la vue de la cruelle démocratie qui s'était formée; il jugea lui-même qu'il serait prudent de suivre le conseil du parti aristocratique, et de ne quitter Munychie et le Pirée que quand la guerre avec Cassandre serait finie. Polysperchon, qui voya-

geait pour mettre ordre aux affaires de la Grèce, reçut en Phocide les partisans de l'aristocratie qui s'étaient réfugiés près de son fils, et notamment Phocion; mais en même temps il accueillit l'ambassade de la démocratie, qui, sous l'apparence d'une procédure criminelle, donnait cours à ses fureurs contre l'administration précédente. La nouvelle de l'arrivée de Cassandre et la situation générale des affaires, décidèrent Polysperchon à sacrifier l'aristocratie et ses plus nobles défenseurs. Il livra donc les fugitifs, et Phocion, l'un des hommes les plus généreux et les meilleurs de son temps, paya de sa vie les égaremens de son jugement [1]. Ce fut quatre jours après son supplice que Cassandre entra dans le Pirée; retranché dans Munychie, il menaçait Athènes, que Polysperchon tenait enfermée avec vingt-cinq mille hommes, afin de l'empêcher de s'avancer.

Laissant à son fils et le soin de ce siége et une partie de ses troupes, Polysperchon s'avança vers le Péloponèse avec le gros de son armée. Les habitans de Mégalopolis s'étaient refusés à obéir à son décret démocratique, il conçut la malheureuse idée de soumettre cette ville par la force. En comptant les étrangers et les esclaves, elle pouvait mettre sur pied quinze mille hommes.

---

1 318.

Damis, son général, était un Arcadien fort habile, qui avait pris part à l'expédition d'Alexandre. Deux fois Polysperchon pénétra dans la ville, deux fois il fut repoussé : non-seulement on vit périr dans cette occasion une partie notable de l'armée, mais la plupart des éléphans que pour la première fois Antipater avait fait passer d'Asie en Europe pour s'en servir à la guerre. Cela fit perdre à Polysperchon toute son importance politique, et la prépondérance appartint désormais à Cassandre : apprenant que la flotte de Polysperchon avait été détruite par Antigone à Byzance; et que lui-même avait echoué devant Mégalopolis, les Athéniens se soumirent à Cassandre; enfin les cruautés d'Olympias ouvrirent à celui-ci le chemin de la Macédoine.

Tant qu'ils avaient été en guerre avec lui, les Athéniens s'étaient vu exclus de la mer et du commerce, et privés par là d'avantages qu'ils mettaient bien au-dessus du plaisir de gouverner. Ils ne furent donc pas mécontens quand leurs citoyens les plus considérés conclurent un traité avec Cassandre, qui n'eut pas de peine à accorder des conditions favorables. Il n'insista pas sur quelques ordonnances de son père, qui avaient paru trop favorables à l'aristocratie des richesses. Il admit à l'entier exercice des droits de citoyen, ceux qui possédaient environ neuf cents francs, tandis que son père ne les avait reconnus qu'aux possesseurs d'une fortune double.

L'oligarchie reprit le dessus, et Démétrius de Phalère, qui, pendant cinq ans, avait précédemment dirigé les affaires avec Phocion, en eut de nouveau le gouvernement [1] et le conserva dix ans. Il fut élu, il est vrai, mais ce n'était qu'une vaine apparènce: une garnison macédonienne était dans Munychie, et cette élection fut la condition essentielle de la paix.

A peine Polysperchon eut-il quitté la Macédoine, qu'Eurydice s'empara du rôle principal; elle se disposait à empêcher, les armes à la main, le retour d'Olympias et du jeune Alexandre Ægus. Olympias alors avait été rejointe en Épire par Polysperchon, et, soutenue par les troupes de son frère Æacidas, elle s'était avancée jusqu'à Évii, petite ville sur le lac Lychnidus. Eurydice vint à sa rencontre avec une armée; mais, par malheur pour elle, Cassandre avait marché sur le Péloponèse: il arriva trop tard pour la sauver. On vit Olympias et Euridice commander en personne et marcher dans les rangs de leurs guerriers. Peu avant l'engagement Olympias se jeta entre les deux armées, leur montra et le jeune Alexandre et Roxane, et elle-même qui était la mère de deux rois auxquels les Macédoniens avaient si long-temps obéi. On n'osa l'attaquer, il y eut des pourparlers, et, d'un élan général, toute l'armée se rangea du côté d'Olympias. Eurydice essaya de gagner Am-

---

[1] 317.

phipolis, mais elle fut arrêtée et jetée dans l[...] avec son mari. Ce n'était point assez pour [...] la rage d'Olympias. elle fit tuer le m[...] Philippe Arrhidée, et ne laissa à Euridice [...] choix du poignard, du poison ou de la [...] qu'elle lui envoyait; mais celle-ci s'étrangl[...] propre ceinture. On mit à mort cent des p[...] paux Macédoniens qui étaient connus p[...] amis de Cassandre.

Ce triomphe fut de courte durée. Ca[...] assiégeait Tégée quand Eurydice l'appel[...] secours. Il précipita sa marche; mais Polyp[...] occupait le nord-est de la Thessalie, et [...] les Étoliens, gardaient les Thermopyles; C[...] s'embarqua donc en Locride, reprit terre e[...] salie, et de la sorte tourna la position. [...] temps il envoya Calas, pour chasser Polyp[...] de la Thessalie, en sorte que lui-même put [...] droit sur Pydna, où s'étaient enfermés [...] Cette femme souffrit les privations et la [...] long siége; néanmoins, et malgré son [...] elle fut contrainte de se rendre au printem[...] l'année suivante (316). Pour s'en défaire, Ca[...] fut obligé de se servir de la vengeance [...] d'Euridice : quoique, conformément au[...] institutions, il eût fait condamner Ol[...] peuple, il ne pouvait compter, po[...] ni sur ce peuple ni sur l'armée.

Polysperchon chercha d'abord un refuge en Étolie, il passa ensuite dans le Péloponèse, où il gouverna Corinthe, l'Élide, l'Achaie; son fils Alexandre habita Sicyone. Pour lui, il s'établit à Corinthe : la Messénie leur obéissait à tous deux, et ils disputaient à Cassandre la possession d'autres lieux. Celui-ci était maître d'Argos et de la côte orientale, de la Thessalie et de la Macédoine, et quelquefois il marchait contre Polysperchon dans le Péloponèse; enfin il détenait Alexandre Ægus et sa mère dans une forteresse, où ils étaient traités comme de simples particuliers.

Reportons notre attention sur l'Asie : Eumène, avec l'armée qu'il avait levée dans l'Asie antérieure, n'était pas de force à se mesurer avec Antigone; il crut devoir attirer à son parti les satrapes des provinces lointaines, qui obéissaient ordinairement à cette ombre de puissance royale quand elle n'ordonnait rien de contraire à leurs intérêts. Eumène se hâta donc d'arriver en haute Asie[1]. Python qui,

---

1 Voici en peu de mots la liaison des faits. Aridée, qui depuis la mort de Perdiccas jusqu'à l'arrivée d'Antipater, avait partagé avec Python le gouvernement de l'empire, tenait encore dans la Phrygie vers l'Hellespont. Il fallait qu'Antigone le chassât avant de rien entreprendre contre Eumène. Sur ces entrefaites Eumène entra de nouveau en Phénicie avec une armée de 15,000 hommes. Ptolémée, toujours prudent, ne voulait pas s'engager dans une lutte sur terre : Eumène mar-

chassé de la Médie par les autres satrapes, s'était enfui près de Séleucus à Babylone, et Séleucus lui-même, refusèrent de se conformer aux décrets royaux, ils cherchèrent à détacher les *Argyraspides* du parti d'Eumène. Ne pouvant y parvenir, ils essayèrent de le perdre; mais il leur échappa. Il trouva dans Suze d'immenses trésors, fruit du butin d'Alexandre, et dans les provinces supérieures, une entière déférence aux ordres du roi.

Malheureusement dans le moment où l'unité du commandement était le plus nécessaire, elle fut détruite par les prétentions des satrapes, et Peuceste réclama la suprématie comme un droit. Mais Eumène créa des réunions qui se tenaient dans une tente magnifiquement décorée, et qui devait être comme le siége du pouvoir royal. Toutefois il ne put conserver son influence dans ce conseil que par la réputation de prudence qu'il s'était acquise dans les derniers temps, et au moyen de la distribution des sommes trouvées dans le trésor de Suze, qui lui furent confiées à lui seul. Dès que le pre-

---

chait de ville en ville, quand tout à coup il apprit qu'Antigone avait terminé heureusement toutes ses affaires de l'Asie mineure, et qu'il s'avançait contre lui à la tête d'une armée de 24,000 hommes. A cette nouvelle Eumène traversa la Cœlé-Syrie, suivit l'Oronte, passa l'Euphrate à Zeugma, et campa près de Carrhæ en Mésopotamie, à peu près à dix-huit lieues de Babylone.

mier danger fut passé, la division se mit dans l'armée. Antigone avait suivi de près Eumène; il avait gagné Python; Séleucus lui avait fourni des troupes; enfin, il occupait déjà Suze et faisait le siége de la citadelle; mais quand il voulut s'approcher de Persépolis, il fut repoussé et contraint de prendre ses quartiers d'hiver en Médie. Bientôt il en sortit par le chemin le plus court et le plus difficile, et vint en Perse surprendre l'ennemi. Eumène alors était en discussion avec Peuceste au sujet du commandement; il marcha à la rencontre d'Antigone jusqu'aux frontières de Médie : une bataille était inévitable. Il y avait égalité de nombre et de valeur; l'issue fut incertaine, et dans une suite de combats, de manœuvres, de marches et de contre-marches, les deux généraux firent assaut d'habileté et de tactique. Ils n'avaient pas, comme Alexandre, affaire à des Barbares; Grecs, ils combattaient des Grecs; Macédoniens, ils luttaient contre des Macédoniens. Eumène cependant avait bien plus à se défendre de la trahison que de la force ouverte. Ce fut elle qui le mit enfin entre les mains d'Antigone. L'armée qu'il dirigeait de ses conseils était répandue sur toute la Gabène. Il y avait souvent six jours de marche d'une division à l'autre. Antigone, qui était rentré en Médie, chercha à profiter de cette sécurité, et prenant, au lieu de la route, qui était de vingt-cinq journées, une traverse par laquelle le

chemin pouvait s'accomplir en neuf jours, il apparut subitement.

Mais cette fois encore l'esprit inventif d'Eumène déjoua son plan. Malgré les ordres d'Antigone, ses soldats avaient allumé des feux sur ces âpres sommets : cela dévoila sa marche. Eumène, une fois averti, se servit à son tour de feux allumés pour tromper son adversaire sur le nombre de ses troupes, et de la sorte il se donna le temps de les réunir. Alors il résolut de se tirer, par une bataille, de la position difficile où le plaçaient à la fois l'incapacité, la bassesse de ses amis et la présence de l'ennemi[1]. Ce combat fut douteux comme le premier; mais Antigone s'empara des bagages, du trésor, des femmes et des enfans des Argyraspides, dont le camp fut surpris par sa cavalerie pendant qu'ils poursuivaient son infanterie. Il s'ensuivit une négociation entre Antigone et les troupes d'Eumène, et surtout avec les Argyraspides, qui, par le conseil de Teutamus, vendirent leur général à son ennemi et se rangèrent sous son commandement. Peuceste, Teutamus et les Argyraspides avaient trop la conscience de leur infamie pour

1 Au moment de livrer la bataille, Eumène apprit que Peuceste, Teutamus et d'autres avaient formé le complot de lui ôter la vie, mais que d'abord ils voulaient user de son habileté pour vaincre Antigone. Eumène se mit avec Mithridate de Pont à l'aile gauche, en face d'Antigone.

souffrir que celui qu'ils avaient trahi demeurât le prisonnier d'Antigone, ou même qu'il devînt son ami, comme le voulaient Néarque et Démétrius. La mort d'Eumène fut donc ordonnée pour leur complaire[1]. Mais le jour de la vengeance ne se fit pas long-temps attendre. A peine Antigone fut-il revenu dans le pays aujourd'hui désert de Rey (Ragas), dans le voisinage des portes Caspiennes, qu'il licencia les Argyraspides, les distribua par compagnies dans l'Arachosie, et chargea Sibyrtius, le gouverneur de ces provinces lointaines, de les appliquer aux services les plus pénibles.

Antigone paraissait désormais le maître absolu de l'Asie; il laissa d'abord les provinces éloignées dans l'état où il les avait trouvées. Il se défit d'Antigène, d'Eudamus et de Python; les deux premiers étaient des ennemis dangereux, le troisième était un plus dangereux ami. Il emmena Peuceste, qui depuis lors disparaît entièrement de l'histoire, et lui substitua, dans le commandement de la Perse proprement dite, Asclépiodore, l'un de ses favoris. Celui qui fut le plus indignement trompé par Antigone, fut Séleucus, le plus rusé de tous les généraux après Eumène. Ne pouvant, sans lui, s'emparer de la citadelle de Suze ni des trésors qui y étaient déposés, il lui promit de réunir pour lui

---

1 Janvier 315.

la Suziane à la Babylonie[1]. Mais dès qu'il eut atteint son but, dès qu'il fut de retour à Babylone, il saisit un prétexte de se brouiller avec Séleucus et finit par lui demander compte des sommes dépensées par lui. Séleucus jugea bien où l'on en voulait venir: il prévint son arrestation par la fuite, et trouva un accueil favorable en Égypte chez Ptolémée[2], qui envoya une ambassade à Cassandre et à Lysimaque. C'étaient les seuls hommes qui pussent alors se dire indépendans, si l'on en excepte Asandre, qui se maintenait encore et sur mer et dans les montagnes de Carie. Devenu puissant dans cette province et en Lycie, il avait aussi pénétré dans l'Asie mineure.

Dans le dernier partage de l'empire, Lysimaque n'avait obtenu que la partie méridionale de la Thrace, en-deçà de l'Hæmus, province peu importante par elle-même, mais qui l'était d'autant moins que les villes maritimes, telles que Périnthe et Byzance, étaient indépendantes. Dès que Lysimaque fut installé dans cette province, on vit Seuthès marcher

1 Diodore, liv. XIX, ch. 48. Il y avait pour 25,000 talens de valeur dans ce qu'Antigone rassembla tant à Suze que dans la Médie. On peut juger au surplus des ressources de ce général, quand on le voit, en Cilicie, tirer 10,000 talens du trésor de Quinda, puis en imposer 11,000 aux satrapes de l'est.

2 Dans l'été de l'an 315

contre lui avec vingt mille fantassins et huit mille cavaliers : comme il n'avait à opposer à cette armée que quatre mille fantassins et deux mille cavaliers, il fut vaincu; mais bientôt il se créa une nouvelle armée et constitua les provinces méridionales en un état régulier; cependant ses guerres continuelles avec les Barbares l'absorbaient au point qu'il ne put être d'un grand secours à la ligue qui se formait contre Antigone.

Celui-ci mit à la place de Séleucus le fils d'Agenor, Python, qui ne pouvait lui être redoutable comme l'homme du même nom qu'il avait fait tuer. Antigone résolut de marcher en Syrie et d'en chasser Ptolémée; il inonda ce pays et la Phénicie de ses troupes, et il occupa les places importantes de Byblos, Sidon et Tripolis, le prévoyant Ptolémée n'ayant pas jugé à propos de venir à sa rencontre en rase campagne. Tyr, Joppé et Gaza étaient suffisamment approvisionnées pour soutenir un siége, et même on ne pouvait en entreprendre de régulier sans flotte. Les maigres extraits d'auteurs contemporains que nous a transmis Diodore, ne disent pas même ce que devint la flotte d'Antigone par laquelle Clitus avait été battu; on voit, au contraire, cet Antigone employer en Syrie tout ce qu'il a de moyens pour en former une nouvelle. Non-seulement il mit à contribution les forêts de la Phénicie, non-seulement il eut recours aux chantiers les plus

connus, mais encore il fit construire à ses frais des vaisseaux à Rhodes. Sa marine ne pouvait manquer d'être bien dirigée; car Néarque, l'ami d'Alexandre, le plus habile marin de cette époque, servait sous lui. Les sciences mécaniques, la construction des vaisseaux, l'application des mathématiques en général, avaient fait déjà d'immenses progrès.

Antigone s'empara de Gaza et de Joppé sans flotte; Tyr fut assiégée durant quinze mois, pendant lesquels il occupa, dans l'immense espace que couvrait l'ancienne Tyr, le lieu même où Salmanassar et Nabucodonosor avaient campé autrefois.[1] Cette guerre ne borna point ses ravages à l'Asie; Polysperchon fut enfin réveillé de sa léthargie[2], et plus tard (en 313) Ptolémée, général d'Antigone, mit en mouvement d'une part le Péloponèse, la

1 Diodore, liv. XIX, chap. 59 et 61.

2 *Idem*, liv. XIV, chap. 64. Parmi les généraux envoyés par Antigone, Aristodème alla en Laconie, obtint des Spartiates la permission de faire des recrues, et leva ainsi 8000 soldats. Puis il s'aboucha avec Alexandre et Polysperchon, donna le commandement en chef du Péloponèse à celui-ci, et détermina Alexandre à venir avec lui trouver Antigone en Asie. Antigone le renvoya avec cinq cents talens, après s'être servi de lui pour tromper son armée et les satrapes de l'Orient. L'armée étant réunie, il fallut qu'Alexandre accusât Cassandre à raison de sa conduite envers la famille royale : un décret de cette armée ordonna à celui-ci de mettre en liberté Roxane et son fils, d'obéir à Antigone et de laisser tous les Grecs libres. On voit que ce n'était qu'un moyen d'exciter partout des troubles.

Grèce et même l'Épire et l'Illyrie, et de l'autre les Étoliens. La dévastation et des pertes de tout genre furent, en Europe, les seules suites de cette guerre. Alexandre, le fils de Polysperchon, trahit ses amis pour un peu d'or, et se fit l'allié de Cassandre, qui était en guerre avec son père. Mais il fut tué à Sicyone, et sa femme livra la ville au vieux Polysperchon, qui habitait Corinthe.

En Asie, Tyr venait d'être prise; mais la flotte d'Antigone, quelque grande qu'elle fût, ne pouvant tenir la mer contre celle de Ptolémée, qui était souvent commandée par Séleucus, on ne tenta point d'entreprise contre l'Égypte. On se tourna donc vers l'Asie mineure, où Asandre, soutenu par ses alliés, avait dans la première année de la guerre étendu ses conquêtes jusqu'à la mer Noire. Il bloquait alors Amisus, mais il se vit contraint de se retirer dans sa province, même avant l'arrivée d'Antigone. Bientôt néanmoins il fut tellement appuyé par la flotte de Ptolémée et par ses alliés d'Europe, qu'il fallut bien qu'Antigone marchât en personne contre lui (314). Celui-ci prit son camp à l'endroit où Eumène avait long-temps eu le sien; c'était à Célènes en Phrygie; il donna la direction des opérations à Ptolémée, son neveu, que plus tard nous verrons figurer dans l'histoire comme libérateur de la Grèce. Deux ans se passèrent avant que ce Ptolémée pût soumettre Asandre : il le réduisit à sa province, la

Carie, et le contraignit à fournir des ôtages. Mais dans la suite, ce gouverneur de Carie ayant violé les conditions auxquelles il avait consenti, Antigone lui-même marcha contre lui et l'éloigna entièrement du pays (313).

Pendant qu'il était en Phrygie, Antigone fit, par l'intermédiaire de ses généraux, les expéditions les plus heureuses. Il soutint contre Lysimaque non-seulement les Thraces, mais encore Odessus, Calatis et beaucoup d'états grecs que ce gouverneur avait subjugués, et qui sont situés à l'embouchure du Danube, ou plus loin vers le Nord. Aussi Lysimaque eut-il tant d'affaires chez lui qu'il ne put songer à seconder ses alliés. La Syrie était administrée par Démétrius, connu depuis par le titre glorieux de *poliorcète*, *preneur de villes;* c'était le fils aîné d'Antigone : rien ne l'empêchait d'augmenter à loisir la flotte et l'armée; le roi d'Égypte faisait alors la guerre à Cypre. Déjà Antigone pouvait tenir la mer, déjà l'armée de terre, commandée par Démétrius, était capable d'attaquer Ptolémée. Il paraissait évident que l'Égypte succomberait dès qu'Antigone et son fils entreraient en campagne. Ptolémée, fidèle à son système de prudence, semblait disposé à attendre l'ennemi derrière le Nil, mais Séleucus le poussait à marcher contre Démétrius avant que celui-ci eût opéré sa jonction avec son père. Cet impétueux jeune homme était

aigri au dernier point par la conquête de Cypre, que Ptolémée venait d'accomplir presque sous ses yeux; il l'était encore par la dévastation des contrées septentrionales de la province soumise à son pouvoir[1]. Tandis qu'il s'avançait vers la Cilicie, Séleucus et Ptolémée conduisirent leur armée vers Gaza. Démétrius accourut avec une rapidité telle qu'il ne lui fallut que six jours pour accomplir un trajet qui en demande ordinairement vingt-quatre. Deux hommes que son père lui avait donnés pour conseils, employèrent tous leurs efforts à le dissuader d'attaquer ces deux généraux expérimentés d'Alexandre et leur petite armée d'élite. L'impétuosité de son âge, soutenue par le désir des troupes, ne se laissa point arrêter; il y eut près de Gaza une bataille sanglante et décisive : toute l'armée de Démétrius fut dispersée; les vainqueurs entrèrent dans Gaza pêle mêle avec les fuyards : tous les bagages et tous les trésors qu'on y avait apportés tombèrent en leurs mains. La suite de cette victoire fut l'occupation immédiate de toute la côte de Syrie : Ascalon, Acre, Joppé, Sidon, ouvrirent leurs portes, et le commandant de Tyr, place qui

---

1 Diodore, liv. XIX, ch. 79, à la fin. Après avoir institué Nicocréon gouverneur de Cypre, Ptolémée s'embarqua lui-même et fit une descente dans la Syrie dite supérieure, où il fit faire à ses soldats un riche butin. Il prit aussi Mallus en Cilicie.

venait de coûter à Antigone tant d'hommes et tant d'argent, fut contraint par les habitans à se rendre à l'ennemi.

Séleucus jugea le moment favorable pour ressaisir son gouvernement; il courut à Babylone avec treize cents hommes d'élite, choisis tant parmi les siens que parmi les soldats de Ptolémée. Ce fut là le commencement d'un nouvel empire, et l'on regarde généralement le jour correspondant au 1.er Octobre de cette année 312 comme marquant la naissance de cette dynastie, qui régna sur le Tygre et l'Euphrate jusqu'au temps des Romains[1]. Après le départ de Séleucus, Ptolémée perdit la Syrie de nouveau : son général Cillès s'était laissé surprendre par Démétrius, et lui-même était trop prudent pour aller à la rencontre d'Antigone, qui s'approchait. Il abandonna donc ces conquêtes et se retira derrière le Nil. Cependant Antigone occupait ses troupes à des expéditions très-difficiles contre les hordes de Bédouins de l'Arabie pétrée, d'où il lui fallut se retirer non sans éprouver des pertes considérables.

Pendant qu'il dispersait ainsi ses forces dans le désert, Séleucus, non content d'avoir repris la Babylonie, la Susiane et tout ce qui était autrefois

---

1 Voyez Ideler, Manuel de la chronologie mathématique et technique, tom. I.er, pag. 445-451.

soumis à son administration, réunit encore à ces provinces et la Médie et d'autres contrées. Démétrius arriva trop tard pour l'empêcher de s'établir. A la vérité, ce fils d'Antigone prit Babylone, que la plupart de ses habitans avaient abandonnée; mais les cruautés qu'il commit n'eurent d'autre effet que d'attacher de plus en plus le peuple à Séleucus, son ancien maître, dont la douceur contrastait étrangement avec les excès de Démétrius. D'ailleurs Antigone se hâta de rappeler son fils en Syrie. Il faut bien en croire Diodore sur parole, quand il nous dit que dans la première année de l'ère des Séleucides une paix fut conclue entre Lysimaque, Cassandre, Ptolémée et Antigone, sans qu'il y fut question de Séleucus; car nous n'avons rien à opposer au témoignage de Diodore.[1]

Partout Antigone, pour mieux venir à bout de ses ennemis, avait fait reconnaître pour roi le jeune Alexandre Ægus, et les Macédoniens, répandus dans

---

1 Cassandre devait exercer le pouvoir suprême en Europe (στρατηγὸν εἶναι τῆς Εὐρώπης) jusqu'à ce qu'Alexandre, fils de Roxane, pût gouverner; Lysimaque devait régner sur la Thrace; Ptolémée sur l'Égypte, la Libye et l'Arabie. On abandonnait à Antigone la souveraineté de toute l'Asie; enfin, tous les Grecs devaient être libres. Diodore ajoute : ils n'exécutèrent pas le traité (οὐ μὴν ἐνέμειναν γε ταῖς ὁμολογίαις ταύταις). Je douterais volontiers qu'une telle paix ait jamais été conclue, c'était peut-être un armistice. Ce fut Cassandre qui en profita le plus.

les diverses armées, ne voulaient que lui pour maître. Or, ces Macédoniens constituaient le noyau de la puissance militaire. Antigone et Ptolémée crurent donc devoir se défaire d'un rival aussi dangereux. Ce projet ne pouvait être accompli qu'au moyen de Cassandre et par un lâche assassinat. Dans les articles ostensibles du traité, tous proclamaient les droits d'Alexandre Ægus, mais en secret Cassandre fut chargé de le faire périr. Ce fut Glaucias, commandant du fort où il était enfermé avec Roxane, qui accomplit cette honteuse action; il les fit tuer, leurs corps disparurent et leur fin demeura inconnue tant que l'exigea l'intérêt de Cassandre.[1]

§ 3.

Depuis la mort d'Alexandre Ægus jusqu'à la bataille d'Ipsus.

La destruction de toute la famille royale suivit immédiatement le meurtre du seul héritier reconnu d'Alexandre. Polysperchon, qui etait vieux et usé, appela près de lui Hercule, le fils de Barsine, qui était à Pergame. Il espérait le conduire en Macédoine par le secours des Étoliens. Cassandre alors offrit à Polysperchon le Péloponèse, pour lequel ils avaient si long-temps combattu, à condition

---

1 311.

qu'il sacrifiât le jeune prince qui s'était confié à lui. Polysperchon le tua[1], mais cent talens furent le seul prix de ce forfait. Les Péloponésiens, aidés des Béotiens, opposèrent une vigoureuse résistance à Polysperchon; Tymphée et Éthicé, lieux inconnus de l'Épire, demeurèrent les siéges de son empire. Il ne restait du sang des rois de Macédoine que Cléopâtre et Thessalonice, femme de Cassandre. La première fut assassinée à Sardes l'année suivante (309), en apparence contre le gré d'Antigone, mais probablement d'après ses instigations; la seconde périt misérablement seize ans plus tard.

Antigone était-il encore en guerre avec Séleucus? c'est ce que nous ignorons; le traité ne parlant pas de ce dernier, on peut le supposer; mais ce qui démontre qu'Antigone ne fit aucune entreprise remarquable, c'est que Séleucus soumit successivement toutes les provinces de l'est jusque dans l'Inde. La suite de l'histoire nous en instruit, sans cependant qu'antérieurement à la bataille d'Ipsus nous sachions rien de précis sur aucune de ses expéditions. Au surplus la paix fut si peu observée, que Cassandre ne retira point ses garnisons de Mégare ni d'Athènes, et que Ptolémée ne renonça à aucune de ses expéditions sur mer et sur la côte. Non-seulement il continua à secourir ses amis en Grèce

---

[1] 309.

et à se maintenir dans les îles, mais dès l'année suivante nous le revoyons en guerre ouverte avec Antigone, auquel il avait voulu prendre tous les ports de l'Asie mineure[1], assiégeant même Halycarnasse, jusqu'à ce qu'enfin Démétrius arriva avec une flotte supérieure, le chassa des côtes de Carie et reprit toutes les villes dont les Égyptiens s'étaient emparés peu auparavant.

Dans ces temps de malheur où les généraux d'Alexandre, devenus les fléaux de la terre, s'arrachaient la puissance par la violence et par toutes sortes de crimes et de fourberies, un seul homme parut enthousiaste de la liberté des Grecs. Ce fut Ptolémée, le neveu d'Antigone, qui conçut la noble ambition de se faire le restaurateur de toutes les constitutions des petites républiques. Après avoir rendu de grands services à son oncle dans la guerre que celui-ci soutenait en Asie contre Asandre, il fut envoyé en Grèce, en la première année de la 117.e olympiade. Il débarqua en Béotie et délivra Chalcis et Thèbes du joug macédonien; bientôt il affranchit toute la Béotie, la Locride et toutes les contrées qui s'étendent jusqu'à l'Étolie. Dans la vue de rendre Athènes indépendante, il s'approcha des frontières de l'Attique : quelques mouvemens se manifestèrent dans la ville. Néanmoins Ptolémée

1 Diodore, liv. XX, chap. 27.

ne jugea pas convenable de s'attaquer à la faction aristocratique, parfaitement organisée par Démétrius de Phalère, non plus qu'à la garnison macédonienne, avant d'avoir la certitude d'être secondé par le parti démocratique. Sur ces entrefaites son oncle lui donna le commandement du Péloponèse et mit sous ses ordres Télesphore, qui jusque-là dirigeait l'armée. Ptolémée se conduisit ici comme sur le continent de la Grèce; il força ce Télesphore à rendre et l'Élide et tous les trésors qu'il y avait pillés, et rétablit aussi la liberté dans ce pays, comme partout ailleurs; car il prenait au sérieux la clause du traité qui assurait l'indépendance de tous les Grecs d'Europe et d'Asie, et se conduisit d'après ce principe tant qu'il résida à Chalcis. Mais Antigone trouva fort mauvais qu'il eût employé son armée à la délivrance des Grecs sans mettre de garnisons dans leurs villes; il le rappela. L'oncle et le neveu se divisèrent, et ce dernier fut assez insensé pour se jeter dans les bras de Ptolémée roi d'Égypte, qui l'appela à Cos, attira tous ses soldats, puis se défit de lui, comme on brise un instrument inutile[1]. Ce fut alors Démétrius qui entreprit le rôle de libéra-

1 Diodore, liv. XX, chap. 27. Voyant qu'il n'avait point l'esprit obéissant, et qu'il gagnait les officiers et les soldats par ses présens et par ses manières, Ptolémée craignit qu'il ne conçût le projet de le renverser lui-même. Il le prévint donc, le fit arrêter et lui fit boire du poison.

teur de la Grèce, qui avait si mal réussi au neveu d'Antigone. Démétrius différait beaucoup de son cousin par les mœurs et par le caractère. Il singeait Alcibiade, et affectait pour la liberté un amour qui aurait difficilement trouvé place dans son ame à côté des passions d'un despote, des excès d'un débauché, et de l'arrogance d'un prince oriental. Les Grecs, et surtout les Athéniens, n'en prirent pas moins pour vrai tout ce qu'il disait ou faisait dire; toujours aussi légers, ils reçurent comme un demi-dieu l'homme qui non-seulement était l'ennemi de toute liberté, mais qui l'était encore de toute vertu. Antigone secondait la bizarre entreprise de son fils pour chasser du Péloponèse le souverain de l'Égypte qui s'y était établi. On se rappelle que Polysperchon avait eu une garnison dans Corinthe, et qu'il y demeura jusqu'au moment où, devenu riche par le meurtre du fils infortuné de Barsine, il alla s'établir dans un coin de l'Épire. On se rappelle aussi que la femme d'Alexandre, son fils, avait gardé la possession de Sicyone, mais que Polysperchon n'avait pu y conduire des renforts. Ptolémée acheta la place, que lui vendit cette femme appelée Cratésipolis; il sut aussi s'emparer de Corinthe. Il voulait que les Péloponésiens eux-mêmes contribuassent à se donner des fers. Il annonça donc qu'il avait l'intention de les secourir; il dit qu'il expulserait toutes les garnisons étran-

gères, à condition qu'ils fournissent à l'approvisionnement de sa flotte et de son armée. Mais les Péloponésiens, qui le connaissaient trop pour s'en laisser tromper, n'en firent rien et le contraignirent aussi d'abandonner la côte, après avoir mis des garnisons dans Corinthe et dans Sicyone. La volonté de Démétrius était de chasser ces garnisons, son prétexte était la liberté de la Grèce : il apparut subitement dans le Pirée avec deux cent cinquante gros bâtimens et 5000 talens. Ne pouvant défendre à la fois ce port et Munychie, le commandant macédonien se borna à tenir ce dernier poste, et Démétrius fut reçu au Pirée avec le même enthousiasme avec lequel, cent ans plus tôt, les Athéniens avaient accueilli Alcibiade. Démétrius de Phalère, le protégé de Cassandre, fut obligé de fuir; mais Démétrius lui donna une sauve-garde pour le préserver de la fureur du peuple et pour l'accompagner jusqu'à Thèbes. De là cet Athénien passa en Égypte, où il se rendit plus célèbre qu'il ne l'avait fait par son gouvernement d'Athènes. Nous reviendrons sur le séjour de Démétrius Poliorcète à Athènes, parce qu'il est très-important pour l'histoire des mœurs. Quant à présent, nous nous bornerons à suivre rapidement le cours des événemens. Mégare fut délivrée de sa garnison macédonienne même avant la prise de Munychie, qui fut ensuite assiégée. Démétrius obtint de son père des approvisionnemens de

grains, qui furent gratuitement délivrés au peuple. Il n'est pas surprenant que les Athéniens aient porté aux nues un jeune homme de vingt-sept ans, qui, fils de roi, les enchantait en leur répétant le mot magique de liberté, et qui leur distribuait à pleines mains et sans travail pour eux, l'argent et les subsistances. Il n'est pas surprenant non plus que les démagogues, à l'envi l'un de l'autre, se soient évertués à inventer des décrets honorifiques; mais que les historiens lui attribuent l'intention sincère de délivrer la Grèce, voilà ce qui doit étonner tous ceux qui connaissent les hommes, et qui jugent Démétrius d'après ses actions et non d'après ses paroles.

Toutefois il ne fut pas mis à l'épreuve. Athènes et Mégare reprirent leur antique liberté, les troupes, les vaisseaux et Démétrius lui-même ayant été rappelés pour mettre un terme aux dévastations que souffraient la côte et les provinces maritimes, et les garantir par la conquête de l'île de Cypre. Antigone à ce sujet s'était ménagé des intelligences avec Nicoclès de Paphos; mais Ptolémée, qui avait laissé à Cypre son frère et une armée, prévint leurs desseins; il investit la résidence de Nicoclès, qui, poussé au désespoir, préféra la mort à une honteuse captivité. Il se détruisit avec sa femme et son frère, et depuis lors l'île fut toujours soumise au joug étranger. Ce fut pour l'arracher à son adversaire,

pour s'en emparer à son tour, qu'Antigone fit revenir Démétrius de son entreprise contre Corinthe et Sicyone. A peine eut-il pris terre, qu'il vainquit Ménélas, le frère de Ptolémée, et qu'il fit, par terre et par mer, le siége de Salamine. Ce fut alors que pour la première fois il fit usage de ses connaissances et de ses vues profondes en mécanique, et qu'il fit exécuter ces admirables machines de siége auxquelles il dut le surnom de *poliorcète*.

Cependant Ptolémée, qui comprenait toute l'importance de la possession de Cypre, accourut avec toute sa flotte pour dégager Salamine et son frère. Démétrius avait cent quatre-vingts vaisseaux; Ptolémée en amenait cent cinquante, comptant sur soixante autres qui se trouvaient bloqués dans le port avec Ménélas. Chacun avait à bord son armée de terre, chacun était suivi de nombreux bâtimens de transport : la bataille ressemblait plutôt à une affaire de terre ferme qu'à un combat naval. Ce fut la plus marquante de l'antiquité. Démétrius demeura vainqueur; il prit quarante vaisseaux avec leur équipage, quatre-vingts furent coulés bas, huit mille hommes de ceux qui montaient les bateaux de transport furent faits prisonniers. Cypre fut immédiatement occupée. Le flatteur Aristodème, en apportant la première nouvelle de ce succès, salua Antigone du titre de roi, que prirent successivement Démétrius, Séleucus, Ptolémée et Lysimaque. Quant à

Séleucus, depuis long-temps il s'appelait roi, lor
qu'il n'écrivait point à des Grecs. Cassandre fut
seul qui ne s'attribua jamais ce titre.

D'un autre côté, l'effet de cette journée fut
rapprocher Ptolémée et Cassandre : Lysimaque
même Séleucus vinrent prendre part à une lutte
d'abord n'intéressait que Ptolémée. Les ruses du
d'Égypte, les sommes immenses dont la rich
du pays et le commerce du monde le mettai
même de disposer, détournaient toujours la t
pête de sa tête pour la faire gronder sur une a
il évitait les actions décisives, et quand l'enn
était trop fort, il savait le faire combattre par
bras étranger. Après la conquête de Cypre, A
gone et Démétrius voulaient attaquer l'Égypte
mer et par terre : on destina à cette expédi
cent cinquante vaisseaux, cent bâtimens de tr
port, quatre-vingts mille hommes d'infanterie,
mille de cavalerie, et tout ce que Démétrius et
amis avaient pu inventer de machines de gue
soit à l'occasion de la guerre de Cypre, soit de
On fit en outre d'immenses préparatifs pour
approvisionnemens; malheureusement le retard
casioné par les dispositions ne permit pas de
entreprendre avant l'automne (année 306), sais
pendant laquelle il était impossible à la flotte
naviguer sur ces côtes dangereuses.

Antigone, néanmoins, s'avança par le dés

jusqu'à Péluse, et Démétrius, quoiqu'il eût perdu beaucoup de navires sur des écueils et des bancs de sable, ne négligea rien pour seconder son père et pour faire passer les bras du Nil à son armée. Mais Ptolémée avait fortifié tous les points où le passage pouvait s'opérer; il les observait tous[1]. Les tentatives de Démétrius échouèrent donc toutes. Déjà la disette commençait à se faire sentir, la désertion se mit dans l'armée, et pour ne pas éprouver le sort de Perdiccas, Antigone fut forcé à la retraite : ainsi s'évanouirent les projets dont tant de préparatifs avaient annoncé l'exécution.

Quoique cette retraite d'Antigone et de Démétrius fût volontaire, Ptolémée la célébra comme s'il eût remporté la plus grande des victoires. Cependant on songeait à le combattre par d'autres moyens : le but qu'on se proposait était de lui arracher l'empire de la mer, d'anéantir le commerce de l'Égypte et de fermer tous les ports à ses vaisseaux. On comptait sur le secours de Rhodes, que sa neutralité avait

---

1 Diodore, liv. XX, chap. 75, dit que Ptolémée faisait répandre des proclamations parmi les soldats d'Antigone pour débaucher ses troupes par des promesses pécuniaires; que ces proclamations eurent un grand effet et qu'elles agirent même sur des généraux qui avaient des raisons de souhaiter un changement. Antigone fut obligé de placer des frondeurs sur le rivage pour lancer des pierres sur les canots qui traversaient le Nil.

singulièrement enrichie pendant la guerre [1]. Ses liaisons intimes avec l'Égypte faisaient toute sa prospérité, toutefois elle tâchait de se concilier Antigone et Démétrius, en leur érigeant des statues, en rendant pour eux des décrets honorifiques. Mais Antigone exigea une rupture entière avec l'Égypte. Les Rhodiens n'ayant pas voulu déférer à cette injonction, des croisières interceptèrent la navigation et firent la capture de tout ce qui venait de l'Égypte ou y allait. Le commerce en était inquiété : les Rhodiens osèrent faire escorter leurs bâtimens et repousser à force ouverte les vaisseaux d'Antigone.

Démétrius voulut en tirer vengeance; en vain on chercha à l'apaiser, en offrant de le seconder et d'armer la flotte de Rhodes contre les Égyptiens. Il demanda cent ôtages; il exigea qu'on admît sa flotte dans le port. Les Rhodiens dès-lors comprirent qu'il se disposait à les traiter comme il avait traité Cypre. Ils résolurent de tout souffrir plutôt que de céder; de son côté Démétrius employa, pour les contraindre à l'obéissance, toutes les ressources de l'empire de son père. On vit bientôt paraître deux cents vaisseaux de guerre, cent soixante-dix bateaux de transport et quarante mille hommes; enfin les machines de siége ne furent pas

---

1 Diodore, liv. XX, ch. 81. Il y a des détails très-importans sur la conduite des Rhodiens et sur les causes de leur prospérité.

oubliées. A ces gigantesques préparatifs les Rhodiens opposèrent l'unité des mesures, le courage de la liberté, l'activité infatigable des gouvernans et des gouvernés, des citoyens et des étrangers, des hommes libres et des esclaves[1]. Pendant une année entière on essaya vainement de toute sorte de machines, on tenta sans succès de nombreux assauts. Cassandre, Lysimaque et surtout Ptolémée secouraient les Rhodiens de tout leur pouvoir, et Démétrius comprit qu'il lui serait fort difficile de soumettre la ville par la force. Il venait d'éprouver des pertes affreuses dans un dernier assaut entrepris avec la rage du désespoir, lorsque l'arrivée d'une ambassade d'Étoliens, qui se disaient pressés par Cassandre, lui fournit un heureux prétexte d'entamer des négociations avec les Rhodiens. De leur côté ceux-ci firent tous les sacrifices que leur permettait l'honneur, pour rendre possible la conclusion d'une paix qui devait seulement couvrir la honte de Démétrius.

Toute la Grèce s'était intéressée au sort de Rhodes; le camp était rempli d'ambassades. Ptolémée avait promis des grains et trois mille hommes; mais au lieu de satisfaire à sa parole, il écrivit aux Rhodiens de s'arranger avec Antigone aux meil-

---

1 Diodore, liv. XX, chap. 84. On y voit les mesures extraordinaires prises par les Rhodiens pour soutenir ce siége.

leures conditions possibles. La paix fut donc arrêtée sous la condition que Rhodes serait libre et n'aurait point de garnison, et qu'elle seconderait Antigone dans toutes ses guerres, excepté dans celle contre Ptolémée. Cent ôtages devaient être abandonnés au choix de Démétrius, qui pourrait les prendre parmi tous les citoyens, excepté parmi les magistrats. Après que le siége eut été levé, les Rhodiens s'occupèrent des arts, de l'embellissement de leur ville et de la prospérité de leur commerce; mais quoique libres, ils devancèrent dans leurs flatteries les Égyptiens eux-mêmes, et firent décerner par l'oracle le titre de sauveur (soter) à Ptolémée, qui le prit dans la suite.[1]

De Rhodes, Démétrius passa en Grèce, où Cassandre et Polysperchon s'étaient unis pour opprimer les états encore libres et ceux qu'il avait émancipés. Cassandre occupait la côte orientale du Péloponèse et l'Arcadie; Polysperchon l'Achaïe et la côte occidentale. Il n'y avait plus de garnison égyptienne qu'à Sicyone; la citadelle de Corinthe avait

1 Diodore, liv. XX, chap. 106. Les Rhodiens envoyèrent une ambassade au temple de Jupiter Ammon pour demander son assentiment à leur projet d'honorer Ptolémée comme un dieu. L'oracle y ayant consenti, ils consacrèrent dans leur ville une grande place carrée, qu'ils entourèrent de colonnes. Chacune de ses faces avait un stade de long. Cet édifice fut appelé Ptoléméum. Ils rebâtirent aussi leur théâtre, etc.

reçu les troupes de Cassandre, qui tenait aussi Thèbes, Chalcis et toute la Béotie, tandis que Polysperchon s'étendait sur la Thessalie orientale et sur les pays voisins. Athènes ne devait son salut qu'à son alliance avec les Étoliens. Démétrius, débarqué en Aulide, n'eut pas de peine à chasser de la Béotie les troupes de Cassandre; il força les Béotiens à renoncer à leur alliance avec lui, puis il en conclut une avec les Étoliens et fit son entrée triomphale dans Athènes. Il y a lieu de croire que son enthousiasme pour cette cité était réel; il n'avait pas moins de vanité que les Athéniens, ses mœurs étaient dignes des leurs. Il passa tout l'hiver dans leur ville [1]; au commencement du printemps il chassa les troupes égyptiennes de Sicyone et marcha contre Prépélaüs et contre les garnisons que Polysperchon avait encore dans le Péloponèse. A Sicyone, des intelligences lui permirent de surprendre Philippe, général de Ptolémée, qui se réfugia dans la citadelle, d'où il capitula, à condition de retourner en Égypte, quand il vit que Démétrius se disposait à le serrer de près. Démétrius donna la liberté aux habitans de Sicyone, et les décida à bâtir toute leur ville sur la montagne où était la citadelle. A cet effet il les fit aider par ses soldats

1 303 et 302. Ce que dit Plutarque sur ce second séjour de Démétrius à Athènes, importe beaucoup à l'histoire des mœurs.

et par ses ouvriers, leur procura même des secours d'argent, et fut divinisé à Sicyone comme à Athènes.

Après la prise de Sicyone il marcha contre Corinthe, où s'était établi Prépélaüs, général de Cassandre, qui avait formé la résolution de défendre non-seulement la ville, mais encore l'emplacement d'un ancien temple appelé *Sisyphium*, et l'Acrocorinthe, la citadelle. Plutarque dit vaguement et en termes généraux, que Démétrius délivra Argos, Sicyone et Corinthe, en donnant cent talens aux garnisons de ces places. Cependant il est de toute invraisemblance que Prépélaüs, qui commandait à Corinthe, se soit laissé corrompre; Polyen, d'accord avec Diodore, atteste que les citoyens introduisirent Démétrius dans leur ville par une petite porte, et Diodore y ajoute que même après la prise de la ville la garnison se défendit vaillamment[1]. Le Sisyphium et l'Acrocorinthe ne purent tenir contre l'habileté de Démétrius à inventer des machines; il fallut que Prépélaüs quittât le Péloponèse. Immédiatement après, toutes les garnisons de Polysperchon furent chassées de l'Achaïe; Argos et toutes les autres places furent délivrées, et la liberté fut proclamée partout. Sans précisément violer la promesse qu'il avait faite de la donner à tous les Grecs, Démétrius sut se maintenir avec beaucoup de finesse

---

1 Diodore, liv. XX, chap. 103.

en possession de la clef du Péloponèse : il se fit prier par les Corinthiens de garder leur citadelle jusqu'à la fin de la guerre avec Cassandre. Voulant faire cette guerre au nom de toute la Grèce, il fit comme Philippe et Alexandre, il convoqua dans l'isthme une assemblée générale de députés. On y vit siéger ceux de seize états qui étaient libres en apparence; ils nommèrent Démétrius chef de la Grèce contre le despote de Thessalie et de Macédoine, et ils firent plus pour lui que leurs pères n'avaient jamais fait pour Alexandre. Démétrius porta son armée à 60,000 hommes, les Grecs à eux seuls lui en ayant fourni 25,000. Agathocle, qui tenait alors à Syracuse la même place qu'autrefois Denys le tyran, était recherché à la fois et par Cassandre et par Démétrius; mais il ne se déclara ni pour l'un ni pour l'autre, ayant assez à faire avec les Carthaginois[1]. Cassandre, dépourvu d'alliés, s'adressa à Antigone pour en obtenir la paix; mais celui-ci lui répondit qu'il se regardait comme le seul héritier d'Alexandre, et qu'à ses yeux tous ses rivaux n'étaient que des vassaux.[2] Cette déclaration frappait Séleucus, Ptolémée et Lysimaque aussi bien que Cassandre lui-même; il espéra donc les attirer à lui, et sans attendre que Démétrius l'attaquât : il imagina à cet effet de trans-

1 Diodore, liv. XX, chap. 105, au commencement.

2 *Ibidem.*

porter le théâtre de la guerre en Asie : il comptait pour cela sur la coopération de Lysimaque; quant aux deux autres, ils ne seraient appelés que plus tard et quand le passage de Lysimaque aurait été effectué.

Pendant qu'à Athènes Démétrius s'oubliait dans les fêtes, dans les débauches, dans les initiations, Cassandre envoya un corps de troupes considérable pour accompagner Lysimaque en Asie, et fit en même temps occuper les Thermopyles; puis tous deux envoyèrent de concert vers Séleucus et Ptolémée pour les avertir du danger, et les exciter à une active participation à leur entreprise. La position de Lysimaque n'était plus ce qu'elle avait été dix ans auparavant, à l'époque où du fond de l'Asie Antigone le serrait en Thrace. Non-seulement il avait subjugué cette vaste contrée, mais encore l'Illyrie et les montagnes de la Dalmatie. S'il ne se fût conduit en despote, sa puissance eût été encore plus grande; mais il était devenu odieux aux Grecs de la côte, qui avaient refusé de se soumettre, bien qu'ils implorassent humblement sa protection. Un mariage mit en sa possession Héraclée, la ville la plus florissante des bords de la mer Noire[1]; il s'empara

1 Héraclée, nous l'avons déjà dit, avait perdu sa liberté au temps d'Artaxerxe II et de Cléarque, que l'on compte pour le premier de ses tyrans. Ce Cléarque était disciple de Platon; il avait étudié l'éloquence sous Isocrate pendant quatre

facilement aussi de la Phrygie voisine de l'Hellespont, Docimus, le général d'Antigone, s'étant volontairement donné à lui.

---

ans; enfin il avait fondé la plus belle des bibliothèques antérieures à celles des Ptolémées. Ce fut un cruel tyran : après douze ans il fut tué par quelques hommes de cœur; mais ses meurtriers périrent, les uns sous les coups de sa garde, les autres dans les tourmens. Satyrus, son frère, en qualité de tuteur de Timothée et de Denys, régna plus cruellement encore que Cléarque, dont il n'avait pas les facultés. Cependant on voyait s'accroître la prospérité et la richesse de la ville, ou, si l'on veut, de l'état des Mariandyns. La population se composait des chevaliers maîtres du pays de ces Mariandyns, qui étaient plus à plaindre que les îlotes; en second lieu, elle se composait des négocians et des entrepreneurs de pêche. Les rois de Perse favorisaient par politique les princes d'Héraclée. Satyrus mourut après un règne de sept ans; il fut le contemporain de l'expédition d'Agésilas en Asie. Son successeur fut Timothée, dont le caractère était bien différent de celui de son oncle. Il était sage et doux, il aimait la liberté, il rétablit les anciennes institutions et ne fut que le premier des citoyens; enfin, sa valeur était égale à sa justice, et partout on l'aimait, on l'admirait. Étant mort sans enfans, la principauté revint à Denys, son frère, qui prit le titre de roi : tous ses efforts tendirent à anéantir la puissance persane; après la bataille du Granique il étendit beaucoup sa domination. Cependant quand Alexandre affranchit tous les Grecs d'Asie, ceux d'Héraclée lui envoyèrent aussi une députation, et la position de Denys à son égard devint fort équivoque. Il eut beaucoup de peine à se soutenir par l'intervention de Cléopâtre, sœur d'Alexandre, et le plaisir que lui causa la mort de ce conquérant fut si grand, qu'il éleva une statue à la joie (εὐθυμίας ἄγαλμα). Après cela il épousa la nièce de Darius, qui d'abord avait été destinée à Cratère;

Tandis que Lysimaque se fortifiait ainsi vers le Nord et promettait la liberté à beaucoup de villes opprimées par Antigone, Prépélaüs, le général de Cassandre, parcourait l'Ionie et l'Éolide, où il annonçait les mêmes desseins. Il prit Éphèse et renvoya dans leur patrie les cent ôtages des Rhodiens qu'on y gardait; puis, s'emparant de Téos et de Colophon, il marcha vers la Lydie. Ayant gagné Phœnix, le général des troupes d'Antigone, il occupa Sardes; mais la citadelle resta entre les mains de Philippe qui était entièrement dévoué à son maître. Les rapides progrès de Lysimaque effrayèrent enfin le vieil Antigone. Il célébrait des jeux dans le voisinage d'Antigonie, qu'il avait fondée près d'un petit lac, à deux lieues et demie environ du lieu où dans la suite on vit s'élever Antioche. Antigone marcha de suite vers la Cilicie, et donna plus d'un million de gratification aux acteurs qui avaient figuré dans ces jeux; ses soldats reçurent chacun trois mois de solde, afin de les mieux dis-

---

il sut se faire valoir auprès d'Antigone, par le contingent qu'il donna à Démétrius, son fils, pour la prise de Cypre, et par l'amitié qu'il témoigna à Ptolémée, son neveu, quand celui-ci vint combattre Asandre. Aussi Antigone se déclara-t-il le protecteur d'Amastris, sa veuve, et de ses deux fils; mais, âgé de soixante-dix-huit ans, préoccupé des affaires de Syrie, il songeait à tout autre chose qu'à l'administration d'Héraclée. Amastris se pourvut donc d'un autre protecteur : Lysimaque l'épousa, et de la sorte il prit pied dans le pays des Mariandyns.

poser aux longues marches qu'il leur fallait entreprendre depuis les environs de l'Oronte, et par le Taurus, jusqu'au Méandre. Ces sommes furent tirées du trésor de Quinda. Les adversaires d'Antigone ne supposaient pas tant de rapidité à ce vieillard octogénaire, Lysimaque se replia sur Dorylée, où il fortifia son camp [1]. Mais Antigone vint le chercher jusque dans ce camp; il l'enferma, l'assiégea comme une ville, et devint bientôt fort redoutable à son ennemi au moyen de ses machines de guerre. Lysimaque profita d'une nuit sombre et orageuse pour sortir de son camp. Il courut en établir un autre dans la plaine de Salonia en Bithynie, à près de vingt-cinq lieues de celui qu'il abandonnait. Cela le mettait en rapport avec la principauté des Maryandins, et en cas de besoin il pouvait se retirer à Héraclée. Il était d'ailleurs protégé par les marais qui l'entouraient. Antigone ne jugea pas prudent de l'attaquer pendant la saison des pluies; il mit donc son armée en quartiers d'hiver en Phrygie, et résolut d'entrer en campagne au printemps suivant avec toutes ses forces.

---

1 Diodore, liv. XX, chap. 108. Antigone, dès qu'il aperçut l'ennemi, présenta la bataille, mais personne ne l'acceptant, il occupa les contrées d'où l'on pouvait tirer des subsistances. Lysimaque alors partit la nuit et fit une marche d'environ quatre cents stades, jusqu'à Dorylée, où tout était en abondance, et où il était d'ailleurs protégé par un fleuve.

Cependant cet hiver [1] était celui qui devait décider de l'empire du monde. Séleucus, qui accourait du fond de l'Asie, n'était pas le seul à le comprendre; Lysimaque pressait Cassandre de le rejoindre avec tout ce dont il pourrait disposer. De son côté Antigone rappelait Démétrius. Celui-ci, voyant que Cassandre avait fait occuper les défilés, s'était rendu la Béotie favorable, et de là il avait embarqué ses troupes pour la Thessalie; mais Cassandre avait une forte garnison dans Thèbes; en Thessalie il avait fortifié Phères : il présenta donc la bataille à Démétrius le poliorcète dans le voisinage de cette place, avec vingt-neuf mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers [2]. Mais Démétrius, quoiqu'il fût parvenu à s'introduire inopinément dans Phères, à occuper la ville et la citadelle, à gagner à son parti la garnison de Cassandre, il ne jugea pas prudent d'accepter le combat. Chacun des deux chefs était appelé en Asie, chacun cherchait à

1 Celui de 302 à 301 avant notre ère.

2 Diodore, liv. XX, chap. 110. Ce passage peut donner une idée de la manière dont se composaient les armées nombreuses. Démétrius était suivi de 1500 cavaliers, il n'avait pas moins de 6000 Macédoniens à pied ni de 15,000 mercenaires; les contingens des villes grecques montaient à 25,000 hommes armés à la légère; enfin il faut évaluer à 4000 hommes les valets et tout ce qui suit une armée dans la vue du pillage. En sorte qu'il y avait bien 56,000 hommes d'infanterie.

tromper son adversaire[1]. Cela facilita la conclusion d'un traité par lequel on renonça des deux côtés à s'immiscer dans les affaires des Grecs, et l'on garantit de nouveau leur liberté.

A peine Démétrius fut-il parti, que Cassandre reprit les villes qu'il avait conquises; il envoya en Asie son frère Plistarque à la tête de douze mille hommes d'infanterie et de cinq cents cavaliers, avec ordre de se joindre à Lysimaque et de renforcer Prépélaüs. Néanmoins il ne put arriver à Héraclée que le tiers de ces troupes; un autre tiers fut retenu dans le Bosphore, et le reste périt par une tempête. Démétrius fut plus heureux; il s'empara de toute la côte, d'Éphèse à Calcédoine, et prit envers Lysimaque une attitude menaçante. Celui-ci comptait surtout sur Séleucus, qui ne trompa point ses espérances : laissant derrière lui ses masses orientales, il apparut avec une troupe d'élite de douze mille cavaliers et de vingt mille fantassins; il avait aussi cent chars de guerre et quatre cents éléphans. Lysimaque et Séleucus firent leur jonction en Phrygie, où ils vinrent chercher leur ennemi.

1 Diodore, liv. XX, chap. 111. Démétrius crut devoir obéir aux ordres de son père; il conclut donc un traité avec Cassandre, traité qui ne devait être valable qu'autant qu'Antigone le ratifierait. Mais Démétrius savait fort bien qu'Antigone avait résolu de s'en remettre au sort des armes; il ne lui fallait qu'un prétexte à quitter la Grèce, afin que son départ ne ressemblât point à une fuite.

Ptolémée s'était retiré de la Syrie dès l'automne précédent et aussitôt qu'il eut appris la retraite de Lysimaque; dans la conjoncture présente il marcha si lentement qu'il lui fut impossible d'arriver à temps. Les armées de Séleucus et de Lysimaque, celles de Démétrius et d'Antigone, se rencontrèrent près d'Ipsus, au sud de Synnada. Elles étaient à peu près égales en forces. Antigone avait environ 70,000 fantassins, ses adversaires n'en comptaient que 64,000; il n'avait que 10,000 cavaliers, et ses ennemis en avaient 500 de plus. Antigone possédait 70 éléphans, Séleucus en amenait 400 ou même 480. Cette bataille[1] décida enfin du sort de l'Asie; mais il fallut encore trente ans à l'Europe pour prendre une assiette stable. Antigone fut vaincu; toutefois il ne pouvait, à l'âge de quatre-vingt-un ans, souhaiter une plus belle fin : il resta sur le terrain et mourut en combattant vaillamment. Les auteurs varient beaucoup sur les raisons de la défaite de ce vieux général. Quelques-uns disent qu'il n'agit pas avec son assurance ordinaire, et qu'au lieu de tout disposer par lui-même, il tint conseil avec son fils. D'autres rejettent sur Démétrius la faute de ce revers : ils rapportent que, poursuivant avec trop d'ardeur l'aile qu'il avait battue, il négligea de venir au secours de son père. D'après une troi-

1 301.

sième opinion, l'apparition des éléphans de Séleucus aurait décidé de la victoire.

Ptolémée se remit désormais en possession de la Cœlé-Syrie et de la Palestine; mais ce fut en vain qu'il assiégea Tyr et Sidon : ces places demeurèrent à Démétrius. Lysimaque eut toute l'Asie mineure jusqu'au mont Taurus, aux frontières de la Cappadoce et au Pont. Tout ce qui était au-delà échut en partage à Séleucus. Plistarque, frère de Cassandre, eut la Cilicie et les trésors qui étaient encore dans Quinda. Ce partage ne se maintint pas longtemps [1]; aussi ne nous y arrêterons-nous pas. Nous allons voir quel fut le sort de Lysimaque et de Démétrius, et nous aborderons ensuite l'histoire des trois empires formés des débris de celui de Macédoine, en la poursuivant jusqu'au moment où leurs maîtres entrèrent en rapport avec les Romains.

---

1 Mannert (pag. 263 - 265) a examiné cela de plus près; il a déterminé les limites de ces états. Nous y renvoyons.

CHAPITRE II.

Dynasties grecques antérieures aux relations qui s'établirent entre Rome et l'Orient.

---

§ 1.er

Démétrius et Lysimaque.

Échappé au désastre d'Ipsus avec environ neuf mille hommes, Démétrius cherchait à rétablir sa puissance sur terre et sur mer. Séleucus n'avait pas encore de flotte, il ne possédait pas même un port; car les villes de Phénicie appartenaient à Démétrius, Plistarque occupait la Cilicie, et quant à Séleucie, qui fut depuis le port d'Antioche, il ne pouvait pas en être question, pas plus que de cette capitale, qui ne fut fondée que dans les années suivantes. Antigone avait récemment construit une ville qui de son nom s'appelait Antigonie; Séleucus la rasa, et il en employa les matériaux pour élever une nouvelle ville à peu de distance de la cité détruite. Antioche, à laquelle il donna le nom de son père, fut, jusqu'à la conquête du pays par les Arabes, l'une des principales villes du monde. Ses habitans ne se signalèrent pas moins par leur légèreté que par le goût des plaisirs et des voluptés, et par leur esprit et leur penchant pour les arts et pour les

lettres ; ils conservèrent toujours le dialecte attique dans toute sa pureté ; car une partie notable de la population primitive s'était formée de ces douze mille Athéniens qu'Antipater avait emmenés en Thrace, Antigone à Antigonie, et Séleucus dans sa nouvelle capitale.

Le soin de cette fondation retenait Séleucus de toute autre entreprise, et Lysimaque n'avait point de vaisseaux pour protéger ses côtes ; il fallait donc, pour obtenir des forces navales, que celui-ci se liguât avec Ptolémée. Voyant s'allier les deux rois dont les frontières touchaient son empire, frappé d'ailleurs de la grande réputation de beauté qu'avait acquise Stratonice, fille de Démétrius, Séleucus résolut de contracter une union avec ce prince ; il offrit d'épouser sa fille. Démétrius accepta cette proposition avec empressement, c'était pour lui un coup de fortune. Il possédait encore Cypre, Tyr, Sidon, et conservait l'empire de la mer. Les Athéniens, il est vrai, lui avaient interdit leur ville [1], mais ses soldats tenaient Mégare, Corinthe, Sicyone et une grande partie du Péloponèse. Lorsqu'il amena sa fille en Syrie avec une

1 Ils savaient trop bien qu'il n'y avait rien de réel dans son enthousiasme pour leur liberté. Les déclamations de Plutarque contre l'ingratitude des Athéniens sont d'autant plus ridicules, que lui-même distingue fort justement entre les devoirs des particuliers et la règle de conduite des états.

suite pompeuse, de nombreux vaisseaux l'accompagnèrent; en passant, il chassa Plistarque de la Cilicie (299) et pilla ce qui restait des trésors de Quinda. En vain Séleucus voulut le déterminer à lui céder, pour des sommes considérables, Tyr, Sidon ou la Cilicie : Démétrius ne voyait, ne craignait d'autre ennemi que Ptolémée; aussi chercha-t-il à traiter avec lui, et, quoiqu'il eût déjà deux femmes, ce roi lui promit sa fille. Démétrius, de son côté, donna des ôtages pour garantie de l'engagement qu'il contractait de ne point troubler la navigation des Égyptiens, et de ne point ravager leurs côtes; il livra même le frère de Deidamie, princesse d'Épire, qu'il avait épousée et qu'il perdit vers cette époque.[1]

Pyrrhus, qui succéda à Démétrius dans le métier d'aventurier, était alors si lié avec lui, qu'il avait été chargé de gouverner en son absence les affaires de la Grèce. Au retour de Démétrius, les circonstances parurent favorables à un coup de main sur Athènes. Cassandre, qui en voulait à ses citoyens depuis l'expulsion de sa garnison, avait fait quelques excursions sur le territoire de l'Attique. Olympiodore, ce noble Athénien, le même qui plus tard chassa la garnison de Démétrius,

---

1 De plus, il avait épousé Phila, Lanassa, fille d'Agathocle, et l'Athénienne Elpinice.

avait rendu vaines toutes ces tentatives de Cassandre[1]; mais un démagogue avait fait obtenir à celui-ci les résultats que ses armes n'avaient pu opérer. Ce démagogue était Lacharès. Cassandre l'engagea à se faire tyran et à bâtir un fort dans lequel ses gardes pussent se défendre d'une surprise. Malgré la cruauté qui rendait ce Lacharès odieux[2], il sut se maintenir encore après la mort de son protecteur; il résista à la première attaque de Démétrius, qui ne put en entreprendre une seconde de sitôt, car il venait de perdre sa flotte qu'une tempête avait détruite sur les côtes de l'Attique, en second lieu il venait de recevoir une blessure dangereuse à Messène. Quand il eut réuni une nouvelle flotte, quand, de retour du Péloponèse, il occupa Éleusis et Rhamnus, les Athéniens et leur tyran résistèrent avec énergie, malgré la famine qui les pressait. Ils comptaient sur la flotte de Ptolémée, qui se montra enfin près d'Égine; mais elle n'avait que cent cinquante vaisseaux, Démétrius en avait trois cents : on ne crut donc pas devoir livrer la bataille. Lacharès s'enfuit en Béotie,

1 Pausanias, *Attic.*, chap. 26. Les Macédoniens faisant des incursions contre Éleusis, Olympiodore réunit les habitans de cette ville et chassa ces Macédoniens. Avant l'invasion de Cassandre, Olympiodore s'embarqua pour l'Étolie, où il obtint des secours qui contraignirent ce prince à cesser les hostilités.

2 Pausanias, *Attic.*, chap. 25.

après avoir spolié les plus saints des trésors et mutilé les plus beaux des monumens, et Démétrius fut reçu dans la ville[1]. Les Athéniens lui remirent Munychie et le Pirée, il plaça des troupes dans le Musée, qui était fortifié depuis peu, et considéra désormais cette conquête comme assurée.

Si Démétrius avait pu réussir dans la tentative qu'immédiatement après il fit sur Sparte, on l'aurait vu maître de toute la Grèce, de la mer, de la Cilicie, de Cypre et des principales villes de Phénicie. Il était impossible que Ptolémée et Lysimaque vissent de sang froid s'élever une pareille puissance. Déjà Démétrius avait vaincu les Spartiates, déjà même il donnait l'assaut à leurs murs[2], lorsqu'il apprit que Lysimaque s'était emparé des villes maritimes, et qu'à l'exception de Salamine, Ptolémée avait pris toute l'île de Cypre. Il leva donc le siége; mais, dans le moment où il se préparait à s'embarquer, il céda à l'invitation de venir en Macédoine, où Cassandre, à sa mort[3], avait laissé trois fils. Philippe, qui était l'aîné, n'avait régné que quelques

---

1 Pausanias, *Attic.* — — Les habitans de Coronée tuèrent Lacharès à cause des grandes richesses qu'ils croyaient trouver en sa possession.

2 Première année de la 121.e olympiade, 296 avant J. C. Voyez, sur les murs de Sparte, l'ouvrage de Manso, tom. III, pag. 253.

3 Olympiade 120, 1.re année.

mois[1]; les deux autres, Antipater et Alexandre, se disputaient l'empire : le premier ne crut pas l'acheter trop cher au prix du meurtre de sa mère Thessalonice, dernière princesse du sang de Macédoine. Ce crime ayant aliéné tous les esprits, il se sauva chez Lysimaque, son beau-père, dans l'espoir que celui-ci le ramènerait avec une armée. D'un autre côté, Alexandre s'adressa à Démétrius et à Pyrrhus, qui était déjà roi d'Épire. Cependant Lysimaque, après avoir démoli Cardie et fondé à sa place une Lysimachie, se trouvait impliqué dans une guerre contre les Gètes du Danube, peuples redoutables, qui plus tard le firent prisonnier lui-même, ou prirent, tout au moins, son fils Agathocle, comme le dit Pausanias. Le lâche Antipater méditait un attentat sur la vie de son beau-père, mais il fut découvert et mis à mort. Débarrassé de son rival, Alexandre se serait passé volontiers de tout secours étranger; mais il était trop tard : Démétrius s'était avancé jusqu'à Dium, où il eut une entrevue avec lui. Chacun de son côté désirait la mort de son allié : il ne s'agissait que de savoir lequel des deux préviendrait l'autre. Il ne parut pas à Démétrius que

1 M. Niebuhr dit au sujet de la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe : « On ne nomme, dans le Canon, qu'Antigone et Alexandre. Dans le 39.e chapitre on accorde quatre « mois à Philippe, deux ans et six mois à ses deux frères. »

Dium fût un lieu convenable pour cette scène sanglante, il se retira à Larisse, en Thessalie, où il fut suivi par Alexandre, qui déjà avait tout disposé pour se défaire de lui. Cependant il fut devancé d'un seul jour dans l'exécution du crime. Démétrius ne rougit point de l'avouer; il exposa les motifs de son action en présence des deux armées.

Au milieu de ces temps d'horreurs et de désordres, Phila, fille d'Antipater, que Démétrius avait épousée par l'ordre de son père, et qu'il avait ensuite tant négligée, donna seule des preuves d'une ame noble et généreuse. Après avoir long-temps défendu Salamine contre Ptolémée, elle fut prise et conduite à Corinthe. Oubliant, en faveur de son fils Antigone Gonatas[1], les outrages de Démétrius, qui lui avait préféré trois femmes et une innombrable quantité de maîtresses, cette princesse, chère aux Macédoniens par le souvenir qu'ils gardaient de son père, négocia désormais dans les intérêts de Démétrius, qui monta sur le trône deux ans et onze mois après la mort de Cassandre[2]. S'il avait su mettre un terme à son ambition et se contenter du bel empire de la Grèce, ni Pyrrhus, devenu son mortel ennemi, ni les Étoliens qui marchèrent aussi contre lui, n'auraient pu lui

---

1 Ce fut le chef de la nouvelle lignée royale.

2 4.e année de la 121.e olympiade.

nuire, mais il devint lui-même l'instrument de sa perte. Pyrrhus, souverain de l'Épire, avait encore, depuis les derniers événemens de Macédoine, incorporé à ses possessions Ambracie et l'Acarnanie; mais ni lui, ni les Spartiates, ni les Étoliens, ne purent sauver la Béotie[1], ni même empêcher Démétrius d'occuper Thèbes, comme il avait précédemment occupé Athènes.

Égaré par ses succès, Démétrius s'engagea envers Pyrrhus dans des querelles fâcheuses, dépensa des sommes immenses pour la splendeur de sa cour, et fit sur terre et sur mer des préparatifs pour reconquérir en Asie les possessions de son père. Mais il devait peu compter sur les Macédoniens, et pendant une maladie qui le retint à Pella, Pyrrhus put occuper presque toute la Macédoine sans éprouver de résistance. Néanmoins ce péril ne l'avertit pas d'être prudent; dès qu'il fut rétabli, dès que Pyrrhus, avec lequel il se réconcilia ensuite pour quelque temps, eut évacué ce pays, il

1 Les Béotiens étaient jusque-là soumis entièrement aux rois de Macédoine, parce que ceux-ci étaient en querelle avec Athènes; mais Démétrius étant aussi le maître de cette ville, ils voulurent se soustraire à l'obéissance; cependant il les contraignit à la soumission et leur donna pour gouverneur Hiéronyme de Cardie. Mais quand il marcha contre la Thrace, il y eut une nouvelle défection de leur part, et Pyrrhus vint dans la Thessalie : ce dernier en fut promptement chassé, et les Béotiens ne tardèrent pas à être subjugués de nouveau.

rassembla son armée et sa flotte, composée d'énormes et incommodes vaisseaux, qu'il avait ramassés où il avait pu les trouver. Cinq cents navires, parmi lesquels il y en avait de quinze et de seize rangs de rames, étaient répartis dans les ports de Pella, de Chalcis, de Corinthe et d'Athènes; cent mille hommes de pied et douze mille cavaliers composaient l'armée. Mais tout à coup cette ombre imposante de puissance s'évanouit et se dissipa comme un brouillard : Séleucus, Lysimaque, Ptolémée renouvelèrent leur alliance et y firent entrer Pyrrhus, qui ne s'arrêta point à l'armistice qu'il venait de conclure. Il entra en Macédoine du côté de l'ouest, tandis que Lysimaque l'envahissait au nord, et que la flotte de Ptolémée croisait sur les côtes de la Grèce. Démétrius se vit abandonné de son armée, dans laquelle on s'était sans doute ménagé des intelligences. Il s'enfuit en Grèce chez son fils, et après un règne de six ans, il laissa le trône de Macédoine à Pyrrhus [1]. Tout était désespéré; la vertueuse Phila, plutôt que de voir encore son infidèle époux plongé dans un abyme de malheurs, termina ses jours par le poison, et Démétrius, laissant à son fils Antigone tout ce qui lui restait en

---

1 123.e olympiade, 2.e année, 288 avant J. C.

Plutarque dit : Μακεδονὶας — ἑπταετίαν ὑπὸ Δημητρίου βεβαίως ἀρχθείσης, mais nous préférons l'autorité d'Eusèbe.

Grèce[1], alla chercher des aventures en Asie, tandis qu'Olympiodore profita de ce moment pour la délivrance d'Athènes[2]. Il ne faut pas s'étonner de le voir essayer, avec onze mille hommes, une entreprise pour laquelle il avait cru nécessaire de faire d'immenses préparatifs; car il n'était d'abord question que d'attaquer Lysimaque, qui était en Macédoine, où il songeait aux moyens d'arracher à Pyrrhus la moitié du territoire qui lui était échue en partage. Lysimaque en trouva l'occasion après sept mois, mais il ne put se maintenir que cinq ans. Quant à Démétrius, il rencontra en Asie une résistance inattendue; Agathocle, le fils de Lysimaque, marcha contre ce prince dans le moment où il menaçait la Phrygie, après être venu de Carie occuper la Lydie. Toutefois il ne présenta pas la bataille à cet adversaire désespéré, et se borna à intercepter ses communications avec la mer en empêchant les arrivages. Il occupa ensuite les passages du Lycus, et fit perdre huit mille hommes à Démétrius; enfin, content de l'avoir chassé de ses provinces, il l'abandonna à sa destinée.

Démétrius résolut d'aller en Arménie, mais ses

---

1 C'est-à-dire dans le Péloponèse.

2 Pausanias, chap. 26, donne les détails de cet événement, et cite un beau trait de Léocrite qui, le premier, escalada la muraille du Musée.

soldats s'y refusèrent, et quand il voulut venir chez son gendre Séleucus, celui-ci fit garder les défilés de Syrie et lui permit seulement de passer l'hiver en Cataonie. Démétrius abusa de cette concession[1], il surprit les troupes de Séleucus et remporta quelques avantages; mais bientôt il fut cerné et contraint de se rendre[2]. On le traita mieux qu'on ne devait s'y attendre dans la circonstance, et il resta en Syrie, où il mourut trois ans après, à l'âge de cinquante-quatre ans.[3]

Le sort de Lysimaque fut aussi confié aux mains de Séleucus. Dans un âge fort avancé il se livrait encore aux crimes les plus horribles, et s'abandonnait à l'influence des femmes. Nous avons dit

---

1 Il y a dans Plutarque un récit fort intéressant de ces circonstances et des différens projets que Démétrius faisait pour échapper à Séleucus avant de se rendre à lui. Seul avec quelques amis, il se retira au plus épais d'une forêt. Ses troupes l'avaient abandonné pour joindre Séleucus, qui, la lance au poing, s'était avancé pour les haranguer.

2 Olympiade 123, 4.e année.

3 Le lieu où se retira Démétrius avait trois noms, s'il en faut croire Wesseling sur Diodore, liv. II, pag. 561 : *Nec pugnat Plutarchus contrariusve Diodoro est, eadem enim urbs Chersonesus Syriæ, Pella et Apamea.* Lysimaque offrit deux mille talens à Séleucus pour qu'il fît tuer son prisonnier. Antigone, fils de Démétrius, offrit ses possessions d'Asie pour qu'il lui rendît la liberté; mais Séleucus demeura sourd à l'une et à l'autre proposition.

comment il épousa Amastris qui régnait à Héraclée, et qui ne pouvait être jeune, puisque déjà elle avait été mariée deux fois, et qu'elle avait de son second mariage deux fils presque adultes. Avant son expédition de Macédoine, Lysimaque l'avait fait venir à Sardes, où il vivait en bonne intelligence avec elle; mais bientôt il jugea convenable de sceller son alliance avec Ptolémée par une double union; il épousa Arsinoë, la fille de ce roi, et à son tour lui donna l'une des siennes. Amastris ne voulut pas rester à Sardes, elle retourna dans sa principauté d'Héraclée, qu'elle fit prospérer, et fonda deux nouvelles colonies, Amastris et Tium. Cléarque et Oxathrès, les fils qu'elle avait eus de son mariage avec Denys d'Héraclée, demeurèrent encore quelque temps à la cour de Lysimaque. Mais pendant qu'il était en Macédoine ils tentèrent de s'emparer de la principauté de leur père; en conséquence ils attirèrent leur mère sur un vaisseau, avec lequel ils la firent couler bas. Lysimaque résolut de venger une épouse pour laquelle il avait toujours conservé de l'attachement; il marcha sur Héraclée et tua les meurtriers, puis il déclara villes libres, Héraclée, Tium et Amastris[1]. Jusque-là sa vie n'était encore

---

1 Memnon, dans la Bibliothèque de Photius, Cod. CCXXIV, pag. 712. Il feignit de n'être point irrité, et ce ne fut qu'après avoir été reçu dans la ville qu'il fit mettre à mort ces parricides.

ni souillée par le vice ni distinguée par la vertu ; mais tout le mal vint d'Arsinoë, qui se trouvait à sa cour dans une étrange position : sa sœur consanguine étant la femme de l'héritier du trône ; d'un autre côté, Ptolémée Céraunus, frère de cette princesse, ne voyait en elle que la fille d'une belle-mère odieuse. Cette femme d'ailleurs ne pouvait souffrir la pensée que les enfans d'Agathocle et de Lysandra régneraient un jour, et que les siens n'arriveraient jamais au trône ; enfin on y ajoute qu'elle avait en vain tenté de séduire Agathocle par ses charmes. Elle se voyait donc poussée à la vengeance par l'ambition et par l'amour-propre blessé ; d'abord elle engagea Lysimaque à assigner à ses fils la principauté d'Héraclée, de Tium et d'Amastris, et par conséquent de retirer à leurs habitans le bienfait de la liberté[1]. Elle sut ensuite le brouiller avec Agathocle, en lui faisant croire que ce fils avait voulu attenter à ses jours. Lysimaque entreprit, à son tour, de l'empoisonner, et quand il eut manqué l'exécution de ce projet, il le jeta dans un cachot, où il le fit étrangler.[2] Agathocle avait gagné tous les cœurs, et tous

---

1 Memnon, l. cit.

2 Je ne dis rien ici de Ptolémée Céraunus : comme le remarque Mannert, pag. 309, il est vraisemblable qu'il ait participé à ce crime.

s'éloignèrent de son père. Lysandra et ses enfans s'enfuirent auprès de Séleucus, et Philétère, auquel Lysimaque avait confié la garde du trésor qui était à Pergame, fit aussi sa soumission dès qu'il sut que ce prince s'avançait. Ainsi Lysimaque se trouva au pouvoir de son ennemi même avant la bataille qui décida du sort de son empire.

§. 1.er

Séleucides ou dynastes de Syrie.

Pendant les dix années qui s'écoulèrent de la bataille de Gaza jusqu'à celle d'Ipsus, Séleucus, ainsi que nous l'avons vu, s'occupa principalement d'assurer aux Grecs les conquêtes d'Alexandre en Orient; mais on sait bien peu de chose sur les détails de ses expéditions. Toutes les provinces lui obéirent jusqu'au fond de la Tartarie; il reprit les villes de l'Amu et du Dschihun, se fit reconnaître au bord de la mer Caspienne, et épousa Apamé, princesse persane, dont il eut Antiochus. Il fit aussi rentrer dans le devoir la Bactriane et la Sogdiane, qui s'étaient révoltées; enfin Taxile et Porus se reconnurent ses vassaux. Il s'était formé au-delà du Pandschab un nouvel empire, contre lequel il eut à combattre jusque vers le temps de la bataille d'Ipsus. Un homme de la caste des guerriers, qui

avait appartenu à l'armée d'Alexandre, et qui avait approché de la personne de ce monarque, réunit les Indiens qui avaient fait la guerre contre lui, et forma de la sorte une de ces puissances qu'on voit naître de temps à autre dans l'histoire d'Orient. Les Grecs l'appelaient Sandracottus, et ses compatriotes le qualifiaient de *fils de la lune* ou *fort de la lune* [1]. Dans la guerre que Séleucus fit à ce nouvel empire, créé sur les bords de la Dschumnah, il passa le Béhar et pénétra jusqu'au Bengale. Bientôt cependant on conclut un traité pareil à celui qu'autrefois Porus avait obtenu d'Alexandre. Séleucus engagea les Grecs venus avec ce conquérant et ceux qu'il avait établis lui-même dans ce pays, à suivre le roi indien dans ses expéditions [2]. Sandracottus put donc fonder un empire immense sur le Gange. [3] Il fit de riches présens au roi de Syrie, et lui

---

1 Le missionnaire Walther, dans l'Histoire de la Bactriane, par Bayer, traduit ce mot par fils de la lune, et Bayer lui-même rend *tschandracoot* par *castellum lunæ.*

2 Pline, liv. VI, chap. 17, dit : l'Hyphase fut le terme des conquêtes d'Alexandre ; le reste du pays fut parcouru par Séleucus Nicator.

3 Justin dit qu'il était de basse extraction, ce qui signifie sans doute qu'il n'était ni de la caste des rajahs ni de celle des bramines. Après qu'il eût conclu la paix avec Séleucus, il traversa le Bengale à la tête d'une armée de 600,000 hommes.

donna les cinq cents éléphans qui furent d'un si grand secours à la bataille d'Ipsus. Mégasthène, qui était le chargé d'affaires de Séleucus auprès de Sibyrtius, gouverneur d'Arrachosie, et qui souvent faisait des voyages dans l'Inde, ne sait lequel de Porus ou de Sandracottus fut le plus grand des monarques de ces contrées. Mais les récits de ce Mégasthène, quoique Pline, Strabon et Clément d'Alexandrie y aient souvent puisé, n'ont pas plus de valeur aux yeux des bons critiques que ceux du menteur Onésicrite. Après la bataille d'Ipsus et la fondation d'une nouvelle capitale de Syrie, Séleucus se mit à bâtir des villes dans diverses parties de son empire : les plus remarquables sont les deux Séleucies, l'une située en Piérie, à l'embouchure de l'Oronte, l'autre sur le Tigre; cette dernière devint la principale de toutes celles qui sont situées entre le Tigre, l'Euphrate et les montagnes de l'Inde; car on dépeupla en sa faveur l'antique Babylone, qui disparaît de l'histoire depuis ce moment. Avant même de marcher contre Lysimaque, Séleucus avait transféré le siége de son empire à Antioche. De l'Euphrate aux frontières de l'Inde toutes les provinces furent confiées à l'administration de son fils Antiochus.

L'Asie mineure se soumit sans difficulté; déjà Pergame et son trésor étaient au pouvoir du vainqueur : Sardes ne put tenir que peu de temps, et

Lysimaque, âgé de soixante-dix ans, et qui depuis cinq ans était roi de Macédoine, fut obligé de se hâter d'accourir pour sauver du moins une partie de ses possessions asiatiques [1]. Il rencontra son ennemi sur la frontière septentrionale de Phrygie. Une bataille, qui dans ces circonstances ne pouvait tourner qu'au désavantage de Lysimaque, fut livrée dans un lieu appelé *Kurupédion*, et dont on ne peut aujourd'hui fournir la désignation précise. Dès le commencement de l'action Lysimaque fut atteint d'un javelot. Un historien d'Héraclée [2] rapporte avec joie que ce fut un de ses compatriotes qui lui donna le coup mortel, et qui par là ressaisit la liberté que ce prince avait sacrifiée à sa femme. Toute l'armée fut dispersée, et Séleucus passa l'Hellespont pour prendre possession des provinces d'Europe. Mais ce roi avait réchauffé un serpent dans son sein : le prince égyptien que son père avait exclu du trône pour son mauvais naturel, et que les Grecs, à cause de sa violence, appelaient *Céraunus*, l'éclair, Ptolémée, enfin, que Séleucus avait accueilli avec tant de bonté, fut celui qui trancha ses jours. A en juger par un trait relatif à Héra-

---

1 Olympiade 124, 3.e année, 282 avant J. C.

2 Voyez Memnon, dans la Bibliothèque de Photius. Celui qui lança le javelot s'appelait Mabacon; il servait sous Séleucus.

clée[1], Séleucus s'était fait beaucoup d'ennemis ; Ptolémée Céraunus, à ce qu'il paraît, profita de leur mécontentement pour tramer une conspiration ; et le roi fut tué au milieu des siens.

Il se peut que, parmi les Macédoniens, un parti nombreux préférât voir occuper le trône vacant par le petit-fils d'Antipater[2] ; une autre faction cependant se déclarait pour les enfans de Lysimaque, qui vivaient à Cassandrie avec leur mère

---

1 Memnon rapporte que les citoyens d'Héraclée, dès qu'ils apprirent la mort de Lysimaque, engagèrent le gouverneur d'Arsinoë à se retirer ; que sur son refus ils l'enfermèrent, nommèrent un chef dans leur sein et envoyèrent une députation à Séleucus. Sur ces entrefaites un petit tyran, Zipœtès, qui régnait en Bithynie, voulut s'emparer d'Héraclée ; mais les habitans ne le craignaient pas. Cependant Séleucus avait envoyé Aphrodisius pour recevoir leur soumission : ils n'obéirent pas ; leur première et leur seconde ambassade furent donc mal reçues ; les députés restèrent au camp, fort embarrassés de ce qu'ils devaient faire. Leur ville se ligua avec Mithridàte de Pont, Calcédoine et Byzance, pour résister aux futures attaques de Séleucus.

2 Il y avait sans doute encore une autre raison. Arsinoë pouvait, si les enfans de Lysandra n'étaient pas mis sur le trône, former des prétentions légitimes pour les siens. Elle était restée en Europe quand Lysimaque partit pour son expédition, et probablement elle gouvernait la Thrace et la Macédoine. De là ces horreurs commises contre elle et contre ses enfans, au rapport de Justin, liv. XXIV, ch. 2 et 3. Nous avons emprunté le surplus de notre récit à Memnon.

Arsinoë. Aussi le meurtrier de Séleucus ne s'arrêta-t-il point là, il célébra, avec sa sœur, un mariage incestueux, et après s'être ainsi procuré l'entrée de la place, il fit égorger les enfans de Lysimaque dans les bras de leur mère, et l'envoya elle-même captive en Samothrace. On reconnaît bien ici la conduite de cet homme pervers qui, pour se défaire de Séleucus, avait violé la religion elle-même; et qui n'avait pas craint de tuer ce vieillard pendant un sacrifice. Il s'enfuit ensuite à Lysimachie, et, prenant le titre de roi, revint à la tête d'une troupe qui lui était dévouée. Tous les soldats qui avaient servi sous Lysimaque passèrent à lui; l'armée de Séleucus se dispersa ou retourna en Asie, et Ptolémée prit possession de la Macédoine et d'une partie de la Thrace. Il ne régna qu'un an et cinq mois.

Antiochus était l'héritier de Séleucus, mais il était trop éloigné; d'ailleurs ses troupes étaient dispersées ou même elles avaient déserté. Philétère de Pergame, qui voulut rendre les derniers devoirs à Séleucus et envoyer sa cendre à son fils, fut obligé de racheter son corps des mains du meurtrier. On lui érigea ensuite un magnifique monument à Séleucie sur le Tigre. Quant à Lysimaque, il avait été abandonné sans sépulture sur le champ de bataille, où son chien fidèle le défendit longtemps contre les bêtes féroces et les oiseaux de

proie; son fils Alexandre le fit transporter dans un magnifique tombeau qu'il lui éleva non loin de son ancienne capitale.

A la première nouvelle de la mort de son père, Antiochus courut vers l'Asie mineure, dans l'intention de le venger; mais le nouveau roi de Macédoine avait trop bien pris ses mesures; il s'était déjà créé des intelligences dans tous les petits états auxquels la Syrie paraissait redoutable. Nous avons parlé de la ligue des habitans d'Héraclée, de Calcédoine et de Byzance avec les rois de Pont. Ils envoyèrent à Ptolémée de redoutables vaisseaux, qui le firent triompher d'Antigone Gonatas, fils de Démétrius[1]; on a lieu de croire que plus tard Zipœthès, prince de Bythynie, et même Philétère de Pergame, firent cause commune avec eux. Dans les premiers momens Antiochus ne crut pas devoir se mettre à la tête d'une armée; il se borna à envoyer Patrocle pour soumettre les petits états d'Asie qui avaient fait défection. Ce Patrocle traita à l'amiable avec les habitans d'Héraclée; Hermogène d'Aspendus, qui commandait sous lui fit de même; mais quand ils voulurent réduire la Bithynie par la force des armes, ils tombèrent dans une em-

---

1 Il faut renoncer à expliquer le surnom de *Gonni*, après ce qu'en a dit Niebuhr au sujet de la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe.

buscade et y perdirent leur armée. Alors Antiochus, qui avait transféré le siége de son empire à Antioche, apparut lui-même pour rétablir ses affaires; son expédition ne fut pas brillante, il ne put vaincre ni Zipœthès, roi de Bithynie, ni les dominateurs du Pont et de la Cappadoce. Zipœthès était alors en guerre ouverte avec son frère Nicomède, et Héraclée s'agrandissait aux dépens de ses voisins. Le roi de Pont prit Amastris, l'une des villes de commerce les plus florissantes de cette côte[1]. Cette conquête le rendit invincible pour tous ceux qui ne pouvaient pas entretenir de flotte dans la mer Noire. Ses successeurs y établirent souvent leur gouvernement, jusqu'à ce que, cent ans plus tard, Pharnace conquit Sinope et y fixa le siége de ce royaume.

Pendant qu'Antiochus faisait en Asie la guerre à ceux qui avaient secoué le joug, une immense quantité de hordes celtiques se répandit sur la Thrace,

---

1 Memnon, dans Photius, pag. 718. Vers ce temps-là les Héracléotes employèrent leurs trésors à se procurer les places de Cierus, Thynnus, Tium. Quant à Amastris (qui leur avait d'abord appartenu comme les autres), ils voulurent la reprendre; mais ils ne purent en venir à bout. Eumène, qui gouvernait cette ville, aima mieux la livrer entre les mains d'Ariobarzane, fils de Mithridate, que de recevoir l'argent que lui en offraient les Héracléotes, tant il était irrité contre eux.

sur la Macédoine et sur la Thessalie. Ptolémée Céraunus périt [1]; pendant quatre ans la Macédoine fut plongée dans la plus profonde anarchie, Antigone Gonatas et Antiochus cherchaient chacun à faire valoir leurs droits sur ce malheureux pays. Antigone, qui était le plus voisin, s'en mit en possession, et tandis qu'Antiochus rassemblait des vaisseaux pour passer en Europe, il se ligua avec Nicomède de Bithynie, qui, de concert avec Héraclée, empêcha ce passage [2], de telle sorte qu'Antiochus finit par abandonner ses droits sur la Macédoine à sa sœur et à sa fille. La première, qui était fille de Séleucus Nicator, avait épousé Antigone, et la seconde, nommée Stratonice, était mariée à Démétrius, fils de cet Antigone [3]. Il paraît que le prince de Bithynie craignit de devenir victime de cette transaction, et que ce fut, pour cette raison, qu'il prêta ses vaisseaux aux Gaulois qui allaient en Asie.

Ces Gaulois étaient alors fort à charge aux Byzantins, alliés de Nicomède, qui voulait susciter

---

1 125.ᵉ olympiade, 1.ʳᵉ année, 280 avant J. C.

2 Memnon, dans Photius, pag. 719. Nicomède vint avec sa flotte au-devant de celle d'Antiochus, mais, aucun parti ne voulant commencer le combat, elles se séparèrent.

3 M. Niebuhr : *De la traduction arménienne d'Eusèbe*, pag. 47.

des affaires à Antiochus dans son propre pays, et surtout en Phrygie. Il conclut donc un traité avec ces étrangers[1], qui s'engagèrent à ne point ravager ses terres ni celles de ses alliés, puis il transporta en Phrygie dix-sept chefs et leurs troupes. Antiochus fut si occupé à combattre ces barbares, que le roi de Pergame eut tout le temps de s'affermir dans les places fortes de la côte. Ce fondateur d'une nouvelle dynastie n'avait pas, il est vrai, une seule ville importante sur son territoire, mais il entretenait de grandes armées de mercenaires[2], et souvent il se servait de Gaulois mêmes pour faire la guerre aux Gaulois. Ce fut surtout par leur secours qu'il parvint à ériger la Bithynie en royaume. En général, tous les états qui voulaient ou conquérir ou conserver leur indépendance, les prenaient pour auxiliaires; ils occupèrent enfin toute la contrée qui s'étend de Pessinunte, sur la frontière de Bithynie, jusqu'aux limites de la Cappadoce[3]. Leur audace était telle que, quatre

1 Memnon, dans Photius. Les Gaulois, en vertu de ce traité, devaient, en cas de besoin, secourir les Byzantins, les citoyens de Tium, ceux d'Héraclée, les Calcédoniens, ceux de Ciérus et de quelques autres états.

2 Strabon, liv. XIII, pag. 893 et 894, édit. de Falcon.

3 Memnon, dans Photius, pag. 722. Ce pays s'est ensuite appelé Galatie; il fut divisé en trois parties : l'une est celle de Trocmé; l'autre, celle des Tolistoboiens; la troisième échut.

mille d'entre eux ayant été conduits en Égypte par Ptolémée Philadelphe, ils osèrent tenter de s'emparer du pays. Dans l'Asie mineure ils ne purent être domptés que par le troisième dominateur du petit empire de Pergame; car la victoire qu'on dit avoir été remportée par Antiochus près de Sardes ne fut nullement décisive. Aussitôt que Ptolémée eut excité les Gaulois contre Antiochus [1], celui-ci fut obligé d'abandonner son expédition d'Égypte; il en eut pour deux ans à les combattre, si bien que les Égyptiens purent occuper toute la côte et mettre à contribution toutes les villes maritimes. [2]

Antiochus périt enfin dans un combat qu'il livrait à ces barbares dans le voisinage d'Éphèse [3], et son fils, Antiochus II occupa le trône après lui. Il ne paraît pas que le gouvernement de ce nouveau roi ait été d'abord aussi mauvais qu'il le fut depuis. Éphèse était alors entre les mains d'un bâtard de Ptolémée, qui s'était ligué avec Timar-

---

aux Tectosages. Les Trocmiens bâtirent Ancyre, les Tolistoboiens Tabie, les Tectosages Pessinunte.

1 Olympiade 129, 1.re année, 264 avant J. C.

2 Pausanias, *Attiq.*, ch. 7, à la fin. Je n'oserais ni affirmer ni contester ce que dit M. Niebuhr, pag. 55 de son Examen de la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe, au sujet de la cession de Stratonicée.

3 129.e olympiade, 4.e année, 261 avant J. C.

des affaires à Antiochus dans son propr
surtout en Phrygie. Il conclut donc u
ces étrangers[1], qui s'engagèrent à n
ses terres ni celles de ses alliés, r
en Phrygie dix-sept chefs et le
chus fut si occupé à combatt
le roi de Pergame eut tout
dans les places fortes de
d'une nouvelle dynastie ans
une seule ville import ut enfin
il entretenait de gra ce (252 avant
et souvent il se s ochus II et Béré
faire la guerre crifia pour cette paix
leur secours q ne d'Antiochus, qui fut
royaume. En cour[1]. Ce prince régna quinze
ou conqué ut croire Athénée, il laissa pen-
les prenai temps l'empire à ses indignes favoris,
toute la t aux instrumens de ses voluptés désor-
la fro nées.[2]
Capr

[1] Le savant M. Niebuhr, pag. 48, nie qu'elle ait été la sœur d'Antiochus, comme le croyait Frœhlich, qui n'a pas fait attention que les annales de Syrie n'offrent point d'exemples de mariage entre frère et sœur. Ces mariages étaient légaux chez les Égyptiens et non chez les Macédoniens.

[2] Il y a lieu de croire qu'à la page 55 M. Niebuhr rapporte à Antiochus II le passage d'Athénée que l'on a coutume d'appliquer à Antiochus I.er, et dans une note il transcrit ce qui est relatif aux favoris Aristus et Thémison. Pour nous, nous

Pendant que le roi s'abandonnait de plus en plus à de honteuses voluptés, deux nouveaux empires se formaient dans les contrées les plus lointaines de l'Orient. L'un porta jusques dans l'Inde et dans la Bucharie l'influence des Grecs, l'autre l'enrichit, dans la suite, des états des Séleucides dégénérés. Le roi d'Égypte faisait encore la guerre au second Antiochus [1], quand un Grec ignoré, Théodote, créa en Bucharie un royaume indépendant : outre le pays de Balckh et de Samarcande, il soumit tout ce qui est entre l'Amu et les limites de l'Inde. Le territoire de ce nouveau roi de Bactriane fut, dès le principe, tellement étendu, tellement populeux, que Justin lui attribue mille villes florissantes. Cet auteur s'étonne qu'à côté de cet état grec et de son opulence, il ait pu s'élever un autre empire nomade, celui des Parthes ou des Arsacides. Celui-ci était un mélange de hordes diverses, qui n'étaient unies que par le danger qui les menaçait de la part des Grecs ; dès que le danger disparaissait, ce lien semblait rompu. Tous ces nomades avaient un chef commun, que les Grecs appelaient roi. [2]

---

tâchons d'abréger autant que possible ce qui concerne l'histoire de Syrie.

1 254 avant J. C.

2 Malcolm, *Hist. of Persia*, vol. I, chap. 7, pag. 246. Le

Le nom des Parthes n'est pas une énigme moins obscure que leur origine ; les auteurs orientaux ignorent ce nom et nous laissent sans renseignemens à cet égard. L'opinion qui les fait venir du Kurdistan (Carduchia) a presque autant de vraisemblance que celle qui leur assigne pour patrie le pays des Scythes ou des Turcs[1]. Mais ce qui est généralement reconnu, c'est que ces hordes, dont la cavalerie devint si redoutable, se

temps où l'empire persan fut connu de l'Europe sous le nom d'empire des Parthes, fut un temps de discordes intestines entre ses princes. Le danger commun a bien pu mettre quelques rois parthes à même de marcher contre leurs ennemis de l'extérieur à la tête d'armées considérables, de s'entourer de la magnificence de la souveraineté, et de revêtir les titres les plus pompeux. Mais ce sont des exceptions qui ne prouvent nullement que les Arsacides aient jamais eu un rang pareil à celui de leurs prédécesseurs ou de leurs successeurs. Ces souverains étaient, si l'on veut, les chefs d'une grande ligue féodale. Cette époque est celle de la barbarie ; elle ne nous a laissé nulle trace de monumens, nul document capable de jeter du jour, soit sur l'histoire du pays, soit sur celle de ses maîtres.

1 Quoique l'opinion de Malcolm nous paraisse peu vraisemblable, nous allons trancrire ici ses propres paroles ; il dit : *almost all authors have agreed in describing the Parthians as being originally Scythians or Tartars.* Il cherché à opposer à cela le témoignage de Strabon, qui en fait des Carduques, et il ajoute : *The geographical position of Carduchia, the modern Kurdistan, the character of its barbarous and unsubdued inhabitants and their constant hostility to the Kings of*

réunirent cinq ans environ après la défection de Théodote, s'établirent pour toujours dans les provinces voisines de la mer Caspienne, et firent souvent des incursions dévastatrices dans d'autres parties de la Perse orientale. Au surplus les circonstances étaient très-favorables à l'établissement de l'empire de Bactriane et de celui des Parthes; la mort d'Antiochus II avait plongé la Syrie dans une suite de discordes, et les provinces de l'Euphrate et du Tigre reconnurent pour quelque temps des maîtres étrangers.

On n'est pas d'accord sur les causes de la mort d'Antiochus II. Le sentiment le plus généralement adopté est que sa femme s'en défit. Il avait éloigné la princesse égyptienne Bérénice; il avait rappelé près de lui Laodice et son fils Séleucus II, qui depuis fut surnommé Callinicus; enfin, il avait

---

Persia, renders it very probable, that, invited by the confusion into which that country was thrown by the divisions among the successors of Alexander, the Carduchi descended from their mountains, to share the spoil of a broken empire. But it would be as useless to know, as it is difficult to ascertain, wheter the original Parthians, or in other words, the first tribes to whom that name was given, came from the banks of the Oxus or those of the Tigris, for it is obvious, that when that appellation became general to the Kingdom of Persia, it must have included a hundred races, besides those to whom authors have laboured to trace it.

assuré à celui-ci la succession au trône. On croit que Laodice fit périr son époux pour ne pas lui laisser le temps de se repentir de l'exclusion donnée à ses enfans du second lit. Elle gouverna ensuite au nom de Séleucus II [1], mais elle s'en acquitta avec tant de cruauté qu'elle lui fit perdre la plus grande portion de son empire. Dès les premiers jours de son administration elle répandit le sang innocent.

Les villes de l'Asie mineure, où se trouvait Laodice, étaient favorables à Bérénice et à son fils. Laodice se défiait surtout de Sophron, gouverneur d'Éphèse : elle lui dressa des embûches dans la vue d'attenter à sa vie. Heureusement il avait des intelligences avec Danaé, courtisane, qui jouissait de la confiance de la reine. Celle-ci l'avertit assez à propos pour qu'il pût se sauver en Grèce, mais Danaé, en punition de ce service, fut, de l'ordre de son amie, précipitée du haut d'un rocher. Une chose remarquable pour l'histoire des mœurs et surtout pour celle des cours de ce siècle, c'est que Danaé est célèbre à la fois comme courtisane, comme philosophe habile à enseigner la doctrine d'Épicure, enfin comme l'une des premières dames de la maison royale.

Partant précipitamment d'Éphèse, Laodice vint à

---

1 133.ᵉ olympiade, 3.ᵉ année, 246 avant J. C.

Antioche et fit tuer la malheureuse Bérénice et son fils. Déja les villes de l'Asie antérieure avaient pris les armes pour sauver la princesse, car elles étaient toutes en relation d'alliance avec Ptolémée. Non-seulement ce forfait opéra leur défection, mais il semblait que l'empire tout entier allât se dissoudre. Ptolémée III saisit ce prétexte pour exciter toutes les provinces à la révolte : il en fut d'autant plus écouté qu'il appuya ses propositions de la marche d'une armée. La Phrygie et la Lydie seules restèrent fidèles à Séleucus.

Mais ce roi avait un ennemi plus dangereux encore dans son frère Antiochus, qui avait été surnommé *Hierax* ou le vautour, à cause de sa passion immodérée pour la domination [1]. Celui-ci détacha la Lydie de l'empire, et il fallut non-seulement que Séleucus lui reconnût le titre de roi, mais encore qu'il lui abandonnât toute l'Asie antérieure. D'un autre côté, quand Ptolémée fut obligé de retirer ses troupes de la Syrie, Séleucus la reprit. Rentré en possession des pays qui sont entre le Taurus et l'Euphrate, il voulut ressaisir les provinces les plus éloignées; il marcha donc vers la Perse et la Médie; mais il fut vraisemblablement fait prisonnier par les Parthes durant cette expédition. En cette année ou dans celle qui suivit, il conclut

1 Olympiade 135, 1.re année; 240 avant J. C.

avec Ptolémée une trève de dix ans, au moyen de laquelle il récupéra ses possessions d'Asie et de Syrie, notamment la ville de Damas, qu'Antiochus avait conquise sur les rois d'Égypte.

Bientôt il eut à soutenir une nouvelle guerre contre son frère Antiochus, qui, secondé par les mercenaires gaulois, voulait agrandir son territoire dans l'Asie mineure. Un monument qui nous est resté de ces temps obscurs, prouve que Smyrne et Magnésie profitèrent des circonstances, et qu'elles reçurent de Séleucus le bienfait de leur indépendance [1]. Cependant nous les voyons, immédiatement après, occupées par les troupes de Ptolémée. D'abord Séleucus fut assez heureux; déjà il s'était avancé jusqu'en Lydie, quand tout à coup Mithridate de Pont, l'allié d'Antiochus, entra en Phrygie, et, par le secours des Gaulois, le battit tellement près d'Ancyre, que son armée fut entièrement dispersée, et que pendant quelque temps on ne sut ce qu'il était devenu [2]. Cette défaite de Séleucus

---

1 Chandler, *Marmora Oxoniensia*, pag. 5 et suiv.

2 Eusèbe, *Chron.*, *vers. arm.*; *Venet.*, 2 v. in-4.°, part. I.re, pag. 346. *In Lydia, ubi primum certamen contractum fuit, Seleucus vicit, sed neque Sardes cepit, neque Ephesum, Ptolemæus enim urbem tenebat. Quum vero in Cappadocia adversus Mithridatem secundus congressus fuisset, duæ myriades ex suis a barbaris cæsæ ipseque occisus periit.* Les choses sans doute ne furent pas poussées à ce point; mais Porphyre, auquel ce

contribua beaucoup à donner aux petits dynastes de Pergame un rang distingué parmi les potentats de cette époque. On avait vu, déjà, un roi de Syrie périr sous les coups des Gaulois; on vit son fils, Antiochus Hiérax, triompher tant qu'ils demeurèrent ses amis. Eumène, successeur de Philétère à Pergame, fut le premier qui eut la gloire de les battre dans une action générale. Ils furent encore défaits près de Sardes par Attale, successeur d'Eumène. Depuis cette bataille, Attale prit le titre de roi, qui resta aux souverains de Pergame.

Antiochus cependant ne fut pas aussi heureux; il était bien plus embarrassé de sa victoire que son frère ne l'était de sa défaite. Séleucus, en effet, rétablit bientôt son armée; pour lui, il était traité en prisonnier par ses Gaulois. Il parvint enfin à leur échapper, se fit appuyer par les troupes de Ptolémée qui gardaient Magnésie, gagna une bataille, et épousa la fille de Zeilas, roi de Bithynie; mais sa violence le précipita bientôt dans de nouveaux dangers. Il se prit à la fois de querelle avec son frère et avec le roi de Pergame, et finit par perdre aussi l'appui des Égyptiens, Séleucus ayant conclu avec Ptolémée un traité. Antiochus fut, dans une même an-

---

passage est emprunté, mêle souvent ces sortes d'erreurs à ses récits, et nous avons mieux aimé rapporter les résultats obtenus par M. Niebuhr, que suivre Porphyre lui-même.

née[1], trois fois battu en Lydie, et la défaite que lui fit essuyer, près de Sardes, Attale de Pergame, fut si complète, qu'abandonné de ses gens il se retira chez une parente en Cappadoce[2], et s'apercevant

---

1 137.e olympiade, 4.e année; 229 avant J. C.

2 J'assigne à l'expédition de Séleucus chez les Parthes une autre époque que Bayer, *Regnum Bactrianum*, chap. 34-37, pag. 60-67 : s'il avait eu sous les yeux des données précises, je ne lui préférerais pas sans doute les hypothèses les plus ingénieuses de Niebuhr. En lisant ce que ce savant a écrit sur cette histoire si embrouillée, on se convaincra qu'il est impossible que Séleucus soit demeuré prisonnier des Parthes depuis la 2.e année de la 136.e olympiade, jusqu'à la 3.e de la 138.e Voici le passage de M. Niebuhr. « La victoire d'Attale sur les Gaulois, celle qui mit fin à la tyrannie qu'ils « exerçaient depuis si long-temps sur l'Asie mineure, est restée glorieusement empreinte dans la mémoire des hommes. « Je suis convaincu qu'ils ne perdirent pas la bataille comme « nation, mais comme mercenaires d'Antiochus (voy. Justin, « XXVII, chap. 3 : il attribue, par une double erreur, cette « victoire à Eumène, *roi de Bithynie*). C'est sans doute une « des batailles dont parle Porphyre. Ce fut après cela qu'Attale prit le titre de roi de Pergame. Or, dans les quarante-« quatre ans de son règne on comprend aussi les onze ou « douze qui s'écoulèrent à partir de l'olympiade 135, 1, pendant qu'il n'était que dynaste ; car il ne faut pas que personne s'avise de mettre cette victoire à l'année 1.re de la 135.e « olympiade. Par ce moyen nous obtenons aussi l'indication « de l'époque de la mort de Zeilas et des commencemens de « Prusias le boiteux. D'après le prologue de Trogue Pompée, « liv. XXVII, il faut fixer l'un et l'autre après la victoire d'Attale, c'est-à-dire environ à l'olympiade 138, 1.re année. »



bientôt qu'on se disposait à le livrer à son frère, il s'enfuit chez un général du roi d'Égypte, lequel le fit renfermer, conformément à un article du traité conclu avec Séleucus; mais il s'évada de sa prison et vint en Thrace, où il fut tué par des Gaulois.

L'opinion générale est que Séleucus fut encore plus malheureux : on veut qu'il ait été dix ans prisonnier des Perses. Il est permis cependant de douter de cette captivité, car Porphyre, autant que nous pouvons le savoir par la traduction arménienne de la chronologie d'Eusèbe, ne disait absolument rien de tout cela. Mais lors même que l'on en accorderait la réalité, il convient du moins d'en réduire la durée à une année. A l'exemple de son aïeul, Séleucus bâtit beaucoup de villes; il agrandit d'un quartier Antioche, sa capitale : or, ces travaux supposent une longue paix, et elle ne put exister qu'après le traité conclu avec l'Égypte. Comment ferait-on accorder cette supposition avec une captivité de dix ans? Il se peut donc qu'il soit tombé entre les mains des hordes parthes qui inondaient l'Hyrcanie dans le temps où il était en guerre avec son frère à la fois et avec le roi d'Égypte.[1]

On ne sait combien de temps Séleucus demeura

---

1 Bayer cite à tort Posidonius (dans Athénée) au sujet de la captivité de Séleucus; c'est d'Antiochus qu'il s'agit dans ce passage.

prisonnier, mais d'après ce que dit Justin cela ne peut avoir été long[1], car cet auteur parle de la formation de l'empire parthe, de la construction d'un fort dans les montagnes, de la défaite de Séleucus, sans dire un seul mot de sa captivité. On voit, au contraire, à la simple lecture de Polybe, que Séleucus, à l'époque où une chute de cheval le priva de la vie[2], se trouvait dans la situation la plus brillante. Cet auteur cite expressément Séleucus, père d'Antiochus III, parmi ceux qui vinrent au secours de la ville de Rhodes, alors cruellement dévastée par un tremblement de terre qui avait renversé le colosse.[3]

Séleucus laissa deux fils; l'aîné, qu'on nomme Séleucus III, lui succéda. Dans la troisième année de son règne, les conquêtes du royaume de Per-

---

1 Justin, liv. XLI, chap. 4. *Nec multo post (Arsaces) cum Seleuco rege, ad persequendos defectores veniente, congressus, victor fuit : quem diem Parthi exinde solemnem, velut initium libertatis observant.* Revocato deinde *Seleuco novis motibus in Asiam dato laxamento, regnum Parthicum format, militem legit, castella munit, civitates firmat, urbem quoque Daram in monte Zapaortenon condit*, etc.

2 Olympiade 138, 2.e année; 227 avant J. C.

3 Polybe, *Hist.*, liv. V, ch. 89. Outre que Séleucus affranchit les vaisseaux de commerce des Rhodiens de tout tribut, il leur envoya dix bâtimens à cinq rangs de rames et deux cents milliers de grains, une immense quantité de bois de construction, et 51,432 livres de crins.



game le déterminèrent à venir dans l'Asie mineure, où il fut tué par la ruse du Galate Nicanor [1]. Alors on proclama souverain de toute la monarchie Antiochus III, qui jusqu'alors avait habité Séleucie sur le Tigre [2]. Séleucus Callinicus et Séleucus Céraunus [3] avaient déjà, dans leurs dangers, invoqué l'assistance des Romains, mais sous Antiochus III ils prirent définitivement pied en Asie.

§. 1.^e

L'Égypte et les Lagides.

Nous ne serons pas surpris si l'Égypte, plus florissante alors que tous les autres états, éleva des monumens qui rivalisent avec ceux de ses temps primitifs. Au milieu des tempêtes qui dévastaient l'Orient et la Grèce, et pendant que l'Occident était en proie à l'ambition des Romains, cette contrée seule jouissait d'une paix profonde et d'une prospérité non interrompue. Le premier des Ptolémées passait pour le fils naturel de Philippe, quoiqu'il se dît fils de Lagus. Il réunissait l'art de gouverner aux qualités du général : il fut l'ami d'Alexandre, et, comme nous le dit Arrien, il fut le meilleur

1 Olympiade 139, 1.re année; 223 avant J. C.
2 Olympiade 139, 2.e année; automne de 223.
3 Niebuhr, sur la traduction de la Chronique d'Eusèbe.

historien de ses exploits. Perdiccas ne s'opposa point à ce qu'il prît l'Égypte; car il était bien aise d'éloigner ainsi le seul homme qui lui fut aussi redoutable qu'Antipater. Le premier soin de Ptolémée fut de se débarrasser de son rival, que les fragmens historiques qui nous sont restés de ces événemens, disent avoir été un sous-satrape. C'était ce Cléomène qu'Alexandre y avait laissé et dont il avait toléré les exactions. Rien n'était plus propre à gagner à Ptolémée l'affection des Égyptiens, que l'expulsion de cet homme; elle le mettait d'ailleurs en possession de tous lès trésors qu'il avait extorqués. Il est difficile de croire qu'il ne trouva que huit mille talens.

Pendant tout son règne, Ptolémée demeura bien convaincu que ce qui était avantageux aux Égyptiens l'était à lui-même. Il favorisa leur commerce, mit leur religion en harmonie avec son système de gouvernement, créa une flotte et se fit une armée considérable. Nous avons vu Antigone obligé de s'enfuir en Europe dès que Perdiccas marcha contre lui : non-seulement Ptolémée soutint son attaque, mais il sut la faire tourner à son propre avantage. Ce fut encore une circonstance favorable à Ptolémée, que le grand nombre d'aventuriers qui affluaient en Afrique à cette époque; cela mit en son pouvoir, à l'Occident, toute la côte jusque vers Carthage, et au Sud, toute la contrée qui s'étend vers

le désert. On se rappelle la fuite d'Harpalus avec ses trésors et huit mille hommes; on sait comment il vint à Athènes, où il gagna une partie des orateurs, et où il se serait mis à la tête des affaires sans les menaces d'Antipater et d'Olympias, et sans la nouvelle du retour d'Alexandre de son expédition de l'Inde; enfin, on n'a point oublié que ces trésors, reçus à titre de dépôt, avaient cependant été dépensés dans la guerre *Lamiaque*. Harpalus avait laissé sa flotte et ses mercenaires au Ténare : il les rejoignit par mer et fit voile pour l'île de Crète, qui depuis long-temps offrait à tous les pirates et à tous les aventuriers de sûrs abris. Un Lacédémonien, appelé Thimbron, qui occupait dans cette troupe un rang distingué, voulant s'approprier son argent et le commandement, le fit tuer, ou du moins profita de ce meurtre pour se mettre à sa place [1]. Il était impossible que Thimbron se maintînt long-temps en Crète avec ses six mille hommes, mais il trouva là beaucoup de bannis de Cyrène qui l'engagèrent à les rétablir dans leur patrie.

Cyrène était alors dans sa plus grande splendeur; cette cité avait chassé ses rois et repoussé les Perses [2] : depuis cent ans elle vivait sous une aristo-

---

1 Pausanias diffère ici de Strabon, de Diodore et d'Arrien; mais son autorité est de peu de poids.

2 Olympiade 87, 1.re année; 432 avant J. C.

cratie de richesses qui l'avait élevée presque au rang de Carthage. Les cinq villes de la Cyrénaïque rivalisaient d'opulence avec les principales de l'Asie mineure. Cependant, et trente-deux ans après la défaite des Perses devant Cyrène, des dissentions entre les riches et les pauvres avaient déterminé cette cité à demander une constitution à Platon, qui eut la sagesse de s'y refuser. Dans cette circonstance, les Cyrénéens eurent recours à des mesures de rigueur et à des exils, qui ne firent qu'augmenter le mal, et qui aplanirent le chemin à Thimbron. Ses troupes furent reçues dans Apollonie, qui est le port de Cyrène; dans Barca, dans Hespéris, enfin, dans Ptolémaïs, port de Barca: Cyrène offrit de l'argent et proposa une capitulation; la petite Tauchirá fut la seule qui prît une attitude menaçante. Dejà Cyrène avait payé une partie de cet argent, quand, au sujet du partage du butin fait dans les magasins d'Apollonie, Thimbron offensa l'un des avides chefs qui servaient sous lui. C'était le Crétois Mnasiclès, qui offrit son bras aux Cyrénéens : la capitulation fut rompue, et Thimbron se vit obligé de faire le siége de Cyrène; mais il ne put y rester, les habitans poursuivirent son armée et même allèrent le chercher dans les villes qu'il occupait : ils attaquèrent Barca et Hespéris. Thimbron étant sorti d'Apollonie pour porter du secours aux siens, les Cyrénéens profitèrent de son absence pour ressaisir

leur port et leurs magasins. Apollonie fut prise, et Thimbron se vit couper la retraite; néanmoins il se rendit maître de Tauchira, qui d'abord n'avait pas voulu le recevoir. Cet avantage ne l'aurait pas mis à même de tenir sa position, s'il n'avait été rejoint par 5000 hommes venus du Ténare[1], lieu où se rassemblaient ordinairement tous les gens sans aveu qui cherchaient du service.

Cependant les habitans de Cyrène avaient réuni une armée; ils se fiaient à leur nombre et ne réfléchissaient pas qu'une poignée d'hommes endurcis à la fatigue, habitués à tous les forfaits et conduits par un Lacédémonien, devait nécessairement l'emporter sur des armées entières de commerçans efféminés, de Lybiens sans force et de mercenaires carthaginois[2]. Ils furent complétement battus et la ville fut cernée, tandis que le port tomba de nouveau au pouvoir du vainqueur. Les riches négocians, réduits au désespoir, voulaient traiter avec Thimbron; mais les pauvres, d'accord avec Mnasiclès, qu'ils avaient mis à la tête des troupes après la perte de la bataille, voulaient se défendre à toute outrance. Cette querelle finit par l'expulsion des riches, dont

1 Diodore, liv. XVIII, chap. 21, dit que Thimbron envoya au Ténare pour se procurer des troupes, comme on enverrait dans une maison de recrutement; *τῶν ξένων — — — ἔτι ἀμισθώτων γενομένων πολλοὶ διεπλανῶντο.*

2 *Ibidem.* Les Cyrénéens avaient 30,000 hommes.

les uns coururent chez Thimbron, les autres en Égypte chez Ptolémée. Ce dernier les renvoya avec une flotte et une armée commandée par Ophellas, et ceux qui s'étaient réfugiés auprès de Thimbron tâchèrent de rejoindre cette armée; mais il les fit tuer avant qu'ils pussent accomplir leur projet. En général, l'arrivée d'Ophellas changea tellement la face des choses, que les défenseurs de Cyrène, ceux qui jusque-là avaient été les ennemis de Thimbron, le reçurent dans leurs murs pour qu'il les protégeât contre les bannis et contre le général égyptien. D'après Arrien, il y eut beaucoup de combats, beaucoup de marches et de contre-marches; tantôt Thimbron était vainqueur, tantôt il était vaincu: un jour il fut pris par quelques Libyens qui avaient des chars de guerre. On le conduisit à Épicide d'Olynthe, qu'Ophellas avait chargé de garder Tauchira. Les habitans de cette ville commencèrent par mutiler ce général, puis ils l'envoyèrent au port de Cyrène, où il fut crucifié[1]. Mais Cyrène continua à opposer la même résistance; il fallut que Ptolémée vînt en personne: il ne repartit qu'après avoir tout remis dans l'ordre. Cette conquête fit de Cyrène et de la Pentapole une province d'Égypte; plus tard, elles constituèrent un royaume séparé

1 M. Champollion, dans ses Annales des Lagides, donne aussi la préférence au récit d'Arrien sur celui de Diodore. Voyez la Bibliothèque de Photius, cod. XCII.

et gouverné par un prince de la famille des Ptolémées. Ophellas cependant s'était déclaré indépendant; mais ce pays revint à l'Égypte quand il eut péri avec toute son armée à Carthage, où l'avait attiré Agathocle.

Sur ces entrefaites, Ptolémée, s'étant ligué contre Perdiccas avec d'autres généraux, fit apporter en Égypte le corps d'Alexandre; mais il le plaça dans un édifice particulier, et ne l'envoya point au temple de Jupiter Ammon. Nous avons déjà parlé de l'habileté avec laquelle ce roi paralysa l'entreprise de Perdiccas [1]; nous avons dit avec quelle adresse il évita tout ce qui pouvait donner de l'ombrage, en laissant à d'autres et la tutelle et la régence. Dans la suite, pendant qu'Antigone combattait Eumène, pendant que Laomédon, gouverneur de Syrie, était abandonné à ses propres forces, il le chassa et s'empara de la Syrie [2]. Josèphe dit qu'il prit Jérusalem un jour de sabbat, et qu'il emmena beaucoup de Juifs. Il en attira encore d'autres à Alexandrie, et leur accorda des priviléges importans. [3]

---

1 M. Champollion Figeac a consacré une dissertation particulière aux passages d'auteurs qui ont pour objet l'entreprise de Perdiccas contre l'Égypte.

2 Dans les derniers mois de la 3.ᵉ année de la 114.ᵉ olympiade: Cette année commençant le 3 Juillet 322, cet événement se rapporte au mois d'Avril 321.

3 Josèphe porte à 120,000 le nombre de ceux qui, sous

Cyrène de l'Égypte et se déclara indépendant; lui-même, néanmoins, fournit à Ptolémée l'occasion de reconquérir ce pays. Il se laissa tromper par Agathocle, tyran de Syracuse, qui était devant Carthage; il traversa le désert et se réunit à lui. Agathocle le fit tuer, incorpora ses troupes dans les siennes, et de la sorte Cyrène devint pour Ptolémée d'une facile conquête. Dans la suite il réunit de nouveau à son empire la Syrie, la Palestine et la Phénicie. Tout le commerce de ces contrées, de l'Assyrie et de l'Asie supérieure était alors entre ses mains, et il comptait Damas même parmi ses possessions de Syrie.

Avant la bataille d'Ipsus, Démétrius Poliorcète, maître de Tyr et de Sidon, avait chassé du Péloponèse les garnisons de Ptolémée; mais Lysimaque ayant resserré les liens du sang qui l'attachaient au roi d'Égypte, Démétrius jugea convenable de se lier étroitement avec lui [1]. Ce n'était rien pour Démétrius que d'ajouter à ses nombreuses femmes une femme de plus; d'ailleurs elles n'avaient chez lui qu'une place secondaire après ses concubines plus nombreuses encore. Il épousa donc Ptolémaïs. Cependant ni les mariages, ni les traités, ni les ser-

---

1 Il y avait long-temps que son fils Agathocle avait épousé une fille de Ptolémée, Démétrius en épousa encore une autre, nommée Arsinoë.

mens ne purent jamais arrêter ces ambitieux, qui ne perdirent aucune occasion de se nuire et de s'agrandir l'un aux dépens de l'autre. Ptolémée gagna Pyrrhus, qui se trouvait alors parmi les ôtages donnés par Démétrius; il lui fournit de l'argent, des troupes, et lui prêta le secours de sa flotte, afin qu'il pût aller soutenir ses prétentions au gouvernement de l'Épire. De son côté Démétrius, sans égard pour les liens du sang, combattait les alliés de Ptolémée dans le Péloponèse, où il prit presque toutes les villes et finit par assiéger Sparte, tandis que Ptolémée s'emparait de Cypre, et que Phila défendait cette île pour son infidèle époux. Cette femme ne céda le terrain que pas à pas et se maintint fort long-temps dans Salamine, qui était fortifiée; mais Démétrius renonçant à la secourir pour conquérir la Macédoine, il fallut bien qu'elle se rendît. Phila, prisonnière, fut traitée avec beaucoup d'égards; on la reconduisit à Corinthe, où elle arriva tout à propos pour seconder son mari dans ses vues sur la Macédoine.

Les dernières années du gouvernement de Ptolémée furent entièrement consacrées à l'administration intérieure. Nul des successeurs d'Alexandre, sans même en excepter Séleucus, ne fut aussi habile dans l'art de conquérir l'attachement des indigènes. Il est vrai que sous les rapports moraux et dans ses relations de famille, Ptolémée ne valait

pas mieux que Démétrius. Quand il s'agissait d'arriver à son but, le meurtre, la trahison, l'oppression étaient des moyens qu'il employait aussi volontiers que la justice, la douceur et l'humanité. On peut en attester sa conduite en Grèce et à Cyrène, et sa perfidie envers Ptolémée, neveu d'Antigone. Il eut quatre femmes, qui lui donnèrent onze enfans; mais les seuls qui eurent part à sa succession, furent ceux de Bérénice, tant vantée par les poètes [1]. Cependant cette succession revenait aux enfans d'Euridice, fille d'Antipater, femme infortunée, qui avait elle-même amené sa rivale en Égypte, car Bérénice était fille de sa sœur. Ptolémée était absolument sous l'influence de Bérénice: ce fut pour assurer le trône à son fils, surnommé Philadelphe [2], que Ptolémée chassa de sa patrie Ptolémée Céraunus. Il fit régner conjointement avec lui ce Philadelphe, qui avait épousé la fille de Lysimaque. La magnificence du couronnement dépassa tout ce qu'auraient pu faire les autres empires, sans en excepter la Syrie, à laquelle obéissait tout l'Orient.

Ptolémée Soter, quoique âgé de quatre-vingts ans, régna encore près de deux années [3]. Philadelphe,

---

1 Théocrite, Idyll. XV. Ἐγκώμιον εἰς Πτολεμαῖον.

2 *Id. ibid.*

3 Depuis le 7 Novemb. 285 au 17 Octob. 283. J'emprunte cette fixation à M. de Saint-Martin : Nouvelles recherches sur la mort d'Alexandre. Il suit l'autorité de Porphyre.

son successeur, s'occupa pendant presque tout son règne de dispositions intérieures, d'arts, de sciences, de constructions, d'embellissemens de la capitale et surtout de l'augmentation de sa flotte, car il voulait étendre ses possessions sur la côte. Quant à ce qui concerne l'histoire de ses guerres contre le gouverneur de Cyrène qui s'était révolté, contre Antiochus I.er et contre son successeur, nous ne pouvons puiser qu'à des sources fort incertaines et fort incomplètes. Probablement que le surnom de Philadelphe (*qui aime son frère*) ne lui a été donné que par ironie et à cause de ses continuelles dissentions avec sa famille. Sans compter Ptolémée Céraunus, banni à son sujet et tué ensuite par les Gaulois, un autre de ses frères, né aussi de la fille d'Antipater, périt pour avoir tenté de prendre Cypre. Un troisième, Argæus, fut accusé d'avoir ourdi un complot contre sa vie et fut mis à mort. Enfin il fit une guerre fort dangereuse à Magas, fils que sa mère Bérénice avait eu d'un premier lit. Magas avait été envoyé contre Cyrène par Soter, lorsqu'après le départ d'Ophellas cet état se révolta pour la seconde fois. Pendant cinq ans il avait fait la guerre aux habitans; il avait de nouveau soumis la province: enfin Ptolémée l'en avait constitué gouverneur. On ne sait comment s'alluma la guerre entre les deux frères : toutefois Philadelphe la jugea assez dangereuse pour faire venir à Alexandrie quatre mille

Gaulois ; car la capitale était menacée. Cependant Magas fut obligé de rebrousser chemin avant d'arriver en Égypte, parce qu'il apprit que les Marmarides avaient fait irruption dans son pays. Ce sont des nomades qui habitent entre Siwah ou l'Oase de l'Ammonium et la ville de Catabathmus sur la côte. Quant à Ptolémée, il eut une si véhémente querelle avec les Gaulois ses auxiliaires, qu'il ne put le poursuivre. Magas, pour se faire un allié puissant, avait épousé la fille d'Antiochus I.er : il eut, comme les autres souverains de son temps, plusieurs femmes à la fois ; car indépendamment de cette Apamé de Syrie, on nous parle d'une Arsinoë qui gouverna Cyrène après sa mort. Antiochus fit la guerre pour secourir son gendre ; il prit Damas, mais il perdit les provinces de l'Asie mineure aussi bien que l'empire de la mer Égée ; le roi d'Égypte s'établit en Thrace, et la mer Noire fut soumise à ses flottes [1]. Antiochus II, auquel son père avait légué la suite de la guerre, la termina en épousant cette Bérénice dont nous connaissons déjà le malheureux sort. Magas de son côté promit au fils du roi d'Égypte sa fille unique, appelée aussi Bérénice, et avec elle la souveraineté de Cyrène ; mais il

1 Ce que Polybe dit au liv. V, chap. 34, sur les conquêtes et les expéditions des rois d'Égypte, se rapporte surtout au règne de Philadelphe ; Évergète dirigea principalement ses efforts vers l'Orient.

mourut. Arsinoë, peu contente de ce projet, fit venir Démétrius, fils du poliorcète et célèbre pour sa beauté, et le donna pour époux à sa fille Bérénice, tandis qu'elle-même entretenait avec lui un commerce d'amour. Démétrius fut surpris dans le lit de sa belle-mère par une épouse offensée, qui avait dans son parti les principaux citoyens de Cyrène; il fut tué, et Bérénice épousa l'héritier du trône d'Égypte; elle réunit ainsi la Cyrénaïque à ce royaume, après qu'elle en eut été démembrée pendant cinquante-un ans.

Ptolémée Philadelphe vit échouer plusieurs de ses entreprises sur la Grèce; mais il conclut un traité d'alliance avec les Romains. Les flatteuses compositions du poète Théocrite seraient des guides peu sûrs pour juger de la population de l'Égypte, du nombre de ses villes et de l'étendue de la domination de Philadelphe, si le texte de Polybe et le monument d'Adulis ne venaient les confirmer.[1] Pendant tout le reste de la vie de Ptolémée Philadelphe on jouit de la paix avec la Syrie; mais dès qu'il eut fermé les yeux, Antiochus le dieu répudia

---

1 Théocrite nomme toutes les provinces énumérées par le monument d'Adulis, excepté Cypre. Voss, par une note manuscrite faite à la marge d'une dissertation où M. Niebuhr s'en étonne, propose d'écrire Κύπρου τε là où, dans le texte de Théocrite, il y a καὶ Συρίης; l'un et l'autre lisent ἐνδεκάδες τρεῖς pour ἐννεάδες.

...scription dont la lec-
...savans [1]. Nous savons
...nce de Ptolémée sur la
...ion de la ligue achéenne.

§. 1.[d]

...recs de l'Europe jusqu'à Aratus.

...onduit l'histoire des Grecs jusqu'à
...ysimaque, et jusqu'à l'avènement de
...raunus. Athènes était libre depuis le
...vers essuyé par Démétrius, et depuis l'ac-
...tante d'Olympiodore et de Léocrite. Malgré
...rossièreté et leur rudesse, les Étoliens, à la
...r d'une ligue plus étroite entre eux, étaient
parvenus à jouer un rôle important dans les affaires de la Grèce. Tous les autres états gémissaient sous des tyrans, ou bien sous une oligarchie, comme celle de Sparte. Il est vrai que les petites villes de l'Achaïe avaient commencé, même avant la mort de

1 Chishull, *Antiquit. asiaticæ*, pag. 76. On voit dans Fabricius, *Biblioth. græc.*, édit. de Harles, le passage du moine Cosmas Indopleustès. Comparez le 2.e volume du Musée pour l'histoire de l'antiquité; Berlin, 1810. Buttmann, pag. 105-158, y soutient l'authenticité du monument, et, pag. 159 à 166, il donne et le monument et le récit de Cosmas avec des notes. Voyez, quant à la seconde partie du monument, laquelle est relative à un autre prince, un Mémoire de M. de Sacy, dans les Annales des voyages, vol. XII, pag. 330.

Bérénice, qui était sœur du nouveau roi Évergète [1], et mourut lui-même peu de temps après. L'expédition d'Évergète ne put sauver Bérénice [2], mais il vengea sa mort sur Laodice, qui tomba entre ses mains, et la fit périr. L'armée se répandit sur toute l'Asie, elle en emporta un butin considérable, et (ce qui fut surtout agréable aux Égyptiens) elle reprit tous les objets d'art qu'on avait enlevés de leur pays à différentes époques, et notamment pendant l'expédition du cruel Ochus [3]. Des troubles intérieurs contraignirent Évergète à ramener son armée des bords de l'Euphrate et du Tigre; et plus tard, quand il conclut avec Séleucus Callinicus une trève de dix ans, il restitua de son plein gré toutes ses conquêtes lointaines, à l'exception de Séleucie en Piérie, qui était le port d'Antioche. On nous dit qu'Évergète poussa des expéditions vers l'intérieur de l'Afrique, qu'il pénétra jusqu'en Abyssinie, enfin, qu'il fit exécuter de grandes chasses aux éléphans : toutefois nous ne connaissons ces

---

1 Le commencement de ce règne se rapporte à l'été de l'année 246 avant notre ère.

2 On connaît l'attachement des rois d'Égypte pour leurs sœurs. Les exemples ne manquent pas.

3 Ces objets, disent les auteurs, étaient au nombre d'environ deux mille. Cependant il est évident qu'Évergète n'a pas tout repris, et de nos jours encore on trouve dans les ruines des capitales persanes des débris qui appartenaient manifestement à des monumens égyptiens.

particularités que par une inscription dont la lecture a beaucoup exercé les savans [1]. Nous savons mieux quelle a été l'influence de Ptolémée sur la Grèce et sur la régénération de la ligue achéenne.

§. 1.er

Histoire des états grecs de l'Europe jusqu'à Aratus.

Nous avons conduit l'histoire des Grecs jusqu'à la mort de Lysimaque, et jusqu'à l'avénement de Ptolémée Céraunus. Athènes était libre depuis le dernier revers essuyé par Démétrius, et depuis l'action éclatante d'Olympiodore et de Léocrite. Malgré leur grossièreté et leur rudesse, les Étoliens, à la faveur d'une ligue plus étroite entre eux, étaient parvenus à jouer un rôle important dans les affaires de la Grèce. Tous les autres états gémissaient sous des tyrans, ou bien sous une oligarchie, comme celle de Sparte. Il est vrai que les petites villes de l'Achaïe avaient commencé, même avant la mort de

---

1 Chishull, *Antiquit. asiaticæ*, pag. 76. On voit dans Fabricius, *Biblioth. græc.*, édit. de Harles, le passage du moine Cosmas Indopleustès. Comparez le 2.e volume du Musée pour l'histoire de l'antiquité; Berlin, 1810. Buttmann, pag. 105-158, y soutient l'authenticité du monument, et, pag. 159 à 166, il donne et le monument et le récit de Cosmas avec des notes. Voyez, quant à la seconde partie du monument, laquelle est relative à un autre prince, un Mémoire de M. de Sacy, dans les Annales des voyages, vol. XII, pag. 330.

Séleucus, à former cette ligue, à laquelle dans la suite Aratus assura la prépondérance sur tout le Péloponèse; mais alors Corinthe, Sicyone et les principales villes de l'Achaïe étaient encore au pouvoir d'Antigone, que l'on appelait Gonatas, pour le distinguer de son aïeul. On se rappelle que Démétrius l'avait laissé dans le Péloponèse lorsqu'il alla chercher en Asie sa dernière aventure. L'Épire, état presque inaperçu jusqu'alors, venait d'acquérir par son roi Pyrrhus une grande influence sur les affaires. S'il en faut croire Plutarque, il y avait peu de temps que les mœurs, la langue et l'écriture des Grecs s'étaient répandues dans ce pays; ce ne fut probablement que sous le règne de Pyrrhus que des écrivains à gages imaginèrent, à la faveur de son nom, une généalogie qui le faisait naître du sang des dieux, en donnant à sa monarchie Néoptolème, fils d'Achille, pour fondateur. De plus, on arrivait par Lanassa, femme de Néoptolème, jusqu'à Hercule. Malgré cette origine divine, on concède qu'avant Tharrytas tous les princes de ce pays furent des barbares [1]. Celui-ci eut pour successeur Alcétas, qui partagea son royaume entre ses fils Arybas

---

1 Plutarque, dans le Pyrrhus, dit qu'Achille, selon la langue du pays, s'appelait Aspetus. Ἄσπετος ἐπιχωρίῳ φωνῇ. Il ajoute των ϰ̀ γενομένων τῇ τε δυνάμει ϰ̀ τοίς βίοις ἀμαυροτέρων Θαρρύταν πρῶτον ἱστοροῦσι, κ. τ. λ.

et Néoptolème[1]. Æacide, fils du premier, n'arriva au trône qu'après qu'Alexandre, son cousin, eût péri dans la guerre contre les Lucaniens et contre d'autres peuples d'Italie. Cet Æacide épousa la fille du brave thessalien Menon, de celui-là même qui, dans la guerre *Lamiaque*, combattit si vaillamment avec Léosthène contre la puissance macédonienne. De ce mariage naquirent Pyrrhus et sa sœur Déidamie, mariée à Démétrius le poliorcète. Nous avons dit déjà qu'Æacide se déclara pour Olympias et pour le jeune Alexandre Ægus, auquel sa fille, encore enfant, avait été fiancée; mais l'expédition qu'il entreprit pour rétablir Olympias lui coûta le trône. Cassandre, dès qu'il fut maître de la Macédoine, seconda en Épire le parti qui voulait faire régner la famille de Néoptolème, frère d'Arybas. Æacide fut chassé, et l'on ne parvint qu'avec beaucoup de peine à sauver Pyrrhus, alors encore enfant. D'abord

1 Voyez, sur l'Épire, les Mémoires de l'Académie des inscriptions, tom. XII, pag. 339. Le mot Ἤπειρος est vague, comme presque tous les noms de la géographie ancienne. Il comprend ici tout le pays qui est à l'est du Parnasse, au nord du Péloponèse, à l'exclusion de l'Acarnanie et de l'Étolie. On cite comme habitans de ce pays les Chaoniens, les Thesprotes, les Molosses, les Cassopiens et d'autres peuples encore. C'est ainsi que de nos jours ils sont habités par des peuplades dont les mœurs ne diffèrent que sur quelques particularités, et qui souvent sont ennemies les unes des autres. Parmi les anciens habitans de l'Épire, les Molosses tenaient le premier rang.

Glaucias, roi d'Illyrie, qui craignait Cassandre, eut beaucoup de peine à le recevoir; mais dans la suite il refusa les sommes considérables que lui offrait celui-ci pour obtenir qu'il le lui livrât, et le rétablit en Épire dès qu'il fut âgé de douze ans. Pyrrhus resta sur le trône tant que les Épirotes eurent à craindre Glaucias, mais quand les Illyriens furent occupés ailleurs, Néoptolème reprit le gouvernement, et Pyrrhus, transformé en aventurier, fut obligé de se refugier près de son beau-frère Démétrius, qui lui apprit l'art de la guerre. A l'âge de dix-sept ans il assista à la bataille d'Ipsus, et suivit Démétrius jusqu'à ce que celui-ci l'envoya pour ôtage à Ptolémée Soter. Souvent Pyrrhus accompagna ce prince à la chasse, et bientôt il devint meilleur courtisan que tous les flatteurs égyptiens; il s'attira la faveur de Bérénice, mère de Ptolémée Philadelphe, épousa sa fille Antigone, reçut des secours en argent, et fut ramené dans ses états par la flotte d'Égypte. Connaissant trop bien Démétrius, qui désormais était son ennemi, pour ne pas craindre qu'il ne soutînt Néoptolème contre lui, il ne chassa point ce prince sur-le-champ, il sut attendre l'occasion et s'en défit pour toujours. Pyrrhus profita des dissentions des fils de Cassandre, et toujours secondé par l'Égypte [1], il prit

1 Il donna le nom de Ptolémée à son premier né, et bâtit

Ambracie, l'Acarnanie et Amphilochie, et même il osa toucher à la Macédoine. Quand Démétrius se mit en possession du trône, Pyrrhus sut de son côté garder ses conquêtes. Il entreprit plusieurs expéditions dans la seule vue du pillage, provoqua au combat singulier un général macédonien qui avait fait irruption sur ses terres, puis, ayant appris la maladie de Démétrius à Édesse, il couvrit la Macédoine de bandes qui furent dispersées et chassées dès que Démétrius put marcher contre lui.

Cependant Pyrrhus revint quelques mois plus tard dans le royaume de Macédoine, que la fierté et la mauvaise administration de Démétrius, la fausseté de Lysimaque et l'argent de Ptolémée avaient de nouveau livré entre ses mains; il s'en empara dans le moment même où il venait de conclure la paix avec Démétrius[1]. Ptolémée fournit une flotte, Lysimaque entra dans le pays par le nord, et Pyrrhus y pénétra lui-même par les montagnes qui le

---

sur la Chersonèse d'Épire une ville qu'il appela Bérénice. Ptolémée lui écrivait toujours en le traitant de fils; aussi Pyrrhus reconnut-il facilement la fraude de Lysimaque, quand celui-ci essaya de le tromper par de fausses lettres de Ptolémée.

1 Lanassa, femme de Pyrrhus, avait appelé Démétrius à Corcyre, où elle demeurait avec son enfant, et lui avait livré l'île après avoir passé dans son lit : c'était vers le temps où Démétrius préparait son expédition d'Asie, et Pyrrhus lui céda Corcyre par le traité.

séparent de l'Épire. On était tellement fatigué de l'administration de Démétrius, que l'armée passa du côté de Pyrrhus, qui se comptait déjà seul maître du royaume, quand Lysimaque parut et le força à partager avec lui. Pendant les six mois que dura son gouvernement, il fut toujours en mouvement : tantôt il courait à Athènes, tantôt il cherchait à s'emparer des villes qu'Antigone Gonatas tenait encore, tantôt il comprimait le peu de liberté qui restait aux Thessaliens. Mais dès que Lysimaque eut appris la mort de Démétrius, la domination de Pyrrhus en Macédoine fut terminée. Il l'en chassa comme lui-même en avait chassé Démétrius.

Le meurtre de Séleucus fit concevoir à Pyrrhus de nouvelles espérances : Ptolémée Céraunus se voyait menacé à la fois et par lui et par Antigone Gonatas ; mais ce fut dans ces temps-là même que les Tarentins invitèrent Pyrrhus à venir en Italie, où Ptolémée s'offrit à le faire passer avec neuf mille hommes et cinquante éléphans. La proposition fut acceptée avec d'autant plus d'empressement, que Pyrrhus avait déjà pu juger une première fois de l'aversion des Macédoniens pour lui et ses Épirotes. Après son départ, Antigone Gonatas fut battu sur mer par Ptolémée Céraunus, qui régna sur la Macédoine un an et cinq mois, et qui trouva ensuite la mort dans la guerre contre les Gaulois.

Ces migrations des Celtes commencèrent vers la

fondation de Rome ou cent ans plus tard; car toute indication chronologique à cet égard demeurera toujours une simple hypothèse. Elles eurent le même caractère que, six cents ans plus tard, celles des Germains et des Scandinaves, sans que nous puissions cependant deviner pourquoi ces nations jetèrent sur des pays lointains toute la masse de leur population. Les uns et les autres avaient l'esprit guerrier; les uns et les autres étaient animés du désir qui pousse vers le midi les peuples du nord. Il faut y ajouter l'impulsion donnée peut-être par des peuples plus septentrionaux encore; enfin un concours de causes fortuites; c'est là tout ce que nous pouvons dire sur les raisons de ces migrations, qui s'attaquèrent d'abord au nord de l'Italie et à l'Étrurie. Rome les empêchant de pénétrer plus avant, elles se dirigèrent vers la Hongrie et la Servie. Il y avait, au temps d'Alexandre, des troupes de Celtes dans ces pays; ce furent leurs ambassadeurs qui le firent sourire par la fierté de leur réponse, en lui disant, quand il eut passé le Danube, qu'ils ne craignaient rien dans le monde que la chute du ciel. Lysimaque fit constamment la guerre aux Thraces et aux Gêtes, et pendant son règne des hordes gauloises vinrent jusqu'au mont Hæmus, sous le commandement de Cambaule, mais elles furent repoussées. Sous le règne de Ptolémée Céraunus, elles se firent passage à travers la Thrace

se dispersa, mais sa principale force se précipita sur la Macédoine : Sosthène et toute son armée périrent [1]. La Macédoine et toutes les plaines de Thessalie furent dévastées, et désormais la Grèce devint le but des invasions de barbares, qui espéraient s'enrichir par le pillage des temples. Un commun danger réunit enfin les Grecs si long-temps divisés. Pausanias indique le nombre de troupes que fournit chaque état. Les Béotiens envoyèrent cinq cents cavaliers et dix mille hommes pesamment armés, les Phocidiens cinq cents cavaliers et trois mille hommes d'infanterie, les Locriens, sept cents fantassins, les Mégaréens donnèrent à peine quatre cents hommes tant à pied qu'à cheval; les Étoliens firent marcher toutes leurs forces. Pausanias n'indique pas le nombre de leurs cavaliers, mais il croit devoir citer quatre-vingt-dix archers. Les Athéniens, dont Cratippe était le chef, concoururent avec Ptolémée à la formation de la flotte. Ils envoyèrent tout ce qu'ils avaient de vaisseaux à trois rangs de rames capables de tenir la mer. Ils donnèrent en outre mille hoplites et cinq cents cavaliers. Quoique ce contingent fût loin d'égaler celui qui avait jadis marché à Marathon, on leur laissa le commandement par égard pour leur ancienne splen-

---

1 Selon Porphyre, ce fut 278 ans avant notre ère, en automne.

deur. Si l'on en excepte les citoyens courageux de la petite ville de Patræ, il ne vint point de Péloponésiens, parce qu'Antigone, non moins craint que les Gaulois, régnait sur la plupart des villes et des peuples. Cependant Antigone Gonatas fit marcher des troupes auxiliaires sous les ordres d'Aristodème, qui fut rejoint par cinq cents Macédoniens; enfin, Antiochus Soter fit partir des contrées de l'Oronte Télésarque, qu'il mit à la tête des troupes syriennes et grecques. Ce Télésarque mourut en héros, en fermant aux Gaulois le passage du mont OEta qu'ils eurent l'audace de tenter, après avoir été battus aux Thermopyles et refoulés dans un marais. La position n'en fut pas moins bien gardée après sa mort; mais il existait un autre chemin par lequel Hydarne avait tourné autrefois Léonidas. Celui-ci était confié à la garde des Ænianes et des Héracléotes: or, ces derniers n'étaient entrés dans la ligue étolienne que par force, ces deux peuples cherchèrent à se défaire des Gaulois aux dépens des autres Grecs. Ils les conduisirent donc par ce passage à travers le pays des Dryopes, d'où ils pénétrèrent dans les défilés du Parnasse, tandis que les Grecs se retirèrent et s'embarquèrent pour aller chacun défendre son pays. Les Béotiens, les Phocidiens et les auxiliaires étoliens occupèrent la contrée de Delphes et les montagnes plus éloignées.

Cependant, quand Brennus se fut approché de

disputèrent l'empire : Ptolémée, fils de Lysimaque, Arrhidée et Antipater ; c'est ce dernier qui remporta l'avantage ; il se maintint jusqu'à ce qu'Antigone Gonatas vint s'emparer du trône. Ligué avec Nicomède de Bithynie, celui-ci força Antiochus à se départir des prétentions qu'il fondait sur la victoire remportée par Séleucus Nicator, et le contraignit à lui donner en mariage sa sœur Phila ; mais alors reparut un formidable rival : c'était Pyrrhus qui avait achevé son rôle en Italie et en Sicile. Il était d'autant plus aigri contre Antigone, que celui-ci avait refusé de lui envoyer des troupes auxiliaires au-delà des mers [1]. Il revint en Épire et voulut faire valoir ses prétentions sur la Macédoine.

Pyrrhus avait, quand il commença l'attaque, huit mille hommes de pied et cinq cents cavaliers. Il ne pouvait les nourrir des revenus de son royaume : il y avait donc nécessité pour lui d'envahir la Macédoine, lors même qu'il n'aurait eu pour cela

---

justes, il conviendra de fixer le commencement du règne d'Antigone à l'an 276 avant notre ère, dernière moitié de la première année de la 126.e olympiade, commençant le 25 Juin 277 et finissant le 14 Juillet 276.

1 Justin, liv. XXV, ch. 3. — — *in Sicilia Pyrrhus a Pœnis navali prœlio victus, ab Antigono rege Macedoniæ supplementum militum per legatos petit, denuntians : ni mittat redire se in regnum necesse habere, incrementa rerum, quæ de Romanis voluerit, de ipso quæsiturum. Quod ubi negatum legati retulerunt, dissimulatis causis repentinam fingit profectionem.*

aucune raison. Son expédition fut plus heureuse qu'il ne s'y attendait lui-même; il fut plusieurs fois vainqueur, débaucha les officiers de son adversaire, lui prit ses éléphans, et soulevant enfin toute la nation, il obligea Antigone à se retrancher dans les villes maritimes et surtout à Thessalonique.[1] On ne peut imputer qu'à son orgueil militaire l'indifférence avec laquelle il souffrit les excès de la garnison gauloise qu'il avait mise dans Æges. Il n'est sorte de vexation qu'elle ne se permît envers les habitans : elle pilla les tombes royales et en dispersa les os, sans que l'on s'inquiétât d'en tirer vengeance.

Ce guerrier courut à de nouvelles aventures : il convoitait le Péloponèse et surtout Sparte, qui alors était bien déchue. Les Spartiates en étaient réduits à quelques centaines de chevaliers, qu'il faut considérer comme tout autant de chefs de clephtes. Les rois étaient sans pouvoir, les femmes sans mœurs. Cléonyme, fils du second Cléomène, fut exclu de la succession de son père au profit d'Areus, qui n'était pas moins corrompu; il vivait d'une manière plus dissolue que les satrapes de Perse. Son fils Acrotatus entretenait publiquement un commerce avec la femme de Cléonyme. D'autres Spartiates les surpassaient encore pour le luxe et la folie des

---

1 3.e année, olympiade 126, 274 avant J. C.

dépenses. Les rapines n'étaient pas moins pratiquées que les débauches ; on peut en attester l'expédition de Cléonyme en Italie : il fut battu d'abord par le consul M. Æmilius près de Thurium, puis dans l'Italie supérieure par les Gaulois. Le roi Areus était en Crète pour une expédition de même nature. Cléonyme imagina de s'adresser à Pyrrhus, et ce prince, sous prétexte de délivrer les villes du Péloponèse où Antiochus avait mis garnison [1], accourut avec 25,000 hommes de pied, 2000 cavaliers et 24 éléphans. Une seule nuit de retard fit échouer son entreprise : les Spartiates eurent le temps de creuser un fossé, que des deux côtés ils bordèrent de chariots. Tous s'excitèrent à une défense désespérée, et les femmes-mêmes [2] les y exhortaient

---

1 1.re année, olympiade 127, 272 avant notre ère. Plutarque dit qu'il alla jusqu'à nier aux ambassadeurs lacédémoniens qui vinrent le trouver à Mégalopolis, qu'il eût aucun dessein contre Sparte.

2 On remarquait surtout Chélidonis, femme de Cléonyme et maîtresse d'Acrotatus, qui était le mari de toutes les femmes. Elle courait ça et là une corde au cou, annonçant qu'elle se pendrait si Pyrrhus était vainqueur, parce qu'elle aimait mieux mourir que de tomber au pouvoir de Cléonyme. Acrotatus fut le héros de cette action. Phylarque, ami de toutes les exagérations, force beaucoup les dimensions du fossé creusé par les Spartiates en une seule nuit ; mais Plutarque, quoiqu'il aime les choses à effet et qu'il vante volontiers les républicains, laisse entrevoir qu'Hiéronyme rapportait le fait plus modestement.



en leur rappelant la valeur de leurs ancêtres. Apres un asssaut qui se prolongea fort avant dans la nuit, Pyrrhus fut repoussé : il tenta une seconde attaque, dans laquelle ce roi lui-même pénétra à cheval dans la ville; mais cette attaque ne fut pas plus heureuse. Sparte cependant eût été prise, peut-être, mais voyant son cheval tué sous lui et sa suite repoussée, pensant d'ailleurs que les Spartiates, qui étaient la plupart blessés, ne manqueraient pas de se rendre, Pyrrhus eut le tort de rappeler ses troupes. Par un singulier concours de circonstances, on vit arriver presque en même temps Ameinias, qui commandait à Corinthe pour Antigone, et Areus, qui ramenait à Sparte ses deux mille hommes de l'expédition de Crète. Pyrrhus ne renonça pas immédiatement à ce siége; il ravagea pendant quelque temps encore les pays voisins.

Dans Argos, deux hommes se disputaient l'avantage d'opprimer leurs concitoyens. Aristippe s'appuyait sur Antigone, Aristias appela Pyrrhus. Ce fut pour les deux rois une occasion de se rencontrer; car Antigone, qui avait reconquis la Macédoine après le départ de Pyrrhus, était venu promptement au secours de ses garnisons : il occupait les hauteurs de Mycènes à Tiryns, tandis que Pyrrhus campait dans la plaine d'Argos. Celui-ci marcha vers Nauplie, et, selon ses habitudes d'aventurier, il défia Antigone de le venir trouver dans

la plaine [1]. Les Argiens, cependant, suppliaient les deux rois d'aller vider leur querelle ailleurs. Cette demande fut bien accueillie en apparence, et même Antigone se retira; mais Pyrrhus sut profiter de la nuit, la faction d'Aristias devait le recevoir. Cependant l'entrée ne fut pas facile : on combattit dans les rues; Areus accourut de Sparte avec mille hommes, et les généraux d'Antigone revinrent sur leurs pas. L'audace de Pyrrhus ne se déconcerta pas, il trouva dans les rues d'Argos une mort digne de sa vie. [2] Les Argiens n'en retirèrent d'autre avantage que de préserver leur ville du pillage. Il leur importait d'ailleurs fort peu d'obéir à Aristippe, qu'Antigone leur imposa, plutôt qu'au favori de Pyrrhus.

Sans la politique de l'Égypte, Antigone aurait

---

1 Antigone dit que, si Pyrrhus était fatigué de vivre, il pouvait choisir entre mille moyens de se donner la mort.

2 272 ans avant notre ère. Plutarque nous dit qu'une lance perça sa cuirasse et le blessa légèrement; il allait poursuivre l'Argien, auteur de sa blessure, mais la mère de celui-ci, arrachant une tuile, la jeta sur Pyrrhus et lui cassa la nuque. Quand ce roi revint de son étourdissement, Zopire se disposait à lui couper la tête : le regard de Pyrrhus l'effraya au point qu'il hésita et s'acquitta fort mal de son opération. La tête de Pyrrhus lui fut enlevée par Alcyonée, fils d'Antigone, qui courut la jeter aux pieds de son père. Mais Antigone, indigné, en fit de graves reproches à son fils, et versa même des larmes au souvenir des vicissitudes de fortune qui avaient affligé sa propre famille, car il se rappelait Antigone, son grand-père, et Démétrius, son père.

accompli son projet, qui était de réunir à son empire toute la Grèce. Mais Ptolémée Philadelphe possédait beaucoup d'îles dans la mer Égée, ses flottes, et au besoin ses armées, appuyaient les Grecs mécontens, et son argent suscitait des ennemis formidables au roi de Macédoine jusqu'en Épire. Antigone, cependant, croyait avoir soumis le Péloponèse, il avait subjugué Thèbes, et après une longue guerre il avait vaincu les Gaulois [1]. Il résolut de prendre possession d'Athènes, mais cette cité, plutôt que de recevoir la garnison macédonienne, soutint un siége opiniâtre. Ptolémée, sans y être provoqué, envoya sur la côte de l'Attique une flotte et une armée commandées par Patrocle, avec ordre de dégager la ville; il sut aussi déterminer Areus de Sparte à venir au secours d'Athènes, mais celui-ci se retira dans le moment décisif [2], les Égyptiens ne purent rien faire à eux seuls, et il y eut force pour les Athéniens de recevoir la garnison macédonienne au Musée, où se tenait autrefois celle du père d'Antigone.

Ce roi désormais devait croire sa puissance assurée, il fut cependant obligé de voler au secours de la Macédoine, dans laquelle Alexandre, fils de Pyrrhus, venait de faire une invasion [3]. Les sou-

---

1 Justin, liv. XXVI, chap. 2.

2 Pausanias, *Laconic.*, liv. III, chap. 6.

3 2.e année, olympiade 182, 267 ans avant J. C.

verains ne s'appuyaient alors que sur des mercenaires, et leur sécurité ne dépendait que de la fidélité de ces soldats, qui faisaient trafic de leur vie. Dès qu'Antigone entra en Macédoine, les siens passèrent à l'ennemi : le roi d'Épire régna en Macédoine et perdit son nouveau royaume aussi promptement qu'il l'avait acquis; car Démétrius, jeune fils d'Antigone, profita de l'absence momentanée de son père pour attaquer audacieusement les bandes indisciplinées d'Alexandre: il les battit près de Derdium, lieu qui nous est aujourd'hui inconnu, poursuivit le roi d'Épire jusque sur son propre territoire, et fut assez heureux pour l'en chasser. Ces guerres perpétuelles entre la Macédoine et l'Épire, la remuante inquiétude des petites villes du Péloponèse, la multitude des tyrans qui s'élevèrent dans quelques cités [1], enfin les ruses des rois d'Égypte chan-

---

1 De l'an 267 à 252 on n'a, sur l'histoire, que des fragmens et des conjectures. Antigone, pendant que son fils commandait en Épire, eut à combattre ses propres troupes à Mégare, puis Areus, qui vint à sa rencontre à Corinthe avec ses Lacédémoniens. La garnison de Mégare, composée principalement de Gaulois, avait voulu s'emparer de cette ville, et il fut obligé de marcher contre elle (Justin, Prol., liv. XXVI). On ne connaît pas la cause de la guerre contre Areus, on sait seulement qu'Alexandre, fils de Cratère, qui était frère d'Antigone, s'était emparé de Corinthe. Voyez M. Niebuhr sur la traduction de la Chronique d'Eusèbe, pag. 29 à 30. Nous pensons qu'Areus voulait l'appuyer. Celui-ci périt dans un combat

gèrent dans les années suivantes la face des affaires, au point que les ligues étolienne et achéenne s'élevèrent au rang des premiers états, quoique le peu d'étendue de leur territoire et le petit nombre de leurs citoyens ne parussent pas comporter ces accroissemens extraordinaires.

§. 1.[e]

Histoire de la Grèce européenne au temps d'Aratus et de Cléomène, et jusqu'à la querelle qui s'éleva entre Philippe et les Romains.

Pour entretenir nos lecteurs de la ligue achéenne, nous ne remonterons pas avec Pausanias aux temps fabuleux. Cet auteur montre si peu d'esprit de critique, il étrangle si étrangement ses récits, il les étend si inconsidérément, en passant brusquement

---

que lui livrèrent les généraux d'Antigone, mais Alexandre se maintint dans Corinthe. Antigone retira sa garnison d'Athènes. Selon le Canon chronologique d'Eusèbe, cela ne peut avoir eu lieu qu'en 253; cependant, à en juger par l'expression de Pausanias, cet événement serait arrivé beaucoup plus tôt; car, après avoir rendu compte de l'occupation du Musée par Antigone, il dit *ϗ τοῖς μὲν ἀνὰ χρόνον αὐτὸς ἐξήγαγεν ἑκουσίως τὴν φρουρὰν ὁ Ἀντίγονος*; mais comme les mots *ἀνὰ χρόνον* sont vagues, nous ne déciderons point la question, et d'autant plus qu'il ne se contenta pas ensuite d'occuper le Musée, et qu'il mit des troupes au Pirée, à Munychie, à Salamine et même au Sunium.

des temps primitifs aux derniers événemens, que nous abandonnerons entièrement ses traces pour nous attacher de préférence à Polybe [1]. Cet auteur, après une courte introduction sur l'origine des Achéens, nous apprend que dès les siècles les plus reculés, douze villes de leur pays composaient une confédération démocratique, et qu'Olénus et Hélice, qui appartenaient à cette ligue, avaient été submergées antérieurement à la bataille de Leuctres. Les autres villes étaient Patræ, Dymes, Pharæ, Tritaia, Léontium, Égire, Pellène, Ægium, Bura et Céraunie. Depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la 124.e olympiade [2], ces villes, pour la plupart fort petites, avaient été en proie aux plus grands désordres. Grace aux intrigues des généraux d'Alexandre et de leurs fils, la ligue s'était dissoute, et chaque petit état cherchait à saisir des avantages acquis aux dépens des autres. Enfin, quelques-unes de ces villes furent obligées de recevoir les garnisons de Démétrius et de Cassandre, les autres se créèrent des tyrans. Pendant l'année où Pyrrhus passa en Italie, elles revinrent à des sentimens d'union. Les premières qui s'unirent de nouveau, furent Dymes, Patræ, Tritaia et Pharæ. Peu à peu chaque ville chassa ses garnisons ou se défit de ses tyrans, et rentra

---

1 Liv. II, chap. 41. Il remonte au retour des Héraclides.

2 Cette olympiade court du 3 Juillet 284 au 19 Juin 281.

dans la ligue. Après l'accession d'Ægium, qui eut lieu vers le temps où Antigone retourna en Macédoine [1], on créa pour l'alliance une formule, et l'on grava sur des colonnes chaque nouvelle alliance et les conditions auxquelles elle avait lieu [2]. Ægium avait expulsé les Macédoniens, Bura tua son tyran [3]. Iséas, qui l'était à Carynie, traita librement avec les Achéens, et, renonçant au pouvoir, se contenta de ses domaines particuliers; enfin les trois autres des villes que nous avons nommées, se rangèrent aussi de l'alliance avant qu'Aratus s'en mêlât [4]. D'abord la ligue eut un secrétaire et deux chefs annuels, pris tantôt dans l'une tantôt dans l'autre de ses villes; mais cette organisation fut abrogée, et, depuis cinq ans, on obéissait à un seul chef, élu par l'assemblée générale, quand Aratus, de Sicyone, par ses liaisons avec le roi d'Égypte, éleva au rang des premières puissances de la Grèce une petite fédération de villes insignifiantes, et qui ne s'étaient unies que pour la

1 276 avant notre ère.

2 Polybe dit qu'il n'y eut point de colonnes pour Dymes, Patræ, Tritaia et Pharæ, et donne pour motif leur priorité. Gronove a fort mal entendu ce passage, en se fondant sur le Traité de la ligue achéenne qu'on doit à son père.

3 Ce furent les Achéens qui secoururent les Buréens. Polybe dit : ἀπολωλότα τὸν μόναρχον διὰ Μάργου ϗ τῶν Ἀχαιῶν.

4 Dans le chapitre suivant, nous parlerons avec plus de détail de la ligue achéenne et de la ligue étolienne.

conservation de droits qui ne valaient pas la peine de leur être enlevés. Aratus était le fils d'un citoyen considéré; chassé de sa patrie dès l'enfance, il fut élevé à Argos. Depuis la seconde expédition de Démétrius Poliorcète, Sicyone, qui était célèbre déjà comme le siége antique des rois, comme le berceau des arts de la Grèce, le devint encore par ses fortifications. Aratus songea, dès que son âge le lui permit, non-seulement à la délivrer de son tyran Nicoclès, mais encore à assurer à jamais sa liberté. Le seul moyen d'y parvenir était de la faire entrer dans cette ligue, où chaque ville devait être protégée contre ses oppresseurs par les forces réunies de toutes les autres. Aratus aurait pu choisir ou du secours d'Antigone Gonatas, ou de celui de Ptolémée Philadelphe, qui tous deux étaient liés avec son père par les droits de l'hospitalité; mais il n'implora le secours d'aucun roi. Ce fut presque sous les yeux des gardes du tyran qu'il escalada les murs de Sicyone avec ses amis[1]. Il appela le peuple à la liberté sans effusion de sang, ni violence. Plutarque remarque à ce sujet, qu'abandonnée aux tyrans depuis cinquante ans, voyant ses citoyens opprimés, exilés, appauvris, Sicyone ressemblait à une maison royale déchue, et dont la misère est d'autant plus choquante que sa splen-

---

1 1.re année de la 132.e olympiade, 252 avant notre ère.

deur a été plus grande. Aratus lui rendit son antique éclat en la faisant entrer dans la ligue achéenne, ce qui était également nécessaire pour conserver la liberté intérieure et pour échapper aux Étoliens et aux Macédoniens. Déjà les Étoliens, réunis à des peuples barbares, avaient fait une audacieuse tentative pour passer le détroit et piller la ville. Aratus, les craignant encore, appela à son secours Alexandre, qui était à Corinthe à la tête de troupes macédoniennes; car Corinthe était si voisine, que de cette ville on avait pu voir l'incendie de la maison du tyran [1]. Les richesses et la libéralité d'Aratus lui donnèrent bientôt une grande influence : il s'était fait inscrire parmi les cavaliers, et les stratèges de ces petites villes furent très-flattés de voir un homme qu'honoraient les rois, se ranger ainsi sous leurs ordres, en appelant ses concitoyens au service militaire. Ptolémée, qui avait été l'ami du père d'Aratus, lui fit cadeau de vingt-cinq talens, qu'il distribua à ses compatriotes; et plus tard, quand il vint en Égypte [2], il reçut de

1 M. Niebuhr fait remarquer aussi qu'alors Alexandre possédait encore Corinthe, et que sa femme, Nicée, ne perdit cette ville que plus tard. Le roi de Macédoine n'a d'ailleurs occupé Corinthe que fort peu de temps.

2 On peut juger, par un passage de Plutarque, de l'attention avec laquelle les rois observaient les hommes marquans les petits états qui ne leur étaient point soumis. Une tem-

ce roi un secours de cent cinquante talens, ce qui le mit à même d'apaiser tous les différends et de ramener dans ses foyers l'ancienne aisance dont on y jouissait. Aratus obtint le premier rang dans la ligue, et fut à peu près l'égal des rois. Quand il délivra Sicyone, il n'était âgé que de vingt ans. Jusqu'alors, dit Plutarque, il s'était bien plus appliqué aux exercices des athlètes qu'à suivre les rhéteurs, les sophistes et les philosophes : toutefois on put juger par les mémoires qu'il laissa sur sa vie et sur l'histoire de son temps, que les sciences de l'école se peuvent apprendre sans maître. A la cour d'Égypte sa conversation plaisait aux savans et aux hommes qui se piquaient d'avoir l'esprit cultivé. Sicyone avait eu des arts dans une haute antiquité; elle vantait ses rois et ses prêtres qui se rattachaient au temps des Pélasges, et Aratus parlait de tout cela avec cette confiance et cette assurance qui distinguent à la fois les courtisans et

pête force Aratus à descendre sur une côte où Antigone avait un petit fort. Sachant que les Macédoniens le poursuivent, il se cache dans le bois, et tout aussitôt paraît le commandant du fort auquel des gens apostés répondent qu'il a passé en Eubée. Le Macédonien s'empara alors du navire et de l'équipage. Aratus ne savait plus que devenir, quand un heureux hasard amena un vaisseau romain destiné pour la Syrie. Aratus obtint du patron d'être débarqué en Carie, mais sur mer il courut de nouveaux dangers. Ce ne fut qu'après un temps fort long qu'il put faire la traversée de Carie en Égypte.

les artistes. Doué d'un amour sincère pour la liberté, il ne recherchait le pouvoir et ne voulut diriger les affaires que par suite des suffrages libres de ses concitoyens. Malheureusement il manquait de toutes les qualités du général. Dans les affaires il était rusé, mais la politique des ames nobles et élevées lui était inconnue. Il fut nommé stratége fort jeune[1]; et depuis ce temps, à peu d'exceptions près, on lui conféra toujours cette dignité, en sorte que son histoire est réellement celle de la ligue achéenne.

Peu de temps avant qu'Aratus eût été nommé stratége, Antigone Gonatas avait su s'emparer de Corinthe, au préjudice de la veuve d'Alexandre[2]; mais il se vit enlever cette clef du Péloponèse[3]

---

1 Il avait vingt-six ans dans la 3.e année de la 133.e olympiade; 246 avant notre ère.

2 Quand Aratus revint à Sicyone, Alexandre vivait encore, mais il ne fut rien entrepris contre lui, parce qu'il venait d'entrer dans la ligue achéenne.

3 Antigone avait profité de la vanité d'une femme et de son penchant pour le mariage; il lui avait envoyé son fils Démétrius, qui fit semblant de vouloir l'épouser. Nicée, qui n'était plus de la première jeunesse, se laissa tromper par l'amour d'un jeune homme et par l'espoir d'une alliance royale. Des fêtes splendides furent préparées par Antigone; ce n'était que jeux publics, spectacles et festins. Au jour marqué pour l'exécution du projet, Antigone accompagna Nicée au théâtre, mais chemin faisant il se dirigea vers la citadelle, se la fit ouvrir, etc.

par Aratus, qui, après avoir combattu avec acharnement et répandu beaucoup de sang pour prendre la ville et la citadelle, rendit aux Corinthiens les clefs de ce fort, dont ils se retrouvaient en possession pour la première fois depuis le règne de Philippe; il les détermina, de plus, à accéder à la ligue achéenne. Mégare, ville dorienne, comme Sicyone, entra dans cette ligue avant la mort d'Antigone[1], et après s'être affranchie de la garnison macédonienne: Trézène et Épidaure s'y joignirent aussi dans la suite. En vain les Étoliens s'allièrent avec Antigone Gonatas pour empêcher l'accroissement de cette nouvelle fédération, qui recevait indifféremment toutes les villes grecques, et qui ne voulait ni faire de conquêtes, ni souffrir de rapines. Aratus s'unit avec Sparte, et sut résister aux Étoliens, sans même leur livrer de bataille. Le sort fut encore bien plus favorable à la ligue achéenne, ou plutôt à Aratus, pendant les dix ans que dura le gouvernement du second Démétrius[2],

1 Il y a beaucoup de différence entre les époques assignées à la mort d'Antigone par Eusèbe et par Porphyre. Le premier, dont on suit généralement les calculs, fixe cet événement à la seconde année de la 134.e olympiade, c'est-à-dire 243 ans avant J. C. Porphyre, au contraire, le met à la 1.re année de la 135.e olympiade. Voyez l'ouvrage de M. Niebuhr sur la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe, pag. 29.

2 On compte ordinairement pour la durée de ce règne tout

car les hostilités commises par ce dernier contre les Étoliens, les contraignirent à conclure un traité avec les Achéens [1]. Nul doute que, si Aratus eût été un meilleur général, il n'eût dès-lors réuni Argos à la ligue. Mais il ne fut jamais heureux les armes à la main, et ne put empêcher qu'après le meurtre des deux tyrans, Aristomaque et Aristippe, un troisième encore ne s'emparât du pouvoir. Néanmoins, après la mort de Démétrius, la seule force des circonstances amena le résultat que n'avait pu atteindre Aratus; car le successeur de Démétrius eut autre chose à faire que de soutenir ces petits tyrans. Ce successeur fut Antigone, surnommé Doson, fils du beau Démétrius, qui était mort à Cyrène. Il ne fut, à proprement parler, que le tuteur de Philippe, fils du Démétrius qui venait de mourir. Les tyrans, voyant que ses principes ne leur étaient pas favorables, jugèrent convenable de renoncer au pouvoir pour conserver leur fortune et leur influence. Ly-

---

le temps qui s'écoula depuis la 2.ᵉ année de la 134.ᵉ olympiade jusqu'à la 4.ᵉ de la 136.ᵉ, c'est-à-dire de l'an 243 avant J. C. à l'an 233; mais, selon Porphyre, il faudrait partir de l'olympiade 135, 1.ʳᵉ année, pour arriver à l'olympiade 137, 3.ᵉ année, de 240 à 230. La durée est la même, toutefois ceci ne cadre point du tout avec ce que dit Polybe, liv. II, chap. 43; savoir : qu'Antigone mourut dans l'année qui suivit la prise de Corinthe.

1 Polybe, liv. II, chap. 43 et 44.

siadas qui régnait à Mégalopolis, la ville la plus populeuse du Péloponèse, donna l'exemple; Cléonyme de Phliunte et Xenon d'Hermione l'imitèrent; mais ce dernier, ainsi qu'Aristomaque d'Argos, se laissèrent devancer par tous les autres, et ne prirent cette détermination qu'en la 4.e année de la 137.e olympiade, au moment ou après la mort du second Démétrius, les Athéniens entrèrent aussi dans la ligue achéenne. Sous le gouvernement de ce prince, les successeurs efféminés des guerriers de Marathon et de Platée, après avoir obtenu précédemment de la faveur d'Antigone la retraite des garnisons macédoniennes, avaient été de nouveau contraints d'en recevoir au Pirée, à Munychie, à Salamine et au cap Sunium. Non-seulement les Athéniens avaient pris part à la guerre que la Macédoine faisait à la ligue, mais la nouvelle de la mort d'Aratus ayant été faussement répandue, tout le peuple s'était livré à des démonstrations de joie. A peine Démétrius eut-il cessé de vivre, que cette cité, implorant le secours d'Aratus, accepta vingt talens, qu'il prit sur sa fortune, pour compléter les cent cinquante que le commandant macédonien exigeait comme prix de sa retraite. Athènes conclut, immédiatement après le départ de la garnison, une alliance avec les Achéens; mais elle les méprisait, et ne manqua point de s'en séparer, dès que les circonstances eurent changé de nouveau.

Cependant la ligue était arrivée à son plus haut point de splendeur. Elle comprenait Athènes et Mégare; Égine et Salamine, tout le Péloponèse, excepté Sparte, l'Élide, Tégée, Orchomène et Mantinée, en faisaient partie. Mais Aratus n'avait point ces qualités qui sont à l'épreuve du danger, et probablement aussi il manquait de courage [1]. Sa vanité l'empêchait cependant d'abandonner sa place à un homme plus fort pour le commandement. C'est dans Sparte que prirent naissance les événemens qui ôtèrent au libérateur de Sicyone la gloire qu'il s'était acquise. Nous avons dit ailleurs combien les mœurs avaient dégénéré en Laconie, surtout sous Aréus et Acrotatus : le luxe était poussé au dernier degré, l'oligarchie était devenue insupportable [2]. Le rétablissement de l'ancienne discipline paraissait absolument impossible, quand Agis III, excité sans doute par l'exemple d'Aratus, son ami, entreprit de rendre à sa ville natale la considération dont elle jouissait autrefois.

Parmi les principales causes de décadence on cite une loi qu'au temps de Philippe l'éphore

---

1 Polybe élude ce jugement avec beaucoup de finesse, liv. II, chap. 45. Voyez aussi ce que dit Plutarque sur l'attitude de ce chef dans les combats.

2 Dès le temps d'Aristote la plupart des biens avaient passé dans ses mains.

Épitadéus avait fait passer. Cette loi permettait à chacun de disposer de ses biens comme il l'entendrait, et sans aucun égard pour sa famille. Il en arriva que cent maisons à peu près furent en possession de tout, et que six cents autres, qui cependant avaient les mêmes droits politiques, demeurèrent sans moyens pour les exercer, et vivaient dans une honteuse dépendance : le peuple était devenu la proie des oligarques. Telle était la situation de Sparte, peu après l'union de Corinthe avec la ligue achéenne, lorsque Agis, âgé de vingt ans, remplaça le roi Eudamidas, son père. Agis s'habilla, mangea, se baigna conformément aux anciens usages ; il annonça hautement l'intention de les rétablir. Ce projet fut accueilli par l'enthousiasme de la jeunesse, mais il fallait une révolution pour l'accomplir. Agis la conçut, et fit entrer dans le conseil des éphores, qui exerçaient à Sparte la puissance tribunicienne, Lysandre, l'un de ses affidés. Il fut encore secondé par son oncle et par quelques anciens citoyens, Une fois éphore, Lysandre proposa au peuple assemblé une loi sur l'extinction des dettes et sur un partage général des terres. Il ne s'agissait pas de rétablir les choses en leur ancien état; on ne fit donc que la moitié des lots qu'avait autrefois créés Lycurgue : il y en eut quatre mille cinq cents pour les Spartiates, et quinze mille pour les *Périèces*.

Les membres du conseil et Léonidas, qui était l'autre roi, s'opposèrent à ce décret, et pour la première fois depuis long-temps la discorde s'introduisit dans la république. L'approbation du conseil était indispensable; mais, avant qu'il en fût délibéré, Agis et ses amis s'adressèrent au peuple lui-même; ils firent valoir les avantages qui en résulteraient pour lui. Non-seulement Agis annonça qu'il sacrifierait ses champs et ses pâturages (sa fortune s'élevait à six cents talens); il dit encore qu'il était chargé par tous ses amis d'offrir leurs biens à l'état. Le conseil, ayant ensuite rejeté ce projet, les éphores cherchèrent un prétexte pour se défaire de Léonidas. Il fut destitué par le peuple, et on lui substitua Cléombrote, qui était favorable au projet d'Agis. L'audace de ce jeune roi s'en accrut, et comme les éphores de l'année suivante se disposaient à renverser l'ouvrage des précédens, il déclara qu'il allait rétablir la royauté dans ses anciens droits, et qu'il empêcherait bien à l'avenir ces éphores d'attirer à eux les affaires de l'état; et en effet il les chassa et en établit d'autres. Rien ne semblait plus facile alors que d'accomplir ses projets; mais ce noble jeune homme fut trompé par Agésilas, son oncle maternel. Cet homme astucieux avait beaucoup de dettes : il sut persuader à Agis qu'il fallait commencer par l'annulation des créances, et séparer de ce décret celui de la distribution

des terres. Sur ces entrefaites, Antigone Gonatas et les Étoliens entrèrent dans le Péloponèse. Agis fut obligé de faire une campagne pour secourir Aratus son allié. En son absence, une contre-révolution s'opéra : Agésilas employa le pouvoir qu'il lui avait confié au profit de sa cupidité; et à son retour, Agis trouva tous les esprits aigris contre lui. Les oligarques prirent les armes, et le peuple, qui avait été déçu dans ses espérances, ne défendit pas ses rois. On rappela Léonidas, qui était exilé. Agis et Cléombrote furent obligés de s'enfuir dans les temples. Plutarque nous apprend comment Cléombrote, que sa femme avait sauvé, se retira avec elle et ses enfans, et subit un exil, auquel son beau-père lui-même le fit condamner. Quant à Agis, il tomba victime de coupables embûches. Le misérable Agésilas, qui avait su appliquer à son profit ses plus généreuses conceptions, fut le seul qui échappa à la persécution. Quelques années plus tard, Cléomène, fils de ce même Léonidas qui avait fait tuer Agis et sa famille, conçut les mêmes projets; mais plus âgé qu'Agis, il fut plus habile dans l'exécution. Il ne pouvait triompher des oligarques que par la force militaire, et pour se faire une armée, il profita des circonstances dont nous allons parler.

Aratus, qui ne souffrait point de rival, étendait toujours la ligue achéenne, et s'approchait de plus en plus du territoire de la Laconie, enfin, il tenta

de s'approprier toute l'Arcadie, ce qui fit naître à la fois la jalousie des Étoliens et celle des Spartiates. Cléomène tomba sur les troupes achéennes, qui étaient dans le voisinage de la Laconie. Non-seulement Aratus lui laissa tout le loisir de s'établir, mais il empêcha Aristomaque, l'ancien tyran d'Argos, qui avait été élu stratége par les Achéens, de marcher sur Sparte; enfin, quand il consentit à la guerre, les Spartiates avaient déjà établi un fort sur les terres de Mégalopolis[1]. Pendant les trois premières années de la 138.e olympiade, les Spartiates et les Achéens ne firent aucune entreprise directe les uns contre les autres : la guerre se bornait à secourir mutuellement leurs alliés. Aratus devint l'objet de la risée générale; il fut même accusé par Lysiadas d'avoir empêché Aristomaque d'accepter la bataille que Cléomène lui présentait sur le territoire de Tégée, quoiqu'il n'y eût que cinq mille Spartiates, et que les Achéens fussent au nombre de vingt mille. Ces imputations n'empêchèrent point Aratus d'être élu stratége pour l'année suivante[2] : son amour pour la liberté, lui attirait la confiance du peuple, tandis qu'on craignait, non sans quel-

---

1 Il était impossible que Polybe fût entièrement impartial en parlant d'Aratus et des affaires de la Grèce. Nous avons quelquefois recours à Plutarque.

2 Olympiade 138, 2.e année.

que raison, le courage et l'habileté de ses deux concurrens, qui étaient d'anciens tyrans. Aratus fut battu près du Lycée. Il est vrai que, dans sa retraite, il surprit Mantinée, et rétablit pour un temps sa réputation ; mais il la reperdit encore en la même année : d'abord, pour avoir lâchement décliné le combat que lui offrait Cléomène dans les environs de Mégalopolis ; puis, pour avoir abandonné à l'ennemi son rival Lysiadas, qui chargeait vigoureusement à la tête de la cavalerie, et qui mourut de la mort des héros, tandis qu'Aratus se couvrit d'ignominie aux yeux des Achéens. [1]

Cléomène se hâta d'aller à Sparte accomplir ses projets [2], et laissant près de Mantinée les mercenaires qu'il avait enrôlés avec l'argent de Ptolémée Évergète, il se mit à la tête d'une troupe d'élite, fit tuer les éphores et leurs partisans, supprima leurs charges et chassa les quatre-vingts principaux chefs de l'oligarchie. Après cela, lui-même et ses amis firent à l'état le sacrifice de leurs biens. On publia une nouvelle abolition des dettes, et tous les propriétaires furent obligés de consentir à un partage

1 On crut qu'il avait sacrifié Lysiadas à dessein ; les Achéens le quittèrent et il les suivit à Ægium. A l'assemblée tenue dans ce lieu, ils résolurent de ne plus lui fournir de troupes ni d'argent. Aratus fut sur le point de donner sa démission de la dignité de stratége ; mais il finit par la garder.

2 Olympiade 138, 3.e année ; 226 avant J. C.

général des immeubles. Il reporta le nombre des Spartiates à quatre mille : c'était cinq cents de moins qu'Agis ne l'avait voulu. Cléomène organisa l'armée sur le pied de celle de Macédoine. On ne nous dit pas combien de *Périèces* il admit au partage. Ce que l'on sait positivement, c'est qu'il donna lui-même l'exemple du retour aux anciennes mœurs.

Aratus avait entamé des négociations avec Antigone Doson : toutefois le seul résultat d'une ambassade que les Mégalopolitains envoyèrent en Macédoine, fut que le roi ne se montra pas éloigné de faire marcher des troupes en faveur de la ligue achéenne. Néanmoins il n'y eut pas encore de traité d'alliance, et Cléomène, après avoir opéré sa révolution à Sparte, revint chercher les Achéens dans l'Achaïe même ; il les battit non loin de Dymes, et leur armée fut anéantie. Il leur offrit alors de le choisir pour chef, et de créer ainsi dans le Péloponèse, et sous la protection d'un roi, une puissante confédération d'états libres. Aratus, dont toute l'influence allait s'évanouir, renouvela la proposition d'opposer les Macédoniens à Cléomène : ainsi, dans le temps même où sa timidité lui faisait abandonner à un autre la place de stratége [1], sa jalousie lui faisait

---

1 C'était Timoxène qui était stratége ; Plutarque fait un long détail des accusations dont Aratus était l'objet, pour avoir laissé à des hommes incapables le gouvernail qu'il n'avait pu tenir lui-même.

préférer le monarque absolu de la Macédoine au roi citoyen des Spartiates. Cléomène eut encore recours aux armes, il marcha à travers le pays des Argiens jusqu'à Corinthe, qui lui fut livrée par les habitans, puis il entoura la citadelle d'un fossé et d'une circonvallation, et vint devant Sicyone, où s'était rendu Aratus, qui continuait toujours à faire négocier avec le roi de Macédoine. De son côté ce roi temporisait; il exigeait qu'avant tout on lui livrât Corinthe et sa citadelle : or, le principal mérite d'Aratus était d'avoir fait entrer cette ville dans la ligue; on se refusa donc au vœu du roi de Macédoine, et ce ne fut que quand les Corinthiens eurent chassé les troupes achéennes pour recevoir Cléomène, que l'on consentit à sa demande [1]. Aratus conclut le traité au nom des Achéens, donna son fils pour ôtage et promit de livrer cette citadelle. Vers ce temps Cléomène se retira de Sicyone, pour s'établir entre les monts Onéens et l'Acrocorinthe.

Le sort de la Grèce dépendait désormais de l'issue de la lutte qui s'engageait entre le roi de Macédoine et le roi de Sparte. Aratus soutint dans Sicyone un siége de trois mois, puis il fut appelé à Ægium, où se tenait l'assemblée générale, qui le nomma stratége pour l'année suivante, la première de la 139.e olympiade, en lui conférant des pou-

1 Polybe, liv. II, chap. 51.

voirs illimités. Si Argos n'avait chassé les Spartiates, Antigone sans doute n'aurait pas pénétré dans le Péloponèse. Mais après cet événement il y aurait eu de la part de Cléomène de la folie à défendre l'isthme. Il fut obligé de se retirer en Arcadie et en Laconie, et de se tenir sur la défensive. Nous jugerions plus sainement de l'histoire de ce temps, si nous avions conservé l'ouvrage de Phylarque, qui était écrit dans un sens directement opposé aux mémoires d'Aratus. Il faut peu compter sur Plutarque, qui, dans la vie d'Aratus, calcule tout pour l'effet qu'il se propose de produire, et puise tantôt dans ces mémoires, tantôt dans l'ouvrage de Phylarque[1], tandis que dans la vie de Cléomène il suit surtout ce dernier auteur.

Cléomène unissait à de grands talens militaires beaucoup de cruauté et de penchant au despotisme, et en général les Grecs se montrèrent pendant cette guerre entachés de ces vices de l'Orient. Polybe et Phylarque ne sont pas d'accord sur les maux qu'on fit souffrir à Aristomaque, qui d'abord fut tyran d'Argos, puis stratége des Achéens, ensuite tyran d'Argos pour la seconde fois, enfin prisonnier d'Antigone et des Achéens. Ce qu'il y a de certain,

---

1 Polybe, *Hist.*, liv. II, chap. 56. A en juger par les passages recueillis par Athénée, Phylarque n'était pas un écrivain très-véridique.

c'est que cet homme inhumain fut puni à son tour des peines les plus cruelles[1]. On ne se bornait pas alors à de simples actes de barbarie : des villes florissantes étaient détruites en entier : Mantinée le fut par un parti, Mégalopolis par l'autre. Le seul Cléomène se montra grand : quoiqu'il eût envoyé sa mère et ses enfans pour ôtages à Ptolémée Évergète, celui-ci lui retira les secours qu'il lui avait fournis jusqu'alors, et traita avec Antigone ; mais Cléomène se procura de l'argent par un autre moyen; il permit à chaque ilote de racheter sa liberté pour cinq mines (un peu plus de cinq-cents francs), et ayant de la sorte recueilli plus de trois millions, il paya un grand nombre de mercenaires, qu'il exerça à la manière des Macédoniens, et avec lesquels il surprit Mégalopolis. Les habitans s'enfuirent à Messène, ne voulant pas même accepter la tranquillité qu'on leur offrait en prix d'une alliance avec Sparte. La vente de leurs biens produisit à Cléomène des sommes considérables; il se jeta ensuite dans l'Ar-

1 Nous ne nous arrêterons point au récit tragique de Phylarque. Polybe dit, liv. II, chap. 59, que, quand tout cela serait vrai, Aristomaque n'aurait pas expié encore les horreurs qu'il commit le jour où Aratus fut repoussé d'Argos, après y avoir pénétré. Polybe dit plus loin qu'il ne fut pas tourmenté toute une nuit à Cenchrés, comme l'avance Phylarque, mais qu'on se borna à le précipiter à la mer, en punition des excès qu'il avait commis contre les Cenchréens.

golide. Durant cette campagne, qui occupa la première moitié de la 2.ᵉ année de la 139.ᵉ olympiade, les Spartiates conservèrent la supériorité; leur invasion inopinée avait frappé leurs ennemis de terreur; mais l'hiver suivant, tout se rangea autour d'Antigone, qui reprit l'offensive, et qui, au printemps, alla même avec les Achéens chercher Cléomène dans son propre pays. Les deux armées se rencontrèrent dans les montagnes, sur le chemin qui conduit de Tégée vers les plaines de l'Eurotas [1]. Les Spartiates furent complétement battus, et l'occupation de leur ville fut le résultat immédiat de leur défaite. Cléomène s'enfuit en Égypte; et les Grecs couronnèrent Antigone aux jeux Néméens, où il fut proclamé vainqueur et libérateur, uniquement parce qu'il eut assez de sens pour ne point signaler par

---

1 Polybe a indiqué avec son exactitude ordinaire la position des deux armées. Avant qu'Antigone pût arriver à Sellasie et au camp retranché de Cléomène, il lui fallut traverser un défilé entre le mont Éva et l'Olympe : l'OEnus y coulait, portant son onde à l'Eurotas, et le long de l'OEnus se trouvait la grande route de Sparte. Cléomène occupait les hauteurs de l'Olympe; Euclide, son frère, était sur l'Éva, qu'Antigone fit attaquer d'abord; mais le but de ses efforts était de faire pénétrer sa cavalerie dans le vallon pour séparer les deux positions. Philopémen fit preuve du talent qui le distingua dans la suite. Sans lui, on laissait échapper l'instant favorable : au lieu d'attendre le signal convenu, il exécuta la charge dans le moment opportun.

des cruautés l'influence que sa victoire lui donnait sur les affaires de la Grèce. Sparte ne fut point traitée avec barbarie, et le triomphe ne fut souillé d'aucune oppression envers ceux qui avaient appelé ce roi à leur secours. Bientôt il retourna dans son pays, pour repousser une invasion des Illyriens. Antigone mourut peu de temps après, en la 4.e année de la 139.e olympiade, abandonnant le royaume de Macédoine à Philippe, à peu près dans le temps où Annibal se disposait à passer en Italie. Les Romains alors se trouvèrent mêlés aux affaires de la Grèce, et de leur guerre contre l'Illyrie naquirent des relations qui bientôt se multiplièrent et s'étendirent au point de confondre dans leur histoire celle de ces contrées et de la Macédoine elle-même.

CHAPITRE III.

État politique de la Grèce et de l'Asie mineure jusqu'à l'arrivée des Romains.

§. 1.er

Macédoine. — Grèce.

L'art de la guerre décida, pendant cette période, de la destinée des états, car ils demeurèrent tous en la possession de chefs militaires, et leur sort dépendit uniquement des mouvemens des armées. Cet art donna naissance à une multitude de professions, et bientôt devint une profession lui-même. Dès-lors la science des finances consista seulement à se procurer beaucoup d'argent, sans égard aux moyens de l'acquérir. La décadence du système militaire devait donc amener celle des finances, et cet effet devait être réciproque.

Nous avons fait remarquer déjà que, depuis Iphicrate, les Grecs, et surtout les Athéniens, remplacèrent leurs armées de citoyens par des mercenaires, tandis que Pélopidas et Épaminondas, profitant des découvertes nouvelles de la tactique, durent leurs victoires surtout à cette circonstance qu'ils continuèrent à combattre à la tête de leurs concitoyens. Après la bataille de Mantinée, après celle d'Agis contre

Antipater, le peuple cessa d'être belliqueux dans les états libres de la Grèce, et quoique la guerre *lamiaque* inspirât aux Athéniens un dernier mouvement d'enthousiasme, quoiqu'ils s'y soient montrés dignes en quelque sorte de leurs aïeux, Léosthènes, leur chef, commandait plus de mercenaires que de guerriers libres. Les troupes de Philippe et d'Alexandre composaient une armée permanente, dans le sens que nous attachons à ce mot. Cependant le noyau de cette armée, formée de Thessaliens et de Macédoniens, représentait toujours une force nationale, qui ne servait que pour un temps donné, ou pour une expédition déterminée. Toujours la phalange apparaît comme peuple, la cavalerie comme noblesse : en cette qualité, ces deux corps prennent part à la décision des affaires. Mais tout change à la mort d'Alexandre : il naît autant d'armées qu'il y a désormais d'empires, et chacune appartient à celui qui la paie. On peut attester de la vérité de ces réflexions, et la conduite des *argyraspides* envers Eumène, et la manière tout-à-fait orientale dont s'y prit Antigone pour se défaire de ce corps. L'expédition de Thymbron contre Cyrène prouve qu'en Europe les choses en étaient au même point. Le cap Ténare était un véritable marché d'enrôlemens; il y en avait un autre en Crète. Thymbron leva son armée au Ténare, comme Léosthène y avait pris la sienne, et ce fut encore au Té-



nare qu'il recourut quand il lut fallut des renforts.

Les seuls Étoliens alors possédaient une force nationale, et ce fut ce qui leur assura une grande prépondérance dans les guerres de cette époque. Quoique nous ignorions l'origine de cette petite ligue, qui, plus tard, devint la fédération étolienne, nous la voyons déjà redoutable quand Antipater vient l'attaquer[1]. Son séjour sur le territoire de la fédération, ses menaces de transférer en Asie toute cette population, eurent pour effet de resserrer les liens des cantons entre eux. On ne voit pas que les Étoliens aient eu des machines de guerre ou des forts construits avec art, et cependant, à l'arrivée des Gaulois, ils occupent toutes les citadelles des défilés de Thessalie. Enfin, au temps d'Aratus, cette confédération comprend déjà la plupart des Arcadiens.

Antipater et Démétrius Poliorcète exercèrent une grande influence sur la science militaire. Antipater rassemble les débris de l'armée de Cratère et de Léonnat, il en compose une nouvelle de ces mercenaires, et lui confie la garde d'Athènes, pour empêcher les citoyens de cette ville d'exercer leur milice; mais le noyau de l'armée de Macédoine resta composé de troupes nationales. Elles comprirent fort bien que le pays leur appartenait, et que le

---

1 Voyez aussi Manso, *Sparta*, vol. III, pag. 292 et 293.

souverain, quel qu'il fût, était placé dans leur dépendance. Aussi Polysperchon, que Pyrrhus regardait comme un des meilleurs généraux de son temps [1], ne peut-il absolument rien, dès que les soldats refusent d'obéir; et c'est vainement qu'Antipater l'a nommé son successeur. On pourrait s'étonner qu'Antipater, si profond en tactique, et qui possédait une excellente armée, ait cependant introduit en Europe l'usage des éléphans à la guerre; mais il paraît qu'il les amena moins pour s'en servir que pour en faire parade : quant à ses successeurs, ils les employèrent fréquemment. Nous citerons surtout Pyrrhus. Toutefois ce prince lui-même et les autres généraux reconnurent bientôt que ces animaux étaient plus nuisibles qu'utiles. Dans les guerres de Pyrrhus, le mouvement des éléphans est deux fois arrêté par des espèces de chausses-trapes, et, sous la porte d'Argos, la chute de l'un d'eux empêche de prendre cette ville, en faisant obstacle au passage, précisément dans le moment dont il fallait profiter.

Démétrius Poliorcète appliqua les sciences et les

---

1 Plutarque, *in Pyrrho*, rapporte une anecdote fort curieuse. On demandait à Pyrrhus dans un festin, lequel, de Python ou de Caphisias, lui semblait le meilleur joueur de flûte. Il répondit que Polysperchon était à ses yeux le meilleur général; que c'était là le seul point dont un roi dût s'informer.

arts de son temps aux machines de guerre et à la marine. Il voulait reproduire en sa personne Achille, Alcibiade et Alexandre; il se faisait le protecteur des arts, et son luxe, ainsi que sa générosité, appelaient près de lui beaucoup d'hommes distingués et de machinistes habiles. L'art des batailles, la stratégie proprement dite, était connu; mais l'art des siéges et celui du marin demandaient encore des perfectionnemens. Il paraît que les meilleurs chantiers de cette époque étaient, pour l'Orient, ceux de Rhodes, d'Égypte, de la côte de Phénicie et de la côte septentrionale de l'Asie mineure, et pour l'Occident, ceux de Sicile et d'Afrique; plus tard il s'en forma quelques-uns en Espagne. L'Italie fournissait du bois de construction; mais ses ateliers n'étaient pas dignes d'attention. On en peut juger par les premiers vaisseaux des Romains. Antigone[1] avait

---

1 Diodore, liv. XIX, chap. 58, fait un long détail de toutes les opérations d'Antigone, qui, s'étant établi à Tyr, fit venir les princes de Phénicie et les gouverneurs de Syrie. Il donna aux premiers le soin de veiller à la construction de ses navires (car Ptolémée avait emmené tous les vaisseaux et tous les marins de Phénicie), et il imposa aux gouverneurs 350,000 médimnes de froment (c'est ce qu'il lui en fallait pour l'année). Antigone lui-même fit venir de tous côtés des ouvriers pour façonner les bois : il fit amener les matériaux du Libanon à la mer. Il y avait huit mille hommes pour couper et scier, et mille attelages étaient sans cesse en mouvement. — — — Antigone établit en Phénicie trois chantiers principaux; sa-

départi le soin de sa marine à son frère Dioscoride, qui s'était instruit à Rhodes, ainsi que le dit Diodore. Néarque prit part aussi à cette organisation. Démétrius, qui fut investi du commandement dès l'âge de vingt-un ans, avait donc été formé à la meilleure école qui existât. Dès-lors Démétrius faisait faire des vaisseaux à cinq et à dix rangs de rames, ainsi que le rapporte Diodore[1], et, dans la suite, il en augmenta encore la grandeur. Les renseignemens que Plutarque nous transmet sur les opérations de Démétrius en fait de marine, sont trop précis, trop concordans avec ce que l'on sait de l'état de l'art chez les anciens, pour ne les pas rapporter ici. Il dit qu'avant Démétrius on ne savait ce que c'était qu'un vaisseau à quinze ou à seize rangs de rames; qu'étant roi de Macédoine, il fut le premier à en faire construire sous ses yeux. Plutarque n'a pas jugé convenable de pousser plus loin la description de ces navires; mais il dit que la rapidité et l'aisance de leurs mouvemens n'étaient pas moins admirables que leur dimension, et cependant ils occupaient tout autant de place

---

voir : à Tripolis, à Byblus et à Sidon; il en plaça un quatrième en Cilicie, où l'on conduisait les matériaux du mont Taurus. Enfin il en créa un à Rhodes; où on lui avait permis de faire construire des vaisseaux en fournissant le bois nécessaire.

1 Diodore, liv. XIX, chap. 62.

qu'aujourd'hui nos vaisseaux de quatre-vingts canons. Toutefois on peut douter que ces machines incommensurables aient été bien commodes pour le genre de navigation des anciens et dans les mers où se faisait la guerre. Sans préjudice de l'invention de Démétrius, nous ferons remarquer que son exemple ne fut imité ni par les Rhodiens, ni par les Carthaginois, qui s'en tinrent toujours à cinq ou à sept rangs de rames. Nous verrons plus bas que les gros vaisseaux des Ptolémées n'étaient que des épouvantails, et que dans la réalité ils ne pouvaient servir. Ceux d'Hiéron et de Ptolémée Philopator devaient seulement étonner l'univers, et prouver à tous la splendeur et la richesse des princes qui les avaient fait construire. Plutarque dit de celui de Philopator, qui était à quarante rangs de rames, qu'il ressemblait à un vaste édifice, tel qu'on en voit sur la terre ferme. Il exigeait pour le service habituel trois cents matelots et quatre mille rameurs, et, de plus, il y pouvait tenir trois mille guerriers armés.

L'historien de la ville d'Héraclée, Memnon [1], rapporte qu'Antigone Gonatas marchant contre Pto-

---

1 Photius, Cod. CCXXIV.

Voyez aussi Gatterer, Essai sur l'histoire universelle; on y trouve, aux pages 306-313, des détails sur la force des flottes, et pages 296-298, des tableaux sur celle des armées de l'antiquité.

lémée Céraunus, qui avait envahi la Macédoine, ce dernier eut recours à la flotte de Lysimaque, et fut appuyé aussi par les Héracléotes. Les vaisseaux d'Héraclée étaient, dit-il, de cinq, de six rangs de rames, ou plus petits; cependant il y en avait un de huit: c'était un chef-d'œuvre, tant pour sa grandeur que pour sa beauté. Il y avait cent rameurs sur chaque banc; ce qui faisait huit cents pour chaque côté, seize cents pour le tout. Il y avait deux pilotes et douze cents combattans. Memnon peut avoir raison, quand il attribue la victoire de Ptolémée Céraunus aux vaisseaux d'Héraclée, et surtout à celui-là. Un pareil navire, vu pour la première fois, devait jeter dans la flotte ennemie beaucoup d'étonnement et d'effroi; mais, dans la suite, les Héracléotes eux-mêmes se contentèrent de trois rangs de rames; enfin, à l'exception de quelques bâtimens où il y en avait sept, toutes les nations maritimes de cette époque s'arrêtèrent à cinq rangs de rames.

Les machines de Démétrius méritent beaucoup plus d'attention; car les hommes formés par lui servirent de modèles à toute l'antiquité. Il paraît que ce fut l'Athénien Épimachus qui inventa la fameuse *Hélépolis* dont se servit Démétrius [1]. Ce guerrier fit

---

1 Athénée, *De machinis*, pag. 3, parle de l'origine des machines en général. Philon, *De telorum constructione*, p. 50, juge les machinistes d'Alexandrie. On cite Apollonius, son élève Agésistrate et Dias.

d'énormes dépenses au siége de Salamine, dans l'île de Cypre : il fit venir d'Asie le fer, le bois et tout ce qui était nécessaire aux travaux, et appela près de lui une foule de savans machinistes. Ce fut en cette occasion que l'instrument dont nous venons de parler fut inventé ; son nom signifie qu'il prend les villes, et en effet il réunissait en lui-même tous les moyens de siége et d'assaut. Large de soixante-quinze pieds[1], il en avait cent cinquante de haut, et comptait neuf étages ; quatre roues de quatorze pieds de diamètre servaient à mouvoir cette tour. Outre cette machine immense, Démétrius fit construire deux énormes béliers couverts de toits. Il plaça dans les étages inférieurs de l'*Hélépolis* les machines destinées à lancer des traits et des pierres, qui devaient retomber perpendiculairement. Le poids de ces pierres s'élevait jusqu'à cent cinquante-quatre livres. Les étages du milieu lançaient des projectiles horizontalement ; enfin, ceux du haut renfermaient les machines qu'on employait à jeter des corps moins volumineux. Malheureusement Démétrius n'avait pas songé à préserver du feu cet édifice, dont le service exigeait plus de deux cents hommes. Ce ne fut que plus tard, au siége

---

1 Diodore, liv. XX, chap. 48. Nous supposons que Diodore parle ici de la coudée d'Égypte ou de Samos, dont on se servait le plus. Elle a vingt pouces de France et quelques lignes. Nous avons négligé les fractions dans notre calcul.

de Rhodes, qu'il avisa aux moyens de corriger ce défaut : à Salamine il avait balayé déjà les murailles, il en avait fait tomber une partie, lorsque Ménélas, qui défendait la place, s'avisa de remplir de matières combustibles l'espace qui séparait l'enceinte et l'*Hélépolis*, et celle-ci fut entièrement consumée. A Rhodes, Démétrius employa une seconde fois tout ce qui, dans son temps, pouvait servir à réduire une ville. On put juger, dès les premiers instans du siége, quels seraient ses efforts. Il avait, tant en vaisseaux de guerre qu'en bâtimens de transport, trois cent soixante-dix navires de grande dimension et mille petits, et il sut protéger sa station contre la tempête par une digue, qui fut achevée en peu de jours; enfin, il plaça sur la proue de ses vaisseaux des machines qui lançaient les traits à la distance d'un quart de lieue. De plus, il construisit une sorte de batteries, des tours flottantes et deux toits, dont l'un devait garantir des projectiles lancés d'en haut, tandis que l'autre devait arrêter ceux qui arriveraient horizontalement[1]. Les

---

1 On voit, au chapitre 92, liv. XX, de Diodore, que ce ne fut qu'après le siége de Rhodes que Démétrius s'avisa de la construction des grands vaisseaux dont nous avons parlé. On y trouve des détails curieux sur l'activité de ce prince, sur sa beauté, sur sa tenue à la guerre et en temps de paix. Il passait de la vie austère des camps à des orgies dignes de Bacchus et de la mythologie.

Rhodiens opposèrent machines à machines. Démétrius transporta bientôt son appareil sur terre; et là il construisit encore une *Hélépolis*, comme il avait fait à Salamine : on la fit mouvoir au moyen de huit roues et de quatorze cents hommes; mais les Rhodiens, jetant beaucoup de traits enflammés et des matières combustibles sur les assiégeans, on se servit, pour la préserver du feu, de fer, de fer-blanc et de peaux de bêtes, qu'on avait soin de tenir constamment mouillées. [1]

Démétrius ne se montra pas moins habile dans l'art des mines : non-seulement il renversa les murs en détruisant leurs fondations, mais il introduisit ses soldats dans la ville à travers un conduit souterrain. Les Rhodiens, néanmoins, déconcertaient toujours ses projets : un jour les huit toits qu'il avait faits, demeurèrent impuissans pour protéger ses troupes; et malgré tout le fer dont il l'avait revêtue, son *Hélépolis*, s'il ne l'eût à l'instant retirée, serait devenue la proie du feu. Étonné de la quantité de traits enflammés lancés par les Rhodiens en une seule nuit, Démétrius les fit ramasser et compter : il s'en trouva huit cents de toute dimension, et il n'y en eut pas moins de quinze cents autres

---

1 Vitruve fait aussi mention de cette machine dans son X.e livre.

en bois et à pointe de fer. Quant aux pierres, il ne fut pas possible de les compter.

Il serait facile de démontrer que ce prince encourageait tous les arts capables de l'entourer d'un plus grand éclat, et de relever en lui la magnificence royale. Diodore parle des superbes tissus et des étoffes brodées que Phila lui envoya de Cilicie à Rhodes. Plutarque décrit le costume qu'il portait quand il fut roi de Macédoine : le soleil, la lune, les étoiles, brillaient sur un vêtement que nul des monarques ses successeurs n'osa faire achever ni porter [1]. Démétrius, il est vrai, regardait les voluptés et le luxe de l'Asie comme un élément constitutif de la splendeur à l'aide de laquelle il voulait éblouir l'univers; cependant on se tromperait beaucoup en lui attribuant, à lui seul, la dépravation qui, vers ce temps, s'étendit sur toute la Grèce. Il chercha, nous l'avons dit ailleurs, à rappeler à la fois Alcibiade et les dernières années d'Alexandre, et montra jusque dans la corruption même, une sorte de grandeur; mais les mœurs de l'Asie se seraient propagées en Grèce, lors même qu'il n'y eût été pour rien.

La Macédoine, fatiguée par le régime militaire auquel elle était soumise, avait été dépeuplée par

---

1 Plutarque ajoute : Καίπερ οὐκ ὀλίγων ὕστερον ἐν Μακεδονίᾳ σοβαρῶν γενομένων βασιλέων.

l'expédition d'Alexandre et par les guerres qui la suivirent. Nous la voyons toujours devenir la proie de quiconque peut rassembler une armée; enfin, les invasions des Gaulois la mettent si bas, qu'Antigone Gonatas a besoin de mercenaires galates et illyriens, non-seulement pour ses campagnes, mais encore pour les garnisons des villes éloignées. Cependant l'emploi des troupes étrangères fit naître souvent des violences et des troubles, et notamment à Mégare. La Thrace prospéra d'abord sous le gouvernement de Lysimaque : non-seulement il fit construire des villes dans l'intérieur du pays, non-seulement il fonda Lysimachie, sa capitale; mais il étendit encore l'empire des Grecs jusqu'au Danube. La Thrace gagna beaucoup aussi à son alliance avec Héraclée, tandis que cette alliance déplut aux Byzantins, dont le principal commerce se faisait avec les barbares de l'intérieur du pays; et les invasions des Gaulois changèrent la face des affaires : elles affligèrent les villes grecques, et surtout Byzance, qui fut en quelque sorte soumise au joug de cette nation. Peu après la chute de l'empire gaulois, voisin de Byzance, on vit les Thraces indigènes ressaisir leurs anciennes possessions, s'étendre jusqu'à cette ville et dominer toute la côte.

Pendant que la Thrace obéissait aux Gaulois et aux peuples barbares, qui de tout temps la menaçaient, la Macédoine, sous Démétrius II, sous An-

était encore plus pauvre : Polybe estime les biens de Mégalopolis et de Mantinée ; il ne les porte guère au-delà de trois cents talens. Corinthe ne put sauver ses richesses qu'en demeurant toujours esclave. [1]

Rien n'est plus incomplet, plus vague, que les données éparses que les anciens nous ont laissées sur la statistique d'Athènes. On prétend que Ctésiclès parlait d'un dénombrement fait sous Démétrius de Phalère, peu après la mort d'Antipater, et que l'on aurait trouvé vingt et un mille citoyens actifs, dix mille autres, qui étaient propres à la défense de la ville, et quatre cent mille esclaves. Mais ce résultat est retenu dans les écrits d'un compilateur sans discernement; en second lieu, il y a erreur manifeste dans l'indication de l'olympiade; puis, on semble avoir oublié qu'Antipater avait précédemment transféré douze mille citoyens en Thrace; enfin, on se demande comment il se fait que, pour aller à la rencontre des Gaulois aux Thermopyles, Callipus ne puisse prendre que quinze cents combattans valides parmi les citoyens d'Athènes. [2]

---

1 Le passage d'Athénée, où il est question de la population d'Athènes, porte à 460,000 le nombre des esclaves de Corinthe. Ce qui ne peut avoir été vrai pour cette époque. Liv. VI, pag. 272.

2 Athénée, liv. VI, pag. 272. Que l'on change, si l'on veut,

Les revenus de la ville, portés aussi haut qu'ils pouvaient l'être au temps de Démosthènes, ne s'élevaient qu'à quatre cents talens, ou 2,200,000 francs. Ils avaient depuis souffert des diminutions notables. Il ne faut donc pas s'étonner si les Athéniens se montrèrent plus favorables à des tyrans et à des princes prodigues de leurs richesses, qu'à leur pro-

---

avec Casaubon, l'olympiade, en substituant seize à dix; que, dans Diodore, on lise douze mille au lieu de vingt-deux mille, on parviendra à mettre d'accord Diodore et Plutarque; mais il restera d'autres difficultés insurmontables. Par exemple, on ne peut donner sa confiance au passage d'Athénée, qu'en faisant revenir de Thrace les douze mille citoyens qui y avaient été emmenés, ce qui est impossible à supposer; car on les revoit plus tard conduits à Antigonie par Antigone. Bonamy (Vie de Démétrius de Phalère, Mém. de l'Acad. des inscript., tom. VIII, pag. 170) soutient qu'ils revinrent avec Alexandre, mais il se méprend; il n'est pas question ici des douze mille citoyens établis en Thrace cinq ans auparavant. Diodore, cité par Wesseling au même sujet, ne dit autre chose, sinon qu'Alexandre ramena des bannis et leur rendit leur part au gouvernement, ce qui est fort juste. La proposition d'Antipater d'aller en Thrace, n'avait pas été acceptée généralement par tous ceux qui possédaient moins de mille drachmes; il est donc vraisemblable que ceux qui n'étaient pas absolument sans ressources se dispersèrent pour attendre de meilleurs temps, se grossirent encore d'autres bannis et revinrent avec Alexandre. Celui-ci, d'ailleurs, n'exerçait aucun pouvoir en Thrace, et l'on ne supprime pas d'un seul coup un établissement formé depuis six ans. D'ailleurs rien n'indique que cela ait eu lieu.

pre aristocratie. L'amour de l'argent ne permettait pas au gouvernement platonique de Phocion de soutenir la comparaison avec la conduite d'un Démétrius de Phalère, d'un Démétrius Poliorcète ou d'un Lacharès tyran, qui ne rougit pas de piller les temples et d'enlever l'or qui décorait la plus belle statue que l'on connût. Les Athéniens alors étaient en possession de distribuer la louange, et il n'y avait en Grèce si misérable petit chef qui ne se sentît pour elle un penchant tout-à-fait asiatique. Si les citoyens, si les généraux avaient dégénéré à Athènes, il n'en était pas ainsi des poètes, des spectacles, des fêtes, des philosophes, des initiations, des mystères, enfin des courtisanes, dont la réputation était toujours la même. Quiconque procurait des plaisirs, était bienvenu, qu'il fût tyran comme Lacharès, rhéteur comme Démétrius de Phalère, ou prince de Syrie, comme Démétrius Poliorcète. C'est à dater de cette époque que les Athéniens et les Grecs en général ont commencé à s'attacher aux riches et aux puissans, soit comme professeurs, soit comme poètes ou comme parasites. Démétrius de Phalère, successeur de Phocion, fut établi et soutenu par ce même Cassandre qui, plus tard, se fit l'appui de Lacharès, et, dans le fond, Démétrius n'était qu'un tyran comme lui : il n'en différait que par l'emploi des moyens. Tant que Phocion vécut, il ne joua qu'un rôle secondaire; et



quand ce grand homme eut été banni, Démétrius s'enfuit près de Nicanor, général de Cassandre, qui l'accueillit, tandis que Phocion fut sacrifié par Alexandre, fils de Polysperchon, auquel il s'était confié. Rétabli dans l'exercice du pouvoir, Démétrius rendit aux pauvres une ombre de participation au gouvernement, ce qu'il pouvait faire sans danger, car, d'une part, ces pauvres redoutaient la garnison macédonienne, qui l'appuyait, et de l'autre, c'était précisément à leur profit que tournaient ses prodigalités. Cicéron nous apprend que Démétrius improuvait les dépenses que Périclès avait faites pour les temples, les portiques, les théâtres et les spectacles. Sa première loi était le besoin ou l'utilité du moment; il ne voulait dans les fêtes que les plaisirs des sens, et ne s'occupait point de ce sentiment du beau que font naître les arts. Ces principes, que ses admirateurs mêmes lui reconnaissent, conviennent parfaitement au portrait que nous en a fait Carystius de Pergame. Démétrius, dit-il, faisait dans ses lois le régénérateur des mœurs, mais il les perdait par son exemple. Antipater avait fait périr son frère; il n'en rechercha pas moins la faveur des Macédoniens; puis, en sa qualité de sophiste, il imagina une excuse à son adulation, et gagna entièrement Cassandre. Les subsides de Macédoine, ceux d'Égypte et les revenus d'Athènes lui rapportèrent annuellement

douze cents talens, ou 6,600,000 francs; somme triple de ce qu'Athènes recueillait durant sa plus grande prospérité. Il ne faudrait pas trop s'en rapporter à Duris de Samos, qui cherche à rabaisser ce célèbre Athénien; mais d'autres auteurs encore parlent de la manière dont s'y prenait Démétrius pour capter la faveur de ses concitoyens, qui, dans la suite, lui reprochèrent eux-mêmes d'avoir négligé leurs lois [1]. D'abord il ména une vie très-frugale, ne mangeant à sa table que des olives et du fromage des îles; mais, dès qu'il fut maître des affaires, il y appliqua les subsides d'Égypte et de Macédoine, au lieu de les employer au profit de la ville et à l'entretien des soldats. Il donnait des repas [2], visitait assidument les courtisanes célèbres, et leur trouvait des noms plus jolis que ceux qu'elles avaient apportés de leur patrie, enfin, il inventait des modes qui lui procuraient l'honneur d'être nommé avec celles de ces femmes qui passaient pour des modèles de goût et d'élégance. Néanmoins il gardait une certaine mesure, et quand il débauchait des femmes ou de jeunes garçons, il tâchait de sauver les apparences. Son cuisinier acheta des domaines considérables des seuls profits de la table dont on

---

1 Diogène de Laërte, *in vit. Demetrii* : τὸ ἐπὶ τῆς ἀρχῆς αὐτοῦ ἐπέγραψαν ἀνομίας.

2 Voyez Duris, dans Athénée, liv. XII, pag. 542.

lui abandonnait les restes. Lorsqu'après son repas Démétrius s'allait promener, on voyait accourir tous les jeunes Athéniens qui faisaient trafic de leur honneur et de leur corps [1]. Théognis, le favori de Démétrius, était pour tous un sujet d'envie. Les tapis de ses salles à manger étaient fort précieux; il faisait usage des onguens les plus chers, teignait ses cheveux en blond, et se fardait le visage. Démétrius savait choisir ses expressions et construire ses périodes; il était l'ami du poète comique Diphile. Ménandre, autre comique du même temps, était tellement lié avec lui, qu'il eut peine à échapper aux persécutions des Athéniens, quand ceux-ci devinrent ennemis de Démétrius, au lieu d'admirateurs qu'ils étaient. [2]

Un des caractères propres à cette époque, c'est qu'au milieu de la corruption générale des mœurs, le besoin qui se faisait le plus vivement sentir à toutes les classes de la société et aux personnes de tout âge, était celui des arts usuels, de la philosophie, de la poésie, ou du moins de ce qui en portait le nom. Démétrius encouragea par ses exemples et les arts dissolus de son temps, et les sophismes de l'érudition, et les spéculations politiques. Ar-

---

1 Carystius, dans Athénée, *l. c.*

2 Diogène de Laërte dans la vie de Démétrius. Ce fut Télesphore, le neveu de Démétrius, qui sauva Ménandre.

chonte, il célébra les fêtes de Bacchus avec une rare magnificence : aussi le chœur des Athéniens chanta qu'il était beau comme le soleil, et qu'il descendait de la plus noble race (il était fils d'un esclave de Timothée), etc. Ce chant populaire fait connaître le caractère des Athéniens. Il n'est pas besoin de parler des trois cent soixante statues qu'on éleva à Démétrius, et qu'on brisa après sa chute. La conduite d'Athènes envers lui explique assez la bassesse avec laquelle se conduisit le peuple envers Démétrius Poliorcète.

A Athènes, à Alexandrie, à Antioche, les arts et les sciences s'étaient tellement mêlés à l'existence des sociétés, que les tyrans dans les petits états et les riches débauchés, qui étalaient leur luxe dans les grandes villes, en avaient un égal besoin : c'étaient désormais les instrumens de leurs voluptés. On en cite plusieurs exemples marquans, et particulièrement celui de Sicyone. Malgré l'état d'oppression dans lequel on y vivait, l'ancienne école de peinture s'y trouvait jouir d'une considération telle, qu'Apelles crut avoir besoin d'y demeurer quelque temps, pour qu'il fût dit qu'il y avait été; c'est ainsi qu'aujourd'hui nos artistes vont à Rome. La réputation de Sicyone survécut même à la formation d'une nouvelle école à Rhodes et en Asie. On y faisait des collections de statues et de tableaux. Si Aratus gagna la faveur du second des Ptolémées, ce



fut surtout par les présens qu'il lui fit de tableaux anciens et rares, et surtout de ceux de Pamphile et de Mélanthe. Sicyone, à cette époque, avait souffert tout ce qu'une ville peut éprouver de maux. Quoique Polysperchon, son fils Alexandre et sa veuve y eussent long-temps résidé avec leur cour, de nouveaux siéges avaient affligé la ville, et même on en avait démoli la partie inférieure, pour la reconstruire sur la hauteur. Les tyrans s'étaient succédé dans l'exercice de toutes sortes de vexations. Tous les hommes animés de l'esprit de la liberté avaient été bannis, ou s'étaient éloignés. Cependant les arts s'étaient conservés au milieu de ces désastres, et ces tyrans eux-mêmes les cultivaient, comme l'avait fait le premier Denys, comme le firent depuis les tyrans italiens du moyen âge. Abrantidas, l'un de ceux qui s'étaient emparés du gouvernement peu de temps avant Aratus, craignait toutes les grandes réunions; néanmoins il ne put s'abstenir du commerce des savans, il suivait assidument les exercices de dialectique que Démias et un certain Aristote, qualifié de dialecticien, tenaient habituellement sous le portique. Le tyran argumentait avec eux; et leurs disciples profitèrent, pour le tuer, du moment où, dans son ardeur philosophique, il se trouvait sans gardes sur la place publique. Rien n'était plus fréquent à Athènes que de voir les courtisanes se former l'esprit par l'étude des arts.

Nous en possédons une liste fort grande, et il semblerait que les rois et les poètes se fussent donné le mot pour leur assurer l'immortalité. Ce que nous savons par le comique Machon de l'esprit des courtisanes, de leurs plaisirs, de leurs amans, surpasse tout ce qu'on lit dans Juvénal. Nous aurons occasion de parler de quelques-unes d'entre elles, et surtout de Lamia, la plus impudente de toutes, quand il sera question du séjour de Démétrius Poliorcète à Athènes. On cite de Gnathaina, maîtresse de Diphile, une piquante raillerie sur les prologues de ce poète [1]. Les plus célèbres comiques de cette époque, Philémon, Ménandre et Diphile, se disputaient Glycère, immortalisée par les vers de Ménandre et par ceux de Térence [2]. Beaucoup de ces femmes fréquentaient l'école philosophique de Stilpon. Un jour, qu'à table il reprochait à Glycère qu'elle et ses pareilles corrompaient la jeunesse, elle répondit fort à propos : « On nous fait à tous deux « le même reproche ; vous, Stilpon ; vous perdez, « dit-on, ceux qui vous fréquentent, en meublant

1 Athénée, liv. XIII, pag. 597. Diphile s'étonnait un jour de la fraîcheur de la boisson (Gnathæna y avait mêlé de la neige que lui avait envoyée un de ses amans de Syrie). Il faut, dit Diphile, que votre citerne soit bien profonde et bien fraîche. Non, répondit-elle, mais nous avons mêlé à votre vin quelques-uns des prologues de vos pièces.

2 Athénée, *l. c.*, pag. 594.

« leur esprit de subtilités et de disputes de mots. « De votre côté, vous prétendez que je perds ceux « qui viennent chez moi. Mais puisqu'il faut qu'ils « se perdent, qu'importe que ce soit par une cour- « tisane ou par un philosophe. » Stilpon ne le cédait à Glycère ni en esprit ni en amertume. Plutarque a conservé de lui quelques mots qui lui font honneur. Seul, parmi tant d'ames viles et basses [1], il osa dire la vérité à Démétrius, et ne voulut de lui ni présens, ni repas, ni dignités.

Le séjour de Démétrius Poliorcète à Athènes est plus propre que toute autre chose à faire juger de l'incapacité où était alors le peuple de se gouverner lui-même et de l'oubli dans lequel étaient tombées les lois, les bonnes mœurs et même les plus simples convenances. Il paraît que le principe des rois était qu'un despotisme militaire ne peut se soutenir

1 Voyez, sur les courtisanes, Athénée, liv. XIII, pag. 583. Il fait remarquer qu'Athènes en a produit plus qu'aucune autre ville; il dit qu'Aristophane de Byzance en nomme cent trente-cinq, et qu'il les fait connaître; qu'Apollodore en désignait encore un plus grand nombre. Gorgias remarque qu'Aristophane en a omis beaucoup de célèbres, et parmi plusieurs autres il cite *Paroinon*, nom qui indique que sa gaieté ne se manifestait que dans le vin; Lampyris, Euphrosine. Gorgias lui-même a oublié Mégiste, Agallis, Thaumarion et Théocleia, qui fut surnommée Coroné; puis Lénatocystos, Astra, Gnathæna et sa petite-fille Gnathainion; enfin Sigé, Synoris surnommée Lychnos, Eucleia, Gammaia, Thryallis, Chimaira, Lampas.

que par la force des armes, sans aucune des institutions que réclament les états. Ils voulaient inspirer la crainte et non l'estime. Cette règle de gouvernement avait reçu en Asie la sanction de l'expérience; mais elle déplut en Europe : Démétrius, dès qu'il eut enlevé aux Macédoniens leurs droits nationaux, se perdit lui-même par sa fierté et ses vices. Si son fils et ses successeurs restèrent sur le trône qui lui avait été enlevé, c'est qu'ils respectèrent les droits de leurs sujets; c'est qu'ils surent mettre un frein à leurs débauches. La bassesse des Athéniens avait beaucoup contribué à égarer complétement Démétrius : elle le fortifiait dans son mépris pour l'humanité; car il se sentait bien supérieur à ces hommes qui passaient pour les premiers des Grecs, quoiqu'aucun, à ses yeux, ne fût capable de quelque chose de grand ou de noble.[1]

---

1 Athénée, *Deipnos.*, liv. VI, pag. 252. Démocharès qui, par sa mère, était neveu de Démosthènes, dit dans son XX.ᵉ livre d'histoire, que les Athéniens poussèrent la flatterie, à l'égard de Démétrius Poliorcète, beaucoup plus loin qu'il ne l'aurait voulu lui-même (ὅτι τοῦτ' οὐκ ἦν ἐκείνῳ βουλομένῳ). Ils faisaient toutes sortes de choses plus viles les unes que les autres (ἀλλὰ καὶ ἄλλαγε παντελῶς αἴσχρὰ καὶ ταπεινά). Entre autres ils élevèrent des temples aux courtisanes Léæna et Lamia, sous les noms de Vénus Léæna et de Vénus Lamia. Burichos, Adimante, Oxythémis, qui étaient ses flatteurs, en eurent aussi. On fit pour eux des autels et des chapelles (ἡρῷα); on ordonna des libations, on leur chanta des hymnes comme

Les Athéniens saluèrent Antigone et Démétrius du titre de roi plusieurs années avant les flatteurs de Milet. Les Rhodiens n'avaient pas encore qualifié de dieu le souverain de l'Égypte, que déjà, et sans consulter l'oracle, ils honoraient Démétrius et son père comme des dieux sauveurs. On rétablit pour ces dieux la dignité de grand-prêtre, et leurs actions furent brodées sur les riches tapis de Pallas, qu'on exposait dans le temple de cette déesse tous les cinq ans, aux Panathénées. On dressa un autel à l'endroit où Démétrius avait mis pied à terre; on créa une onzième et une douzième tribu, et on les appela du nom d'Antigone et de Démétrius. Désormais le démagogue Stratoclès gouverna à la place de Démétrius de Phalère, et fit au peuple les plus absurdes propositions : par exemple, de nommer Démétrion un mois de l'année, et de faire passer ce même nom aux fêtes de Bacchus.

Le premier séjour de Démétrius à Athènes ne fut pas de longue durée. Il ne paraît pas qu'il ait été signalé par un autre scandale que celui de son mariage avec une Athénienne, veuve d'Ophellas de Cyrène, qu'Agathocle avait tué. Démétrius l'épousa, quoiqu'il eût déjà plusieurs femmes. Ce qu'il

---

à des divinités tutélaires. Démétrius, étonné de tout cela, s'écria que nul Athénien de son temps n'avait de grandeur d'ame (ὅτι οὐδεὶς ἐπ' αὐτοῦ Ἀθηναίων γέγονε μέγας καὶ ἁδρὸς τὴν ψυχήν).

y a de plus défavorable à dire sur le compte de ce prince, c'est qu'il accorda de l'influence sur le peuple à un vil flatteur tel que Stratoclès [1]; c'est qu'il toléra un ordre de choses qui amenait ce misérable à la tête des affaires. Le séjour que Démétrius fit à Athènes après le siége de Rhodes [2], fut bien plus fâcheux : cette ville fut comme la capitale d'un nouvel empire créé par lui en Grèce, sous prétexte d'affranchir tous les états. Ses mœurs avaient, en trois ans, éprouvé un changement considérable: il vint entouré de tout ce que le luxe asiatique put imaginer de plus efféminé et de plus méprisable, et trouva les Athéniens plus corrompus que

1 Plutarque dit qu'en fait de légèreté et d'impudence il surpassait encore Cléon. Un jour les Athéniens ayant éprouvé une défaite navale, il courut à la place publique et annonça une victoire. Cette nouvelle fut suivie de fêtes et de distributions de viande aux pauvres, mais bientôt vint une nouvelle contraire. On murmura contre Stratoclès, qui s'élança à la tribune en s'écriant : Quel mal y a-t-il donc à ce que vous vous soyez bien amusés pendant deux jours ?

2 C'est à cette époque qu'Antigone essaya de ramener son fils à un autre genre de vie, et qu'il dit ces mots retenus par Plutarque; mais il ne s'en tint pas aux paroles et devint furieux, quand Démétrius lui débaucha la courtisane Démo, qui, après avoir été la maîtresse du père et du fils, eut encore du petit-fils (Antigone Gonatas) Alcyonée, le même qui, dans Argos, apporta la tête de Pyrrhus. A l'occasion de cette Démo, Antigone s'emporta surtout contre Oxythémis, auquel les Athéniens bâtissaient des temples.

jamais par la domination de la multitude et par les démagogues qui se disaient hommes d'état. Néanmoins ce fut vers ce temps que Démétrius enrichit le plus les arts mécaniques de ses inventions, et qu'il fit le plus de dépenses pour exécuter à ses frais les idées des autres. Il donna par là une tout autre direction à l'art militaire [1]. Non content de faire construire des machines et des vaisseaux d'après des procédés nouveaux, il voulut encore perfectionner les armures, et s'adressa principalement, sous ce rapport, aux ouvriers de Cypre. Zoïle, qui était de ce pays, fit les deux plus lourdes armures que l'on ait jamais connues : ordinairement elles ne pesaient que cinquante livres. Alcime d'Épire était, dans l'armée de Démétrius, le seul qui en portât une d'un poids double de celui-là.

Pour cette fois Démétrius fut réellement le libérateur des Athéniens, que Cassandre menaçait de sacrifier à sa vengeance ; aussi se surpassaient-ils eux-mêmes en inventions de flatterie. On l'accueillit par un hymne appelé Ithyphallus, que l'on ne chantait qu'en l'honneur des divinités les plus révérées ; enfin on le logea dans le temple de Pallas, qui, à

1 Les Rhodiens, pour en perpétuer la mémoire, lui demandèrent quelques-unes des grandes machines qu'il avait fait construire. Plutarque parle encore de l'étonnement de Lysimaque au siége de Soli, où son ennemi Démétrius fit manœuvrer à sa prière ses vaisseaux et ses machines.

cription d'un portique dont les peintures étaient l'ouvrage de la vieille école de Sicyone, nous apprend que les Thébains aussi élevèrent un temple à Vénus Lamia, qui régnait avec Léæna sur l'esprit de Démétrius. Democharès dit que les Athéniens se montrèrent les flatteurs des flatteurs, et qu'au retour de Démétrius de l'expédition de Corcyre, ils le reçurent avec des chants et des démonstrations qui étaient pour leurs dieux de véritables outrages [1]. La corruption, la dépravation, pénétraient partout avec lui, et nous verrons plus bas qu'à cet égard les choses n'allaient pas mieux à Sparte que dans le reste de la Grèce.

Les Étoliens, les seuls qui eussent conservé leur liberté, les seuls qui combattissent encore les rois avec avantage, n'avaient pas cependant des mœurs plus pures : ils étaient à la fois grossiers et corrompus. On pourrait les comparer à des bandes de brigands, tandis que les autres villes grecques présentaient l'image de cours débauchées. Les Étoliens,

---

1 Athénée, liv. VI, pag. 253. Ce ne fut point assez des parfums, des couronnes, des libations dont on a coutume d'honorer les dieux, on lui chanta des chœurs et des ithyphallies; on alla à sa rencontre en exécutant des danses et des cantiques où on lui disait : Toi seul es le véritable dieu, les autres dorment ou voyagent, ou même n'existent pas. Tu es le fils que Neptune a eu de Vénus; tu surpasses tous les hommes par ta beauté; tu es, par ta bonté envers tous, l'ami sincère du peuple; c'est à toi enfin que s'adresse sa prière.

de l'état de nature avaient subitement passé à celui de dégénération. Toutes leurs jouissances étaient dictées par la brutalité; les autres du moins avaient sauvé du naufrage des lois et des mœurs, la poésie et la philosophie. Polybe, dans un fragment de son treizième livre, rapporte que les Étoliens distribuaient tout leur temps entre des guerres interminables et des débauches sans fin, et qu'ils étaient tous accablés de dettes [1]. Agatharchidas dit qu'ils sont aussi disposés aux déportemens et à la volupté, qu'ils sont prodigues de leur vie [2]. Ils étaient devenus tellement odieux par leurs rapines, que, dans les louanges chantées à Démétrius, les Athéniens vantaient comme le plus grand de ses bienfaits le frein qu'il avait mis à ces rapines [3]. La valeur et la discipline distinguaient les officiers étoliens, et les rois de Syrie et d'Égypte les recherchaient beaucoup. On dit qu'en Égypte chaque chef de corps

1 Polybe, *Fragm. de virtutibus et vitiis*, édit. d'Ernest, tom. III, pag. 48.

2 Athénée, liv. XII, pag. 527. *Τοσοῦτον τῶν λοιπῶν ἑτοιμότερον ἔχουσι πρὸς θάνατον, ὅσωπερ καὶ ζῆν πολυτελῶς καὶ ἐκτενέστερον ζητοῦσι τῶν ἄλλων.*

3 Athénée, liv. VI, pag. 253. Voyez l'allusion ingénieuse du sphinx qui, du haut de son rocher, se jette sur toute la Grèce. On dit à Démétrius dans cet hymne ou plutôt dans cet ithyphallus, que, s'il ne peut combattre plus long-temps ce sphinx étolien, il cherche du moins un OEdipe qui le jette à bas de son rocher ou le réduise par la faim.

recevait, outre les rations accoutumées, une solde d'une mine par jour (environ cent francs); et que Scopas, qui fut nommé commandant en chef de toute l'armée, touchait un traitement dix fois plus considérable.

A Sparte la trop grande inégalité des fortunes avait eu les résultats qu'elle a partout : c'étaient, d'une part, bassesse et humilité; de l'autre, fierté, débauche, prodigalité. Cléonyme joua, dans ce temps, un rôle bien méprisable : appelé par les Tarentins pour les secourir contre les Lucaniens, il enrôle quinze mille mercenaires au Ténare. Débarqué en Italie, il porte son armée à vingt mille hommes; et quand les Lucaniens, épouvantés, concluent la paix avec Tarente, il abuse de la confiance de Métaponte, s'unit à ces Lucaniens contre elle, et s'y livre à des désordres et à des débauches qui surpassent pour ainsi dire celles de Démétrius à Athènes[1]. La conquête

---

1 Diod. de Sicile, liv. XX, ch. 104, vol. II, pag. 482. Il lui extorqua plus de six cents talens et prit pour ôtages deux cents vierges des familles les plus considérées, plus encore pour satisfaire ses voluptés que pour s'assurer de la foi des habitans. A Métaponte, Cléonyme quitta l'habit lacédémonien, se livra à toutes sortes de débauches, et opprima toujours ceux qui se confiaient à lui. Quoiqu'il eût une armée considérable et des contributions fort productives, il ne fit rien pour la gloire de son pays. Il répandit le bruit, à la vérité, qu'il allait passer en Sicile pour mettre fin au règne d'Agathocle, et pour rendre la liberté aux Siciliens; mais il remit

qu'il fit de Corcyre ressemble à un coup de main tel que les font les chefs de bandes et des gens sans aveu [1]; enfin, il fut battu par les Romains, et quand il voulut porter ses brigandages sur les bords du Pô, il le fut encore par les Gaulois. Un autre roi, ce même Léonidas qui renversa Agis, erra longtemps en Syrie, d'où il rapporta à Sparte le luxe et la corruption de ce pays. La mère d'Agis exerçait beaucoup d'influence dans l'état; elle était sans cesse entourée de gens endettés, de protégés et d'amis, qui lui composaient une cour. Les filles des meilleures maisons étaient suivies de beaucoup d'amans, et les femmes des rois en trouvaient dans leurs propres familles. L'influence d'un petit nombre de riches héritières (il n'y avait dans tout le pays que cent maisons opulentes) l'emportait de beaucoup sur celle des rois. Les pauvres, absolument privés de commerce et d'industrie, n'en étaient pas moins tenus à une contribution payable chaque mois, et qu'un éphore rendit encore plus dure et plus productive par l'intercalation d'un treizième mois. Il n'est pas besoin de dire ici que les éphores savaient

---

cette expédition à d'autres temps, passa à Corcyre, prit la ville, fit rentrer beaucoup d'argent et mit une garnison dans l'île, voulant s'en servir comme d'une place d'armes, d'où il pourrait, selon les circonstances, se mêler des affaires de la Grèce.

1 Diodore, *loc. cit.*, chap. 105.

admirablement profiter des superstitions populaires, et que les nombreuses intercalations auxquelles l'année grecque était sujette, se rattachaient à la religion et aux prestiges du culte. En Macédoine, la monarchie, depuis Lysimaque et Pyrrhus, reposa plus sur la force militaire que sur l'affection du peuple. Le pouvoir ne connut plus de limites : Antigone Gonatas et ses successeurs, quoiqu'ils entretinssent des troupes illyriennes et gauloises, introduisirent dans le gouvernement des formes plus douces; mais aucun auteur ne nous a conservé de détails à ce sujet. Beaucoup de villes de Thessalie, nous en avons la certitude, avaient leurs magistrats; et quoique ces magistrats fussent placés dans la dépendance du roi de Macédoine, ces villes étaient libres et les élisaient elles-mêmes. Héraclée, qui était voisine des défilés, était encore entièrement libre. Soumise pour quelque temps à la ligue étolienne, elle redevint libre encore après les guerres des Gaulois, pour retomber de nouveau sous la puissance des Étoliens.

Les variations de la constitution d'Athènes ne sont pas difficiles à saisir. Cette cité fut toujours en proie, soit à des tyrans ou à des démagogues, soit aux Macédoniens, jusqu'à ce qu'elle entrât, mais pour peu de temps seulement, dans la ligue achéenne. Antipater y mit d'abord une garnison, et Phocion gouverna. On conserva les anciennes formes. Il y eut des archontes, un conseil, des assemblées et

des tribunaux du peuple ; mais leurs attributions furent limitées. On soumit au conseil ce qu'il devait décréter; au peuple ce qu'il devait confirmer. Les juges furent choisis parmi les riches. A peine on avait goûté la joie causée par le rétablissement du pouvoir de la multitude, que Cassandre installa Démétrius de Phalère. Nous avons déjà parlé de son administration. Il rendit plus nombreuse, il est vrai, l'assemblée du peuple qu'Antipater ne l'avait voulu. Il y admit tous ceux qui avaient mille drachmes de fortune, et la composition des tribunaux en souffrit quelque mélange. Néanmoins Diodore et Plutarque disent avec raison, qu'en apparence son gouvernement fut oligarchique, mais que dans la réalité il fut monarchique. En rendant aux Athéniens leur ancienne constitution, Démétrius le poliorcète leur fit un bien mauvais présent. On peut en attester la conduite de Stratoclès, qui ne trouvait pas encore l'ancien conseil assez démocratique, et qui l'augmenta de cent membres tirés des deux nouvelles tribus du nom d'Antigone et de Démétrius. La joie qu'on ressentit de cette restauration de la liberté et de l'évacuation de l'île de Scyros par Antiochus ne fut pas de longue durée : le gouvernement de la multitude produisit, comme à l'ordinaire, la tyrannie. Le démagogue Lacharis se fit despote; Alexandre le soutint, comme Démétrius avait protégé Stratoclès. Démétrius chassa le tyran, et mit une garnison dans

la ville. Depuis lors la constitution ne fut plus qu'une ombre, et la liberté ne se montra plus que par intervalles. Dans la réalité, la volonté des rois de Macédoine faisait tout : c'était à peu près la seule loi.

Tandis qu'Athènes finissait, cette époque vit naître, en Étolie et dans le Péloponèse, deux nouvelles puissances, dont les germes existaient depuis fort long-temps : il s'agit de la ligue achéenne et de la ligue étolienne. Le but de chacune était de se garantir de l'ennemi, en composant une république fédérative de petits états, qui, soumis à des chefs communs, garderaient néanmoins leur organisation intérieure, sans dépendre aucunement les uns des autres. Ce chef etait élu chaque année. Obéir aux décisions de l'assemblée générale était un devoir pour tous, et les lois particulières ne pouvaient subsister qu'autant qu'elles n'avaient rien de contraire à ces décrets généraux. C'est un problème difficile à résoudre, un problème dont la solution a presque toujours résisté à tous les essais, que de former une puissance considérable de petites cités, en évitant les inconvéniens des grands états et de la centralisation. Nous devons d'autant plus désirer de bien connaître ces deux fédérations, que malheureusement ce que nous en savons est tellement incomplet, que l'érudition et la critique peuvent écrire de savantes dissertations beaucoup plus facilement

qu'on ne ferait une exposition claire et nette du sujet.[1]

La ligue étolienne est la plus ancienne; c'est par elle que nous commencerons. Elle paraît avoir reposé sur les mêmes bases que celles de la Béotie, de la Locride, de la Phocide, de l'Arcadie, de la Thessalie; c'était une union produite par une communauté d'usages et de dialectes entre des villes et des cantons dont les habitans avaient une même origine. L'histoire entière montre combien les nœuds de cette union étaient peu serrés; quoiqu'il y eût des assemblées générales, des sacrifices communs et des élections à certaines fonctions. Pendant long-temps la ligue étolienne ne fut que ce qu'étaient toutes les autres fédérations; mais Antipater gouvernant la Macédoine, elle puisa une nouvelle vigueur dans la crainte de voir la nation expulsée de ses retraites, et peut-être transférée en Asie. Quant aux institutions qui ont du rapport avec les formes de la ligue achéenne, elles sont probablement plus récentes.

1 Ubbo Emmius en a donné les principaux traits dans le IV.e volume du Thésaurus d'antiquités grecques de Gronove. On trouve rassemblés dans Tittmann (*Darstellung der griechischen Staatsverfassungen*), Exposé du système des constitutions grecques, pag. 673-688, et pag. 721-728, tous les passages d'auteurs qui y ont rapport. Nous ne nous livrerons ici à aucune recherche, à aucune interprétation philologique, et quand nous ne pourrons obtenir de lumière que par ce moyen, nous nous en rapporterons aux travaux des autres.

Nous avons trop peu de renseignemens sur la législation produite par le temps, pour qu'il nous soit possible de distinguer ce qui est de l'origine, ou du moins ce qui est ancien, de ce qui ne serait qu'innovation ou imitation. La principale affaire de la ligue étolienne, c'était une guerre de rapines et d'attaque, et de plus une guerre de défense pour se garantir de la vengeance de ceux qu'on avait spoliés : aussi le titre de stratége, que portait le chef annuel, était-il bien mieux appliqué ici que chez les Achéens, dont l'union n'avait été cimentée que pour la défense. L'assemblée annuelle des Étoliens se tenait en automne, à Thermum ou Therma, près du temple d'Apollon [1]. On délibérait sur les propositions du stratége et des députés nommés à cet effet; on ratifiait ou on annulait les traités; on y recevait les ambassadeurs; on y élisait les fonctionnaires de la ligue. Quant aux députés composant le conseil où se préparaient les affaires qui devaient être discutées à cette espèce de champ de Mars, ce sont sans doute les *sunèdres*, les apoclètes, les *principes*, dont il est fait mention quelquefois dans

---

1 C'était comme le repaire où ils déposaient le produit de leurs brigandages en fait de statues, de tableaux ou d'objets précieux. Les bâtimens qui environnaient le temple étaient superbes; placé sur un rocher, ce temple était entouré de hauteurs aussi escarpées, et l'approche en eût été fort difficile pour une armée ennemie.

les auteurs. Mais comment les choisissait-on, et à quelles époques? C'est ce qu'on ne pourrait que deviner. A l'assemblée le stratége proposait; mais il ne prenait point part aux délibérations. En revanche, il était seul chargé de l'exécution. Le second fonctionnaire dans l'ordre du commandement, était à la tête de la cavalerie; il prenait aussi rang après le stratége dans l'assemblée de la nation; le troisième, appelé secrétaire ou écrivain public, était chargé du soin des affaires intérieures et extérieures. Outre ces trois premiers fonctionnaires, on en élisait encore beaucoup d'autres à l'assemblée; néanmoins chaque cité de la fédération nommait les siens séparément. Dans les cas extraordinaires, ou quand il y avait quelques changemens importans à faire à la législation, on nommait aussi des *nomographes* chargés de proposer des lois. C'est ce que nous apprend un fragment de Polybe, où sans doute il était question de l'abolition des dettes, mesure révolutionnaire si fréquente dans les états grecs. A en juger par quelques inscriptions, on s'occupait encore dans ces lois de beaucoup de choses qui n'avaient point trait aux relations extérieures; mais on ne sait pas bien jusqu'à quel point cette assemblée exerçait une espèce de tutelle sur chaque cité en particulier. Dans diverses circonstances on reçut dans la ligue la Phocide, la Locride et une partie de l'Arcadie; les villes

du sud de la Thessalie, et surtout Héraclée, ont été souvent réunies à ces fédérations, tant avant l'arrivée des Gaulois que depuis. Elles échappaient de la sorte au pillage, et trouvaient en même temps une protection contre la Macédoine. Nous accorderons difficilement que les assemblées, tenues régulièrement tous les ans, l'aient jamais été ailleurs qu'auprès du temple que nous avons indiqué, et cela lors même que Tite-Live s'exprimerait en termes plus formels sur les réunions de Naupacte, de Lamia et d'Héraclée; car on sait fort bien que sur ces sortes de choses il ne faut pas prendre ce qu'il dit au pied de la lettre.[1]

Quoique nous n'ayons sur la ligue achéenne aucunes notions suivies, nous en savons beaucoup plus à son égard que sur la ligue étolienne. Les villes d'Achaïe avaient chacune leur conseil, leurs juges, leur juridiction; mais il y avait un Code et des lois générales pour toutes. Ces villes faisaient usage des mêmes mesures, des mêmes poids, des mêmes monnaies : néanmoins chaque état faisait frapper des espèces particulières. Il ne faut cepen-

---

1 Tittmann a indiqué ces passages, p. 726. Ni lui ni Ubbo Emmius n'ont fait de difficulté d'admettre la diversité de lieu pour la tenue des assemblées générales. Ubbo Emmius dit : *Sed præter Thermum alibi etiam pro temporis conditione concilium idem conveniebat, ut Naupacti, Hypatæ, Lamiæ, quemadmodum ex historia cognoscimus.*

dant rapporter tout ceci qu'à l'époque du renouvellement de la ligue; car avant cette époque les liens n'étaient pas fort serrés entre ces états, qui ne composaient qu'une sorte d'amphictionie, comme beaucoup d'autres, et qui pouvaient faire séparément la guerre et la paix. Tout citoyen avait droit à siéger aux assemblées générales, tenues à Ægium, d'y prendre la parole, d'y faire des motions. Cependant on n'y voyait arriver que les riches et ceux qui jouissaient de quelque considération. Le gouvernement était démocratique, mais non pas abandonné à la multitude. L'absence des pauvres et la prépondérance des riches ne se faisaient sentir que dans les cas ordinaires, pour les assemblées sans intérêt majeur à discuter, où le peuple ne voulait pas se rendre à grands frais. Dans certaines occasions, ces assemblées ont été beaucoup plus nombreuses; elles présentaient alors tous les caractères des démocraties illimitées. Les assemblées ordinaires avaient lieu deux fois par an. Les sujets de discussion s'y présentaient tout préparés; il n'y était question que d'adoption ou de rejet, et l'on élisait les stratéges et les autres fonctionnaires. Si l'on se fût occupé d'autre chose, la restriction de la durée des séances à deux ou à trois jours eût été tout-à-fait absurde. Il est certain que le président, le stratége, avait, pour se diriger, un conseil; mais le composait-on des dix hommes élus

démiurges[1], ou bien était-ce un corps semblable à tous les sénats des constitutions grecques? était-ce la Gérusia, le conseil des vieillards, ou bien étaient-ce des *synarques*? C'est ce que nous ne déciderons pas. Ce qui n'est nullement douteux, c'est qu'il y avait un conseil d'état chargé de mûrir les affaires politiques, et de les examiner en attendant l'instant où l'ambassadeur pourrait paraître à l'assemblée qui décidait en dernier ressort de tous les traités.

Le pouvoir exécutif appartenait au stratége; il dirigeait les opérations de l'assemblée; seul il avait le droit de prononcer de longs discours pour ou contre les propositions, tandis que les autres étaient obligés de serrer leurs opinions dans un court espace de temps, et de les reproduire ensuite par écrit. Dans les premiers temps du renouvellement

---

1 On trouve, dans Tittmann, pag. 687, les passages propres à éclaircir la question. Leur examen ne nous permet pas de rien décider. Ubbo Emmius est plus hardi; il dit, vol. IV, pag. 553 : *Regebant concilium prætor præcipue, si præsens esset, et magistratus alii, quos Achæi δημιουργοὺς nuncupabant. Hi numero decem erant, suffragiis legitimi concilii, quod verno tempore habebatur, electi ex universa societate, prudentia præcipui, quorum consilio potissimum prætor ex lege utebatur. Horum potestas et dignitas maxima erat post ipsum prætorem, quos idcirco Livius, Polybium sequens, summum Achæorum magistratum appellat. Polybius alicubi συνάρχοντας eorum collegium congregatum, aut consessum συναρχίαν videtur indigitare.*

de la fédération, on avait créé deux stratéges; mais plus tard il n'y en eut qu'un seul, qui fut assisté d'un *grammateus* ou secrétaire d'état. Les Achéens firent encore un pas de plus vers la monarchie, en laissant en place des hommes de mérite, ou du moins en les réélisant souvent. Il est fâcheux que nous n'ayons pas de catalogues des stratéges, comme nous avons ceux des vainqueurs aux jeux olympiques, ou ceux que Porphyre nous a transmis pour les stratéges de Thessalie, qui avaient beaucoup moins d'importance. Le premier qui gouverna sans collègues demeura en charge quatre ans de suite. Aratus, une fois qu'il fût arrivé à cette dignité, l'occupa souvent de deux années l'une, ou même plusieurs années de suite, si bien qu'en trente-deux ans il fut dix-sept fois stratége [1]. Philopémen, qui le remplaça, fut nommé huit fois en vingt-quatre ans. [2]

Nous ferons remarquer que l'on pourrait élever beaucoup de difficultés sur notre assertion, quant à la composition démocratique des assemblées générales, que dans les cas d'urgence on convoquait aussi à des époques extraordinaires, et que, dans la suite, on réunit souvent près de Corinthe. Il n'est pas bien démontré qu'au lieu du peuple entier, ce ne fussent pas des citoyens choisis qui venaient

---

1 246 à 213 avant J. C.

2 208 à 184.

y représenter les états. Il y a même un passage de Polybe qui pourrait ébranler beaucoup notre opinion.[1]

La constitution de Sparte était débordée à la fois par l'oligarchie et par la démocratie : par l'oligarchie, en ce que toutes les fortunes s'étaient concentrées en peu de mains; par la démocratie, parce que les éphores opprimaient le sénat et les rois, en s'appuyant de la multitude, qu'ils avaient le droit de convoquer. Il ne faut donc pas s'étonner de voir les Spartiates de ce temps se livrer à des expéditions semblables aux brigandages des Maniotes, leurs descendans. Unis avec quelques villes d'Arcadie, les Étoliens leur rendirent souvent le mal qu'ils faisaient, et Plutarque rapporte, dans sa Vie de Cléomène, qu'un jour ils emmenèrent de Laco-

1 Dans les *Excerpt. legationum*, n.° XLI, Eumène envoie des députés à l'assemblée des Achéens, qui se tenait pour lors à Mégalopolis; il promet cent vingt talens, ajoutant qu'on en appliquera les revenus à indemniser ceux qui viennent aux assemblées ordinaires (*ἐφ' ᾧ δανειζομένων τούτων ἐκ τῶν τόκων μισθοδοτεῖσθαι τὴν βουλὴν τῶν Ἀχαιῶν ἐπὶ ταῖς κοιναῖς συνόδοις*). On rejeta la proposition, parce que l'on démontra qu'Eumène, qui avait fait occuper Égine, voulait de la sorte corrompre toute la ligue achéenne Il faut néanmoins qu'il ait été question des frais de voyage des députés; car si on voulait appliquer ces expressions au conseil, il n'était pas besoin d'en payer les membres pour le peu de jours que durait l'assemblée.

nie quinze mille esclaves à la fois, tandis que le roi Aréus, lors de son invasion en Étolie, eut peine à regagner ses vaisseaux avec les débris de sa troupe.[1] Les modifications imaginées par Agis devaient, sans le secours de la violence, rétablir les anciennes mœurs, remédier à l'inégalité des fortunes et prévenir les abus du pouvoir oligarchique; mais son plan était mal combiné. Dans les siecles corrompus, les hommes avec lesquels on entreprend une régénération, ne deviennent jamais les citoyens d'une république, et plus il y a, dans le caractère de celui qui se met à leur tête, d'enthousiasme et de générosité, plus ces hommes qui, sous le prétexte de la liberté, ne consultent que leur intérêt, savent le tromper et l'égarer. Agis fut donc victime de son amour du bien. Cléomène eut recours à d'autres moyens : sans la vanité, sans la jalousie d'Aratus, il serait parvenu à un résultat, quoique peut-être ce résultat serait

1 Il y a sans doute de l'exagération dans le récit de Justin; il dit, liv. XXIV, chap. 1 : — — — *Ætolos aggrediuntur, causas belli prætendentes, quod consensu Græciæ sacratum Apollini Cirrhæum campum per vim occupassent. Huic bello ducem deligunt Arean, qui exercitu adunato urbes sataque in his campis posita depopulatur, quæ auferri non poterant incendit. Quod cum e montibus conspicati Ætolorum pastores essent, congregati admodum quingenti, sparsos hostes, ignorantesque quanta manus esset, quoniam conspectum illis metus et incendiorum fumus abstulerat, consectantur, trucidatisque admodum novem millibus, prædones in fugam verterunt.*

demeuré en-deçà du but qu'il se proposait; mais il sentit qu'il fallait une main vigoureuse pour opérer sa réforme, et qu'un état militaire demandait que les mœurs du pays fussent restaurées à peu près comme on rétablit la discipline dans un camp. On ne pourrait prendre la défense de toutes ses actions, ni de la violence de sa conduite. On sait qu'il fit la guerre et qu'il paya ses soldats avec des subsides étrangers; enfin, qu'il renversa et fit exécuter les éphores et chassa les oligarques. A-t-il, comme le dit Pausanias, dissous dans cette occasion le conseil tout oligarchique des anciens, pour lui substituer un autre collége? Cela est difficile à croire, surtout s'il avait l'intention de rétablir la constitution de Lycurgue. Cléomène sut rendre aux Spartiates la confiance qu'ils avaient en eux-mêmes, et les gagna tous par ses manières affables et par la simplicité de son genre de vie. Malheureusement le temps ne comportait plus ses réformes. De six mille hommes qui combattirent à Sellasie, et que Plutarque nomme Lacédémoniens, il n'en resta que deux cents. On vit périr le noyau de la nouvelle nation créée par Cléomène. Il nous paraît donc inutile de nous étendre davantage sur les changemens qu'il fit dans le gouvernement. Les faibles débris de cette nation devinrent bientôt la proie de brigands audacieux appelés tyrans.

§. 2.

Asie mineure. Syrie.

Le nouvel empire grec offre à l'observateur un aspect satisfaisant. De l'Asie mineure et de la Syrie jusqu'aux frontières de l'Inde, on voit se répandre parmi des hommes courbés sous le despotisme un peuple énergique, qui connaît les droits de l'humanité, et qui veut participer à la formation des lois qui le doivent gouverner. Les arts des Grecs couvrirent toute l'Asie; leur industrie pénétra en Bactriane et dans tout l'Orient. On avait fondé des villes grecques jusque sur les bords de l'Indus, et toutes jouissaient de franchises municipales. Les invasions des Scythes et des Tartares, les conquêtes des Parthes, anéantirent ces petites républiques dans les contrées lointaines; elles les absorbèrent dans les états constitués selon l'esprit monarchique de l'Asie; mais on les vit se soutenir dans le royaume de Séleucie, jusqu'au Tigre, et jusqu'en Égypte, et de l'autre côté jusqu'à Byzance. Alexandre avait commencé la fondation des villes; Séleucus en établit, dans les contrées occidentales de la Perse, quelques-unes qui devinrent très-florissantes. Mais jetons d'abord un coup d'œil sur l'Asie mineure. En Cappadoce et en Bithynie la face des affaires avait changé, au point que, si l'on n'y avait pas précisé-

ment fondé des états nouveaux, les anciens, du moins, avaient reçu, au milieu de leurs élémens barbares, les institutions de la Grèce. Cela n'empêcha pas, il est vrai, les hiérarchies sacerdotales et héréditaires de se perpétuer, et l'esclavage de ceux qui habitaient les domaines voisins des temples continua d'exister [1]; si bien que sous les premiers empereurs, Strabon trouva encore ces choses dans leur état primitif [2]. Pour son organisation, la Cappadoce ressemblait assez aux états du moyen âge : on y reconnaît, sous d'autres titres, de puissans abbés, des barons guerriers, un peuple obéissant et rapace. Le roi campait en quelque sorte dans le voisinage de Mazaca, et ses barons avaient bâti des châteaux sur les sommités qui l'entouraient [3]. Mais ici même l'in-

---

1 Le temple de Comana avait encore six mille esclaves des deux sexes, et des domaines dont le prêtre percevait le revenu. Ce pontife occupe le second rang dans l'état : le plus souvent il est du sang royal. Ailleurs Strabon parle du temple de Morimène ; nous ne rechercherons pas ce que c'était que le Jupiter ἐν Οὐηνάσοις auquel ce temple était dédié. Il avait trois mille esclaves, beaucoup de terres et un revenu de cinquante talens. Il est ensuite parlé d'autres temples semblables.

2 En Asie, les Romains ne traitent qu'avec des rois, excepté en Cappadoce, où ils traitent avec le roi et le peuple. Cependant il ne faut pas ici rêver l'existence d'une démocratie ; il convient donc d'appliquer ce mot à ces petits seigneurs féodaux dont les forts entouraient Mazaca.

3 Strabon.

fluence des Grecs triompha; le nom qu'ils donnèrent à Mazaca fut Eusébie. Les habitans adoptèrent les lois de Charondas, et, sans préjudice de l'autorité royale, ils vécurent selon leur droit particulier. Pour mieux retenir ces lois, on rédigea des vers, que l'on chantait dans les festins : et on expliquait à la jeunesse ce qui en était devenu inintelligible. [1]

Jusqu'à l'époque qui nous occupe, le Pont était demeuré un pays entièrement barbare, et n'obéissait aux Perses que fort incomplétement; les Sanni ou Macrones, les Apaïtes ou Cerbites, les Chaldéens ou Chalybes, les Mosynœciens et même les Tibaréniens ne se laissaient pas gouverner par les rois du pays, que les Perses protégeaient. Non-seulement les villes grecques répandues sur la côte étaient libres, mais chacune avait encore un territoire considérable et des sujets. Sinope était de toutes ces villes maritimes, sans même en excepter Byzance, celle qui faisait le mieux la pêche. On exportait des meubles de buis et de noyer, et des fruits de toute espèce. L'on faisait aussi le commerce du vermillon avec la Cappadoce, jusqu'à ce que, sous les Romains, Éphèse s'en empara. L'huile n'était pas un article moins important du commerce de Sinope, qui seule cultivait l'olivier; et quand les relations avec la Phénicie étaient interrompues, l'Arménie fournissait

1 Il y avait un homme chargé de les chanter.



le kermès aux villes voisines du Pont, qui s'unirent bientôt avec ce royaume, ainsi que leurs colonies, et qui devinrent parfois le siége des rois. Les arts et les sciences y florissaient. On en peut attester la sphère de Billarus et les tableaux de Sthénis, que Lucullus fit apporter à Rome; enfin, ce grand nombre d'hommes distingués de tout genre que produisirent ces contrées. Depuis lors, les rois de Pont appartiennent à l'histoire grecque de bien plus près que ceux de Syrie : ils passèrent en effet de la barbarie à la civilisation. Les autres, au contraire, se laissèrent gagner par la mollesse et les voluptés de l'Asie. La liberté rendue à Héraclée marqua le point où s'opéra cette transition des rois de Pont vers les mœurs grecques. Cette métropole voulut affranchir aussi ses colonies, Tiume et Amastris; mais le tyran d'Amastris vendit cette ville au roi de Pont. Depuis ce temps, on sut, avec tout le discernement des Grecs, mettre à profit la grossièreté et la vigueur des montagnards qui faisaient partie de cet empire. Ce peuple de l'intérieur garda ses mœurs, sa religion, ses usages; mais à la cour tout fut grec. Vers l'an 180 avant notre ère, Pharnace, fils du cinquième Mithridate, parvint à s'emparer de la riche et puissante Sinope. Il y accomplit avec plus de splendeur ce que ses devanciers avaient commencé dans Amastris. La flotte de Sinope, qui tenait l'empire de la mer Noire, et qui souvent avait rendu

aux Grecs des services signalés, devint désormais la flotte du royaume de Pont. Le grand Mithridate, petit-fils de Pharnace, fut élevé à Sinope, qu'il embellit et qu'il traita avec une faveur particulière. Il agrandit aussi Amisus, où il bâtit des temples et tout un quartier. Héraclée cependant demeura libre et plus florissante qu'aucune autre ville de la Grèce. Un hasard heureux nous a conservé des fragmens de son histoire : si elle n'a pas l'intérêt de celle des villes européennes, c'est que la richesse, la population, le commerce, ne sont pas précisément ce qui relève l'histoire des états.

Quoiqu'ils n'eussent élevé leur royaume au rang des grands états que par les services des Gaulois, les souverains de Bithynie adoptèrent aussi les mœurs grecques : ce fut surtout après la fondation de Nicomédie. Tant qu'ils étaient demeurés restreints aux montagnes dans lesquelles les Thynes ou Bithynes défendaient leur indépendance contre les rois de Perse, ces souverains n'étaient pas supérieurs en puissance et en dignité à une foule d'autres petits despotes qu'on remarque en Asie, soit avant soit après la chute de l'empire persan.[1]

---

1 Tantôt la Paphlagonie avait des princes particuliers, tantôt elle était réunie au Pont ou à la Bithynie; mais alors ses princes se retiraient dans les montagnes. Plus tard elle devint une principauté gauloise. Mithridate, surnommé le fondateur (Ctistes), s'établit à Ciniata, près du mont Olgassis,

Les plus connus de ces dynastes de Bithynie sont Dydalsus, Botirus et Bias ou Bas, qui vécurent peu avant l'expédition d'Alexandre; mais ils n'acquièrent d'importance, à nos yeux, que du moment qu'on les voit en relations avec les Grecs. Dydalsus releva la prospérité d'Astacus, ville habitée par des Athéniens et des Mégariens. Il y rétablit la concorde, et la considéra comme sa capitale : aussi les habitans demeurèrent-ils fidèles à la maison de Dydalsus. Ils payèrent ce dévouement bien cher au temps de Lysimaque, car ils furent dispersés et leur ville fut détruite. Bias s'était vaillamment défendu contre les généraux d'Alexandre; son fils Zipœtès sortit de ses montagnes après la mort de Lysimaque, et rassembla les habitans dispersés d'Astacus; puis il fonda, dans le voisinage et dans un lieu que Dydalsus avait déjà habité, une ville presque entièrement grecque. Nicomède, fils de Zipœtès, et dont le nom devint celui de la ville, y appela tous les Grecs qu'il put réunir, en leur offrant de grands avantages. Telle est l'origine de la brillante ville de Nicomédie, qui fut dans la suite la capitale des rois de Bithynie. Jusqu'au temps de l'empereur Julien, et même jusqu'à l'époque où vinrent les Turcs [1],

---

pour s'assurer des défilés. Il fit d'un château qui se trouvait là sa principale forteresse.

1 Busbeck la trouva en ruines. Il dit, pag. 65 de l'édition de Bâle, lettre I : *Quarta postquam Constantinopoli discesse-*

Nicomédie fut l'une des villes grecques les plus florissantes. Le rhéteur Libanius n'est pas moins abondant dans les louanges qu'il lui donne que dans celles qu'il prodigue à la capitale de la Syrie. Nous ne chercherons point, à travers ce bruit de paroles, ce qu'il peut y avoir de positif, et nous en avons assez dit pour faire voir que déjà le génie des Grecs dirigeait les armes des Thynes et des Gaulois, lorsque les rois étendirent leur territoire jusqu'en Paphlagonie et jusqu'aux limites du nouvel empire de Pergame.[1]

L'invasion des Gaulois opéra de grands changemens dans le nord et dans les contrées centrales de l'Asie mineure. Nous les avons vus secourir les rois de Bithynie; ils vendirent aussi leurs services aux rois de Pergame, qui portaient le nom d'Attales, comme d'autres dynastes s'appelaient Nicomèdes, Mithridates, Séleucides, Ptolémées. En général, les Gaulois secouraient les villes libres, les princes et

---

ramus mansione venimus Nicomediam; vetus et fama clarum oppidum, in quo nihil vidimus spectatu dignum, præter parietinas et rudera, hoc est epistyliorum et columnarum fragmenta sola ex veteri splendore reliqua. Arx est integrior in colle sita. Paulo antequam eo veniremus, longus ex candido marmore murus sub terra fodientibus detectus fuerat; pars (ut opinor) antiquæ regum Bithyniæ domus.

1 Pergame, dans la période suivante, n'eut pas une moindre influence sur la civilisation qu'Alexandrie ou Athènes. Elle communiqua la civilisation grecque à ces peuplades mêlées de Mysiens, de Phrygiens, de Doliones, de Mygdones, etc.



les dynastes, contre le souverain du pays, et d'un autre côté ils servaient les rois de Syrie contre leurs vassaux. Au temps de S. Jérôme, les Gaulois d'Asie parlaient encore leur langue, suivaient encore leurs usages nationaux. Nous avons rapporté comment ils s'emparèrent du pays que, de leur nom, on nomma Galatie; comment ils rendirent tributaires les rois de Bithynie et de Pergame, enfin, comment Attale, père du second Eumène, remporta une victoire sur eux, et affranchit son royaume du tribut. Depuis cette époque les barbares subirent aussi l'influence du caractère grec. Leur gouvernement ressemblait assez à celui des anciens Germains, qui se divisaient par cantons[1]. On continua, dans la suite, à distinguer les Gaulois par leurs noms de peuples : il y avait des Trogines, des Tectosages, des Tolistoboïens. Ancyre, ville grecque, florissait chez les Tectosages; Pessinunte, chez les Tolistoboïens : les seuls Trogines avaient pour place de commerce, pour forteresse et pour capitale, une ville gauloise.

1 Strabon, liv. XII. Cet auteur nous apprend qu'il y avait dans chacune de ces trois nations quatre subdivisions appelées tétrarchies; chacune avait son chef ou tétrarque; plus un juge, un commandant militaire et deux sous-commandans. Il y avait aussi un sénat composé de trois cents personnes; il s'assemblait en un lieu appelé Dryænetum et prononçait sur les affaires criminelles, tandis que les autres affaires étaient soumises aux dicastes (juges) et aux tétrarques.

On ne peut nier qu'Ancyre, où Alexandre avait reçu les ambassadeurs des Paphlagoniens, ne fut d'abord tombée en décadence sous les Gaulois. Il serait même assez difficile d'admettre que le roi Déjotaire, que nous connaissons par Cicéron, y résidât, car ce fut Auguste qui la releva au rang des capitales [1]. Pessinunte ne cessa de prospérer, même sous les Gaulois. La réputation du temple, la vénération dont il était l'objet pour les rois voisins, ou plutôt la vanité de ces rois, rapportaient beaucoup trop d'argent aux conquérans pour qu'ils n'accordassent pas toute leur protection à cet établissement: d'ailleurs leur noblesse avait, depuis le règne du second Eumène, adopté la langue, les mœurs et les usages des Grecs. Les Gaulois soumirent aussi la Paphlagonie, qui jusqu'alors était demeurée libre. L'intérieur du pays obéissait à divers princes indigènes, et les grandes villes conservèrent leur droit municipal sous la protection des rois de Syrie. On pourrait écrire une histoire spéciale des villes maritimes et des pays de la côte. Milet, Éphèse, Magnésie, Smyrne, Apamée, Cnide, étaient tantôt libres,

---

1 Strabon cite, dans le pays des Tolistoboïens, deux forteresses, Blucium et Peium; il dit que Déjotaire choisit la première pour sa résidence, et la seconde pour y déposer son trésor. Il ajoute que la ville de commerce la plus importante est Pessinunte, célèbre surtout à cause du temple de la mère des dieux, qu'on appelle ici Agdistis.



tantôt soumises à des gouverneurs syriens, tantôt enfin elles servaient de résidence aux rois de Syrie. Peu avant sa mort, Antiochus le dieu habita les villes d'Asie mineure que plus tard nous retrouvons dans la dépendance du roi d'Égypte. Les villes d'Ionie, d'Éolie et de Carie durent au voisinage de la mer et aux continuels différends qui divisaient les rois d'Égypte et ceux de Syrie, la conservation de leur ancienne splendeur, et même celle de leurs constitutions, qui résistèrent aux plus fougueuses tempêtes. La Carie, la Lycie, la Pamphilie, la Cilicie, toujours placées sous l'égide des rois d'Égypte, vivaient sous leurs princes indigènes et suivant leurs lois. Quelques-unes de leurs villes, Soli par exemple, se gouvernaient démocratiquement. L'Isaurie, redevint, après le règne d'Antigone, ce qu'elle avait été avant les ravages exercés par Perdiccas, c'est-à-dire un état de brigands, comme le sont encore aujourd'hui les pays des Arnautes, des Ibères et des Circassiens : les Pamphiliens ne valaient pas beaucoup mieux.

Si nous portons nos regards sur la dynastie de Syrie, nous verrons s'effacer le caractère monotone de l'Orient, et les sciences et les arts des Grecs relèveront à nos yeux les avantages de la richesse et de la magnificence. Des républiques grecques animent le commerce au milieu des états despotiques qui les entourent. De tous les généraux d'Alexandre,

le plus propre à être roi était Séleucus, qui possédait toutes les contrées qui s'étendent de l'Indus à la Thrace[1]. Plutarque nous apprend, dans un de ses traités de morale, qu'il dit un jour que l'on accorderait volontiers à un roi qui voudrait gouverner lui-même, tous les avantages de la dignité suprême, si l'on réfléchissait que le plus tourmenté de ses serviteurs n'a pas autant à travailler que lui. Séleucus préférait sa patrie et les mœurs de la Grèce à la possession de toute l'Asie, à toutes les voluptés de l'Orient, et ce fut la cause de sa mort. Nous avons déjà parlé de ses expéditions, qui portèrent aux extrémités de l'Orient la civilisation des Grecs; nous avons fait connaître la division de son empire en deux grandes parties, dont l'une comprenait toutes les provinces de l'Orient; l'autre, toutes celles de l'Occident. Ce roi les avait subdivisées en soixante-douze gouvernemens, et partout il avait organisé une milice composée des Grecs qui s'y trouvaient, chose qui, dans la suite, favorisa les développemens de la puissance des nouveaux souverains de la Bactriane. On porté ordinairement à trente-cinq le nombre des villes fondées par Séleucus; mais la plupart avaient été commencées par Alexandre : il les étendit, les fortifia, les embellit,

1 Appien, *De rebus Syriacis*, ch. 55, compte les provinces sur lesquelles régnait Séleucus.



ou y fit venir de nouveaux habitans. Nous citerons Alexandropolis, dans l'Inde, puis en Scythie Alexandreschata[1]; chez les Parthes, Sotira, Calliope, Charis, Hécatompyle et Achaïa[2]. La plupart de celles que nomme Appien, n'ont pas été, non plus, fondées par Séleucus, si toutefois l'on en excepte Nicéphorium en Mésopotamie, et Nicopolis en Arménie, sur les frontières de Cappadoce. Parmi les plus importantes, nous nommerons deux Séleucies, deux Apamées, deux Laodicées et une Antioche. L'une des Séleucies, située à huit lieues environ de Babylone, à l'endroit où était d'abord Coché, conserva fort long-temps sa splendeur. Les habitans de la petite Coché et les Babyloniens se fondirent avec les Grecs que Séleucus y transporta, et l'usage s'établit de les appeler du nom de Babyloniens. Telles étaient

---

1 Ce qui signifie la dernière Alexandrie.

2 Appien, *De rebus Syriacis*, chap. 57. Il construisit seize Antioches, du nom de son père; cinq autres villes furent appelées Laodicée, de celui de sa mère; il en nomma neuf de son propre nom, quatre du nom de ses femmes; ce sont les trois Apamée et Stratonicée: enfin, il donna à d'autres villes les noms de villes de Macédoine, ou leur en assigna un qui pût rappeler un de ses exploits, ou même les appela du nom d'Alexandre: aussi l'on trouve en Syrie, et plus loin chez les barbares, beaucoup de noms de villes macédoniennes ou grecques, tels que Berrhöa, Édesse, Périnthe, Maronéa, Callipolis, Achaïa, Pella, Orope, Amphipolis, Aréthuse, Astacus, Tégée, Chalcis, Larisse, Héraïa, Apollonie, etc.

les lois que ces colonies devaient à la sagesse de leurs fondateurs, que des populations entières de barbares se façonnaient à la liberté et à la civilisation. Séleucie s'accrut au point que, sous le rapport de l'étendue et du nombre de ses habitans, Strabon la met au-dessus d'Antioche, que cependant il estimait l'égale de Rome et d'Alexandrie. Dans la suite, on vit se rassembler à Séleucie tous les restes des établissemens grecs des rives de l'Euphrate et du Tigre, si bien qu'elle grandit en raison inverse de la décadence où tombait la puissance de la dynastie de Syrie. Non-seulement les Parthes respectaient sa constitution, mais au temps de Strabon [1] encore on n'y introduisait point de troupes pour y loger, quoiqu'alors elle ne fût plus ville libre. Depuis le règne de Trajan jusqu'à celui de Julien, elle le redevint entièrement; mais le voisinage de Ctésiphon, nouvelle capitale des Parthes, lui fit perdre tous ses avantages. La Séleucie de Piérie était le port d'Antioche; elle était située sur l'Oronte, à environ deux lieues de la mer, tandis qu'Antioche en était éloignée d'au moins vingt lieues : il fallait un jour entier pour y faire remonter

1 Strabon, liv. XVI, pag. 1055, édit. de Falcon., parle de Ctésiphon comme d'un bourg établi pour les quartiers d'hiver des rois de Syrie, dans le voisinage de Séleucie, afin de ne point placer dans cette ville une garnison de Scythes, qui eût été incommode pour les habitans.



les bateaux. La contrée qui s'étend depuis Apamée sur l'Oronte supérieur jusqu'à Séleucie, était si peuplée que les rois de Syrie en firent quatre gouvernemens. On l'appelait Tétrapole (à cause de ses quatre villes [1]), ou Séleucide. La Mésopotamie toute entière n'en composait cependant qu'un seul. La Célé-Syrie était répartie en quatre gouvernemens, à cause de sa population et de ses grandes villes. La Séleucie de ce pays était rivale d'Antioche, et quand le roi d'Égypte rendit toutes ses possessions de Syrie, celle-ci fut la seule ville qu'il conserva. Il y a trois époques bien distinctes dans l'histoire d'Antioche : la première s'arrête à Séleucus Callinicus, au temps où s'éleva Séleucie en Piérie ; la seconde est celle où cette ville jouit de la liberté sous les Romains ; la troisième est celle de la domination des empereurs. Antioche reprit alors toute sa splendeur, ainsi que nous l'apprennent Libanius et d'autres auteurs contemporains moins ampoulés que lui, par exemple Ammien Marcellin. Antioche était composée de quatre villes : les deux premières seules avaient été fondées par Séleucus et par son fils ; les deux autres, qui ne le cédaient en rien aux deux premières pour la population et pour l'étendue, ne furent construites que plus tard. La population

1 Séleucie, Antioche, Apamée, Laodicée ; il y en avait beaucoup d'autres moins importantes.

primitive était entièrement grecque ; elle se composait principalement des habitans qu'Antigone avait établis dans son Antigonie, et parmi lesquels il y avait un grand nombre d'Athéniens. Des indigènes et d'autres Grecs bâtirent une seconde ville à côté de celle-ci ; la troisième y fut ajoutée par Séleucus Callinicus ; enfin la quatrième fut construite un peu plus tard, sous Antiochus Épiphane. Il y avait, à peu de distance, un lieu consacré aux plaisirs et aux fêtes les plus voluptueuses. Les rois et leurs sujets y rivalisaient de folles dépenses et de débauches de toute espèce ; et ce lieu ne fut pas moins célèbre par le culte mystique et symbolique que l'on célébrait dans les bois sacrés. Dans la suite on vit se couvrir d'édifices tout l'espace qui séparait Daphné d'Antioche.

Apamée, ville toute militaire, était sur une presqu'île, dans un lac formé des eaux de l'Oronte. Elle comprenait dans son enceinte fortifiée une si grande quantité de terres labourables qu'une armée nombreuse pouvait y subsister, ainsi que tous ses habitans. Avant Séleucus ce poste avait été concédé aux vétérans de l'armée macédonienne, qui l'avaient nommé Pella : ce fut Séleucus qui l'appela Apamée. Les haras de la couronne étaient dans le voisinage : on y comptait trente mille jumens et trois cents étalons. Là se trouvaient aussi toutes les écoles de cavalerie, et l'on enseignait les exercices militaires.

Séleucus y mit beaucoup de troupes en garnison, et l'on y gardait ses cinq cents éléphans. Apamée de l'Asie mineure, que l'on cite aussi parmi les villes fondées par Séleucus, était située à peu près de même. Son territoire était arrosé par les rivières de Marsyas, d'Obrimas, d'Orgas, qui, non loin de là, se jetaient dans le Méandre. Célæna était l'ancienne capitale de la Phrygie, Antiochus Soter en transféra les habitans à Apamée, ville qui véritablement avait été fondée par son père; car peu de temps auparavant, et sous Alexandre, un tremblement de terre l'avait dévastée. Apamée fut embellie par les deux premiers souverains de la Syrie, qui lui accordèrent des priviléges importans; mais les tremblemens de terre continuaient toujours; enfin on conçut la gigantesque entreprise de voûter le sol. Le grand Mithridate contribua à l'exécution de ce projet pour des sommes considérables. Cette ville fut, ainsi qu'Éphèse, l'une des principales places de commerce de l'Asie; mais Éphèse l'emportait sur elle, à cause des arrivages de l'Italie et de la Grèce.

Laodicée dans l'Asie mineure, si importante sous les empereurs romains, était peu remarquable à l'époque qui nous occupe; au contraire Laodicée de Syrie était de toutes les villes récemment fondées la seule qui fût au bord de la mer. Son port attira bientôt tout le commerce que faisaient avant

elle les Phéniciens. Le luxe d'Alexandrie et de l'Égypte y ajouta un débouché de plus. Cette ville s'élevait par degrés sur un amphithéâtre de montagnes; elle était couronnée d'arbres fruitiers, et la vigne était cultivée jusque sur les sommets les plus éloignés. On vantait beaucoup le vin de Laodicée, qui fournissait surtout à la consommation d'Alexandrie et de l'Égypte. Les juifs alors étaient considérés comme des citoyens actifs. Séleucus leur accorda le droit de bourgeoisie dans toutes les villes nouvelles. Ils affluèrent surtout à Antioche, où, dans les jeux publics, les gymnasiarques leur donnaient leur ration d'huile en argent, parce qu'ils se servaient d'une huile particulière. [1]

Au temps d'Antiochus Épiphane, cette civilisation des Grecs que nous avons vantée, commençait déjà à décliner en Syrie et en Asie mineure. Le seul empire de Bactriane se maintenait encore florissant; nous verrons même le troisième Antiochus remporter des victoires sur les bords de l'Indus; mais tout ce qui est au nord des frontières de cet empire, depuis Séleucie jusqu'à la mer Caspienne, succombait alors sous les Parthes.

On ne voit point sous les deux premiers rois de Syrie éclater les discordes qui signalèrent les gou-

---

1 Josèphe, *Antiquit. Judaic.*, liv. XII, chap. 3, au commencement; édit. Oberthür, vol. II, pag. 139.

vernemens des autres rois dont le trône reposait sur les débris de l'empire d'Alexandre. Loin de là : Séleucus abandonne, à son fils Antiochus, sa femme Stratonice, lui assigne une résidence royale à Séleucie, sur le bord du Tigre, et l'harmonie la plus entière règne entre le père et le fils. Cependant Antiochus n'en agit pas avec la même douceur : l'un de ses fils, Ptolémée, se révolte, attente à sa vie et subit la peine due à son crime. Ce même Antiochus éprouva humiliation sur humiliation. Pergame, la Bithynie, le Pont, la Cappadoce, se détachèrent de son royaume; les républiques de la mer Noire rompirent les liens créés par Séleucus; les Égyptiens occupèrent toutes les provinces de la côte, et les Gaulois poussèrent leurs invasions jusqu'au mont Taurus et en Cappadoce. Enfin, pour comble de malheur, on négligea entièrement l'éducation d'Antiochus le dieu, héritier du trône, qui donna l'exemple de tous les vices, et dont le gouvernement fut vraiment déplorable. Il passait sa vie dans le sommeil et dans le vin. Thémison et Ariston, de Cypre, étaient les instrumens de ses plus honteuses voluptés, et ces deux frères gouvernaient en son nom. Au lieu de déguiser sa conduite scandaleuse et la leur, ils en faisaient gloire. Les sujets poussaient la flatterie plus loin encore envers ce prince sans pudeur que ne le firent leurs voisins et les Athéniens à l'égard de Démétrius. Sans parler

de l'historien Phylarque, qui aime à charger ses tableaux, nous pouvons à cet égard nous en rapporter à ce que dit Pytherme d'Éphèse, ville où la cour séjourna long-temps[1]. Dans ses expéditions contre les Parthes, Antiochus traînait à sa suite des troupes de courtisans : le luxe de la table surpassa celui des rois de Perse, et il devint la risée de l'ennemi.[2] Nous ajouterons encore un trait qui caractérisera les folles dépenses des rois de cette époque : c'est que celui d'Égypte envoyait par mer de l'eau du Nil renfermée dans des vases d'or, afin d'abreuver à Antioche la fille de sa chère Bérénice, tandis que dans le voisinage d'Antioche se trouvait Daphné, célèbre pour la bonté de son eau. Il ne faut pas s'étonner de voir, sous un pareil gouvernement, régner des courtisanes, et mettre à l'ordre du jour le meurtre et l'empoisonnement. Les satrapes imitaient le maître, et bientôt la moitié de l'empire fut démembrée. Ce qu'Arrien nous dit de la défection des Parthes est tout-à-fait conforme aux mœurs du temps. Selon lui, ils auraient affranchi leur patrie du joug de la dynastie macédonienne, pour venger

---

1 Athénée, *Deipnosop.*, liv. VII, pag. 289 et 290. On sacrifiait à Thémison sous le nom d'Hercule Thémison. Étendu sur un coussin, il recevait ainsi les offrandes des grands : il était vêtu d'une peau de lion, portait l'arc des Scythes et une massue.

2 Athénée, liv. XII, pag. 540.

l'outrage fait à la pudeur d'un Arsacide par un satrape, qu'ils tuèrent [1]. Quoi qu'il en soit, Antiochus avait mieux mérité le surnom de dieu de la part des Ioniens que Démétrius de la part des Athéniens; il leur rendit des droits qu'ils conservèrent jusqu'à l'empire romain ; et même encore sous Auguste, Agrippa respecta ces priviléges, quand les Ioniens voulurent en exclure les juifs [2]. On ne peut attribuer au mérite d'Antiochus ni la prise d'Éphèse, ni l'affranchissement de Milet; car il dut ces succès à cette circonstance, que ses adversaires aussi se livraient à la débauche et faisaient la guerre avec des troupes mercenaires indisciplinées [3]. La prise d'Éphèse nous offre encore un sujet d'observation quant aux mœurs du temps : une fille publique est la seule qui reste fidèle au fils du roi d'Égypte [4]; une fille publique encore est la confidente de cette

---

1 Arrien, *Parthica, apud Photium*, col. 51.

2 Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII, chap. 3, §. 2. Les Juifs gagnèrent leur procès.

3 Nous supposons, avec M. Niebuhr, que Timarque et Ptolémée périrent ensemble.

4 Athénée, liv. XIII, pag. 593. La plupart des troupes que Ptolémée, fils de Ptolémée Philadelphe, avait dans Éphèse, étaient des Thraces; ils se révoltèrent : Ptolémée fut obligé de fuir dans un temple. La courtisane Cirène se fit tuer plutôt que de quitter les portes du temple auxquelles elle s'était attachée, après avoir arrosé les autels du sang de Ptolémée pour implorer la vengeance de la divinité.

Laodice, qu'après la mort de Ptolémée Philadelphe Antiochus reprend pour femme. Dans ces temps, il n'est question d'aucune forme d'administration : les chôses ne vont bien que là où le satrape a de l'énergie. Les villes se régissent elles-mêmes et n'obéissent que quand il y a des soldats nombreux et bien payés. A la fin de ce règne, le meurtre succède au meurtre, et l'insurrection est partout. Antiochus périt par le poison que lui donne sa femme; après lui sa première femme et ses enfans périssent de la même manière. Les villes de l'Asie mineure se révoltent, et la régente Laodice elle-même trouve la mort en Syrie. Nous avons déjà parlé des désordres qui signalèrent le règne de Séleucus Callinicus et celui de son successeur.

Posidonius, qui était d'Apamée, et qui devait bien connaître les mœurs du pays, rapporte un usage particulier aux habitans de la Syrie. Il dit qu'après les travaux des champs ils se réunissent en grand nombre pour se livrer aux plaisirs et goûter les douceurs de la table. Les écoles de gymnastique, dit-il, ressemblent à nos bains, elles sont plus propres à developper le luxe qu'à exercer le corps. Les Syriens passaient la vie dans des auberges, qu'ils appelaient *grammatéia*. Ils y mangeaient beaucoup de mets recherchés, qu'on leur servait avec une telle profusion qu'ils en emportaient chez eux. La cithare se faisait entendre sans cesse. . . . .



§. 3.

État politique de l'Égypte jusqu'à Ptolémée IV, Philopator.

Les Lagides, et surtout les trois premiers, n'ont pas moins influé sur les sciences, les arts, le commerce et l'industrie de l'antiquité que les Athéniens. Ils n'ont rien négligé de ce qui est propre à encourager les progrès de l'esprit, et l'on peut dire que l'état des connaissances humaines au temps des Ptolémées nous fournit la mesure de la civilisation de l'antiquité, les Romains, si l'on en excepte quelques branches de la science où ils se sont montrés supérieurs, étant en général demeurés fort au-dessous des Égyptiens devenus Grecs.

Depuis l'impulsion donnée par Alexandre, depuis les constructions de Démétrius le poliorcète, on jugea qu'il était de la magnificence royale de bâtir des édifices[1] et de rassembler des objets d'arts et des bibliothèques. Ptolémée Soter avait à ter-

1 Moschion, cité par Athénée à propos de la description du vaisseau qu'Archimède faisait construire pour le roi Hiéron, nomme encore des mécaniciens dignes de figurer avec Archimède. Ce sont Diognète d'Abdère, auteur de l'*Hélépolis* de Démétrius; Timée, célèbre par le bûcher de Denys de Sicile; Hiéronyme, qui fit le char sur lequel voyagea le corps d'Alexandre, etc.

miner sa capitale; il lui fallut construire des flottes, entretenir des armées, et surtout opérer la fusion des deux nations au moyen de l'union du culte grec avec le culte égyptien. On a trop écrit sur Alexandrie, sur son port, sur ses rues, sur ses aqueducs, etc., pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter ici[1]. Une anecdote peut faire juger des moyens dont on se servait pour tromper le peuple et pour mêler les superstitions de la Grèce et de l'Asie mineure à celles de l'Égypte. Il y avait un quartier appelé Bruchium, qui tout entier était consacré aux palais commencés par Alexandre, à ceux des grands de l'empire et aux édifices publics. On y avait déposé le corps d'Alexandre, destiné au temple de Jupiter Ammon. Le musée était aussi dans ce quartier. Le quartier voisin, appelé Rhaeotis, était rempli d'édifices magnifiques : c'était le siége du commerce; c'était en même temps le lieu où il y avait le plus d'édifices sacrés. Le dieu du commerce n'y pouvait manquer; Sérapis était bien fait pour réunir l'un et l'autre culte. Sinope l'avait disposé de façon que ses symboles pussent faire accorder les choses les plus opposées. Mais il fallait un prophète, une révéla-

1 On peut consulter une dissertation de Manso, *Alexandrie sous les Ptolémées*. Elle se trouve dans ses Mélanges; Leipz., 1800. Il y a aussi deux dissertations de Bonamy, mais il faut lire surtout la Description de l'Égypte et les voyageurs qui ont écrit depuis M. Denon jusqu'à M. de Minutoli.



tion, un initié, qui se chargeât d'interpréter et de diriger toute cette mystérieuse affaire. Le prophète fut Ptolémée, la révélation lui vint par le sommeil, et Timothée, savant Athénien, de la famille sacerdotale des Eumolpides, fut le prêtre qui se chargea d'accomplir le miracle. Ptolémée éleva un temple, qui fut ensuite appelé Sérapéum [1]. Il feignit de ne savoir à quel dieu le dédier; alors la nouvelle divinité lui apparut en songe, et lui apprit qu'il fallait la faire venir du Pont. Timothée, à son tour déclara que l'on trouverait à Sinope et le dieu qui était apparu et ses mystères, et il y fut envoyé avec un vaisseau. Les choses demeurèrent trois ans en suspens; car Sinope ne voulait pas livrer son dieu; enfin celui-ci s'impatienta, et se rendit de lui-même sur le vaisseau, qui courut rapidement à Alexandrie. Le roi vint le recevoir au milieu des acclamations du peuple.

Il ne paraît pas d'ailleurs que Ptolémée-Lagus, ni Ptolémée-Philadelphe, aient élevé des temples aux divinités d'Égypte non plus que dans le style égyptien. Il est certain qu'Évergète honora les dieux du pays; mais il n'est pas démontré non plus

---

1 Manso renvoie, pour la description du Sérapéum, à Ruffin, Hist. II, 23. Ammien Marcellin, XXII, 16. Voyez surtout une dissertation que vient de publier le savant M. Guignaut, et qui est jointe aux notes du tome V du Tacite de M. Burnouf. (*Note du traducteur.*)

qu'il leur ait bâti des temples à la manière des Égyptiens [1]. C'était la tendance de ces temps de confondre les élémens de la société grecque avec d'autres qui leur étaient étrangers. C'est ainsi qu'en agirent les Séleucides pour les religions de l'Asie et de la Syrie. Les Ptolémées avaient à leur disposition tous les moyens de faire prospérer les arts. Pendant le règne pacifique de Philadelphe, les côtes de la Méditerranée et du golfe arabique lui obéirent ou du moins vécurent sous son influence. Toutes leurs richesses, toute leur activité, toute leur industrie, venaient s'absorber en Égypte. Sous Évergète, la guerre et la conquête achevèrent ce que ses deux devanciers avaient entrepris au sein de la paix.

Si nous portons nos regards sur la richesse du royaume d'Égypte, et que nous interrogions Ap-

---

1 M. Letronne n'a pu découvrir qu'une seule inscription de cette époque. Il dit : les Ptolémées ont construit des temples aux dieux de l'Égypte — — — ils ont rendu cet hommage aux dieux de l'Égypte ; nous savons que Soter construisit à Alexandrie le temple de Sérapis, qui n'était point une divinité nouvelle en Égypte comme on l'a cru ; et quant à Évergète, l'inscription d'Adulis, dont l'authenticité est maintenant hors de toute atteinte, nous apprend avec quel zèle ce prince, etc. — — — ce trait nous annonce quelle dut être la conduite d'Évergète à l'égard de la religion égyptienne ; et la fondation du temple d'Osiris à Canope est un fait qui doit se lier à la politique de tout le règne de ce prince. Le style du temple était-il égyptien ou grec ? Je dirai ailleurs les raisons qui rendent probables l'une et l'autre hypothèse.

de magnifiques offrandes[1]. A l'avénement du second Ptolémée, on voulut que les fêtes de Bacchus montrassent à l'univers quelle était la splendeur de cette maison royale. Les spectateurs accoururent de toutes les parties de la terre; et ces fêtes, qui se renouvelaient de temps en temps, n'étaient pas moins productives, ainsi que l'indique une idylle de Théocrite, que ne l'est pour Rome le retour périodique du jubilé. Pour se faire une juste idée du luxe de la cour d'Égypte, il faut lire la description d'une fête que le Rhodien Callixène a insérée dans son quatrième livre sur Alexandrie[2]. On y voit clairement que toutes les facultés de l'Égypte des Ptolémées s'appliquaient aux arts des Grecs, comme toutes celles de l'Égypte des Pharaons avaient servi à la splendeur des arts des temps primitifs. Dans ces temps primitifs les bras de tout un peuple étaient à la disposition des prêtres; désormais ils appartenaient aux rois dépositaires des richesses. Les premiers Ptolémées se montrèrent grecs selon la véritable acception de ce mot; en honorant l'ancien culte, ils laissèrent à l'esprit humain toute la liberté et toute l'activité de ses développemens.

---

1 Posidonius nous dit dans Athénée, liv. XI, que Lysimaque le Babylonien, ayant invité à dîner Himérus et trois cents convives, donna à chacun, après que les tables eurent été enlevées, un vase d'argent pesant trois livres de Perse, etc.

2 On en trouve un extrait dans les Mélanges de Manso.

Il y a dans Athénée un passage tellement obscur sur une contribution fournie par les villes, qu'il est difficile de s'arrêter à quelque chose de satisfaisant. Il y est fait mention de vingt couronnes d'or que reçut Ptolémée Philadelphe. L'on ajoute que le premier Ptolémée et Bérénice en avaient eu vingt-trois [1], et que pour les faire, on y avait employé 2,239 talens et 50 mines. Cette somme avait été payée aux receveurs royaux avant la tenue des jeux, tant il y eut de bonne volonté de la part de ceux qui offraient ces couronnes [2]. Pour les solennités, ce n'étaient pas sans doute les temples seuls, mais encore les particuliers, qui fournissaient les tableaux, les vases et les objets précieux qu'ils possédaient. C'est ainsi que cela se pratiquait dans toute l'antiquité. Non-seulement les édiles et les préteurs de Rome s'adressaient à leurs amis quand ils donnaient des fêtes, mais ils priaient encore les provinces lointaines de les seconder dans cet étalage de luxe.

---

1 Ἐφ' ἁρμάτων χρυσῶν, καὶ τεμένεσι ἐν Δωδώνῃ.

2 Ici Manso nous paraît se tromper; car, selon lui, au lieu de les recevoir, les employés de Ptolémée les auraient payés. Les villes envoyèrent des couronnes d'or, ou plutôt l'argent qu'on devait y employer. Il pense que cette somme n'était pas destinée à couvrir les frais de la fête, non plus qu'à des couronnes; mais que c'était le prix d'un double *téménos*, temple en bois sacré, acheté à Dodone pour honorer les parens du roi. Gillies a mieux entendu le sens de ce passage; il dit, tom. I.er, pag. 498 : *This solemnity was succeeded by the sacred*



Les causes de la prospérité de l'Égypte étaient la fertilité du sol, l'état florissant de l'agriculture et du commerce, que les Ptolémées avaient soin de favoriser de toute leur puissance[1]. L'exemple des Pays-Bas au 17.e siècle nous apprend quelle importance le commerce donne aux états, et l'Angleterre, de nos jours, en fournit une preuve non moins évidente. Il suffit d'un coup d'œil sur la carte, pour se convaincre que l'Égypte devait être l'entrepôt du monde entier. L'intérieur de l'Asie et l'Afrique lui envoyaient leurs produits[2], l'Inde et l'Arabie communiquaient avec elle par la mer Rouge; enfin, les Ptolémées occupèrent les ports de la Célé-Syrie et de la Palestine. Leur bras puissant s'étendit jusques sur Tadmor ou Palmyre, et sous Évergète cette limite

---

games, which like the games of Olympia lasted five days. Vases, talents and tripods were distributed by the Ptolemies to the conquerors. But these princes were rewarded in their turn by offerings from their wealthy subjects or strangers; and by the Grecian deputies, the elder Ptolemy and his Queen Berenicé were honoured with presents inestimable to superstition or vanity, the assignement of groves and altars within the precincts of the temple of Dodona. The offerings made to the Ptolemies consisted as usual in crowns of gold whith the eagerness of the donors had announced to the royal treasurers before the commencement of the games.

1 Athénée, ou plutôt le rhodien Callixène. Voyez aussi Manso, pag. 381.

2 Voyez, pour ce qui concerne la Palestine, Agatharchidas, *De mare rubro*, liv. I, chap. 44 (Photius, col. 1367).

même fut dépassée. Ils rétablirent le canal d'Arsinoë au Nil; ils construisirent deux ports au sud de la mer Rouge; enfin, ils organisèrent des moyens de transport de là jusqu'au Nil. Les relations anciennes de l'Égypte avec l'intérieur de l'Afrique furent renouées, et les expéditions militaires, ainsi que des fêtes instituées à cet effet, en créèrent de nouvelles.

L'on se trompe beaucoup quand on nous représente l'Égypte comme dépourvue d'or; elle avait à sa portée des mines fort riches. Chacun sait que la poudre d'or est encore de nos jours l'un des principaux articles de commerce de l'intérieur de l'Afrique. Agatharchidas parle des nations des côtes du détroit de Babel-Mandel. Les Dédèbes, dit-il, habitent des montagnes arides, ils ne savent pas eux-mêmes séparer le sable de l'or; mais il vient chez eux des étrangers, et surtout des Grecs du Péloponèse, qui s'acquittent de ce soin [1]. On trouve presque tous les jours de l'or dans les pays des Alileens et des Cassandres : les morceaux varient de la grosseur d'une olive à celle d'une noix.

---

1 Agatharchidas, *ap. Phot.*, col. 1370. Il y a là un fleuve divisé en trois bras, la poudre d'or y est si abondante que de loin on voit briller la vase amoncelée à l'embouchure. Ceux qui habitent le pays ne savent pas séparer l'or des autres matières; mais ils accueillent fort bien les étrangers, non pas tous, à la vérité, mais ceux qui viennent du Péloponèse et de la Béotie; ils doivent cet accueil aux mythes relatifs à Hercule.

Selon cet Agatharchidas, les grossiers habitans de ces contrées ne ramassaient l'or que pour en faire des parures, qu'ils échangeaient volontiers pour d'autres métaux. Les valeurs dans leurs rapports entre elles sont toujours déterminées par l'abondance ou la rareté des objets; aussi ces peuples cèdent-ils leur or à fort bas prix. L'or, à leurs yeux, ne vaut que trois fois plus que le cuivre, ou deux fois plus que le fer, tandis qu'en effet il a dix fois plus de valeur que l'argent.

Si l'on se refusait à reconnaître que l'or est un produit de l'Égypte, quoique les peuples dont il s'agit appartiennent au territoire égyptien, nous rappellerions qu'il y avait des mines au-delà des cataractes, à l'endroit où le Nil se rapproche le plus de la côte, et dans la contrée où l'on a coutume de chercher les Blemmyens. Agatharchidas nous dit qu'on les exploitait depuis la plus haute antiquité. Les anciens rois les avaient établies; mais quand les Éthiopiens vinrent envahir l'Égypte et qu'ils la conservèrent; quand les Perses y fixèrent leur domination, on cessa de s'en occuper. Les rois grecs firent reprendre ces travaux. [1]

---

1 Agatharchidas, à cette occasion, décrit les procédés des anciens, que l'on pourrait ici comparer méthodiquement avec les nôtres; mais cela n'entre pas dans notre sujet. Il regarde les esclaves employés aux mines d'or, comme les plus malheureux de tous les hommes. Il ajoute que d'abord on cherche

Il paraît que les rois d'Égypte voulurent marier ensemble la musique grecque et celle de l'Orient. On en peut juger par ce qu'on nous dit des fêtes

---

à vaincre par le feu la roche où est le minérai, qu'ensuite on en enlève des morceaux avec des outils de fer et à force de bras, travail qui est réservé aux plus jeunes et aux plus vigoureux. On pratique des galeries, en déviant toujours selon les filets de la veine. Chaque mineur a une lampe attachée à son bonnet. Ils sont obligés de travailler dans toute sorte d'attitudes et selon que le surveillant l'entend ; ce surveillant les accable de coups. Les enfans s'en vont chercher les masses brutes arrachées au rocher par les ouvriers, et les portent, en rampant, au dehors de la galerie : les hommes âgés et infirmes les portent plus loin aux employés surveillans (τοῖς καλουμένοις ὑποπτεῦσι). Ceux-ci sont tous des hommes vigoureux au-dessous de l'âge de trente ans ; ils pilent dans un mortier les pierres qu'on leur apporte, et les réduisent à la grosseur d'un pois. Les femmes font le reste : des moulins qu'elles font mouvoir réduisent les matières en poudre aussi fine que la farine de froment. Ensuite une autre classe d'employés jette cette poussière sur une table polie et inclinée, y répand de l'eau et frotte le tout de la main, d'abord légèrement, puis avec plus de force : c'est sans doute pour procurer l'écoulement des parties terreuses, tandis que les parties plus lourdes restent à leur place. On tamponne souvent cette matière avec des éponges, qui enlèvent dans leurs pores ce qui est léger et sans valeur, tandis que les parties brillantes et pesantes demeurent sur la table, ce métal étant difficile à enlever à cause de sa pesanteur spécifique. On le remet après cela aux fondeurs, en y mêlant du plomb, du sable, de l'étain et du son d'orge, et plongeant le tout dans un vase dont on ferme hermétiquement l'orifice avec du mastic. Cinq jours entiers et cinq nuits ces casseroles demeurent à un feu toujours soutenu ;

du couronnement du second des Ptolémées, et de celles qu'on célébra pour les noces de Bérénice, sa fille, quand elle épousa Antiochus le dieu; enfin la description que nous fait Théocrite des solennités consacrées à Adonis, confirme cette observation. Le caractère bruyant et tumultueux de l'Orient semble avoir dominé dans ce mélange. Les *péans*, composés et chantés à Athènes, sur la divinité de Démétrius poliorcète, à Rhodes, sur celle de Ptolémée Soter, furent bientôt la musique à la mode.[1] Hermoclès était l'auteur du péan d'Athènes; à Delphes, on en avait précédemment chanté un que le poète Alexinus avait composé en l'honneur de Cratère. Le chant devint plus ronflant, l'accompagnement plus compliqué, et l'on vit pour la première fois la musique instrumentale se séparer de la musique vocale. Ménécharme dit que l'Argien Aristonicus, qui vivait à Corcyre, fut le premier qui joua et fit jouer de la cythare sans l'accompagner de la voix. Phylochore en dit autant de Lysandre de Sicyone; celui-ci changea toute la disposition de cet instrument, et réunit en deux

---

le sixième jour, après les avoir laissé refroidir, on verse ce qu'elles contiennent dans un autre vase, et de tout ce qu'on y a mis il n'y reste que l'or, qui n'a perdu que très-peu du poids de la poussière broyée qu'on y a mise.

1 Le nom d'ithyphalles que ces péans portaient, ainsi que d'autres hymnes bachiques, suffit pour en faire juger le caractère.

parties la flûte et la cythare[1]. Vers le même temps, le *trigonon*, instrument de Phrygie, qu'ensuite les Romains connurent à Alexandrie, devint à la mode à la cour des rois d'Égypte et à celle des rois de Syrie. Il se forma à Alexandrie d'habiles facteurs d'instrumens de musique[2]. Sous Ptolémée Évergète, la Pamphilie appartenant à l'Égypte, Ctésibius, barbier d'Aspendus, inventa l'orgue aquatique, et vint à Alexandrie, où son instrument et son talent lui donnèrent de la célébrité. La musique alors était un mélange, comme l'étaient les mœurs elles-mêmes. On y reconnaissait des élémens égyptiens, grecs et syriaques. Quant à l'ancienne musique nationale, ce n'était qu'un vain bruit, ainsi que toutes celles des temples de l'Orient[3]. Une chose digne de remarque, c'est que pour la première fois les progrès que faisait l'antiquité vers le luxe étaient dirigés par une seule cour, et surtout par les dames de cette cour. C'est un fait qu'il est possible d'observer même dans les plus petites choses; les vases parfumés[4], par exemple, venaient de l'Égypte, et

---

1 Athénée, liv. XIV, p. 637. Πρῶτον μετέστησε τὴν ψιλοκιθαριστικὴν μακροὺς τοὺς τόνους ἐντείνας καὶ τὴν φωνὴν εὔογκον ποιήσας.

2 *Idem*, liv. IV, pag. 183.

3 *Idem*, liv. III, pag. 174.

4 *Idem*, liv. XI, p. 464. On faisait ces vases d'une argile pétrie avec de l'eau dans laquelle on jetait des plantes odoriférantes.

s'exportaient non-seulement par Coptos, mais encore par d'autres places de commerce. En Grèce on appelait ces vases du nom de Rhodes, parce qu'ils y arrivaient au moyen du commerce de Rhodes; on ne les recherchait pas moins que ceux de Naucratis, auxquels un vernis donnait l'apparence de l'argent. Arsinoë et Bérénice aimaient surtout les baumes et les parfums : de leur temps, l'Égypte en fabriquait de supérieurs à tous les autres. [1]

Parmi les choses plus sérieuses, la mécanique, dans son application aux arts usuels, est celle qui mérite le plus notre attention. On cite les automates de cette époque comme ayant marqué une ère nouvelle en ce genre. On vit au couronnement de Ptolémée Philadelphe une statue colossale représentant la nourrice de Bacchus. Cette statue, haute de douze pieds, se leva, répandit le lait qu'elle tenait dans un vase d'or, et se rassit [2]. Il paraît qu'une grotte, surmontée de lierre, et promenée sur un chariot, renfermait aussi quelque machine ingénieuse : les colombes et les tourterelles qui en sortaient, étaient vivantes, il est vrai; mais le vin et le lait que ses sources laissaient échapper en jaillissaient sans doute par quelque moyen arti-

1 Athénée, *Deipnos.*, liv. XV, pag. 688-690. On fabriquait à Cyrène une essence de rose délicieuse dans le temps où Bérénice l'habitait.

2 Athénée, *Deipnos.*, liv. V, pag. 198.

ficiel. Il y a lieu de croire aussi que les nymphes couronnées d'or se mouvaient par quelque invention mécanique. L'Égypte a beaucoup influé sur le génie d'Archimède, qui, par l'invention d'une machine, rendit perceptible aux sens le mouvement des corps célestes, et qui fut l'auteur d'une foule d'inventions dont on fait encore usage aujourd'hui [1], et dont on ne peut se passer, quoique les anciens Égyptiens ni les Grecs ne s'en soient jamais servis. Nous avons vu déjà Ptolémée Philadelphe armer une grande flotte et y faire entrer des vaisseaux d'une dimension extraordinaire [2]. Hiéron, pour lui donner un gage d'amitié et de déférence, lui envoya un bâtiment à vingt rangs de rames, fait par Argias de Corinthe, qui l'emporta sur les constructions de l'Égypte par beaucoup de dispositions ingénieusement ménagées et par la grande mobilité de cette immense machine. Le vaisseau arriva heureusement de Syracuse en Égypte, où on le fit entrer dans le Nil comme un sujet d'admiration. Les procédés de nos chantiers étant encore inconnus, on commença par mettre à flot la moitié de ce vaisseau, et quand

---

1 Cicéron, *De natura deorum*, édit. de Creuzer, pag. 347.

2 Athénée, liv. V, pag. 203. Nous avons déjà indiqué les forces navales de Ptolémée, mais il faisait encore faire le commerce pour son compte, comme l'ont fait depuis les Médicis; plus de quatre mille patrons naviguaient pour lui dans les îles et sur les côtes de Lycie.

elle fut en mer, on y adapta l'autre. Ce fut, dit-on, pour cet effet qu'Archimède inventa la vis sans fin, dont l'usage est devenu si fréquent pour les choses les plus ordinaires. Ce n'était point assez qu'il y eût dans le vaisseau des appartemens splendides, une bibliothèque, des bains, des galeries de tableaux, des écuries, des magasins, des cuisines, des fours; on y voulait un appareil guerrier. On eut donc recours à l'esprit inventif d'Archimède [1] : le bâtiment fut entouré d'une sorte de muraille avec des meurtrières, et pourvu d'une machine qui lançait des poutres de vingt pieds de long et des pierres de cent vingt-cinq livres pesant à une distance de cent vingt-cinq pas.

Dans tous les ouvrages de ce temps on cherchait à unir l'agréable à l'utile. Tel fut aussi le caractère qui présida à la construction d'Alexandrie, de ses rues, de ses canaux et même de ses édifices particuliers [2]. On remarquait surtout le phare placé sur

---

1 Moschion a consacré un livre spécial à la description de ce vaisseau. Voyez Athénée, liv. V, pag. 208. Il y avait huit tours, dont deux à chaque extrémité, quatre au milieu. Il y avait sur chacune quatre hommes armés de toutes pièces et deux archers : l'intérieur était rempli de projectiles. Le vaisseau était bordé de pointes de fer pour empêcher d'y monter. Des poutres en fer pouvaient se mouvoir par le secours de la mécanique, et remorquer les bâtimens ennemis, etc.

2 Dans le Bruchium, nous trouvons, outre le temple d'Isis, le musée, le théâtre, l'école de gymnastique, celle de cava-

une île, à l'entrée du port[1]. Cette tour immortalisa son architecte Sostrate; la structure en était tellement belle, qu'on l'ajouta aux merveilles du monde. Sa hauteur permettait d'apercevoir le fanal à quinze lieues en mer[2]. Le Musée était un édifice uniquement consacré à la bibliothèque et aux savans. Nous savons positivement que ce fut Ptolémée Philadelphe qui l'institua; ce qui n'empêche pas que le premier des Ptolémées n'ait fait déjà des collections de

---

lerie, le forum, où siégèrent depuis les juges romains; l'amphithéâtre, le gymnase; enfin, le soma ou sema.

1 L'eptastade, digue construite de pierres énormes, est devenu un isthme assez large, sur lequel est bâtie la ville moderne.

2 Des raisons d'optique nous font douter de l'exactitude de cette donnée. Bonamy, Description de la ville d'Alexandrie telle qu'elle était du temps de Strabon, Mémoires de l'Academ. des inscript. et des belles lettres, vol. IX, pag. 426 et suiv., a rassemblé tous les passages d'auteurs qui parlent du phare. On sait que l'on commença à le construire en la 2.e année de la 121.e olympiade, et qu'il fut achevé en la 2.e de la 124.e Cette promptitude serait encore plus étonnante que la hauteur, surtout si l'on réfléchit à ce qu'il fallut de temps pour élever les tours de nos églises. Quoique ce phare ait été commencé sous Soter, l'inscription en fait honneur au seul Philadelphe. Voyez M. Letronne, Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte, pag. 40. Voici comme il l'explique : *Σώστρατος Κνίδιος Δεξιφάνους*, Sostrate le Cnidien, fils de Dexiphane, *θεοῖς Σωτῆρσι ὑπὲρ τῶν πλωϊζομένων*, éleva cette tour aux dieux sauveurs (Ptolémée et Bérénice) pour le salut des navigateurs.

livres. Le Musée renfermait tout ce qui constitue de nos jours une académie des sciences, une université. Il y avait de vastes péristyles, où l'instruction se donnait en marchant; car elle se communiquait plutôt par les entretiens que par des leçons formelles [1]. Néanmoins il y avait des salles spécialement destinées aux cours publics et des appartemens propres à l'étude. Le Musée avait ses biens, ses revenus et son administration. Il est certain que plusieurs savans y logeaient et y mangeaient; mais l'organisation de l'établissement nous est inconnue dans

1 Voyez la Dissertation de Küster, sur le Musée d'Alexandrie, dans le Thesaurus de Gronove, vol. VIII. Voyez aussi Bonamy, Dissertation sur la bibliothèque d'Alexandrie, Mémoires de l'Académie des inscript., vol. IX, pag. 397. Celui-ci démontre clairement que les auteurs chrétiens les plus récens sont en contradiction formelle avec les auteurs païens, qui ne savent pas du tout que Démétrius de Phalère ait jamais été directeur du Musée, tandis que les autres, comme c'est l'ordinaire, en sont positivement informés. Démétrius a pu, a dû exercer beaucoup d'influence sur les sciences d'Alexandrie quand il s'y réfugia, mais Scaliger a déjà déclaré l'insuffisance des témoignages qui le mettent à la tête du Musée. Les auteurs oublient que Démétrius était haï par Philadelphe, à cause des conseils qu'il avait donnés à Soter sur la succession au trône. On cite Aristéas sur les Septante; Aristobule, juif qui vivait sous Philométor, et dont les écrits sont perdus; Josèphe, Tertullien, Clément d'Alexandrie, S. Cyrille de Jérusalem, S. Épiphane, S. Jérôme, S. Augustin : il ne faut pas compter ses autorités, mais les peser.

ses détails ; elle prit peu à peu le caractère de l'Égypte ancienne, ainsi que la religion et la monarchie elles-mêmes. On cite les plus grands savans comme ayant été les directeurs du Musée. Nous croyons, du moins, pouvoir donner cette qualité à Zénodote, à Ératosthène, à Apollonius; mais dès le temps de Strabon tout avait déjà repris sa couleur sacerdotale : les prêtres étaient à la tête de toutes les institutions. Cela devait être ainsi : le culte s'accommodait parfaitement de la volupté qui régnait à la cour, et la reconnaissance animait les colléges de prêtres envers les Ptolémées, qui ne cessaient de les protéger.[1]

Le Musée exigeait un personnel nombreux; car les anciens attachaient aux bibliothèques tous les ouvriers qui doraient et garnissaient de métal les bâtons sur lesquels on roulait le papyrus, et en général tous ceux dont la besogne est aujourd'hui abandonnée aux relieurs; puis venaient des centaines de copistes et de correcteurs. On ne nous dit pas combien de savans on y entretenait; mais il paraît que dans la suite on se conforma surtout à ce qui se pratiquait dans les temples de l'Égypte, où l'on réunissait aussi toutes les professions et tout le savoir possible[2]. Cela dut arriver surtout quand un prêtre fut mis à la tête de l'établissement.

---

1 Voyez toutes les inscriptions expliquées par M. Letronne.

2 Timon dit ironiquement que le Musée était une volière

Strabon dit que Ptolémée Philadelphe s'appliqua beaucoup à l'histoire naturelle, parce que sa santé ne comportait pas les plaisirs bruyans. Il est déjà fait mention, à l'occasion de ce couronnement célèbre dont nous avons parlé, d'une collection d'animaux étrangers réunis par Ptolémée Soter. Il y avait deux mille chiens de toute espèce, depuis ceux de l'Inde jusqu'aux molosses. Cent cinquante hommes portaient chacun un arbre, et l'on y avait attaché des oiseaux et des animaux rares, tels que perroquets, paons, faisans, etc. Il y avait des taureaux et des moutons de différentes races, un ours blanc, quatorze léopards, seize panthères, trois jeunes panthères, quatre lynx, un caméléopard et un rhinocéros d'Éthiopie. Philadelphe augmenta beaucoup les collections de tout genre, et le second Évergète leur consacra un chapitre spécial dans ses Mémoires. Athénée lui reproche, il est vrai, d'avoir cité des faisans parmi les oiseaux les plus rares; mais Athénée se trompe : il s'agit de faisans des montagnes de la Médie, qu'il était fort difficile de conserver vivans dans le climat brûlant de l'Égypte.

Sous les trois premiers Ptolémées, les mœurs de l'Égypte n'étaient pas meilleures que dans les autres états de cette époque : toutefois les convenances y

(τάλαρος), et se moque des philosophes qu'on y nourrit. Il les appelle aussi des gratteurs de papier (βιβλιακοὶ χαρακῖται).

étaient mieux suivies. Déjà commençait l'influence des femmes sur le gouvernement, influence qui, dans la suite, eut des effets si funestes. La courtisane Agathoclée fut entièrement maîtresse des affaires du royaume sous le quatrième roi. L'un des Ptolémées nous a laissé des remarques assez curieuses sur la conduite de ses prédécesseurs à cet égard. Il nous dit qu'après la mort d'Alexandre, Ptolémée prit pour maîtresse Thaïs, la plus célèbre des courtisanes, si l'on en excepte Aspasie. C'était celle qui avait déterminé ce conquérant à brûler le palais des rois de Perse. Ptolémée l'emmena en Égypte, où il en eut deux fils, Lagus et Léontiscus, et une fille appelée Irène, qu'il donna en mariage à l'un des petits souverains de Cypre. Philadelphe eut un harem complet, composé d'indigènes et d'étrangères; il s'y trouvait jusqu'à une de ces misérables filles qu'à Alexandrie on désignait par le titre de *déictériades*[1]. Son successeur paraît avoir été moins débauché; mais il se mit entièrement sous

1 Athénée, liv. XIII, pag. 576, cite Didyme et Bilistiché, Agathocléa et Stratonice, dont le tombeau était à Éleusis, au bord de la mer. Il cite encore Myrtium. Polybe dit qu'il fit élever dans Alexandrie beaucoup de statues à Cleino, qui lui versait à boire. Il ajoute qu'on citait comme les plus beaux palais ceux de Myrtium, de Mnæsis, de Potheina. Myrtium n'était, ainsi que Potheina, qu'une danseuse; mais c'était aussi une fille publique.

l'autorité de sa femme Bérénice, fille de Magas de Cyrène : c'est cette même Bérénice, qui a été illustrée par Conon l'astronome et par les poètes qui se sont emparés de son idée. Nous voyons encore, grace à eux, la chevelure de cette reine briller parmi les astres. Elle l'avait suspendue dans un temple, mais cette offrande disparut pendant une longue expédition que son époux faisait vers l'intérieur de l'Asie. Conon tira de peine tous les courtisans consternés ; il retrouva les cheveux de la reine dans la voûte céleste. Callimaque chanta cet événement, et Catulle revêtit cette conception grecque des formes de la poésie latine.

§. 4

État de la littérature.

La poésie exerça peu d'influence sur cette époque toute positive, toute prosaïque : l'histoire fut mieux cultivée; mais les mathématiques et l'histoire naturelle l'emportèrent sur toutes les autres sciences, comme si les études exactes s'étaient ressenties déjà des premiers pas que firent vers la domination universelle ces Romains dont toutes les facultés étaient sans cesse appliquées aux choses réelles et extérieures[1]. On put alors remarquer un fait que l'histoire de

---

1 Gillies a donné de bons aperçus sur l'histoire littéraire de ce temps. Manso y a consacré une de ses lettres. Voyez

l'esprit humain présente souvent à nos réflexions. Une société civilisée s'occupait à satisfaire son imagination et sa curiosité; elle mettait cette manie et l'empire frivole de la mode à la place de l'inspiration qui élève notre existence, et l'anime d'une plus vive énergie. La cour et les places de la bibliothèque devinrent le but des efforts des savans à Alexandrie, comme en Syrie et à Pergame. Il en fut de même à Rome, après Tibère : la nature seule est source d'inspiration pour le poète comme pour le philosophe : les cercles ne nous montrent l'homme que sous un masque; les livres ne réfléchissent son image que comme un miroir dont elle prend la

---

un article de M. Letronne sur une inscription importante, Journal des savans, Déc. 1823. On y voit que l'expression ἐκ Μουσείου est l'équivalent de membre de l'Institut ou de l'Académie. On y voit aussi comment cette institution fut maintenue sous les Romains, et ce que c'est que le Claudianum. L'empereur Claude y ajouta les mots Ὁμηρικὸς ποιητής, qui sont appliqués à ceux qui rassemblaient des vers d'Homère : c'est ainsi que les Latins eurent leurs *Virgilianos* et même leurs *Ovidianos*. C'est ainsi que chez les premiers chrétiens les centonistes composaient des poëmes avec des vers d'autres auteurs. M. Letronne emprunte aux inscriptions des exemples de l'existence de ces *Virgiliani*. Les poètes d'Alexandrie faisaient donc des centons, des acrostiches, des anagrammes. Les vers de Simmias, en forme de coins, d'œufs, d'ailes, et même les petits vers de Théocrite, prouvent que les jeux d'esprit remontent assez loin. Il en est de même de l'Odyssée de Tryphiodore, où la lettre S ne figure pas.

nuance. Aussi, si l'on en excepte Théocrite, tous les poètes d'Alexandrie manquent de vigueur et de vérité. Il n'y a dans leurs ouvrages ni liberté ni concision : ils ne respirent que le travail et l'érudition. Le désir d'être connu à la cour, le besoin de protection, l'utilité d'une réputation qui donnait un traitement annuel, devaient nécessairement produire tous ces efforts dépourvus de talent et de vocation. Dans les temps de décadence, on s'applique toujours, d'une part, à réunir des faits et des dates insignifiantes, tandis que de l'autre on donne à son imagination le cours le plus désordonné. Les historiens de la cour ont soin d'amasser des anecdotes scandaleuses et se complaisent à des exagérations dégoûtantes, et dans ce temps-là même, des Grecs de Syrie et d'Égypte, ou des nationaux qui écrivaient en grec, nous rapportent l'histoire du monde primitif, comme s'ils nous récitaient un conte des fées. Les caractères propres à cette époque sont une grande faiblesse de raison, des divagations extraordinaires, l'abus des citations et la scandaleuse fabrication d'autorités imaginaires; mais on excellait dans la science de la grammaire, on pénétrait profondément dans le génie de la langue, et l'on expliquait à merveille les auteurs anciens.

La comédie eut encore quelques beaux momens, tant à Athènes qu'à Alexandrie, où elle changea enfin de caractère. Nous avons déjà parlé de Mé-

nandre, de Philémon, de Diphile, qui brillaient au temps de Démétrius poliorcète, et nous y ajoutons Alexis, Strattis, Antiphanes, Anaxandrides, Nicostrate. Nous aurons de la sorte une pléiade de poètes comiques; mais nous avons si peu de fragmens de leurs ouvrages, qu'il nous est impossible de les juger. On ne saurait nier que le genre d'esprit convenable à leurs pièces ne dut se trouver plus aisément à la cour et dans une capitale que dans le peuple, qui toujours est plus près de la nature : aussi la comédie cessa d'être un divertissement populaire, elle devint l'amusement des cercles : on la lisait ou on la jouait en bonne compagnie. C'est ainsi qu'on la retrouve chez les Romains, qui nous ont conservé des scènes et des vers isolés de cette époque.

Les grammairiens nous parlent aussi d'une pléiade de tragiques; mais cette constellation est bien obscure, et lors même que nous en écarterions la Cassandre de Lycophron, comme appartenant à un genre mixte, elle n'y gagnerait pas beaucoup d'éclat.

Les auteurs de poésies mêlées n'ont manqué ni de soins ni d'érudition; mais, si l'on en excepte Théocrite, ils ne sont bons qu'à faire mieux entendre leurs prédécesseurs. Leurs ouvrages ont eu d'ailleurs le mérite de faire entrer dans l'éducation la connaissance des mathématiques, de la physique et de l'astronomie. Nous n'entrerons dans aucune

discussion pour essayer de démêler quels étaient dans ce genre les auteurs dont on avait fait une pléiade[1]. Nous ne nommerons ici que Théocrite et Callimaque, qui ont influé sur la poésie en général. Nous indiquerons encore Lycophron, son exemple étant plus propre que toute autre chose à montrer jusqu'où l'on en était venu déjà en fait de recherche et d'affectation d'obscurité. Aratus et Nicandre appartenaient plutôt aux sciences exactes qu'à la poésie. Lorsque Théocrite parut, le genre auquel il se livra était formé; mais il le ramena plus près de la nature[2]. Théocrite enrichit ses sujets du charme de ses vers; il opposa aux pompes de la cour les idées simples et populaires, afin de surprendre par le contraste ceux qui n'avaient jamais connu la nature, et de relever l'éloge des fêtes en le mettant dans la bouche d'interlocuteurs de la classe inférieure. Ce poète n'est pas entièrement de l'école d'Alexandrie: son genre est sicilien, aussi bien que sa diction. Il emprunte ses formes aux *mimes*, qui étaient indigènes dans sa patrie. Peut-être, dans ses idylles, a-t-il mis en scène plus d'une anecdote de la cour. Cette

---

1 On peut se reporter aux ouvrages de Fabricius et de Harles, qui rendraient cette discussion plus aisée. Isaac Tzetzes nomme Æantides, Apollonius de Rhodes, Aratus, Homère, fils de Myron; Lycophron, Nicandre, Théocrite.

2 Théocrite, Idylle VII, v. 39, 41. Moschus, Idylle III, v. 98-101.

cour ignorait entièrement les mœurs des bergers de Sicile; les tableaux qu'en faisait Théocrite devaient avoir un double attrait, et par la nouveauté du sujet, et par l'opposition qu'il produisait en le rapprochant de la mollesse excessive et du luxe effréné, dont le poids se fait sentir le plus ordinairement à ceux qui ne savent point s'en passer. Chaque fois que les sociétés humaines en sont revenues au point où elles étaient alors, on n'a pas manqué de reproduire encore ces contrastes; mais il ne fut donné qu'aux seuls Grecs de montrer à la fois du naturel et de l'originalité.[1] Tous les autres peuples ont voulu corriger la nature même : ils ont remplacé le sentiment par la sensibilité. Deux fois chez les Romains on a essayé de présenter aux citadins des images de la vie champêtre. Virgile commença sa carrière par des idylles; mais ses bergers sont souvent des rhéteurs. Plus tard, Calpurnius et d'autres poètes cherchent à imiter Virgile et non la nature, et ils restent loin derrière leur modèle. Lorsqu'un rayon de lumière perça les ténèbres qui couvraient l'Italie, et que tous les genres de littérature furent essayés, on vit reparaître la poésie bucolique au milieu du luxe d'une nation

1 En Allemagne, Voss et Hebel ne se bornèrent point à rappeler une vie plus douce aux hommes que leur position en avait éloignés, ils rendirent à ceux qui étaient encore près de la nature le sentiment qui les devait animer, et leur inspirèrent un véritable enthousiasme pour leur genre de vie.

corrompue; mais qu'il y a peu de naturel dans Sannazaro, dans Guarini! Nous ne parlerons pas même des Français. On lisait beaucoup Gesner à la cour de Louis XV; toutefois il créa aussi une nature sentimentale à sa manière, en sorte que Théocrite demeura, comme Homère, une espèce de phare, vers lequel il fallait toujours revenir une fois qu'on s'était égaré. L'époque littéraire qui nous occupe a donc aussi un genre spécial qui est demeuré modèle pour toutes les nations d'Occident.

Ce chantre de la nature n'occupait pas cependant la première place parmi les poètes de son temps : l'empire de Callimaque était tellement reconnu à Alexandrie, qu'il lui suffit d'un poëme satirique pour exiler à Rhodes Apollonius, le meilleur de ses disciples, parce qu'il n'avait point montré assez de vénération pour l'origine d'un maître qui descendait de la famille royale de Cyrène. L'érudition faisait le principal mérite de Callimaque. Il commença par être professeur, et ce fut comme tel, et surtout comme érudit, qu'il se distingua le plus. De tout ce que lui a dicté sa muse féconde, il n'existe aujourd'hui que six hymnes et soixante-deux épigrammes. Nous n'avons plus rien de ses écrits en prose[1]; mais en fait d'érudition, Callima-

1 Il avait essayé de rédiger le Canon des auteurs classiques, que firent après lui Aristophane et Aristarque. Tel devait être du moins le but de ses πίνακες, *tabulæ auctorum*, contre les-



que fut surpassé par Aristophane. Quant à ses poésies, elles ont en grande partie pour sujet les faits les plus obscurs de la mythologie, l'histoire et la géographie. Ses hymnes n'attestent qu'une mémoire surchargée de lecture, et qui cherche un moyen de se défaire de son fardeau. En un mot, ses ouvrages sont l'expression fidèle du caractère des poètes du temps des Ptolémées. Callimaque fait connaître à merveille les rêves fantastiques de la nouvelle école, et cette espèce de théogonie, à laquelle ses successeurs entreprirent de donner cours, quand il nous dit, dans un de ses ouvrages, qu'un songe l'a transporté sur l'Hélicon, où il a appris la source de tous les mythes. Aussi une épigramme de l'anthologie dit-elle plaisamment qu'il y a dans les quatre livres de Callimaque sur les dieux et les héros, des choses qui, jusque-là, étaient restées complétement ignorées des hommes.

Apollonius est le seul des Grecs qui ait suivi avec quelque bonheur les traces d'Homère. Soit qu'on le considère comme savant, soit qu'on l'envisage comme

---

quelles Aristophane écrivit un traité spécial. S'il en faut croire Suidas, les auteurs de ces tableaux étaient divisés en *poètes*, *rhéteurs*, *historiens*, *philosophes*, *critiques*, et chaque classe avait ses subdivisions; puis il y avait pour chaque auteur une notice biographique et un catalogue de ses ouvrages. Il y avait aussi des recherches sur les ouvrages interpolés ou supposés. Voyez, au surplus, Fabricius.

poète, il aura toujours beaucoup de mérite. En effet, son poëme est le meilleur commentaire que l'on puisse faire d'Homère. Il apprend à saisir les formes antiques, à distinguer la structure simple du vers que dicte la nature, de l'habile facture de ceux qu'on doit à l'art. Graces à la pureté de la diction d'Apollonius, à l'harmonie de ses vers, qui, tout en suivant le mouvement de ceux d'Homère, appartiennent cependant à une autre époque, les Romains ont pu s'initier plus facilement à l'étude du grand poète; car on voit reparaître dans le style d'Apollonius les périodes, les comparaisons et les caractères distinctifs d'Homère; et tout cela sous une couleur de rhétorique qui en facilitait l'accès aux Romains. Les poètes de cette nation, plus capables de se rapprocher de ceux d'Alexandrie que d'atteindre à la simplicité antique, ont tiré grand parti aussi des descriptions d'Apollonius, qui a dépeint, avec une juste sobriété, diverses contrées et reproduit les mœurs de plusieurs peuples. Le témoignage universel de l'antiquité s'est joint au jugement des Rhodiens, pour accorder à cet auteur des facultés éminemment poétiques. Virgile lui a emprunté ses comparaisons et lui a pris beaucoup d'images, enfin il a su composer un bel ensemble de morceaux et d'épisodes qui se trouvaient dispersés dans les ouvrages d'Apollonius.

Lycophron est le dernier des poètes que nous

rangions dans cette série[1]. La science qu'on appelait *grammaire* à Alexandrie, renfermait en elle-même toutes les connaissances que doit posséder le savant; nous l'entendons dans un sens beaucoup plus restreint : nous n'y comprenons plus la critique, la philosophie du langage, la science des anciennes mœurs, des usages des pays et des religions. Il y a dans les développemens de l'esprit humain des époques où il est en quelque sorte contraint de s'arrêter et de revenir sur lui-même pour réfléchir sur les temps écoulés. L'érudition d'Alexandrie et celle de Pergame en offrirent des exemples. Alors on vit naître un genre d'études convenable à l'époque de la domination romaine, convenable à toutes les monarchies; on vit se former une science qui appartenait à un siècle où les inspirations antiques n'étaient pas encore oubliées, et qui propagea à travers l'obscurité des écoles les lumières répandues par les auteurs classiques. On n'eût pas porté si loin la connaissance des finesses de la langue grecque, on n'eût pas si bien distingué ce qui était classique de ce qui ne méritait pas ce nom, si Quintilien, si Aulu-Gelle n'avaient eu pour prédécesseurs des hommes tels que Zénodote, Aristarque, Aristophane. Il serait injuste de

1 M. Niebuhr a récemment publié une Dissertation sur cet auteur.

leur reprocher leurs ridicules, ne sait-on pas que les subtilités naissent partout dans les écoles ? Les défauts de ces savans sont ceux de leur siècle : ils les ont reçus de leur temps et ne les ont point créés. Ce mode d'enseignement traversa toute la domination romaine ; le pédantisme ne se montra que sous les empereurs ; il ne marcha que progressivement, à mesure que l'empire se rapprochait de la situation des états de la Grèce. Quelque obscurité qu'il y ait dans l'ouvrage de Lycophron, quelque ennuyeuse que soit son érudition, nous nous serions abstenus de toute critique à son égard, si, dans un temps où la solution des énigmes était devenue un métier, où l'on s'occupait assidument à changer en science l'intelligence de l'ancienne religion des Grecs et l'explication des mystères, ce poète n'avait eu la bizarre et fâcheuse idée d'écrire pour les savans un poëme rempli d'obscurité et d'énigmes. Lycophron appartenait à la pléiade tragique, dont les membres, comme ceux des autres pléiades, étaient dispersés sur toute la Grèce. Né dans l'Eubée, il vint à Alexandrie, seule ville où l'on fît cas du calcul. Il excellait à faire des anagrammes et d'autres jeux d'esprit, et quand il s'emparait de quelque sujet héroïque ou mythique déjà traité par Euripide ou par Sophocle, il cherchait toujours à le rendre incompréhensible. Sa Cassandre, intitulée aussi Alexandra, n'est qu'une énigme

prolongée : les dieux et les héros n'y paraissent pas sous leurs noms, il ne les indique que par leurs attributs les moins connus [1]. Une fois qu'on a deviné toutes les pensées de Lycophron, son ouvrage, plus que tout autre, paraît propre à faire juger de la richesse de la langue grecque et de l'immense quantité d'inventions et d'images que la religion présentait. Toute l'érudition du temps est entassée dans ce poëme, qui devint comme une pierre de touche pour éprouver les savans.

Nous avons déjà parlé des historiens d'Alexandre, nous y avons ajouté quelques remarques sur Onésicrite, sur Mégasthène, sur Déimaque [2]. Au temps

---

1 Au lieu de décrire les pays dont il parle, il les signale par la mention de quelque fait des plus ignorés. Les expressions les plus hardies lui sont familières; il entend l'éclair, il voit un cri. Lycophron fatigue l'esprit; on a constamment sous les yeux un savant qui met à la torture son lecteur et lui-même, pour déployer plus d'érudition. L'histoire de la guerre de Troie est néanmoins plus complète dans la bouche de Cassandre, que dans Homère; elle commence au voyage de Paris à Sparte, et, sans s'arrêter à la chute d'Ilion, fait connaître encore les malheurs qui suivirent la conquête. Cassandre retrace, dans ses savantes divagations, les causes des dissentions qui divisaient l'Europe de l'Asie, et, dans une série d'allusions obscures et compliquées, elle rappelle l'enlèvement d'Europe et l'histoire de Médée.

2 Strabon a jugé ces trois auteurs en plusieurs endroits, et surtout dans son XV.ᵉ livre. Voici un passage du livre II, qui réunit tout ce que l'on peut dire à cet égard. « En général,

des Ptolémées, quelques hommes conduisirent l'histoire au même point où Callimaque et Lycophron avaient placé la poésie. On ne s'attachait plus à reproduire les faits contemporains sous leur véritable couleur; car on ne pouvait les écrire sans s'exposer à perdre la faveur publique en déguisant la vérité; lorsqu'au contraire on ne craignait pas de la dire, on se donnait pour ennemis les rois et les grands qui dispensaient les bienfaits. L'histoire remonta donc le cours des âges pour chercher, en quelque sorte hors de ses domaines, des fables et des contes; elle s'occupa minutieusement des dieux et des héros, ne parla que d'époques primitives, de l'Inde, de

---

« tous ceux qui ont écrit sur l'Inde, sont des menteurs;
« principalement Déimaque. Après lui viennent Mégasthène,
« Onésicrite, Néarque et les autres de cette trempe, qui
« nous ont débité tant de contes frivoles. C'est ce dont nous
« nous sommes pleinement convaincus, en rédigeant la par-
« tie de nos Mémoires qui concerne la vie d'Alexandre. Mé-
« gasthène et Déimaque sont indignes de toute croyance. Ce
« sont eux qui nous parlent de ces tribus d'hommes *envelop-*
« *pés dans leurs oreilles*, d'hommes *sans bouche*, d'hommes
« *sans narines*, d'hommes *à un seul œil*, d'hommes *à longues*
« *jambes*, d'hommes *à doigts recourbés*. Ils ont renouvelé la
« fable d'Homère sur les Pygmées, qui combattent les grues
« et n'ont que *trois empans* de haut. Ils font mention de
« fourmis qui *fouillent les mines d'or*, de paons *à têtes en coin*,
« de serpens qui avalent des cerfs et des bœufs avec leurs
« cornes : faits sur lesquels ils s'accusent réciproquement de
« mensonge, comme Ératosthène l'a très-bien observé, etc.»

l'Assyrie, de l'Égypte, et bientôt elle aperçut ces Juifs si méprisés jusqu'alors, qu'elle les avait à peine nommés. Timée lui-même ne fut pas exempt de ces défauts. Cependant Polybe et Diodore vantent son exactitude pour l'histoire de sa patrie : il se fit haïr par la sévérité avec laquelle il juge les hommes [1]; mais dès qu'il parle d'époques anciennes, il admet tout aussitôt des contes de bonne femme. On en remarque beaucoup dans la description d'Alexandrie, qu'il rédigea sous le premier des Ptolémées. Évhémère, son contemporain, est encore plus propre à nous faire connaître l'esprit des historiens d'alors. Il cherchait à combattre les inventions mensongères des auteurs qui voulaient transformer le culte en mysticisme sacerdotal; toutefois ses mensonges et ses ruses ne sont pas moins impudentes que les leurs [2]. Il veut démontrer que Jupiter, Sa-

---

1 Cicéron, *De natura deorum*, liv. II, chap. 27, a dit de Timée : *multa concinne dixit.* Polybe lui reproche de s'arrêter au mal avec complaisance et exagération, et de passer rapidement sur le bien, ou de le taire entièrement. Toutefois il faut se rappeler que Polybe et Ister avaient écrit des traités spéciaux contre Timée. Athénée, liv. IV, pag. 272 (ἐν ταῖς πρὸς αὐτὸν ἀντιγραφαῖς). Diodore reproche aussi de l'amertume à cet auteur, quoiqu'il le prise beaucoup pour l'exactitude chronologique et pour la variété de ses connaissances.

2 Voyez Tiedemann, Histoire de la philosophie, pag. 88, et Brucker, *Hist. critica phil.*, part. I.re, liv. II, chap. 3. *De secta Cyrenaica*, vol. I, pag. 605. L'abbé Sévin, Recherches

turne et tous les dieux ne sont que des personnages historiques, et pour cela il s'appuie d'inscriptions grecques et d'observations recueillies dans un voyage qu'il aurait entrepris de l'ordre de Cassandre : son but était évidemment de jeter du ridicule sur la superstition. Plutarque, enthousiaste de l'antiquité de sa nation, traite Évhémère d'athée : il avait mieux saisi les traits de son ironie que les chrétiens qui prennent sa défense. Évhémère écrivit selon l'esprit du temps; on enveloppait alors de ténèbres mystiques les origines des dieux et des hommes. Il faut qu'Ennius ait regardé comme un conte du genre des Mille et une nuits ce que cet auteur rapporte de l'île de Panchaie, qui, par le moyen des marchands arabes, approvisionnait l'univers entier

sur la vie et les ouvrages d'Évhémère, Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres, vol. VIII, pag. 107 et suiv. Banier, dans le V.e livre de sa Mythologie, a beaucoup suivi Évhémère, et Fourmont, dans sa Dissertation sur l'ouvrage d'Évhémère, intitulé : ἱερὰ ἀναγραφὴ, sur la Panchaïe dont il parlait et sur la religion qu'il en avait faite, Mémoires, etc., vol. XV, pag. 265 et suiv., a pris vraiment le parti du railleur, pensant que ses sarcasmes tournaient au profit du christianisme. Non-seulement il cite, mais il transcrit. Il est assez singulier que les pères de l'église, Fourmont, et ceux des païens qui furent les ennemis d'Évhémère, aient raisonné comme les receveurs des deniers publics de Rome. Cicéron dit, dans son traité *De natura deorum : Cum essent agri in Bœotia deorum immortalium excepti lege censoria, negabant,* immortales esse ullos, qui aliquando homines fuissent.

d'encens, de myrrhe et d'épices; car ce prétendu voyage est l'un des premiers livres qu'Ennius ait traduits du grec en latin. Depuis lors Panchaïe signifia, pour les Romains, un pays où le miel et le lait coulaient dans toutes les fontaines.

Nous avons dit que l'on traduisit les livres juifs pour les placer dans la bibliothèque, qui devait contenir la littérature du monde entier : mais cette traduction avait encore un autre but; les juifs, répandus déjà parmi les Grecs, ne savaient plus assez d'hébreu; il fallait mettre les livres sacrés à leur portée. Cela explique beaucoup de fables accueillies avec un grand empressement par les auteurs chrétiens. Du reste, les livres juifs n'exercèrent probablement aucune influence sur la littérature; ils étaient pour cela et beaucoup trop raisonnables et beaucoup trop vrais. La littérature énigmatique des Phéniciens et des Égyptiens obtint plus de succès. Dans ces derniers temps on a recherché avec soin les fragmens épars des écrits que la Phénicie et Babylone virent paraître du temps des Ptolémées.[1] Occupés uniquement des caractères généraux de la littérature, nous ne citerons que les deux écrivains

1 Outre ce qui s'en trouve dans Fabricius, on en a fait récemment de nouvelles collections. L'on ne s'attend pas sans doute à nous voir disserter sur l'astronome Bérose, sur sa fille Sibylle, sur la différence qu'il faut faire entre Bérose l'astrologue et Bérose l'historien.

qui sont à la tête de l'histoire de Babylone et de celle d'Égypte, et nous parlerons d'abord de Bérose. On dit qu'il dédia au premier Antiochus une histoire mêlée de mythes et d'astrologie; on prétend que, prêtre de Babylone, il consulta les archives du temple de Bélus : mais il règne sur tout cela, et même sur l'époque où il écrivait, beaucoup de doute. Il paraît évident qu'il fut au nombre des astrologues d'Orient, qui apprirent le grec après la fondation de Séleucie, et qui surent faire leur profit de la crédulité du peuple. On sait qu'il enseigna, dans l'île de Cos, la science des Chaldéens, si recherchée dans la suite par le peuple de Rome, et si violemment persécutée par le sénat. Ce Bérose, et Bérose le Chaldéen, que les Athéniens honorèrent d'une statue, ne sont-ils qu'un seul et même homme? nous ne déciderons point cette question. Les écrits de l'historien ont assez occupé les savans de l'école d'Alexandrie et les auteurs chrétiens; mais ce qui nous est resté sous son nom n'est pas de lui, c'est plutôt l'ouvrage d'un juif ou d'un chrétien [1]. Si Bérose démontra au roi de Syrie

1 On sait que Bérose faisait remonter l'histoire de Babylone à 473,000 ans avant la conquête du pays par les Macédoniens: tantôt il y mêle des fables et un merveilleux qui appartiennent plus ou moins aux systèmes religieux de la haute Asie, tantôt il s'accorde avec les livres juifs. Selon lui, 747 ans avant notre ère, Nabonassar aurait anéanti toutes les annales et tous les monumens du temps passé.

qu'il régnait sur la patrie primitive des dieux et des hommes, qu'il était maître des sources de toutes les sciences, qu'il présidait à tous les saints mystères, d'un autre côté Manéthon l'Égyptien, doué d'un même esprit, prouvait au roi Ptolémée Philadelphe que l'Égypte pouvait à cet égard former des prétentions bien plus élevées que la Babylonie. Manéthon aussi était prêtre, et cela dans la ville du soleil. Josèphe nous affirme qu'il possédait tout aussi bien le grec que Bérose. Si celui-ci invoquait le temple de Bel et la tour qui produisit la confusion des langues, Manéthon aurait pu se réclamer de toute la famille de Mercure; citer Thoot Agathodémon et Mercure Trismégiste. Personne ne prétendra que Manéthon ait inventé tout ce qu'il a puisé dans les archives sacrées, et l'on ne peut que déplorer la perte des livres dans lesquels il expliquait les rites religieux. Il est possible encore de reconnaître le genre de Manéthon dans ce qu'en a conservé Josèphe, et dans l'ouvrage intitulé *Apotelesmatica.* La chronique d'Eusèbe et le Syncelle nous prouvent que ses noms, ses dates, ses dynasties, ont été assez stériles pour la science. Il ne paraît pas qu'il ait jamais donné la clef de l'écriture hiéroglyphique, et quant à son mérite en mythologie, nous ne nous en occuperons pas.

L'élan de l'esprit humain semble avoir été retenu à cette époque, que déjà nous avons qualifiée de

prosaïque. On dirait qu'ayant épuisé la connaissance de cette partie de nôtre être qui a peu de rapports avec les objets extérieurs, l'homme se considéra lui-même désormais comme appartenant à cette nature extérieure, comme soumis à ses lois. Les écoles de l'Orient s'appliquèrent entièrement à la physique, aux mathématiques, et les Romains ne firent pas faire un pas de plus à ces sciences, dont Alexandrie demeura le siége jusqu'à l'arrivée des Arabes. Ceux-ci, si l'on en excepte l'algèbre, la chimie et quelques parties de l'astronomie, n'avancèrent pas non plus les sciences exactes au-delà du point qu'elles avaient atteint sous les Ptolémées. Ils nous enseignèrent ce qu'ils avaient appris dans les livres de la Syrie et de l'Égypte, avant que nous pussions nous-mêmes remonter à ces sources. Aristote et son successeur Théophraste avaient placé l'histoire naturelle au rang des sciences qui sont nécessaires à l'éducation : les rois d'Égypte réunirent à grands frais des collections d'animaux et d'oiseaux rares. Les progrès de la science furent amenés par les besoins de la vie, et celles de ses branches qui sont en contact avec la médecine marchèrent plus rapidement. Les préjugés des Grecs s'opposaient autrefois aux études anatomiques, mais l'autorité des Ptolémées, et le mode d'inhumation pratiqué en Égypte, levèrent tous les obstacles à cet égard. Ce n'est qu'en décomposant l'homme dans ses parties

intérieures, ce n'est qu'en ouvrant le corps des animaux, qu'on peut s'expliquer les causes des rapports qui existent entre leur instinct, leur organisation et leur destination. Sans la physiologie, l'histoire naturelle serait aussi défectueuse que la théorie de la nature sans la chimie. Il ne faut pas oublier cependant que dès la fin de la guerre du Péloponèse, Hippocrate et son école avaient élevé les sciences médicales au même rang que les mathématiques. Hérophile, médecin de Ptolémée Soter, fonda une école spéciale de médecine, et joignit à la pratique l'étude de la botanique[1] et de l'anatomie. En dépit des superstitions des Égyptiens et des préjugés des Grecs, Hérophile et son successeur Érasistrate obtinrent des Ptolémées qui ne pouvaient se passer de leurs services, l'extradition d'un grand nombre de corps. On prétend même qu'ils firent de cruelles expériences sur des hommes vivans qui leur auraient été livrés à cet effet. Tertullien, qui n'y regarde pas de si près quand il s'agit d'accuser des païens, parle de plus de six cents personnes sacrifiées à leurs barbares essais. Ces accusations furent répétées contre Mondini et Vésalius, les restaurateurs de l'anatomie dans les temps modernes. Cicé-

1 Dioscoride a été, en fait de botanique, la principale autorité de Pline; le Dante l'appelle *il buon accoglitor del quale*. Le moyen âge et l'Arabie l'ont choisi pour point de départ de leur science.

ron, Celsus, Pline et Plutarque vantent beaucoup les expériences d'Hérophile [1]: Érasistrate le remplaça après avoir été le médecin de Séleucus [2]. Leurs principes différaient : aussi faisaient-ils secte en médecine, comme en philosophie Aristote et Théophraste, Zénon et Épicure. Ces sectes se répandirent aussi sur les côtes d'Asie et dans les îles. Il y avait eu des écoles de médecine à Cos, à Cnide, il y eut désormais des institutions pour l'un et pour l'autre parti [3]. En Égypte, Philinus continua heureusement les travaux de ses deux prédécesseurs; il fit si bien voir les avantages de l'expérience et de

---

1 Fallop dit que, pour l'exactitude des descriptions et la propriété des noms, la doctrine d'Hérophile était fort remarquable. Il ajoute, selon le style hyperbolique de son temps, que contredire Hérophile serait aussi téméraire que de s'attaquer à un évangile.

2 Appien, *Syriac.*, ch. 59, parlant de la maladie causée à Antiochus par son amour pour Stratonice sa belle-mère, dit: *οὐδ' ὁ περιώνυμος ἰατρὸς Ἐρασίστρατος, ἐπὶ μεγίσταις συντάξεσι Σελεύκῳ συνών, εἶχε τεκμήρασθαι τοῦ πάθους.*

3 Cette division dura jusqu'au temps de Strabon. Voici ce qu'il dit à la fin du XII.ᵉ livre : « Entre Laodicée et Caroura « est le temple de Men-Carus, qui jouit d'une grande vénération. De nos jours on y a établi une grande école de médecins hérophiliens, qui a été dirigée d'abord par Zeuxis « et ensuite par Alexandre Philalèthe; comme du temps de « nos pères, il en existait une à Smyrne, qui était conduite « par Hicesius, de la secte d'Érasistrate : mais aujourd'hui « elle ne subsiste plus dans le même état. »

l'observation, que l'on fit scission d'avec ceux qui, par une fausse interprétation du principe d'Aristote, prenaient leurs connaissances à la seule philosophie de l'école. Il fut donc le fondateur d'une secte empirique, c'est-à-dire fondée sur l'expérience. Sérapion, son contemporain, et non moins célèbre que lui, marcha dans la même voie.

Les mathématiques, dont l'histoire est plus liée à celle de la politique, ont été florissantes à Alexandrie pendant près de mille ans. Euclide est, du consentement unanime, le fondateur de la science. Ce fut lui qui coordonna toutes les propositions. Il fit pour la géométrie, la stéréométrie et une portion de l'arithmétique[1] ce qu'Aristote avait fait pour la logique. Dans son dernier ouvrage, Delambre a prouvé jusqu'à l'évidence qu'Euclide, non plus qu'Archimède, n'ont jamais songé ni à la trigonométrie rectiligne ni à la trigonométrie sphérique.[2]

---

1 Les livres VII, VIII, IX, X des Élémens d'Euclide, contiennent l'arithmétique de Nicomaque (que l'on ne pourrait comparer à ce travail); il y a, dans le VII.e, une théorie des proportions qu'Aristote avait enseignée déjà dans son V.e livre par rapport aux grandeurs constantes, etc.

2 Il faut voir, sur Euclide, un passage de l'histoire des mathématiques, par Bossut, qui dit : « Les anciens géomètres « s'attachaient à mettre toute la rigueur possible dans leurs « démonstrations. D'un petit nombre d'axiomes ou de propo- « sitions évidentes par elles-mêmes, ils déduisaient, d'une « manière incontestable, la vérité des propositions secondaires

Tous les grands mathématiciens, depuis Archimède jusqu'à Kæstner, ont pensé que la méthode d'Euclide était la seule juste. Cependant les modernes, qui visaient plus à obtenir des résultats en pratique qu'à des démonstrations rigoureuses et logiques, ont souvent répété qu'Euclide était trop long, trop indirect, trop entortillé, trop difficile pour les commençans. Ils ont cherché des voies plus simples et plus faciles; mais quiconque connaît le génie des anciens, quiconque demande aux mathématiques une occupation pour l'esprit, répétera ce qu'Euclide répondit à Ptolémée Soter, qui se plaignait aussi de

---

« qu'ils voulaient établir, sans se permettre aucune de ces « suppositions un peu libres que les modernes emploient « quelquefois pour simplifier les raisonnemens et les conséquences. » Ici nous intercalons la note suivante de Reimer: « L'une de leurs meilleures méthodes de démonstration est « celle dite d'*exhaustion*. On prouve l'égalité de deux grandeurs entre elles, en établissant que la différence serait plus « petite qu'aucune grandeur que l'on puisse indiquer. Il y a « de nombreux exemples de cette méthode dans les anciens « géomètres, surtout dans Archimède; aussi l'appelle-t-on la « méthode d'exhaustion d'Archimède. C'est, il est vrai, une « application de la démonstration au moyen de l'absurde; « cependant ce n'est pas la même chose que la *deductio ad* « *absurdum*, nom que l'on donne à la démonstration indirecte « ou apagogique. » Bossut continue ainsi: « Par exemple, « fallait-il démontrer que les circonférences de deux cercles « sont comme les diamètres, ils (les anciens) auraient cru « pécher contre la rigueur géométrique, si, après avoir prouvé

la difficulté de sa méthode : « Il n'y a point, lui dit-« il, de chemin particulier pour les rois. » On a fait, depuis la renaissance des sciences, de grands efforts pour corriger ses théorèmes particuliers, par exemple sa doctrine des parallèles, et cependant on n'a jamais pu aller plus loin. Les deux derniers livres de ses élémens ne sont pas de lui, mais ils sont l'ouvrage de l'école d'Alexandrie, et l'on dit que ce fut Hypsiclès, mathématicien du second siècle, qui les rédigea. Les livres d'Euclide, intitulés : les *Données* et les *Porismes*, appartiennent à la haute géométrie et à l'analyse. On a encore une

---

« que les contours de deux polygones réguliers semblables, « inscrits dans les deux cercles, sont toujours comme les dia-« mètres, en quelque nombre que soient les côtés des poly-« gones, ils avaient fini par confondre les circonférences et « les contours de deux polygones, et par conséquent aussi « les deux rapports, en multipliant à l'infini le nombre des « côtés des deux polygones. Leur marche était plus serrée. Ils « commençaient par établir qu'en soudivisant continuellement « en deux parties égales chacun des arcs soutenus par les côtés « des polygones, les contours des nouveaux polygones, tou-« jours proportionnels aux diamètres, approchaient continuel-« lement des circonférences jusqu'à n'en différer enfin que de « quantités inassignables : ensuite ils faisaient voir qu'on ne « pouvait pas supposer, sans tomber dans des absurdités, que « le rapport des deux circonférences fût plus grand ou plus « petit que celui des contours des deux derniers polygones « rectilignes, ou des diamètres ; d'où ils concluaient que ces « deux rapports étaient les mêmes. »

partie du premier; les *Porismes* ne nous sont connus que par ce qu'en dit Pappus : nous ne pouvons nous enfoncer assez dans la théorie pour juger leur mérite scientifique [1]. On a élevé beaucoup de doute sur l'authenticité des écrits qu'Euclide nous a laissés sur l'optique et la catoptrique. Lors même qu'on mettrait sur le compte du temps et du défaut d'expériences les erreurs de physique et les fausses hypothèses qu'ils contiennent, la partie mathématique en est si inexacte, les propositions en sont si mal démontrées, qu'il est impossible que le créateur de la science soit l'auteur de ces fragmens. Tel est du moins le jugement d'un mathématicien alle-

---

1 Reimer, dans ses additions à Bossut, tom. I.er, pag. 125, dit que les *Data* sont considérés comme une introduction à l'analyse géométrique, et que Pappus les recommande comme tels. On appelle *donnée*, ce qui est connu, soit par hypothèse, ou ce qui peut être démontré, etc. Reimer donne une idée des *Porismes*, et pour cela il emprunte les propres expressions de Robert Simson. *Porisma est propositio, in qua proponitur demonstrare rem aliquam vel plures datas esse, cui, vel quibus, ut et cuilibet ex rebus innumeris, non quidem datis, sed quæ ad ea, quæ data sunt, eandem habent relationem, convenire ostendendum est affectionem quandam communem in propositione descriptam. Porisma etiam in forma problematis enuntiari potest, si nimirum ea, quæ data demonstranda sunt, invenienda proponantur.* On connaît assez les *Données* par le travail exécuté par Schwab d'après Simson. Quant aux Porismes, voyez les additions de Reimer à Bossut, pag. 370 : nous ne pouvons qu'y renvoyer.

mand [1]. Cela n'empêche pas que Delambre n'ait préféré ces fragmens, tout incomplets qu'ils sont, au traité bien plus complet que Ptolémée nous a laissé.

Eudoxe de Cnide fut l'un des mathématiciens de l'école platonicienne; il vécut au temps de Philippe de Macédoine, et nous ne le rappelons ici qu'au sujet d'Aratus, qui mit ses livres en vers. Les extraits qu'il en fit causèrent malheureusement la perte de l'original, ce qui est d'autant plus fâcheux, qu'Archimède le cite avec estime. Eudoxe avait tant fait pour compléter le système de la géométrie, qu'on alla jusqu'à lui attribuer le cinquième livre des Élémens d'Euclide. Son ouvrage sur l'astronomie, celui-là même qu'Aratus mit à la portée des gens du monde, avait deux parties essentielles; l'une était intitulée le *Miroir*, l'autre *Phénomènes célestes*.[2] L'ouvrage d'Aratus est sans importance pour l'astronomie : il la savait fort peu, peut-être même point du tout; il n'a décrit que des signes, et même l'on

---

1 Reimer, sur Bossut, pag. 279. Il croit qu'un disciple a rédigé ce traité d'après le souvenir qu'il avait des leçons du maître, et la préface de l'optique pourrait le faire penser, ou bien l'on pourrait supposer qu'Euclide ayant écrit lui-même ces traités, ils ont eu le sort qu'au récit de Pappus ont éprouvé, dès le 4.e siècle, les traités de mécanique d'Héro et la plupart des ouvrages des anciens sur les mathématiques appliquées.

2 Voyez, sur Eudoxe, Schaubach, Histoire de l'astronomie grecque, pag. 251 et 331.



vations pour bien déterminer les équinoxes [1]. Le dernier historien de l'astronomie fait remarquer qu'il n'est pas même certain qu'il ait existé une pareille sphère armillaire, et dit que, pour déterminer la différence qui sépare les deux tropiques, Ératosthène se servit d'un gnomon. Si Ératosthène eût suivi une meilleure méthode, Ptolémée, qui vint après lui, n'aurait pas commis une erreur de quinze minutes [2]. Pour qu'Ératosthène pût employer sa sphère armillaire, il aurait fallu que le méridien d'Alexandrie eût été déterminé antérieurement, qu'on eût trouvé la hauteur de l'équateur; enfin, chose qui n'était pas aisée, il aurait fallu mettre l'équateur de l'instrument au niveau de l'équateur céleste, ce qui exige une grande précision; précision qui n'est pas même supposable dans l'état où

---

1 Voyez Montucla, Histoire des mathématiques, vol. I, pag. 306. Il n'hésite pas à en faire honneur à Ératosthène. Bossut, tom. I.er, pag. 234 et 235, en agit de même.

2 Delambre, Histoire de l'astron. ancienne, vol. I, pag. 87. « En effet, le gnomon ne donne guère que les ombres du « bord supérieur du soleil; la hauteur de l'équateur qui s'en « déduit doit être trop forte du demi-diamètre du soleil, ou « de quinze minutes environ; la hauteur du pôle trop petite « d'autant. Or, la hauteur du pôle, à Alexandrie, est en effet « trop faible d'environ quinze minutes dans Ptolémée, et cette « erreur serait inexplicable avec les armilles ou le quart de « cercle qui auraient donné la hauteur du centre, à moins « qu'on ne dise que ces instrumens ne donnaient les angles « qu'à un quart de degré près. »

étaient alors les sciences. Il est plus certain qu'Ératosthène chercha à déterminer la circonférence de la terre au moyen de l'observation, et que l'arc du méridien entre Alexandrie et Syène faisait un 50.e ou 7° 12′ du grand cercle. Il chercha à l'exprimer en stades par des mesures positives, ce qui rendait facile le calcul de la circonférence entière.[1] Il suffirait, pour se convaincre que de la sorte il ne pouvait arriver à une grande exactitude, de faire remarquer qu'il évaluait à $^{11}/_{83}$ de la totalité de la circonférence la distance qui sépare les tropiques l'un de l'autre; que, selon lui, Alexandrie et Syène étaient sous le même méridien; qu'adoptant pour mesures les opérations d'Alexandre Bématiste, il ne tint aucun compte des déviations du chemin ni des hauteurs comparées de l'un et de l'autre point

1 Il faut lire sur tout cela, et sur la détermination de l'obliquité de l'écliptique, une excellente dissertation de M. Letronne : Les anciens ont-ils exécuté une mesure de la terre postérieurement à l'établissement de l'école d'Alexandrie? Mém. de l'Instit. royal, etc., vol. VI, pag. 261-307. Il y fait voir qu'Érathosthène n'a compté que 7° 8′ 34″ entre Syène et Alexandrie, et non 7° 12′ comme le dit Cléomède. Il termine ainsi : « Je me contente d'avoir, par l'analyse des données qui « s'y rattachent, déplacé le point de la question, en prou- « vant que ce qu'on avait pris pour un principe n'est réelle- « ment qu'une conséquence, et d'avoir montré qu'Ératosthène « a fait seulement l'une des deux opérations nécessaires pour « constituer une mesure d'un arc du méridien. »

au-dessus de la mer. Cependant on sait combien il est nécessaire d'en faire état, surtout quand il s'agit d'une distance de sept degrés. Riccioli, Bossut et Schaubach soutiennent qu'Ératosthène se servit du scaphium ou de l'hémisphère concave de Bérose, dans laquelle s'élevait une pointe qui atteignait le point central de la courbure; mais le dernier historien de l'astronomie des anciens le nie absolument.[1]

Les *Catastérismes* ne sont probablement que des extraits : Ératosthène nous eût donné quelque chose de plus complet. On énumère séchement quarante-quatre constellations, et l'on indique pour chacune un certain nombre d'étoiles; enfin, on y joint quelques données mythologiques fort superficielles. On compte bien quatre cent soixante-quinze étoiles, mais jamais on n'indique la distance des astres à

---

1 Schaubach, Histoire de l'astron. des Grecs, pag. 272. — Reimer sur Bossut, pag. 228, se déclare pour le scaphium; M. Letronne dit que cela est d'une fausseté évidente. Voici ce que dit Delambre, Histoire de l'astronomie ancienne, vol. I, pag. 91 : « Cléomède a écrit qu'Ératosthène s'était servi du « scaphium ou scaphé, c'est-à-dire de l'hémisphère concave « de Bérose. Ce petit instrument n'a jamais servi que pour « la gnomonique ; jamais il n'a été employé aux observations « astronomiques, et Ptolémée ne le nomme pas même une « seule fois. Dans ce cas, l'incertitude serait bien plus grande « encore. Nous examinerons plus loin ce récit de Cléomède, « et nous verrons qu'il ne mérite aucune confiance. »

l'équateur ou à l'écliptique ; il est difficile d'admettre qu'avant Hipparque on ait possédé en ce genre aucun catalogue supportable. Nous ne ferons pas mention de ce qu'Ératosthène a imaginé pour trouver par un moyen mécanique les nombres premiers, mais à cette occasion nous ferons remarquer que tout ce qu'il a fait en géométrie tend beaucoup plus à une application commode qu'à une méthode rigoureuse.

Il n'y a rien de saillant dans son Commentaire sur Aratus, mais peut-être est-il l'ouvrage d'un autre Ératosthène.

Il y a, dans le Commentaire d'Eutocius sur la sphère et le cylindre d'Archimède, quelques vers d'Ératosthène. Dans une lettre à Ptolémée, il avait donné la solution du problème, qui est de trouver, pour une quantité simple quelconque, le double cube ; à la fin de la lettre il résume son opération en dix-huit vers élégiaques, et dans le dernier il indique son nom et sa patrie. Cette proposition reposant entièrement sur celle de trouver entre deux lignes données, une quantité donnée de lignes proportionnelles, Ératosthène, pour figurer mécaniquement l'opération, inventa un instrument particulier, qu'il appela mésolabe. Les anciens obtinrent toujours par la construction ce que les modernes demandent au calcul ; la proposition de grossir ou de diminuer un corps déterminé, fournissait aussi

la possibilité d'augmenter ou de diminuer la force d'une machine dans une proportion quelconque.

Archimède fit beaucoup plus pour la science qu'Ératosthène, dont il fût le contemporain. Ses créations, comme celles d'Aristote, d'Euclide, d'Apollonius de Perga et d'Hipparque, ont eu pour objet la science dans toute l'étendue de ce mot, et son application à l'industrie et aux arts. Archimède était parent du second Hiéron; il était de Syracuse; il vécut et mourut en Sicile : mais nous le comptons pour l'école d'Alexandrie, parce qu'y ayant fait ses études, il conserva toujours des relations avec cette ville, et fonda toute sa science sur celle de l'Égypte. Il eut pour maître l'astronome Conon, celui-là même qui retrouva la chevelure de Bérénice parmi les astres. Non-seulement il apprit de lui l'astronomie, mais encore les hautes mathématiques; il surpassa ce maître pour la théorie des spirales et y ajouta de nouvelles découvertes.[1]

En théorie, ce qui frappe nos regards dès l'a-

1 Ce qu'il y a de plus admirable dans son Traité des spirales, c'est la force d'esprit avec laquelle il suit toujours le fil de la démonstration à travers ce dédale de propositions intermédiaires qui lui servent à déterminer la longueur de ces courbes au moyen des tangentes, des perpendiculaires, etc. Ces recherches sont aujourd'hui plus faciles par la découverte du calcul intégral, mais cela laisse en son entier le mérite d'Archimède.

bord, c'est sa découverte des rapports du diamètre à la circonférence du cercle; mais comme il n'oubliait jamais l'application, il s'attacha moins à obtenir la plus grande exactitude possible (ce qu'il aurait pu faire en poussant plus loin sa division), qu'il ne chercha à trouver un rapport qui pût satisfaire l'usage; il se contenta d'enfermer le cercle entre deux polygones à quatre-vingt-seize angles, et de la sorte il obtint la proportion de 7 à 22, que l'on conserva dans la pratique, même lorsqu'on rechercha pour les calculs une plus grande exactitude. Dans sa théorie de la sphère et du cylindre, ses calculs ne s'arrêtent pas à la superficie, ils comprennent aussi le corps même; mais il regarde toujours comme connu ce que d'autres avaient démontré avant lui, ne donne que ce dont il est l'inventeur, et ne recommence que les démonstrations qui lui paraissent ou inexactes ou peu rigoureuses. Il attachait tant d'importance à la découverte des rapports entre la sphère et le cylindre, qu'il voulut que son tombeau en rappelât le symbole. Dans sa quadrature de la parabole, il a donné le premier exemple de la mesure exacte d'une surface enfermée par une ligne courbe, en démontrant que la parabole est égale aux deux tiers du rectangle circonscrit.[1]

---

1 Dans une note sur Bossut, pag. 87, Reimer examine les

Le calcul appelé par lui ψαμμίτης [1] paraît être une plaisanterie, mais il conduit à une importante application du calcul aux mesures; il dut être d'une grande influence sur l'arithmétique des anciens. Les Grecs n'entendaient pas par ἀριθμητική la même chose que nous. C'était une arithmétique générale, composée de recherches sur les nombres, leurs rapports et leurs propriétés. Euclide avait envisagé ce sujet de la même manière; l'art des calculs (λογιστική) en était tout différent. Nous ne connaissons que très-imparfaitement cette arithmétique des Grecs, et les fragmens réunis par Delambre ne nous en fournissent qu'une image incomplète. Le défaut de détermination et de retour périodique des chiffres

---

moyens qui conduisirent Archimède à ce résultat. Il se servit d'une part d'un procédé tout mécanique et tout aussi inusité qu'ingénieux. Il trouva le rapport de la surface de la parabole à celle d'un triangle inscrit, en recherchant ce qui arriverait si l'on pouvait peser les deux superficies au moyen d'une balance mathématique. D'autre part il eut recours à un procédé purement géométrique. Il décrit encore quatre triangles dans les deux segmens qui restent entre le triangle inscrit et la parabole, et continuant de la sorte, il trouve que le premier triangle est toujours aux autres dans la proportion géométrique 1, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{16}$, etc., la somme obtenue est de $\frac{4}{3}$; par conséquent il porte à $\frac{4}{3}$ la somme de tous les triangles inscrits, à $\frac{2}{3}$ la somme du rectangle circonscrit.

1 *Arenarius*, calcul pour exprimer le nombre des grains de sable que contiendrait l'univers.

par unités, dizaines, etc., devait rendre fort pénibles les calculs compliqués. On inventa de bonne heure le cadre ou la table à calculer; des lignes ou des bâtons y marquaient la place des nombres dans le système décimal, en sorte que ce qui sur la première marquait trois unités, en désignait trente sur la seconde, trois cents sur la troisième, etc. Boéthius fait honneur de cette invention à Pythagore, mais il se pourrait bien qu'elle eût été occasionée par la manière dont Archimède désigna les nombres. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans son ψαμμίτης il les a astreints, quelque grands qu'ils fussent, à un retour méthodique, qui, dans notre système arabique, est réduit à de petites périodes. Toute la dissertation est évidemment dirigée contre l'erreur commune, qui veut que le sable de la mer soit innombrable. Ce n'est pas seulement cette opinion populaire qu'il combat, dit-il; mais il s'élève contre cette autre encore qui, sous l'apparence de la science, a soutenu que l'on ne pourrait exprimer en chiffres la somme des grains de sable de la mer. Il croit que les nombres renfermés dans les livres qu'il adresse à Zeuxippe, sont plus que suffisans pour indiquer une quantité de grains de sable telle qu'on en pourrait former une sphère égale, non-seulement à toute la terre, mais à l'ensemble de l'univers. A cette occasion il fait connaître sa pensée sur les rapports de grandeur qui existent entre la terre et

l'univers[1]. Les plus anciens astronomes des Grecs regardaient le diamètre du soleil comme étant tout au plus dix-huit fois plus grand que celui de la lune. Archimède, sans entrer dans des calculs spéciaux, le suppose d'emblée trois cents fois plus grand. Il suppose aussi qu'une graine de pavot est l'équivalent de dix mille grains de sable; puis, pour concéder le plus possible d'étendue à ses adversaires, il admet qu'il faudrait quarante graines de pavot pour former la longueur d'un pouce, quoiqu'il lui ait suffi souvent d'en placer vingt-cinq les uns à côté des autres.

Archimède n'a pas moins avancé la mécanique, l'optique, l'hydrodynamique; il réunissait toujours

1 Delambre, Histoire de l'astron. ancienne, vol. I, p. 102. « On sait, dit-il, que suivant les astrologues, le monde est « une sphère dont la terre est le centre. C'est ce qu'Aristarque « a réfuté dans le livre qu'il a écrit contre eux. Il y prétend « que le monde est bien plus grand encore. Il y suppose que « le soleil est immobile aussi bien que les étoiles, et que la « terre décrit un cercle autour du soleil, qui demeure immo- « bile au centre du monde, et que la sphère des fixes, dont « il occupe le centre, est tellement grande, que le cercle dé- « crit par la terre est à cette sphère dans la même raison que « le centre est à la surface de la sphère. » Delambre y ajoute, en se servant des expressions du ψαμμίτης d'Archimède, qu'Aristarque ne voulait dire autre chose, sinon que, si la terre était le centre du monde, sa sphère serait à la sphère universelle comme la sphère dont la rotation annuelle de la terre décrirait la circonférence, est à la sphère des étoiles fixes.

la théorie et la pratique. On peut considérer, nous l'avons déjà dit, son livre sur l'équilibre des corps, comme le premier traité de statique. Le premier il reconnut que le levier, formant un théorème particulier, avait besoin d'une démonstration particulière. Il fait naître à nos yeux tout ce système de la manière la plus simple et par le seul secours de la balance, et le conduit jusqu'à la théorie du centre de gravité et à son application, sans pour cela recourir, comme l'avait fait Aristote, au mouvement circulaire [1]. Quoiqu'il n'y ait dans tout cet ouvrage aucune définition du centre de gravité, il applique partout sa théorie, et détermine ce centre de gravité pour le parallélogramme, pour le triangle, pour le trapèze, pour la parabole, etc. Non-seule-

---

1 Bossut, vol. I, pag. 144. Quand les bras de la balance sont égaux, il faut, pour maintenir l'équilibre, que les poids le soient aussi : si l'on prolonge l'un des bras, il faudra diminuer dans la même proportion le poids de ce côté. De là la conséquence que deux poids mis en équilibre à des bras inégaux, sont en raison inverse de ces bras. Ce principe termine la théorie du levier et des machines de ce genre. Archimède ayant remarqué que les deux poids exerçaient la même pression sur le point d'appui que s'ils y étaient suspendus immédiatement, il réunit par la pensée ces deux corps en un seul, et tira la même conséquence de la réunion de trois corps. Puis il démontra que dans tout système de petits corps ou dans chaque corps considéré comme formant un pareil système, il y a un centre de gravité.

ment il inventa la théorie du plan incliné, du moufle, de la vis; mais il en montra l'application et créa une infinité d'autres machines qu'il croyait faciles à construire pour quiconque se serait pénétré de sa doctrine, car il n'en a pas même laissé de description, si bien qu'elles ne nous sont connues que par de vains bruits ou par des exagérations.

Aristote avait été bien près de découvrir l'hydrostatique ou l'équilibre des fluides. Archimède y consacra un livre particulier; malheureusement nous en avons perdu le texte grec [1]. Il est permis cependant de douter de quelques récits qui ont le caractère de l'anecdote. Ainsi Archimède découvrit que deux corps d'égale grandeur, et tous deux plus lourds que le liquide dans lequel on les plonge, perdent chacun une égale quantité de leur poids; ou, en renversant la proposition, que deux corps sont de grandeur égale quand ils perdent la même quantité de leur poids dans un liquide. Cette découverte est certaine, mais est-il bien prouvé qu'elle ait eu lieu à l'occasion d'une opération que faisait Archimède pour le roi Hiéron, qui voulait savoir combien il y avait de parties d'argent dans une couronne d'or? On pourrait douter aussi qu'Archimède ait été l'inventeur de la vis qui porte son nom. On prétend qu'on s'en servait dès les temps les plus

---

1 *Libri duo de humido insidentibus.*

anciens en Égypte, et, selon Strabon, dans le pays de Babylone, et cela pour mettre à sec des rivières et des marais, et pour élever l'eau à une hauteur modérée. Ce qui est incontestable, c'est qu'Archimède n'a jamais été surpassé en mécanique ni en hydrodynamique. Rhodes, Alexandrie, Pergame, Byzance, fondèrent après lui des écoles pour ces sciences : on y enseigna la nautique, l'astronomie, la géographie; mais parmi ceux qui vinrent y donner des leçons, le seul homme qui fit marcher la science fut Héron, élève de Ctésibius, qui vivait à Alexandrie dans le même temps qu'Archimède à Syracuse. Il avait écrit, sur la mécanique, le traité le plus complet que l'antiquité eût produit [1]. L'application, au contraire, fut enseignée avec beaucoup de zèle dans ces écoles, à en juger par une collection de fragmens parmi lesquels se trouve toute une théorie dès machines de guerre, par Biton, qui mourut plusieurs années avant Héron, et une autre, par Athénée, son contemporain. On a encore le quatrième et le cinquième livre de la mécanique de Philon de Byzance; il n'y est

---

1 Ce sont les μηχανικαὶ εἰςαγωγαί, *mechanicæ institutiones*. On ne les connaît que par ce qui en a passé dans le huitième livre des Collections mathém. de Pappus. Les écrits qui se sont conservés en leur entier, sont ceux du genre pratique; on les trouve dans la Collection d'anciens mathématiciens, imprimée à Paris en 1693; in-fol.



question que de machines pour l'attaque et la défense des places. Ce que nous avons d'Héron nous fournit aussi des détails sur les machines inventées par lui et par Ctésibius, entre autres sur celle composée de deux pompes aspirantes et foulantes, sur le siphon et sur la fontaine appelée encore de son nom fontaine de Héron. Nous avons déjà parlé des orgues et des horloges hydrauliques de Ctésibius. Ce que l'on nous dit des miroirs ardens d'Archimède et des vaisseaux romains qu'ils incendiaient dans le port de Syracuse est tellement douteux, que nous n'oserions citer ce fait pour en appuyer son mérite en catoptrique et en dioptrique.[1]

Les courbes, l'ellipse, l'hyperbole, la parabole, reçurent d'Apollonius de Perga tout autant d'éclaircissemens qu'Euclide en avait fourni à l'arithmétique et à la géométrie rectiligne, et qu'Archimède en avait donné pour les branches que nous venons de signaler. Apollonius était le contemporain d'Archimède. Cent trente ans avant lui Aristée avait écrit sur les sections coniques; depuis on avait suivi cet auteur, mais Apollonius surpassa tellement ses devanciers qu'on les oublia, qu'on ne suivit plus que lui, de même qu'en mathématiques pures on ne

---

1 Bossut et Reimer ont réuni tout ce qu'on pouvait dire sur les miroirs ardens d'Archimède; ils ont pesé les autorités, tom. I.er, pag. 265-278 de l'édition allemande.

suivit plus qu'Euclide. Heureusement que nous avons encore la plus grande partie du travail d'Apollonius sur les sections coniques [1]; ce qu'il avait écrit sur la géométrie transcendante n'existe plus [2]. Dans les

---

1 Ce fut le premier qui généralisa la théorie des sections coniques. Reimer dit qu'avant Apollonius, les premiers inventeurs des sections coniques procédaient d'une manière fort simple. Ils coupaient par une surface plane et à angle droit l'un des côtés du cône. Si celui-ci était rectangle, il en résultait une ellipse; s'il était à angle obtus, une hyperbole. Ils avaient toujours recours au cône perpendiculaire, aussi la parabole s'appelait *coni rectanguli sectio*; l'ellipse, *coni acutianguli sectio*; l'hyperbole, *coni obtusianguli sectio.*

2 L'histoire de l'ouvrage sur les sections coniques d'Apollonius est trop extraordinaire pour n'être pas racontée. Les quatre premiers livres ayant été apportés à Rome, Regiomontanus en fit une traduction latine, qui ne fut point imprimée; mais on publia en 1537, à Venise, celle de Rémus, et en 1566 une autre de Commandinus avec le commentaire d'Eutocius. On désespérait alors de retrouver jamais les autres livres : Viviani, élève de Galilée, qui avait déjà fait plusieurs travaux de ce genre, imagina de suppléer à cette perte en puisant dans les auteurs qui avaient pu lire Apollonius en entier; il saisit sa manière et compléta l'ouvrage. Vers le même temps, Golius et Navius rapportèrent en Europe une traduction arabe des 5.e, 6.e et 7.e livres, et le mathématicien Borelli découvrit un manuscrit semblable dans la bibliothèque de Florence. Il se fit aider par le célèbre maronite Abraham Échellensis, qui traduisait les mots arabes, tandis que lui-même en saisissait le sens. Sur ces entrefaites, Viviani avait publié (en 1659) sa *divinatio in quintum librum Apollonii*; il ignorait l'entreprise de Borelli, et cependant la comparaison de sa *divinatio*



quatre premiers livres il est parlé de l'origine des sections coniques et de leurs propriétés par rapport à l'axe, au foyer, au diamètre. Tout cela était connu avant Apollonius, mais il a déployé la vigueur de son génie dans l'usage qu'il en a fait et dans les développemens qu'il y a ajoutés. Avant lui on n'appliquait ces sections qu'aux cônes perpendiculaires; il en démontra la nature pour toute espèce de cônes, et donna une série de théorèmes et de problèmes qui lui ont acquis la réputation de grand mathématicien. Il n'appartient qu'aux gens du métier de démontrer cette proposition en analysant ses livres.

Non moins célèbre que les précédens, Hipparque est le créateur de la trigonométrie des anciens; il fut encore, et jusqu'à Kepler, le plus grand des

---

avec la traduction tourna à son avantage. Quant à Golius, il n'acheva pas sa traduction des sept livres, et celle que Navius donna en 1669, ne peut être, dit-on, d'aucune utilité. Enfin, Edme Halley publia une édition complète à Oxford, en 1710. On y trouve le texte des quatre premiers livres qui n'avaient jamais été imprimés, les Lemmata de Pappus et le Commentaire d'Eutocius. Les trois autres livres y parurent traduits tout de nouveau par Halley, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Bodley, où est aussi l'écrit fort ancien de Thébit Ben Corrah, revu et corrigé par le grand géomètre Nassir Eddin. Halley a fait usage de l'excellent manuscrit de Golius et de celui de Navius, à la bibliothèque de Bodley. Le huitième livre fut restitué d'après les théorèmes de Pappus et par Harley; car les Arabes ne le possédaient pas.

astronomes. Il enseigna d'abord à Rhodes, où il n'était pas né, mais où il avait fait ses premières observations; dans la suite il s'établit à Alexandrie, où il ne vécut cependant que fort peu de temps. On n'a plus ses écrits, si l'on en excepte le commentaire sur Aratus; mais on sait qu'il fit un ouvrage en douze livres sur la trigonométrie, et qu'il apprit à construire pour les cordes des tables dont on se servait encore, au lieu de sinus, au 9.e siècle de notre ère [1]. C'était là un grand mérite dans l'imperfection où étaient les chiffres, surtout si l'on considère que toute la tendance des anciens était dirigée vers la géométrie. Le calcul, en ce qui concerne les cordes, est d'ailleurs si difficile, qu'Hipparque lui-même cherchait ordinairement à l'éviter [2]. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans les temps qui suivirent, il est si peu question de tri-

---

1 Delambre, Hist. de l'astron. ancienne, vol. I, pag. 184, dit : « Nous verrons par ses calculs pour l'excentricité de la « lune, qu'il avait une trigonométrie rectiligne et des tables « de cordes. » Il dit, pag. 145 : « Il avait composé douze livres « sur le calcul des tables des cordes; il est fâcheux seulement « qu'Hipparque n'ait pas donné ses théorèmes. »

2 Delambre, l. c., pag. 185. — « La longueur des calculs « trigonométriques qu'il savait faire (c'est ce qu'il prouve page « 145, où il dit : il est à regretter que nous ayons perdu ce « traité ἡ τῶν ἀνατολῶν πραγματεία), mais qu'il avait un « intérêt si grand d'éviter quand il en trouvait la possibilité; « voilà sans doute ce qui lui a fait imaginer, etc. »

gonométrie, soit rectiligne, soit sphérique. Cinquante-cinq ans après la naissance de Jésus-Christ, Ménélas écrivit un traité spécial de trigonométrie sphérique. La science d'Hipparque, à cet égard, paraît avoir jeté le nouvel historien de l'astronomie dans quelque embarras. La manière dont cet auteur a déterminé les ascensions droites et obliques des étoiles, le conduit à croire, comme nous pensions à le faire nous-même, qu'Hipparque avait sur cette science un système complet [1], tandis que dans un autre passage il semble en douter [2]. Il

---

1 Delambre, l. c., pag. 184. « Enfin nous voyons par son « Commentaire sur Aratus, qu'il avait exposé et démontré « géométriquement les méthodes nécessaires pour trouver les « ascensions droites et obliques des points de l'écliptique et « des étoiles, le point orient et culminant de l'écliptique, « l'angle de l'orient, qu'on appelle aujourd'hui la hauteur du « nonagésime Il avait donc une, etc. »

2 Delambre, l. cit., pag. 117. « Au reste, si nous disons « qu'Hipparque était dès-lors en possession des méthodes de « la trigonométrie sphérique, cela n'est pas tout-à-fait hors « de doute. Il n'est pas absolument impossible qu'avec un « globe fait avec soin, dont le méridien, l'équateur et l'horizon eussent été divisés en degrés, il eût pu trouver les « derniers résultats que nous venons de rapporter; car il est « encore à remarquer que le mot de calcul, de nombres, de « trigonométrie, ne se rencontre pas une seule fois dans tout « ce que nous avons analysé jusqu'ici. Accoutumés dès long-« temps à résoudre ces problèmes par le calcul, nous sommes « trop aisément portés à croire que les anciens faisaient comme « nous. »

est certain que ce fut lui qui dressa les premières tables pour calculer l'inégalité du mouvement de la terre ; il trouva l'excentricité du soleil, la ligne en absides et le point de leur éloignement de la terre. Enfin, en dépit des connaissances si vantées de la vieille Égypte, ce fut lui qui, le premier, s'appuyant sur les observations qu'avait faites, cent quarante-cinq ans auparavant, Aristarque de Samos, détermina la véritable durée de l'année solaire.[1]

Hipparque fit aussi des calculs semblables sur le cours de la lune ; il donna des règles certaines pour calculer les éclipses ; et, fondé sur trois éclipses lunaires, il détermina si bien l'excentricité de la lune, qu'on s'en est tenu à ce qu'il avait fait. Ses déterminations, quant à l'excentricité des planètes, ne l'empêchèrent pas d'admettre qu'elles parcouraient un cercle parfait. Il était réservé à notre époque de démontrer qu'elles suivent une ellipse, et que ces ellipses sont sujettes à des variations provenant de la force

---

1 Il a porté l'excentricité à $\frac{1}{24}$, l'année solaire à $365\frac{1}{4}-\frac{1}{300}$, ce qui le conduisit à en diminuer la durée de sept minutes, qui cependant ne suffisait pas. Le mathématicien que nous copions ici pense, que, s'il n'atteignit pas à une plus grande précision, ce fut la faute du peu d'exactitude des observations d'Aristarque. Si l'on comparait celles d'Hipparque avec les nouvelles, cela porterait l'année solaire à 365 jours 5 heures $49\frac{1}{2}$ secondes : elle différerait donc à peine d'une seconde de celle que, d'après Tycho de Brahé, nous avons obtenue sur des observations plus précises.

générale de la gravitation et de l'action des astres les uns sur les autres. D'abord Hipparque se servit de l'armille équatoriale, de ce même instrument qu'on attribue à Ératosthène, pour observer les ascensions droites et obliques et la déclinaison des étoiles; mais il est vraisemblable que plus tard il inventa son astrolabe, afin d'épargner de longs calculs : néanmoins leur résultat eût été plus satisfaisant que celui d'un instrument imparfait. Toutefois il laissa loin derrière lui ses devanciers Aristille et Timocharis, et de la comparaison de ses observations avec les leurs, il fit jaillir une des découvertes les plus mémorables que les hommes aient jamais faites sur le mouvement apparent de toutes les étoiles fixes. Il trouva ce mouvement général des astres qui, sans changer de position les uns envers les autres, s'avancent du couchant vers l'orient, que l'on appelle la précession des équinoxes. On sait aujourd'hui que ce mouvement est d'un peu plus de cinquante secondes par an. Hipparque, qui n'avait d'autre secours que les expériences les plus incomplètes, l'a cependant deviné avec une supériorité et une sagacité telles que les calculs de Ptolémée n'ont pu atteindre à la même exactitude. Celui-ci donne trente-six secondes à la précession annuelle, tandis que, bien calculées, les observations d'Hipparque arriveraient à un résultat de quarante-deux, et que d'autres atteindraient même à

quarante-sept ou à quarante-huit. Il n'y avait que cette découverte qui pût faire retrouver des étoiles qu'on avait reconnues plusieurs centaines d'années auparavant. Elle seule était faite pour amener le complément d'une science qui, pour se former, exige des observations répétées pendant une longue série de siècles.[1]

---

1 Nous n'en donnerons qu'un seul exemple. Delambre, dans son analyse de la syntaxe de Ptolémée (Histoire de l'astronomie ancienne, vol. II, pag. 262), expose clairement ce que nous voulons dire ici. Il s'agit du Catalogue des étoiles. « Entre Hipparque et Ptolémée il s'est écoulé 265 ans, qui, « à 36″ par an, font 2° 39′. Ptolémée dit qu'en général il a « trouvé 2⅔ environ, et l'on suppose généralement qu'il n'a « fait qu'ajouter 2° 40′ à toutes les longitudes d'Hipparque, « en conservant les latitudes. En 265 ans, la précession 50″,1, « devait avoir augmenté les longitudes de 3° 41′16″; ce serait « 26″,5 de moins si la précession n'était que de 50″. On peut « supposer 3° 41′; toutes les longitudes de Ptolémée seraient « donc trop faibles de 1° 1′. » Puis il ajoute :

De Ptolémée à Flamsteed il y a 1553 ans, qui, à 50″,1, feraient	21°	36′	45″
Ajoutez pour l'erreur de Ptolémée sur la précession	1	1	16
La réduction de Ptolémée à Flamsteed 1690	22	38	1
De 1690 à 1800, 110 ans à 50″,1 produisent	1	31	41
Réduction de Ptolémée au Catalogue des Tables de Berlin	24	9	42

Un tel homme ne pouvait manquer de s'apercevoir qu'il n'y avait aucun parti à tirer de la méthode d'Aristarque de Samos, pour déterminer les rapports de distance entre notre terre et le soleil et la lune, et surtout qu'elle ne conduirait jamais à connaître les distances réelles. Il inventa donc la méthode des parallaxes, à l'aide de laquelle on a, dans la suite, exactement déterminé la grandeur et l'éloignement du soleil et de la lune. Il s'agit de deux lignes visuelles, l'une se dirigeant d'un point de la surface de la terre vers un astre quelconque, et l'autre s'élevant du centre de la terre, de telle sorte qu'elles forment un angle qui disparaît quand l'étoile est au zénith, et qui a sa plus grande ouverture quand elle est à l'horizon. Il devenait facile, après cela, de rectifier l'erreur commise par Hipparque dans la détermination de la parallaxe horizontale. Quelle que fût sa méprise pour la mesure de l'angle, le temps qu'il fallut pour la rectifier atteste assez que le génie d'Hipparque s'éleva bien plus haut que tous les astronomes qui vécurent avant Kepler. Il avait déterminé la parallaxe horizontale à trois minutes, tandis qu'elle n'a que quelques secondes. La Hire et Cassini en évaluaient le nombre à quinze, et nous savons aujourd'hui qu'il n'y en a que huit environ. L'angle se rétrécissant, l'éloignement du soleil à la terre devait s'en accroître dans la même proportion. Un mathématicien tel

que Bossut, n'aurait pas dû citer Pline [1]. Cet auteur s'écrie dans son enthousiasme, qu'Hipparque était une preuve de la divinité de la nature humaine, lui qui avait osé compter les étoiles; ce n'est là cependant que de la rhétorique mal employée. Le Catalogue des astres n'en contient que mille quatre-vingts, nombre que, par un ciel serein, un astronome tant soit peu habile, pourrait observer dans très-peu de nuits. Ce qui a droit de nous surprendre, c'est l'exacte détermination de la longitude et de la latitude de chacun. C'est sous ce rapport qu'Hipparque est devenu l'homme le plus marquant de l'antiquité pour l'histoire, pour le commerce, pour la géographie, et Strabon l'a pris pour guide, comme autrefois les Grecs s'attachaient à l'autorité d'Hérodote ou de Thucydide. Hipparque montra comme il fallait se servir, pour la topographie, des longitudes et des latitudes qu'il appliquait à la voûte céleste; il rendit possible l'exécution des cartes au

---

1 Tout ce que dit Pline sur Hipparque n'est qu'une vaine déclamation, un panégyrique mal entendu. Bossut a transcrit le passage que nous venons d'indiquer. Dans le même livre, Pline dit au sujet des tables d'Hipparque : *Post hos utriusque sideris cursum in sexcentos annos præcinuit Hipparchus, menses gentium diesque et horas ac situs locorum et visus populorum complexus, ævo teste, haud alio modo quam consiliorum naturæ particeps.* Il y a là-dedans beaucoup d'emphase, mais il y a aussi une ignorance complète de la chose.

moyen de l'astrolabe et d'autres instrumens. Nous pourrions rappeler encore d'autres titres d'Hipparque à la reconnaissance des astronomes, des mathématiciens et des géographes; mais nous aimons mieux laisser parler Delambre; il dit (vol. I, pag. 185) : « Quand on réunit tout ce qu'il a inventé ou perfectionné, et qu'on songe au nombre « de ses ouvrages, à la quantité de calculs qu'ils « supposent, on trouve dans Hipparque un des « hommes les plus étonnans de l'antiquité, et le « plus grand de tous dans les sciences qui ne sont « pas purement spéculatives et qui demandent « qu'aux connaissances géométriques on réunisse « des connaissances de faits particuliers et de « phénomènes dont l'observation exige beaucoup « d'assiduité et des instrumens perfectionnés. La « constance et l'assiduité ne dépendent que de « l'homme, mais les instrumens perfectionnés ne « peuvent être l'ouvrage que d'un long temps et « des efforts continués de beaucoup d'hommes « réunis. » Puis il ajoute encore à la louange d'Hiparque, qu'après lui la science demeura trois cents ans stationnaire. Aussi nous arrêterons-nous à cet auteur, pour ce que nous avions à dire de la civilisation dont Alexandrie fut le centre et le foyer Si notre but était d'écrire l'histoire des sciences mathématiques, il ne nous serait pas permis de garder le silence sur Théodose ni sur Cléomède, qui ont

écrit et enseigné à Alexandrie avant le siècle d'Auguste, et par conséquent antérieurement à l'instant où la domination romaine s'étendit sur l'Égypte, mais leurs travaux n'ayant point changé l'état de la science ni son application aux besoins de la vie et aux arts industriels, nous terminerons ce tableau sans nous en occuper.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

ERRATA DU TROISIÈME VOLUME.

Page 32, lig. 15, pour l'Inde, *lisez* sur l'Inde.
— 76, — 17, les moyens, *lisez* ces moyens.
— 88, — 22, Pyrée, *lisez* Pirée.
— 101, — 14, se sont servi, *lisez* servis.
— 186, — 11, Tygre, *lisez* Tigre.
— 196, — 5 d'en bas, les dispositions, *lisez* ces dispositions.
— 208, — 3 d'en bas, il ne jugea pas prudent, *supprimez* le mot *il*.
— 251, — 15, Lybiens, *lisez* Libyens.
— 334, — 2, Parthénion, *lisez* Parthénon.



